PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR
LINGUISTICS

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

REVUE CATALANE

Tome III. — 1909

Tome III

Année 1909

REVUE CATALANE

RGANE DE
A SOCIÉTÉ
'ÉTUDES
ATALANES

PERPIGNAN
IMPRIMERIE COMET

LIBRARY
NOV 21 1957
UNIVERSITY OF TORONTO

DP
302
C57R3
t.3

Table des Matières

Concours mensuel et permanent de Langue Catalane, 1, 33, 65, 97, 129, 161, 194, 225, 258, 289, 321.
Compte rendu des séances, 2, 66, 88, 253, 354.
Pensaments, 2, 62, 145, 215, 332, 374.
Liste des Membres de la Société, 3.
Pages choisies : Santiago Russiñol, 13.
— Pujol y Safont, 36.
— Joan Maragall, 98.
— Victor Catalá, 227.
— Costa y Llobera, 305.
— Ramon Casellas, 337.
Les nouvelles rues de Perpignan, 17.
Livres et Revues, 30, 53, 95, 125, 159, 190, 222, 256, 318, 351, 380.
Une lettre de M. Schædel, 45.
Apoteosis. — Clemencia Isaura als trovadors, 53.
La Catalane au rouet, 53.
Nécrologie : Antoine Vigué, 76.
L'anxova de Colliure, 117.
Jeux floraux de la Société d'Etudes Catalanes, 193, 226, 257, 322, 356, 357.
Commission d'Histoire locale, 198.
Le Catalan à l'Université, 244.
Le Panthéon roussillonnais, 281.
Interdiction officielle de la Langue Catalane (1700), 292.
Jean Monné et son œuvre félibréenne, 294.
Proverbes Catalans, 299, 342.
Tribune libre, 307, 338.
Au Félibrige, 326.
Homenaje a Frederico Mistral, 364.
Les obres escrites del Rey en Jaume, 364.
A propos des prétérits catalans, 365.
Dictionnaire de Biographie, Histoire et Géographie ecclésiastiques, 370.
Una Felibrejada, 374.
Un vieux Noël populaire catalan, 375.
A Don Teodor Llorente, 376.
Anonyme. — Essai de traduction, 335.

Amade Jean. — L'art Catalan, 18, 49.
— Nos catalanisants : Emile Leguiel, 278.
— Deux grammaires catalanes en Roussillon, 359.
— La Société d'Etudes Catalanes aux fêtes de Mistral, 170.
Bergue Paul. — L'Orthographe catalane moderne, 100.
— Aperçu sur la versification catalane, 146, 162, 204.
— Lo moliner, son fill y l'ase (fable), 312.
Capeille Jean (abbé). — Figures d'évêques roussillonnais :
— Michel de Perellos, 24, 58.
— Paul Naudo, 88.
— Udalgar de Castelnau, 120.
— Guillaume de Céret, 158.
— Guillaume d'Ortaffa, 185.
— Arnaud de Serralonga, 188.
— Raymond de Cortsavy, 216.
— Bérenger Batlle, 219, 248.
— Gui de Terrena, 283, 314.
— Hugues de Fonollet, 346.
— Hugues de Llupia, 377.
— Fondation du lavement des pieds à la Cathédrale de Perpignan, 77.
— Histoire du diocèse d'Elne, à vol d'oiseau, 130.
— IVe Centenaire de la consécration de la cathédrale de Perpignan, 143.
— IXe Centenaire de la consécration de l'église de Saint-Martin du Canigou, 297,
De Copons Joseph. — La magie en Roussillon, 67, 110, 138, 177.
Cornovol Jules (abbé). — Wifred et Charles le Chauve, 239.
Delpont Jules. — Las nostres amistats, 41.
— Don Francisco Monsalvatge, 144.
— Don Angel Guimera, 174.
— Don Matheu Obrador, 175.
— En Pau Berga, 214.
Es Ell. — Un bisbe catalaniste à Suisse, 56.
— Contrepas y serdanes à Céret, 237.
— Cartographie des Pyrénées-Orientales, de M. E. Vergès de Ricaudy, 288.
L'Ermita de Cabrenç. — Lo moli del oli, 70.
— La matansa del porch, 120.
— Epitalam, 137.
— Epitalam, 142,

L'Ermita de Cabrenç. — Lo Porro, 169.
— Lo Poal, 203,
— Lo Corder, 304,
— Albat Veniciá, 336.
— Las Calentas, 355
Font de Thuró. — Lo portal de la Sal, 113.
Lacvivier (de) Raymond. — Textes Catalans, 10, 43, 74, 119, 155, 183, 212, 245, 310, 343.
— Questions de langue catalane, 334.
Leguiel Emile. — Quelques expressions catalanes, 16.
— Volcans et tremblements de terre en Catalogne, 34.
— Deux chansons, 46, 173.
— Jean Xatart, 115.
Marie Emile. — Un spécimen de catalan épistolaire (1750), 176.
Oliver Louis. — Un essai, 291.
Pastre Louis. — Critique des traductions catalanes du Songe d'Athalie, 78.
— Les prétérits catalans, 229, 269.
Lo Pastorellet de la Vall d'Arles. — Sonnet, 42.
— Despedida de Força-Réal, 243.
— L'Aucell del Frare, 345.
Planes Jacques. — Choses catalanes, 301.
— Le Catalan à l'Association polytechnique. 341.
Pons Joseph. — Lo Rey de Navarra (poésie), 15.
— Jo per tu (poésie), 57.
— Paysagistes catalans (prose), 118.
— Satalies (poésie), 182.
— Perpinya (id.), 201.
— Goigs en alabansa de Sant-Maurici (poésie), 202.
— Cant de bressar (poésie), 238.
— Après l'Arlésienne (prose), 262.
— Lo Teixidor (poésie), 276.
— Jean Viollis et le Roussillon (prose), 324.
— El Cant endaurat (poésie), 327.
— Un poal de terre (poésie), 358.
— Pour les mots nouveaux, (prose), 366.
El Refilayre de Carança. — Les Vinyes de Banyuls, 99.
Salvat Lluis (abbé). — Angunia, Pregaria (poésie), 71.
— Les Prétérits catalans (prose), 72,
Sant-Salvador (J. de). — El Pont de Céret, 7.
— La Rugallosa, 195.
— Del got als llavis, 258.
— Lo primer Tortell, 371.

Sourre Pierre. — Questions de Langue catalane, 302, 333.
Tresserre François. — Pastoure et son maître, de M. Amade, 208.
Vergés de Ricaudy Emmanuel. — Die diari d'en Jeppe Vilar-Salgues, 54.
— L'Arlésienne à Prades, 246.
— Lettre au Président du Comité des Fêtes de Charité, 354.
Vernède Louis. — Le Catalan à l'Université, 331.
Vilar Joseph (abbé). — Ohit à Reynès en l'any 1883, 303.
X... — Choses catalanes, 328.

N° 25 15 Janvier 1909.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

A Valencia

Alegra y viva tramontana,
Que per la terra catalana
Fas volejar l'alé geliu
Del nevás reblanch y altiu ;

Primes y manyagues aulendres,
Qu'á les envistes de Port-Vendres
Vora 'l mar blau vos aplegueu
Per traspassar lo Pirineu ;

Allí, cap á l'horta florida
D'hont Valencia s'está, de joyes revestida,
Duheu l'abras de germanó
Que li dona, de cor, lo llunyá Rosselló.

Jules Delpont.

NOTA. — Nous donnerons les notes obtenues aux 12 concours mensuels fin décembre 1909.

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 10 de chaque mois.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Assemblée Générale du 30 décembre 1908.

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président.

Étaient présents ou représentés, 38 membres.

Le Président rend compte de l'état moral de la société qui est des plus satisfaisants. A ce jour le nombre de sociétaires, malgré quelques démissions névitables, s'élève à 131, soit 5 unités de plus que l'an dernier.

M. Delpont, trésorier fait part de la situation financière.

Notre budget se solde par un petit crédit et diverses quittances à recouvrer, dont le recouvrement est assuré pour 60 francs. Il fait observer que le numéro de la Revue de novembre ayant été double il a été fait à ce sujet une dépense correspondante. M. Delpont reçoit des compliments pour sa gestion.

Les cotisations pour 1908-1909, seront mis en recouvrement dans le courant du premier trimestre 1909. Les membres de la Société qui voudront éviter les frais de recouvrement peuvent, dès maintenant, remettre leur cotisation à M. Delpont, trésorier, Chemin du Conflent (Gare).

Il est procédé au renouvellement de la deuxième moitié sortante du Conseil d'administration. Étaient sortants: MM. Amade, Violet, chanoine Alcover, Boix, abbé Bonafont, Campanaud, Comet, Cros. Donnezan, Vidal.

Ils ont été réélus par acclamation.

Par acclamation également sont réélus membres du Bureau de la Société et du Comité de Rédaction, MM. E. Vergès de Ricaudy, président; abbé J. Bonafont, G. Violet, vices-présidents; J. Amade, secrétaire; J. Delpont, trésorier; A. Foissin, archiviste; auxquels l'assemblée générale adresse ses félicitations pour la bonne marche de la société.

Extrait de Mil y un pensaments

Quan los homes conten la edat que tenen, tots se descuyden los nou mesos que han passat à les fosques.

Los poligams turchs no han vulgut establir lo matrimoni pera evitar lo gran número de sogres que cada marit hauria d'aguantar.

LISTE
DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ
au 31 Décembre 1908.

Les noms précédés d'un astérique sont ceux des membres du Conseil d'administration

MM.

1908. Abat J., 49, rue d'Orsel, Paris.
1906. d'Abbes Paul (comte), 142, rue de Longchamps, Paris.
— Albar Félix, chef de bataillon en retraite, place Grétry, Perpignan.
— *Alcover Antoine, chanoine et vicaire général, Palma de Mallorca (Espagne).
— *Amade Jean, professeur agrégé, au lycée de Montpellier, *Secrétaire*.
— Aragon Amédée, rue Saint-Dominique, 4, Perpignan.
— Arrous Jean (docteur), Prades.
1908. Aymar Joseph, curé-archiprêtre, Prades.
1907. Bachès Joseph, directeur de *Berlitz School*, Messine, Sicile *(Italie)*.
— Badie Etienne (abbé), liqueur du Canigou, Perpignan.
1906. Badoa J., 13, rue du Pont-aux-Choux, Paris.
— Baille Léon, architecte, rue de la Fusterie, Perpignan.
— Bassole François, professeur au collège de Bédarieux (Hérault).
1907. Berdagué Jean (abbé), curé d'Estoher.
1908. Bergue Paul, ingénieur des travaux publics d'Indo-Chine, Hôtel du Helder, Perpignan.
1906. Billès Auguste, établissement des Gorges de la Fou, Saint-Paul-de-Fenouillet
1907. Blancou Gabriel, avocat, rue des Trois-Rois, 30, Perpignan.
1906. Blazy Pierre (abbé), vicaire de Rivesaltes.
— *Boix Emile (docteur), avenue de la Grande-Armée, 26, Paris.
— *Bonafont Joseph (abbé), curé-doyen, Ille-sur-Tet, *Vice-Président*.
— Borreil Etienne, rédacteur des Postes, 16, rue Llucia, Perpignan.
— Bourrat Jean, député, Palais-Bourbon, Paris.
— Brial Jean-Baptiste, 3, rue de l'Université, Perpignan.
1907. Brial Pierre (abbé), curé-doyen de Millas.
1906. Brousse Emmanuel, député, 16, rue Bouchut, Paris.
1907. Brousse Emmanuel, comptable, rue de l'Ange, 8, Perpignan.
1908. Çagarriga (de) Henri, propriétaire, château de la Grange, Montesquieu.
1906. Calmette Joseph, professeur à la Faculté des lettres, Dijon (Côte-d'Or).
— *Campanaud Laurent, propriétaire, rue Petite-la-Réal, Perpignan.

1908. Capeille Jean, vicaire de la paroisse de Saint-Jacques, Perpignan.

1906. Carbonnell Charles (docteur), rue de la République, 32, Meudon (Seine-et-Oise).

— de Carsalade du Pont (Mgr), évêque de Perpignan.

— Caseponce Etienne (abbé), curé-doyen, Arles-sur-Tech.

— Cazes Gustave, banquier, 1, rue Eglise-de-la-Réal, Perpignan.

1907. de Cazis de Lapeyrouse Félix, avoué, rue de l'Ange, Perpignan.

1906. ⊛ Chauvet Horace, publiciste, adjoint au Maire de Perpignan, rue de la Tet.

— ⊛ Comet Joachim, imprimeur, rue Saint-Dominique, Perpignan.

— Conill Léon, instituteur, Sournia.

— Cornovol Jules (abbé), professeur Colegio de las Escolas pias de Sarria, Barcelone.

— Cros François (docteur), médecin principal de 1re classe en retraite, 6, rue de l'Ange, Perpignan.

1907. Dalbiez Auguste, banquier, rue de l'Incendie, 3, Perpignan.

— Daré Henri, négociant en vins, maison Xambo, avenue de la Gare, Perpignan.

— Delmas Joseph, lieutenant au 3e d'infanterie, 2, rue de l'Obélisque, Marseille.

1906. ⊛ Delpont Jules, comptable, chemin du Conflent, Perpignan, *Trésorier*.

1908. Denoyès Joseph (docteur), rue de la Citadelle, Béziers.

1906. ⊛ Donnezan Albert (docteur), rue Fontfroide, Perpignan.

1907. Drancourt Emile, avenue de la Gare, Perpignan.

— Dubois-Malzach Jean, propriétaire, Laroque-des-Albères.

1906. Durand Laurent, agent d'assurances, rue Grande-la-Réal, 28, Perpignan.

— Durand-Gaillard Jacques, médecin, Puigcerda.

— Ecoiffier François (docteur), Thuir.

— Estève de Bosch Henri, Ille-sur-Tet.

1908. Estève de Bosch Xavier, colonel du 150e de ligne, Villa Bulgneviaux, Saint-Mihiel (Meuse).

1906. ⊛ Foissin Aimé, principal clerc d'avoué, Perpignan, *Archiviste*.

— Freixe Jacques, homme de lettres, Le Perthus.

— Gibrat Joseph (abbé), curé de Passa.

— Gravas Charles, notaire, Prades.

— Guiu Charles, receveur de l'Enregistrement, Prats-de-Mollo.

1907. Guixou-Pagès Jean, avocat, domaine de la Flotte, Saint-Génis-des-Fontaines.

1906. Jacomy Rémy, conseiller à la Cour d'Appel, 14, rue Clément-Marot, Paris.

— Jonquères d'Oriola Henri, propriétaire, Corneilla-del-Vercol.

— Jouï Léon, ingénieur agricole, Thuir.

1908. de Lacroix Clément, 47, avenue Montaigu, Paris.
1906. de Lacvivier Raymond, propriétaire, Elne.
1906. Lafont Pierre, pharmacien, rue de la Tet, Perpignan.
— ❁Leguiel Emile, contrôleur des Douanes, Cerbère.
— Llonch Jean, négociant, Figueras (Espagne).
— Llonch Philippe, négociant, Figueras (Espagne).
— ❁Lutrand Louis (docteur), 2, rue Porte-d'Assaut, Perpignan.
— Marie Emile, propriétaire, Prades.
1906. Marty José-Maria, pharmacien, Puigcerda.
1909. de Massia Albert (comte), rue de la Main de fer, Perpignan.
1906. Massot Joseph (docteur), place d'Armes, Perpignan.
— Massot Joseph, avocat à la Cour d'appel, 17, boulevard Saint-Michel, Paris.
1907. de Maury Côme (abbé), curé de Canohès.
1906. ❁Monsalvatge y Fossas François, banquier, calle Subida del Puente, Gerona (Espagne).
— ❁Monserda de Macia Dolors (Donya), Gran via, 604, Barcelona (Espagne).
— Morel Marcel, négociant, rue Grande des Fabriques, Perpignan.
1908. Nougaret Fernand, professeur au collège, route d'Espagne, Perpignan.
1907. Pagès Raymond, comptable, rue de la Loge, Perpignan.
1906. Pagnon Auguste, propriétaire, Espira-de-l'Agly.
1907. Pams Jules, sénateur, 35, rue Décamps, Paris-Passy.
— Paret Louis (abbé), curé de Rigarda.
1906. Pastre Louis, instituteur, rue Traverse-des-Amandiers, 1, Perpignan.
— Patau Pierre (chanoine), curé-doyen, Argelès-sur-Mer.
— Payré Joseph, avoué, rue de la République, Perpignan.
— ❁Payret Joseph, imprimeur, rue Mailly, Perpignan.
— Piquer y Jové Lluis, mestre d'ensenyansa, Villaroel, 7, 3e, Barcelone (Espagne).
— Piquiral Louis, rédacteur à la Direction des Postes, quai Vauban, Perpignan.
— Pomès Antoine, éditeur de musique, 4, rue Mailly, Perpignan.
— Pons Joseph, homme de lettres, Ille-sur-Tet.
— Pons-Fabrègues Benito, arxiver, Palma de Mallorca (Espagne).
1907. Puig Joseph, directeur du dépôt des magasins Vallaer Frères, 64, boulevard Sébastopol, Paris.
1906. Py-Oliver Félicien, libraire, rue des Marchands, 8, *bis*, Perpignan.
— Réallon Léon, rue de la Cloche-d'Or, Perpignan.
1907. de Roca Edouard, propriétaire, Villemolaque.
1906. Rocafort Jacques, professeur de lycée, 1, rue Clovis, Paris.
1908. Rozès Numa, propriétaire, Saint-Hyppolite.

1906. Ruiz y Porta Joan, arxiver municipal de la ciutat, Tarragona (Espagne).
— Sabarthez Henri (docteur), rue Saint-Martin, 5, Perpignan.
1907. Sagols Isidore (docteur), chirurgien-dentiste, 9, rue Saint-Jean, Perpignan.
1906. Sagols Pierre (docteur), Quai Vauban, Perpignan.
— ✪Saisset Frédéric, homme de lettres, 139, boulevard Saint-Michel, Paris.
— Salsas Albert, receveur de l'Enregistrement, Saint-Girons (Ariège).
1907. Sanyas Joseph, capitaine d'infanterie coloniale, Saint-Hippolyte.
1906. Sarrète Jean (abbé), vicaire-régent, Torreilles.
— Sauquet Jean fils, négociant, Bourg-Madame.
1907. Schadel Bernard, professeur à l'Université de Halle (Saxe-Allemagne).
— Servole François, limonadier, place de la Loge, Perpignan.
1906. Sola Frédéric, rue de Savoie, 7, Paris.
1907. Sors-Gouell Jean, avocat, Céret.
— Soubielle Mathilde (Mme), institutrice en retraite, Perpignan.
1906. Soulier Paul, propriétaire-viticulteur, Collioure.
1909. Sourges Eugène, enseigne de vaisseau, rue Petite-la-Réal, Perpignan.
1906. Talut, professeur agrégé au Lycée Condorcet, rue des Ecoles, 6, Paris.
— Tisseyre Jacques, rue Grande-la-Réal, Perpignan.
1907. Todesco Venanzio, à Alghero, Sardaigne (Italie).
1906. Tresserre François, mainteneur des jeux floraux, 65, rue Alsace-Lorraine, Toulouse.
— Trullès Ferdinand, notaire, Ille-sur-Tet.
— ✪Vassal Augustin, banquier, place d'Armes, 6, Perpignan.
— Verdot Lucien, pharmacien, rue des Marchands, Perpignan.
— ✪Vergès de Ricaudy Emmanuel, banquier, Quai Vauban, 45 bis, Perpignan, *Président*.
1907. Vicens Charles, clerc d'avoué, rue Foy, 9, Perpignan.
1906. ✪Vidal Pierre, bibliothécaire de la Ville, Perpignan.
1907. Vignettes, musicien, section hors-rang, 1er colonial, Hanoï (Tonkin).
1906. Vigué Antoine, conducteur des Ponts et Chaussées, Saillagouse.
1907. Vilar Edouard, sénateur, rue Faustin Hélie, 7, Paris-Passy.
1906. Vilar Jean-Joseph (abbé), curé de Saint-Joseph, Perpignan.
1907. Vilarem, principal du Collège, Lodève (Hérault).
1906. ✪Violet Gustave, sculpteur, Prades, *Vice-Président*.
— ✪de Wittwer de Froutiguen Jules, le Boix-Saint-Sauveur, Prats-de-Mollo.

El Pont de Ceret

Tothom en les comarques catalanes de Rosselló, de Ampurdá, Cerdanya, Vallespir y Conflent, té per vist y conegut aqueix pont de tanta arriscada y ardida arquitectura.

Vist de lluny, illuminat pels raigs del sol ixent ó per los fochs del ponent, semble un arquet de Sant-Marti plantat de peus al bell mitg de la vall de Ceret.

El Tech hi descapdella les seves aygues cristallines a cent setse palms de fondaria, passant per un embocador de cent vuytanta palms de aixamplada per baix de una unica volta tant estreta que no té més de dues canes de amplari. En poques parts del mon se veuhen obres tant maravelloses. Molts sigles durant, aqui estava lo unich pas rehunint Rosselló y Vallespir, y tothom, senyors y vassalls, richs y pobres, soldats, mercaders, pagesos y romeus no tenien cap més punt per saltar l'aygua y trespassar el riu.

Per tres ó quatre vegades, altres ponts havian estat edificats a gastos y grans afanys de les poblacions vehines, mes may prou ferrenys pera resistir en els aygats que molt soviny baixen de montanya.

Lo derrer, construhit en los anys 1297 y 1298 a penes y sacrificis de la bona gent de Ceret, no se havia mantingut mès de vingt mesos, y desde llavors, los magnifichs consols y lo vescomte Iazbert de Castellnou, senyor de la vila, anaven peleyant per axecarlo una vegada més.

Era el dia primer de abril 1313; el bon rey Sanxo de Mallorca regnava pel bé y honor dels pobles catalans, y desde Avinyó, el Sant Pare Joan XXII governava la Iglesia.

Dins la llibreria del Castellás, assegut devant una gran taula y rodejat de pergamins, comptes, dibuixos, projectes de payrers y de mèstres de obres, Iazbert de Castellnou se desatinava buscant medi de edificar un pont nou pera sa vila, y encaterinat y des-

atinat se esclamá : « No hi ha que 'l diable que 'n pugui construhir un ! »

No havia acabat eixes paraules que un vaylet, entrant a la sala, va anunciar : Monsenyor Satanás !

— Feulo venir, respongué Castellnou.

Un home de uns trente-cinch anys, més ó menos, va apareixer en la llibreria. Era vestit al estil dels senyors Todescos, portant uns cuxals vermells y un cos de vellut negre ramejat de brims y puntills color de foch. Son cap era abrigat ab barreta negre ahont se balancejava una llarga ploma roja llansant clarors de llampechs. Sa calsadura era molt punxuda, y ses cames nervioses y seques tenien en els clavillans dos unglots de gall llarchs y aguts que certament l'hi servien a esperonar 'l seu cavall.

Després dels saluts y acatos volguts, Iazbert de Castellnou se assentá en un silló y Satanás en un altre, lo senyor de peus en els capfoguers y lo diable tot senzillament ficat de peus en mitg dels calius.

— Ola ! amich, principiá Satanás, ab lo que sento, teniu menester de mi ?

— Confesso, monsenyor, respongué Castellnou, que 'l vostre ausili nos seria un xich menesteros.

— Per eix malahit pont, si no vaig errat...? Penso que vosté em voldria fer traurer fabes de olla !

— No, senyor, no, pero siau bon dimoni, féunos un pont prou ferreny y ben obrat, y us pagarem tot lo que sigui degut.

— Hé vingut pera aqueix entremés.

— Si çó es, no falta mes que convenir del... preu ; y tot parlant, Castellnou tremolava una mica.

— Segur que tenim de fer preu, digué Satanás se espiant el senyor de Ceret ab molt maliciosa mirada.

El vescomte entenia que aqui era 'l punt dels embolichs y de les rahons, y ne passave molt gran désafuero.

— O ! no seré dificultos, afegí 'l diable gronxolantse en la seva cadira, y afinantse les ungles amb el coltell que penjava en sa cinta.

— Escoltau donchs, digué Castellnou. El derrer costá cent vuytanta diners barcelonins de or, hi afegirem cent dobles mès ; es tot lo que podem fer.

— Que parlau de or, respongué Satanás, ne tinch mès que

sorra a vora mar y 'n faig tant com vull. Espiau. Prengué un caliu abrandat en mitg del foch, com si hagès cullit una margarideta en un prat. « Parau la má », va dir an el senyor sanchgelat, y li ficá entre mans un tros de or mès pur y mès fret que si sortis del mener.

Iazbert se 'l mirá y remirá, y li volgué tornar. « No, no, guardaulo, li digué 'l diable, es un regalo que us faig. »

— Entinch, continuá Castellnou tot tancant lo tros de or en sa butxaca, que si no vos costa mès pera fer or, tant us estimau altra moneda ; pero com no conech la que us agrada, siau servit de fer vosté mateix pactes y condicions.

Un ratet el diable va rumiar. « Demano que la ánima del primer individu que atravessará 'l pont siga meva. »

— Axo sigui, respongué Iazbert.

— Escrivem y firmem els capitols, afegí Satanás. Lo senyor agarrá un full de pergami y sa ploma, puix comensá á escriure. Poca estona desprès, un certificatori era firmat y sellat entre 'l dimoni y Castellnou, en nom seu y com á procurador del batlle, consols y parroquians de la vila de Ceret. El diable se obligava formalment á edificar entre nit un pont prou resistent y fort per durar mil anys, y el senyor Iazbert concedia en pagament y soldada la ánima del primer individu vivent qu'hi passeria.

El endemá, dos de abril 1313, a punta d'alba, el pont era acabat. Lo senyor de Ceret, molt antes de la sallida del sol, vengué á cavall de un búrro per veure si 'l diable havia cumplit sa promesa. El pont era condret, ferreny com les penyes, ardit com obra sobrehumana y, blanch com la neu de Canigó, relluhia dins tota la seva esplandenta juventut.

A altre cap del pont, el diable, segut en una fita, esperava la paga del seu travall de la nit.

— Y bé som, ey ! home de tractes, cridá Satanás.

— Jo també, respongué Castellnou. Diguent axó, Iazbert, baxant del búrro, va encendrer un punyat de esca que 'l ruch portava lligat sota la cua. Quan lo animal sentí la cremadura fugí com trente llamps, atravessá 'l pont bramant y llansant raigs de cosses, y com fera malvada va passar devant de Satanás.

— Ola ! ola ! cridave 'l senyor de Ceret, agafau la vostre ánima que fuig, corriu, corriu, Monsenyor !

Satanás era foll ; havia volgut ánima de christiá y no tenia que la de un búrro, renegava com tots los dimonis del infern aplegats y sa rabia feya retrunyir tot lo Vallespir, desde Argelès fins a Prats-de-Molló. Hasta gent molt seriósa de Sant-Salvador y de la Presta van assegurar qu'havian ohit los brams de Satanás. Mes el moment precís ahont se apuntava a destruhir son obra y a capgirar 'l pont en lo sorral del Tech, va ovirar en llarga tirallonga els monjos caputxins, el rector y vicaris de Ceret que venien en professó amb la creu y les banderes per encisar y benehir lo pont del diable en nom de Deu.

May mès de la vida Iazbert de Castellnou, ni cap fill de Ceret van saber res mès del infernal payrer, apar que la primera vegada que volgué escorcollarse la butxaca, aqueix espavillat senyor se cremá malament los dits.

J. DE SANT-SALVADOR.

Textes catalans

(SUITE)

Item... per una clau que fiu fer a la porta del fonoylar (1) que hera trencada : v sous.

Item, a IV del dit mes (mars 1416) per engranar les portes del cor (2) per raho de les Cendres ques donen (8 deniers).

Item... pagui a mosseny l'Ardiaque de Comflent per algun dampnatge que les carretes havien donat quant tiraven les bigues de que opontalaren lo cloquer (18 sous).

Item... done al net de F. Pera, per tal com ma ajuda a metre la bigua en que stan los ciris al fasses (3) (8 deniers).

Item... he comprada una ma de paper (1 sou 4 deniers).

Item... compre XXIII culerats (4) de canes, que costa lo culerat II diners (5 sous).

(1) Cimetière de ce nom, distinct des deux autres *(de les portes majors* et *de les portes menors)*.

(2) Il y avait alors un chœur à l'église d'Elne.

(3) .....?

(4) Charge de l'épaule, paquet (de roseaux).

Item.., compre dos centes teules que costen lo cent IX sosn (18 sous).

« Fuerunt reddita presentia compota in Capitulo « Paschali anni decimi septimi ».

❖ ❖ ❖

Vingt ans plus tard, il était question d'un nouveau travail considérable : la construction des deux chapelles latérales du côté du clocher.

L'on a déjà fait connaître, par analyse (1), deux contrats, passés par la Fabrique et le Chapitre, en 1434 et 1439, et relatifs à cette adjonction au monument primitif.

La réalisation de ce projet eut lieu deux ans après : Nous avons aussi le Livre de la Fabrique de cette époque (2), et il paraît bon, après avoir vu les comptes de 1415, de rapporter quelques extraits de ceux de 1441.

❖ ❖ ❖

Primo : A XXV de abril any MCCCCXXXXI, aven pagat an Font, de Baxas, per la pedra que tramet per rao de les capelles, de ordinacio de Capitols, tretze liures, axi com apar per albara (3).

Item, per clavar un croer (4) per menar la cals, I diner.

Item... fiu tirar XXVI somades d'arena, a IIII diners la somada, (9 s. 9 d.).

Item... una pala de fust (1 s. 4 d.).

Item, a VII d'agost, VIII diners de claus per lo bastiment de la clau.

Item... doni a mossen l'Ardiacha de Vallespir XXXVI sous, losquals dona al home de qui eren stades les VIII eymines de cals lesquals no eren pagades : I liure XVI sous.

Item, a XXVII d'agost, pres X palms he mig de porgader (5) d'en Royra, fuster : costa, a rao de X sous la cana, tretze sous (6).

Item, a XXII d'ottobre, done al Senyor en Bosch, per rao de la obra que te a preu fet, sinch liures.

(1) *Revue d'Histoire et d'Archéologie du Roussillon*, T. 2, page 205.
(2) Arch. Dép., G. 113.
(3) Parchemin, document, écrit.
(4) Crible.
(5) Volige ?
(6) La canne avait donc 8 pams.

Item, lo dia matex, fez tirar mil cayros*: costaren de port deu sous.

Al darrer dia d'ottobre, ani à Perpenya per comprar xviii canes de fulla (1)... costa, per cana, iiii sous iiii diners.

Item, logue una bestia per la dita anada, costa ii sous vi diners, e a l'ostal, d'erba, v diners ; per mon dinar, x diners : soma, tres sous viii diners.

Item, a vii de noembre, pague a Girardi, careter, ii caretades de pedra que porta aquell dia.

A vii de desembre, done an Bosch, obrer de la Seu, iii l. xii sous.

A viii de dessembre, pres en Bosch, per rao de la volta, ii canes de porgader (2), comtat la cana x sous.

Item... per clavels que serviren a clavar la fusta de la volta (4 s. 4 d.)

Item per amorterar x aymines de cals a la porta de la sgleya, per cascuna aymina un rial (3) : monta xv sous.

Item, doni an Bosch i flori d'or valent xiii sous iiii diners.

Item, a xxviii de desembre, stich an Sans a la obra per passar arena, dos dies, munten v sous.

Item, lo dia de Ninou (1), doni an Bosch, que dona al massip, vii sous vii diners.

(A suivre) R. de Lacvivier.

(1) Planches. — (2) Volige ?

(3) Le réal ou croat, crée en 1285 à 12 deniers, valait donc, en 1441, 18 deniers. On le trouve plus tard au cours de 20 et 24 deniers (2 sous) (Colson).

(4) Chaque année huit jours après Noël, l'image de Jésus-Enfant (Lo Nino) était portée processionnellement de la crèche au maître-autel, où elle restait exposée.

Nous pouvons, sur ce point, citer le document suivant : Testament du 11 mars 1669, d'Antoine Boher, bourgeois noble de Perpignan, résidant à Elne (Domingo Doran, notaire d'Elne. Archives particulières). « Item vull, orden y man que si jo no aure fundada la luminaria de la professo del Nijno Jésus del dia de cap de any, vull que mon hereter la funda o fassa lo llum a la professo. »

La statuette qui servait à cette cérémonie au xviiie siècle, mentionnée dans un inventaire du 30 avril 1752 (Conte, notaire de Perpignan), existe encore. Elle est en bois peint et doré, de 0^m 50 de hauteur : L'Enfant-Jésus, à la figure poupine, à la chevelure bouclée, vêtu d'une riche robe rouge et d'une dalmatique bleue, bénit de la main droite, et de la gauche porte le globe du monde. Elle est encore quelquefois prêtée à l'église, et elle est connue sous le nom de *Lo nin Jesus* ou *Lo Jesuset*.

Pages choisies

Nos lecteurs connaissent déjà, au moins de nom, le fameux auteur dramatique catalan Santiago Rusiñol, dont on a applaudi à Barcelone et à Madrid tant de belles œuvres. C'est à coup sûr aujourd'hui le plus brillant représentant de la scène catalane. Mais il n'a pas écrit seulement des pièces, d'une inspiration toujours facile et d'un art varié ; on lui doit encore quelques livres d'impressions, où sont notés, avec une finesse extraordinaire, les sentiments que la vie de chaque jour, les faits, les êtres et les choses éveillèrent en son âme d'artiste. Nous recommandons tout particulièrement à nos lecteurs un livre délicieux publié sous le nom de *El Poble gris* (1), à travers lequel nous avons glané les deux passages que nous transcrivons ci-dessous.

❖ ❖ ❖

Les Mosques.

Una de les coses que donaven més animació an el poble eren les mosques.

Aquests animalets tant docils, tant carinyosos, tant amics de l'home, s'hi trobaven tant bé en aquell lloc de calma i reculliment, que hi venien per la primavera, hi estiuejaven, s'hi quedaven a la tardor i no s'en movien á l'hivern. Arribaven les amables bestioletes en els vidres de la diligencia, mirant el paisatge ; en l'esquena d'una mula, esmorzant-se pel camí la mateixa mula, o bé á dintre d'un cistell de fruita. Mai arribaven á peu, ni's donaven la pena de volar, quan anaven de camí. Viatjaven pel llur recreament, i no era cosa de malmetre-s les aletes, que prou que les haurien de menester aixís que arribarien á terme.

Al ser-hi, á terme, refetes desseguida, i deixant les angunies i les molesties del viatge, s'espolsaven, donaven un cop d'ull al terrer, emprenien una volada indecisa de globo sense direcció, i es deixaven caure bonament allí on les portava'l destí....

La llum era 'l seu goig, la seva passió i la seva vida.

(1) Antoni López, Editor, Llibrería Espanyola, Rambla del Mitj, 20, Barcelona.

S'estimaven més un raig de sol o un traguet de llum, que una cullerada de mèl ó un terroç de sucre candi. L'esperaven que sortís, assegudes per les aceres (1), i aixís que arribava, al dematí, ah, fillets meus, quina alegria el mosquer, quina manera de deixars'hi anar i gronxars'hi i nadar enlaire ! Quines tertulies (2) s'armaven á les portes de ca l'adroguer ! Quin sarau volador á les entrades dels cellers i de les tavernes ! I quina manera de fer gimnastica per tots els carrers i places !....

Les velles.

Deu ser que'ls homes son al camp, que'ls joves son soldats, que les dones envelleixen depressa ; pot ser les aigües ; potser la massa salut ; pot ser la mandra (3) de morirse ; no sé qué deu fer-ho ; peró enlloc se veuen tantes velles com en els pobles, i a cap poble n'hi havia tantes com n'hi havia en el meu poble.

A cada casa 'n tenien al menos dugues : la sogra i la resogra ; en algunes tres, perquè ja la jove s'hi començava a tornar ; i en moltes ho eren totes. No miraveu per un portal, que darrera de la porta, arropida i quieta, no 'n vegessiu al menos una ; no hi havia filosa que no portès la seva vella ; no 's duien mitjons ni mitges al poble, — i n'hi havia bastants que 'n portaven, — que no fossin fetes de les velles ; no véieu cap gat sense tenir-ne una á la vora, ni cap foc sense tot un pilot escalfant-se 'ls óssos ; cap rosari sense 'l seu agrupament, cap mort sense la seva parroquia, cap iglesia sense 'l seu rengle, ni cap professó ni cap enterrament sense la seva cua negra que arribava de banda á banda de poble.

Algunes semblaven soques d'oliveres velles i corcades, caragolades sobre d'elles mateixes ; algunes, un terroç, amb el mateix color de la terra ; altres s'apergaminaven, se tornaven momia d'urna ; n'hi havien que s'anaven arrugant (4) tant que era impossible 'l comptar-les les arrugues (5) sense perdre-s en aquell mapa (6) intrincat que ja no tenia forma humana ; les que 's conservaven eren les que feien més pena : la carn els sobrava, com vulguent fugir de la carn ; i á totes, els ossos semblava que 'ls trontollessin (7), esperant la bufada de la mort pera caure desplomades, tot d'una, lo mateix que un pilot de cendra.

Santiago Rusiñol.

(1) Trottoirs, pavés, bords des rues. — (2) Réunions. — (3) Paresse.
(4) Se rider. | (5) Rides. — (6) Carte. — (7) Se remuer, trembler.

Lo Rey de Navarra

A M. G. Raynaud

Del terme d'Olit,
d'Olit y Tafalla,
qu'ab llur bé-de-Deu
son flor de Navarra,
lo senyor Thibalt,
lo rey del realme,
comte palatí
de Bría y Xampanya,
ab tristesa gran
llavors s'acostava...
Ne plora recorts,
recorts de sa dama ;
ja deixa la vall,
se n'entra a la plana.

Ja deixa la vall,
se n'entra à la plana :
Ab el seu fullám
l'oliu fa rialles ;
n'apar cavaller
tot vestit de malla,
y com vol haver
la pomera blanca,
s'atansa ab l'escut,
l'escut y la llansa,
qu'en té de renyir
renyida batalla...
Lo senyor Thibalt
ull-près, s'ho mirava...

Los homens d'allá
vinyes li demanen ;
ell prou les dará
de molt bona gana,
y prades y camps
d'espigues granades...
Ellos han ofert
de dar cada anyada
mes de mil diners
tot de fina plata,
ó ab moneda d'or,
d'or y castellana...
L'oliu olorós,
la pomera blanca...

Bon cel serenat
d'Olit y Tafalla,
de vostre blavor
quin encís devalla !
Lo senyor Thibalt,
l'ánima encalmada,
al cap-vespre blau
fa sa retirada...
Del poble el corteig
allá l'acompanya...
fresseja lo blat
y corre la guatlla...
Bon cel serenat
d'Olit y Tafalla !

1908.

Joseph Pons.

Quelques expressions catalanes

Il faut saisir l'occasion par les cheveux :

Del temps que lo ca pixa, la llebra fuig.

Surveiller attentivement :

Hi vetllar com lo gat al rat.

Etre tout réjoui :

Mès content que un gat ab dos rats.

Quand un objet se brise ou devient hors de service :

Podem li dir un parenostre.

D'une personne qui ne possède pas tout son bon sens, dont l'esprit est fêlé :

Té una martellada ; ou *no les té totes* (sous-entendu : *ses potencies.*)

D'une personne toujours en mouvement et en mouvement inutile comme la mouche du coche :

Sempre té oques a farrar.

Au mépris d'autrui, l'on répond :

Qui me deixa per un diner, jo lo deixo per pas res. Plus anciennement et mieux, l'on disait dans le haut Vallespir :

Qui me deixa per un quarto,
Jo lo dono per un xavo.

Aux souhaits de malheur, l'on répond en se moquant :

Cavall malehit,
Lo pel li llu.

A celui qui abuse de notre bonne volonté pour nous charger de son travail ou de ses affaires :

Los criats (ou : *les criades) se llogan pera la Sant Joan y lu* (sous-entendu : *les llogues) a qualsevol hora.*

De quelqu'un qui projette souvent et n'exécute pas, promet beaucoup et ne tient jamais, l'on dit : *Cada vegada qu'ensella, no puja a cavall.*

Si vous vous informez d'un travail commencé, en cours d'exécution, l'on vous répond plaisamment :

En tenim més (sous-entendu : *de fet) y no hi ha tant* (sous-entendu : *per fer).*

Si vous questionnez en carême sur l'état de la lune, on vous renseigne par ce distique véridique :

Pel dijous de la cena,
La lluna es plena.

En ménage :

Baralles de marit,
De la taula al llit.
Aci se baten,
Allá se graten.

Les deux derniers vers sont une glose picaresque des deux premiers que l'on cite généralement seuls.

Emile Leguiel.

Les nouvelles rues de Perpignan

Notre collaborateur, *L'Ermitá de Cabrens*, a publié dans l'*Indépendant*, de Perpignan, un article plein d'esprit et de bon sens sur les noms à donner aux nouvelles rues de Perpignan.

La *Revue Catalane* ne saurait trop approuver et appuyer le désir, si bien exprimé, d'entendre résonner dans la nouvelle ville, les noms de Place du Canigou, Place de Catalogne (comme il y a *un carrer de Rosselló*, à Barcelone), rues des Corbières, du Conflent, de la Cerdagne, du Vallespir, place Jacinto Verdaguer, l'auteur du poème *Canigó)*, rue de Maliorca (Perpignan ayant été la capitale du royaume de majorque), rue d'Ivissa (comme il y a, dans la capitale de cette île baléare, une *calle del conde de Rossellon*, en souvenir du comte Nuño Sanxe qui la conquit sur les Maures, en 1235).

N'y a-t-il pas, dans ces dénominations, un peu de la poésie et de l'histoire du Roussillon ?

La Rédaction.

L'Art Catalan

(Fragment d'une Conférence de M. Amade)

La conférence de M. Amade sur l'Art catalan eut lieu, comme nous l'avions annoncé, le 6 décembre dernier, à la salle Arago, sous les auspices de l'Association polytechnique.

Un public nombreux ayant envahi la salle dès l'ouverture des portes, c'est-à-dire bien avant l'heure indiquée, certains de nos confrères eurent le regret de ne pouvoir assister à cette conférence, regret qu'ils nous exprimèrent à la sortie.

Aussi seront-ils agréablement surpris de trouver aujourd'hui, reproduit dans la *Revue Catalane*, le fragment ci-dessous que nous devons à l'amabilité d'un jeune sténographe-amateur :

I

Quand on s'intéresse, comme nous, à la vie d'une région, et que l'on s'efforce, comme nous encore, de découvrir, de fortifier et de multiplier les éléments d'une renaissance provinciale, ce n'est pas seulement à la vie littéraire, ce n'est pas seulement à la poésie populaire ou aux œuvres des différents poètes, mais c'est encore à la vie artistique, à la vie économique et sociale, qu'il faudrait appliquer son attention.

Je suis venu déjà vous entretenir à plusieurs reprises de la première de ces questions ; je compte bien pouvoir un jour vous entretenir de la troisième. Et ma tâche se borne, comme vous le voyez, aujourd'hui, à étudier avec vous la seconde, c'est-à-dire *l'art catalan,* ce qu'il est, ce qu'il devrait et pourrait être.

Mais je tiens à faire, dès le début, une restriction importante, et je m'en voudrais de ne pas délimiter et préciser un sujet que je sens trop vaste et trop riche. J'entends, en effet, ne vous parler cette fois que de l'art catalan dans le Roussillon. Au surplus, n'est-ce pas celui qui nous intéresse tous ici pour des raisons plus personnelles et plus immédiates ?... Et certes, je vois bien votre étonnement à m'entendre parler ainsi d'un art régional de notre province. Mais je compte vous faire comprendre, au cours de cet entretien, non seulement que nous avons autour de

nous des traces, je ne veux pas dire des restes, mais des ébauches), d'un art catalan populaire à demi inconscient, mais encore que nous trouvons réunis chez nous tous les éléments d'un art conscient de lui-même, avec un caractère bien personnel, une marque vraiment originale, — d'un art enfin où s'exprimera l'âme de notre race et de notre pays.

Avant de vous le montrer, il conviendra, cependant, que je vous dise quelques mots des conditions qui sont faites à l'art dans la société contemporaine. Et vous verrez sans aucune peine, — du moins j'ose ainsi l'espérer, — qu'un seul remède est possible à cet état actuel des choses, je veux parler du régionalisme dans l'art...

Ah ! je sais bien, Messieurs ! On souriait du mot de régionalisme, il y a seulement une dizaine d'années quand nous étions encore au Quartier Latin. Et pourtant, le régionalisme s'impose petit à petit à l'élite française, aux esprits français ; et, si la réalisation pratique des théories régionalistes ne doit pas aller sans des difficultés innombrables, le travail qui se fait ainsi dans les idées semble devoir en préparer les voies dès ce moment même. Le régionalisme deviendra chaque jour une nécessité plus pressante, avec les exagérations chaque jour croissantes du mouvement centralisateur.

Ce n'est pas sans une joie bien vive que nous avons vu tout dernièrement l'une de nos Universités du Midi organiser pour sa Faculté des Lettres, de plus en plus désertée par les étudiants, (car c'est malheureusement ce qui se produit pour nos Facultés des Lettres de province), un ensemble de cours de langues et littératures méridionales, embrassant, avec le français, le vieux provençal, le provençal moderne, l'espagnol, l'italien et même le catalan. — Ce n'est pas non plus, croyez-le bien, sans une intime satisfaction, que nous entendions, ces jours-ci, dans le discours d'ouverture de la même Université, proclamer la fécondité du principe régionaliste dans le domaine de l'art, pour ce qui concerne particulièrement la vie de nos Musées de province.

L'avenir est à nous, Messieurs, et quoi qu'il puisse paraître à première vue, il est même à nous politiquement, économiquement, par la force irrésistible des choses, comme l'aboutissement naturel et fatal de l'évolution qui nous conduit.

Mais je m'en tiens à l'art, et j'affirme que celui-ci trouvera dans

le régionalisme une vie nouvelle, autrement puissante, autrement riche, autrement féconde que celle où nous le voyons, hélas! végéter et se perdre aujourd'hui ! Et je m'explique tout de suite.

II

Des causes nombreuses viennent aujourd'hui, Messieurs, pervertir, désorganiser l'art de la France. Exception faite pour quelques rares artistes, qui, d'ailleurs travaillèrent de longues années dans la solitude, et durent lutter ensuite avec une énergie désespérée contre un public indifférent ou dédaigneux, on peut dire, en effet, que l'art français contemporain subit une dépression évidente, et semble marquer un temps d'arrêt dans son développement.

Cela est dû en partie, Messieurs, comme je l'ai déjà signalé une fois pour le génie latin et la littérature, à l'état d'anarchie intellectuelle où nous nous débattons depuis un assez grand nombre d'années. J'ai résolu de revenir un jour, — très prochainement, si mes vœux se réalisent, — sur cette question palpitante, et de montrer, parmi les principales raisons de cette anarchie, l'influence de l'étranger, notamment l'influence septentrionale, et surtout (j'insiste sur ce point) l'individualisme exaspéré qui nous dévore malheureusement aujourd'hui, à quelque origine d'ailleurs qu'il faille faire remonter ce grand mal.

Pour ce qui est de l'art, je signalerai tout d'abord, — et c'est une conséquence de ce même individualisme, — le manque d'écoles et de traditions (j'entends par école ici un groupement autour des mêmes idées, autour des mêmes doctrines). Je signalerai ensuite la vulgarisation du goût public, qui, n'étant pas suffisamment guidé ou informé par les vrais artistes, et n'ayant pu, de la sorte, faire son éducation, — éducation toujours nécessaire, — s'est laissé bien vite séduire par les œuvres médiocres, parce qu'il les comprenait plus facilement et qu'on les lui rendait à différents points de vue plus accessibles, ou bien par des œuvres tourmentées, décadentes, extravagantes même, parce que leur étrangeté, ou leur exotisme, ou aussi leur perversité, constituait pour lui comme un attrait nouveau.

Messieurs, dans quelques années, — mettons dix ans peut-être, — ces causes nombreuses d'affaiblissement et de décomposition apparaîtront à vos yeux sous une lumière plus vive. Nous avons

voulu vous les signaler dès maintenant. — Mais il en est une autre qui exerce aussi une action néfaste sur la vie et l'évolution de l'art français, alors qu'on serait disposé à croire plutôt le contraire, — c'est la centralisation à outrance, résultat de notre système politique, de la facilité des communications accrue d'une manière très brusque, et enfin des mœurs contemporaines. Centraliser l'art à Paris ! quel beau rêve pour certains cerveaux ! Eh bien ! l'expérience démontre, Messieurs, qu'il n'est pas d'erreur plus profonde et plus dangereuse !

Mais c'est surtout l'influence de l'Ecole des Beaux-Arts, des Salons, et de quelques solennels pontifes, qui contribue à affaiblir lentement l'idée artistique de la nation, et nous maintient dans cette médiocrité dont je parlais tout à l'heure et où nous semblons nous complaire de plus en plus. A la vie, à la vérité dans l'art, on veut substituer l'artifice et la formule ; à la chaude et riche personnalité de l'artiste, la froideur et la pauvreté des conceptions. On se refuse à voir, ou plutôt, — ce qui est plus grave, — on n'arrive pas à voir la nature et l'homme tels qu'ils sont, mais bien tels qu'il est convenu de se les représenter dans ces milieux. Malheur donc à celui qui essaiera d'exprimer une idée originale, de créer une œuvre par ses propres moyens, une œuvre conçue en dehors des règles imposées, de réaliser un idéal personnel de la forme et de la couleur ! Il sera tout de suite jugé indigne de participer aux honneurs et aux bénéfices que procure un art soumis, obéissant et silencieux.

Cependant, entre des artistes ainsi dressés et la nature vivante, quel contact, je vous prie, pourrait-il bien y avoir ? et comment la percevraient-ils directement, cette nature, s'ils projettent sur elle tout un système d'idées reçues d'un enseignement tyrannique ? Leur art se répète, — ne le voyez-vous pas, — avec une inlassable monotonie, art homogène et partant neutre, qui se retrouve toujours le même à chaque nouvelle manifestation, au point que rien n'est aujourd'hui plus facile à reconnaître que les œuvres de ces disciples inférieurs. C'est un art, vous dis-je, sans tempérament, sans race, et, par conséquent, sans portée ; n'étant d'aucun pays, il n'en paraît pas cependant plus humain. C'est un art qui n'a pas d'âme, c'est un art qui n'a pas de vie, et je dirai encore, — si vous acceptez cette manière de dire, — c'est un art inhabité.

III

L'art régional, au contraire, Messieurs, — ou ce que nous appelons ainsi, — ne prétend pas se dégager d'une nature et d'un monde pour devenir plus général, ou, comme on dit, cosmopolite ; car il se montrera d'autant plus humain qu'il sera d'autant plus lui-même, ou plutôt, (et je consens à faire tout de suite cette restriction, parce qu'elle ne détruit rien de ce que je viens de dire), ou plutôt, dis-je, qu'il traduira plus profondément un point spécial de la terre et de l'humanité. Il prend racine dans un sol déterminé, mais c'est pour y chercher, par de lointaines et multiples racines, comme le suc généreux qui palpite dans les entrailles du monde, c'est-à-dire l'éternelle beauté.

L'artiste s'inspirera ainsi de son milieu ; il ouvrira les yeux sur cette nature, dont il est à la fois le fils et l'adorateur. Il fera passer dans ses œuvres tout un monde qu'il connaît bien et qu'il a bien compris. En s'écoutant lui-même, d'ailleurs, il ne fera qu'écouter la grande voix des choses, dont l'écho résonne au plus profond de nous et dont le rythme se prolonge dans nos fibres les plus intimes. Cet artiste sait qu'il ne vaut pas que par lui-même ou par l'enseignement qu'on lui a donné, mais en fonction de la vie extérieure et immédiate.

L'art régional dégage, en effet, de la nature, — êtres et choses — qui l'entoure les éléments de beauté qu'elle peut contenir. Loin de vouloir s'en isoler, comme font les autres, loin de la dédaigner ou de la méconnaître, il la prend comme collaboratrice, il la fait participer à chacune des œuvres qu'il produit. Et, de cette même nature, il n'écarte jamais en principe, comme inesthétiques et inférieurs tels ou tels détails de la vie familière ; il s'applique, tout au contraire, à les introduire dans les œuvres, parce que ces détails, — et il le sait bien —, peuvent les rendre plus vivantes et plus touchantes, plus naturelles et plus humaines, plus belles donc et plus artistiques.

Ce fut longtemps une idée chère à quelques-uns de nos artistes parfois même les meilleurs, que l'art, pour se conserver noble et pur, doit se tenir dans une tour d'ivoire et comme s'alimenter de symboles. Il me semble qu'on est revenu de ces aristocratiques

préjugés, et que, du moins dans certaines œuvres, l'air et la lumière entrent aujourd'hui plus librement. Eh bien ! l'art régional répond, mieux que tout autre, à ce besoin de lumière et d'air que nous sentons déjà ; c'est un art ouvert à tous, parce qu'il est fait un peu de chacun de nous et de chacune des choses qui nous sont chères.

Aussi, l'art régional est-il un art populaire. Et il est populaire à un double point de vue. Il se met d'abord à la portée de la foule, sans perdre de ses qualités esthétique ou de sa signification intrinsèque. Mais, d'un autre côté, il a la prétention, après avoir utilisé la vie ambiante pour un but esthétique déterminé, d'embellir cette vie elle-même, de la faire à son tour plus artistique et plus agréable, de lui rendre, sous forme d'œuvres d'art, qui seront la parure de notre demeure, de notre cité, les compagnes harmonieuses de notre existence quotidienne, ce qu'elle lui a prêté généreusement pour l'exécution.

On l'a dit, Messieurs, — et il ne faut pas se lasser de répéter ces choses, car elles sont vraies, justes et bonnes, — de ce régionalisme artistique tel que je viens de vous le définir en quelques mots trop brefs et d'une manière, je le sens, beaucoup trop superficielle, de ce régionalisme pourra résulter pour l'art de notre pays une plus grande variété et une plus grande originalité dans les œuvres, plus de richesse aussi dans les productions. Nous verrons alors un art français rajeuni, régénéré, et comme élargi, respirant d'une poitrine plus saine et plus vigoureuse, et dont le cœur multiplié battra harmonieusement dans tous les coins de la France !

❖ ❖ ❖

Voilà, Messieurs, ce qu'on appelle l'art régional, et voilà le rôle salutaire qu'il peut jouer à cette heure, particulièrement inquiétante, où les notions artistiques se mêlent et se troublent dans les cerveaux.

Mais je n'oublie pas que c'est surtout de l'art catalan, et de l'art catalan dans le Roussillon, que je suis venu vous entretenir aujourd'hui.

(A suivre)

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Michel de Perellos

Archevêque d'Embrun (1378-1427)

I. — *Sa famille.*

Michel de Perellos appartient à l'une des familles les plus célèbres du Roussillon.

Son père, François, était un personnage en vue pendant le XIVe siècle. Il parcourut une carrière militaire et diplomatique aussi longue que brillante. Successivement bailli et châtelain de Tautahull (1), bailli de Salces, huissier d'armes du roi (2), il avait accompagné en Italie, le 4 septembre 1358, la princesse Isabelle allant se marier à Jean II Paléologue, marquis de Montferrat (3). Le roi d'Aragon, en considération de ses services, l'éleva au rang des *ricos hombres* qui était la plus haute dignité de la noblesse dans ses états. Ce monarque lui donna, en 1366, pour lui et les siens, à perpétuité, les villes de Rueda et d'Epila avec le titre de vicomte et le fit son chambellan (4). Plus tard, étant passé au service de la France, le roi Charles V le pourvut de la charge d'amiral par lettres-patentes, du 3 juillet 1368 (5).

(1) Archives des Pyr.-Or. B. 110.
(2) Id. B. 133.
(3) De Gazanyola, *Histoire de Roussillon*, p. 240.
(4) Archives des Pyr.-Or., B. 133 f° 11 v°.
(5) Moreri, *Grand dictionnaire historique*, édit. 1825, t. v. p. 807.

De son épouse Constance de Fenouillet (1), il eut entre autres enfants: Michel, dont nous retraçons la vie, Raymond, Pons et Yolande.

Le 13 février 1391, Jean Ier érigea les lieux de Perellos, Millas, Montner, Céret, Reglella et autres en vicomté, sous le vocable de Perellos et octroya le nouveau fief à Raymond (2). En 1411, celui-ci recueillit, à la tête du gouvernement des comtés de Roussillon et de Cerdagne, la succession de Raymond de Çagarriga qui s'était démis de cette charge en sa faveur (3). Il suivit les rois Martin et Alphonse V dans leurs expéditions d'Italie et de Sardaigne; il se couvrit de gloire dans les combats, particulièrement « dans l'heureuse conquête du royaume de Pouille » (4) et lors de la prise de Querquens sur la côte d'Afrique (5).

Pons, le cadet, avait reçu de l'héritage paternel 55.000 sols, et pour lui payer cette somme, Raymond l'aîné dut vendre, à pactes de rachat, le château de Montner (6). Il percevait aussi une rente de 4.400 sols, sur la leude du poisson, à Perpignan (7), qui lui avait été apportée en dot par son épouse Marie d'Esteenhont (8). Jean Ier lui concéda les lieux de Glorianes, Mas de l'Alzina, Rigarda et Çahilla (9), et la reine Yolande, sa veuve, lui vendit, en 1399, les lieux de Llauro et Tresserra (10). Le 16 mai 1402, dans un appel de sentence relative aux cavalcades données dans la ville d'Embrun, il est dit frère de l'archevêque de cette ville: *Poncio de Perillonibus, milite, fratre Rmi in Xristo patris*

(1) Archives des Pyr.-Or. B. 222.
(2) Id. B. 375 fo 144 vo.
(3) Archives des Pyr.-Or. B. 218 et B. 253.
(4) Id. B. 253.
(5) Id. B. 240.
(6) Id. B. 136.
(7) Id. B. 147.
(8) Id. B. 177.
(9) Id. B. 190.
(10) Id. B. 185.

domini nostri Michaëlis Ebredunensis archiepiscopi (1). En 1409, il est capitaine et chargé d'une mission diplomatique en Bourgogne (2). Il eut un fils du même nom de baptême que lui (3), et une fille Jeanne qui se maria au comte de Tonnerre (4).

Yolande, sœur de Raymond, de Pons et de l'archevêque Michel, était dame des lieux de Saint-Félius d'Amont et d'Avall (5).

II. — *Le Sacre* (1378).

L'année même où il était élu pape, sous le nom de Clément VII, Robert de Genève, nomma à l'archevêché d'Embrun, Michel de Perellos, chanoine de Majorque. Le jésuite Marcellin Fournier prétend que « nostre Michel avait servi d'équier et de gentilhomme à Robert avant son élection. » (6) Cet historien le fait même parent ou allié du cardinal Pierre de Luna ; cette assertion est, en partie, l'expression de la vérité, puisque, on vient de le voir, du vivant de Michel de Perellos, la veuve de son neveu épousa le comte de Luna.

Fisquet affirme que « Michel de Perellos fut sacré par le souverain Pontife lui-même, dans la grotte merveilleuse de

(1) Archives communales d'Embrun, orig. parchemin n°127.

(2) Communication de M. Joseph Calmette, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Dijon.

(3) Archives des Pyr.-Or. B. 240.

(4) Pons de Perellos épousa Louise de Mur. Celle-ci, devenue veuve, convola en secondes noces avec le comte de Luna (Archives des Pyr.-Or. B. 240).

(5) Archives des Pyr.-Or. B. 234.

(6) Marcellin Fournier, jésuite et professeur au collège d'Embrun, consacra, vers 1642, une longue biographie, très-touffue et souvent indigeste à Michel de Perellos dans son *Histoire générale des Alpes-Maritimes ou Cottiènes*. M. l'abbé Paul Guillaume, chanoine honoraire de Gap et archiviste départemental des Hautes-Alpes, a réédité cet ouvrage en 1890-92 à Paris, chez Champion, 3 vol. in-8°. Cet auteur a ajouté au texte de Fournier diverses notes extraites des archives alpines.

Gaëte au royaume de Naples (1) ». « Ne vous estonnez pas, dit à son tour Fournier, si Pierre, maintenent cardinal, a esté revestu de cet honneur dans cette spélonque de Caiète, et Michel archevesque... La raison en estoit que l'antipape Clément, ayant esté créé à Fundi, en la campagne d'Italie, par les cardinaux français, entre autres par Pierre de Luna... à l'instigation de Jeane, roine de Naples et de Sicile... obtint de la reyne Jeane, le fort de Caiète pour sa retraite... Non loing de la forteresse, est cette spélonque, dans Caiète, merveilleuse et fréquentée pour la dévotion du lieu. Il est asseuré que la roche de ce promontoire qui pousse avant dans la mer plus de quatre mille a esté crevassée en deux par un tremblement de terre que la tradition rapporte à la mort du Fils de Dieu ; ce qu'on dit mesmes attesté par un miracle, qui a donné matière à un épigramme qui se lit en l'endroit, où l'on voit une main empreinte, qui fust celle d'un juif incrédule. La merveille a esté que, du sommet de ce rocher fendu, un grand quartier de roche s'effondrant par le milieu des crevasses, fut arresté sur le milieu par l'estresseur de l'espace, et a servi comme d'un fort propre pavé à une chapelle qui a esté bastie au-dessus, et fort bien ajustée pour la dévotion des peuples. La mer qui se glisse au-dessoubs de la roche escartelée est entendue en toute heure, par ses grondements, et considérée par la fenestre de la chapelle en bas... De la forteresse, par un chemin capable d'un seul homme de front, vint à cette spélonque Robert ou Clément, antipape, et, en ce lieu, il donna le chappeau rouge à Pierre de Sarracenas et la mître à Michel de Perellos (2).»

Ce prélat vint à Embrun commencer un épiscopat débonnaire qui devait durer l'espace d'un demi-siècle, exactement quarante-huit ans. Il paraît avoir suivi la fortune de Clément VII qui, élu le 20 septembre 1378, en Italie, se fixa à Avignon au mois de juin 1379.

(1) H. Fisquet, *La France pontificale*, archevêché d'Embrun, 2e édit. Paris, s. d., t. II, p. 912.

(2) *Op. cit.*, p. 256.

Bien que siégeant à proximité de son maître, Michel de Perellos ne fut guère mêlé aux événements du schisme d'Occident. Il se cantonna toute sa vie dans la direction des affaires administratives du diocèse, l'évangélisation de son troupeau et la gestion des biens temporels composant la mense archiépiscopale.

III. — *Évangélisation du diocèse.*

Le diocèse d'Embrun était infesté, depuis deux siècles, de l'hérésie des Vaudois qui avaient réussi à imposer aux populations simples du Dauphiné leurs captieuses et dangereuses erreurs. Dès 1379, les adeptes de leurs doctrines furent cités à comparaître devant l'inquisiteur pour répondre des crimes qui leur étaient imputés. Les inculpés refusèrent de se présenter et plusieurs d'entre eux, prévoyant sans doute le sort qui les attendait, prirent le parti de quitter le pays. On en vint alors aux mesures extrêmes. Le 1er juillet 1380, du haut de la chaire de la cathédrale d'Embrun, l'inquisiteur condamna et livra au bras séculier cent-huit Vaudois de Vallouise, trente-deux de Largentière et vingt-neuf de Fressinières.

Michel de Perellos comprit que la persuasion aurait raison, plutôt que la violence, de ses diocésains égarés. Dans un de ses voyages à la cour papale d'Avignon, il entretint Benoît XIII de la situation faite aux hérétiques des régions embrunoises. Pour les amener à la vraie foi, il sollicita de Pierre de Luna l'honneur et l'avantage de voir son troupeau évangélisé par saint Vincent Ferrier, l'apôtre alors en vogue, que Benoît XIII gardait auprès de lui pour diriger sa conscience. Le saint accepta cette mission, pénétra dans les provinces alpestres au début de l'année 1401 et y prêcha durant trois mois consécutifs.

Le prestige et l'influence du thaumaturge surent vaincre les difficultés presque insurmontables d'un apostolat ingrat

entre tous : « Le soldat de Jésus-Christ, raconte Fournier, entend ce déplorable estat, et armé, non des armes terriènes, ains des célestes, se transmarche devant cette vallée. Il conduit à cet effet, une grande troupe de saintes âmes qui le suivoient, et qui pratiquoient des exercices d'une grande pénitence pour frapper les yeux et les erreurs de ces peuples, par le spectacle de ces pressants exemples, et les ramolir par ce moyen et les fleschir à prendre les routes contraires à celles qu'ils avoient tenu... Peu de jours s'escoulent, que ce peuple se trouve tout autre ; qu'il quitte son humeur farouche et sauvage ; qu'il fait divorce avec ses erreurs, et se laisse gagner aux persuasions de la vérité, devenu sectateur de la vraye religion chrestiène et catholique. Leur mélioration ne se tint pas seulement à démentir leur hérésie et à se despouiller de leurs vices. Ils se rangèrent encor avec telle ardeur aux exercices de toutes les vertuz et de la piété que, durant tout le temps que le bienheureux Vincent fit séjour auprès d'eux, et beaucoup de temps aprez, ils rendirent attestation à leur véritable conversion par les signes très manifestes de leurs œuvres... Quelle joye ne devoit tirer Michel, archevesque, de tels succez, et de la réduction de ce peuple tout changé ! » (1)

(A suivre) L'abbé J. Capeille.

(1) *Op. cit.* p. 273.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Fédération des Sociétés Pyrénéistes.

Reçu de cette Société, les procès-verbaux des séances de la Commission de Topographie et de Toponymie du 18 mars 1906, Assemblée générale de Bordeaux, jusqu'au 8 août 1908, Assemblée générale de Tarbes. Le Congrès international de mars 1908, tenu à Perpignan et Barcelone, y figurent en bonne place.

Magasin Pittoresque.

Le numéro du 15 décembre 1908 de cette Revue, porte une étude très intéressante de notre confrère M. le comte d'Abbes sur le monastère de Monserrat avec vues photographiques prises par l'auteur. Remerciements.

La Veu de Catalunya.

La *Veu de Catalunya*, de Barcelone, dans le numéro du 26 décembre portait un intéressant bulletin météorologique avec carte de l'Europe à l'appui. Nous y lisons :

« Com es cert que totes les tempestes venen del Atlantich, y per altre part l'isobara de 760 mm. es la divisoria entre les aries cicloniques y les anti-cicloniques, tenim que hi havia un centre ciclonich sobre Palerme (754 mm.).... Avuy arribara une altre tempeste sobre 'l Tirreno amb plujes en aquestes mars fins à la Italia meridional. D' Puig.

N'était-ce pas l'annonce de la catastrophe qui devait se produire deux jours après ?

Et puisque nous parlons de la catastrophe de Messine, hâtons-nous de féliciter notre collègue, M. Joseph Bachès, d'Elne, où il vient d'arriver, d'en être un heureux rescapé.

M. Bachès était passé dans le courant de 1908, de Solingen (Allemagne) à Messine, pour continuer à diriger les cours de l'école The Berlitz School ; c'est là que le tremblement de terre du 28 décembre le surprit. Il se sauva à grand peine avec Mme Bachès, en passant par la fenêtre, d'où ils

sautèrent au moyen de draps de lit ajoutés l'un à l'autre; après une course folle à travers les ruines de la ville, ils furent recueillis par un navire autrichien, qui les conduisit à Malte, d'où ils sont rentrés par le *Maréchal-Bugeaud*.

« Els vells » au théâtre de l'« Œuvre », à Paris.

Nous lisons dans le *Gil Blas* du 9 décembre dernier : « Lugné Poé nous donnait hier un spectacle intéressant et d'une heureuse diversité : *Les Vieux*, de P. Rameil et F. Saisset, d'après l'écrivain catalan Iglesias ; l'auteur est célèbre en Catalogne par ses pièces populaires ; son originalité consiste surtout dans l'admirable simplicité des moyens d'émotion. Cela est vraiment d'un charme puissant, très neuf et nous comprenons que MM. Rameil et Saisset aient voulu nous faire connaître Iglesias. Les pièces de ce genre, quand on essaie de les transplanter, perdent souvent de leur saveur ou gardent l'odeur persistante de la traduction. Les adaptateurs nous ont donné une œuvre forte, saine, qui, avec la clarté qu'exige le public français, a gardé toute sa couleur locale ».

Cette pièce traite la question si intéressante des retraites ouvrières, elle nous fait assister aux luttes de l'ouvrier devenu vieux contre le sort qui l'accable.

Nous savons par des renseignements particuliers que le jour de la répétition générale la petite salle de l'*Œuvre* était bondée et l'assistance très chaude. Les acteurs électrisés ont enlevé ce drame avec de beaux élans dramatiques.

Nos félicitations à nos deux compatriotes MM. Pierre Rameil et Frédéric Saisset ; spécialement à ce dernier qui est notre confrère, et dont les œuvres poétiques ont déjà été appréciées comme elles le méritent, par M. Amade, dans la *Revue* de septembre 1907.

La Dépêche.

Dans la *Dépêche* de Toulouse, M. Jean Amade plaide la cause des Universités méridionales. Il exprime le vœu que toutes nos Universités du Midi imitent l'exemple de Grenoble et de Montpellier et donnent à l'enseignement méridional toute la place qu'il mérite.

De cette façon on arrêtera le courant qui attire de plus en plus la population universitaire de l'Europe et de l'Amérique vers des Universités allemandes.

« L'heure est venue, dit M. Jean Amade, de lutter contre ce courant antifrançais, de donner à nos Universités les moyens d'action plus efficaces. Les problèmes de cette importance doivent préoccuper désormais tous ceux que ne sauraient laisser indifférents les destinées de la France républicaine. »

On se demande, en effet, pourquoi « la députation provinciale de Barcelone a voté dernièrement une somme très élevée pour l'envoi d'un certain nombre d'étudiants catalans chaque année en Allemagne. On peut se demander pourquoi nous ne nous appliquerions point à obtenir les mêmes avantages et ne tâcherions point d'attirer à nous l'élite intellectuelle de nos voisins. Le génie français n'est-il pas mille fois plus sympathique à la jeunesse espagnole, à la jeunesse italienne ou même à celle de l'Amérique du Sud, et

n'aurait-il pas des raisons d'agir sur elles plus profondément ! Toutes nos Universités méridionales devraient donc s'efforcer de multiplier les rapports intellectuels de la France avec ces pays latins, où l'idée française trouve aujourd'hui encore un terrain si favorable. »

Pierre-Firmin de Lacroix.

L'opinion publique s'est toujours passionnée en France pour les erreurs judiciaires. Tout le monde sait que la réhabilitation de Calas et de Sirven émurent le Languedoc et le royaume de 1762 à 1772. Mais ce que l'on sait moins, c'est que la réhabilitation de Sirven fut obtenue grâce au plaidoyer magistral d'un avocat roussillonnais, Pierre-Firmin de Lacroix, de Villefranche-du-Conflent, à qui Voltaire écrivait : « Votre éloquence et vos raisons ont fait rendre justice à Sirven ; vous avez acquis de la gloire et lui du repos. Ce sont deux bons oreillers sur lesquels on peut dormir à son aise. »

M. Clément de Lacroix vient de publier, en une brochure, la vie et les œuvres de son arrière grand oncle. Cet ouvrage, très documenté, constitue une étude biographique du plus haut intérêt. Nos félicitations.

L'Etsemple de Catalounho.

Ramoun de la Bolho a publié sous ce titre une brochure très intéressante, en languedocien, où il raconte la fête du cinquantenaire des Jeux floraux de Barcelone et l'impression profonde qu'il ressentit pendant son séjour en Catalogne.

Le Courrier de Céret.

Dans le numéro du 13 décembre de ce journal, notre ami Emile Leguiel donne un très long et très intéressant compte-rendu de la conférence de M. Jean Amade sur l'art catalan, et cite la jolie poésie dont ce dernier est l'auteur et qui fut très goûtée par l'auditoire :

LA CRUCHE CATALANE

Un potier la conçut en sa beauté fragile,
La pétrit, la créa. Puis une main habile
Mit à son col, d'un geste harmonieux et lent,
De l'émail vert, de l'émail roux, de l'émail blanc...
Vois comme elle se tient droite parmi les verres.
Elle n'a pas la morgue et les contours sévères
De l'orgueilleuse amphore ou de l'urne aux flancs lourds,
On dirait que leur corps s'est chargé de velours ;
Mais elle dans l'air pur d'été joue et s'élance
Avec toute sa grâce et toute son aisance.
Pour notre cœur elle est comme un rythme nouveau,
Car dans ses flancs où dort, fraîche et limpide, l'eau,
Elle unit, par sa forme unie à son argile,
Ton âme, Catalogne, à l'âme de Virgile.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 26 15 Février 1909.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

Montanyes Regalades

Montanyes regalades
Son les del Canigó
Coronades de plata
Y vestides de flors.

Adéu, adéu, montanya,
Honor del Rosselló !
Adéu, nina carida,
Hermosa Alienor !

Lo Comte Guillem mana
Així com Deu ho vol
Qué créu y llansa prenga
Y'l seguesca als sants Llochs.

Ay ! quina desventura
Abandonar d'un çop
Eixa montanya alegra
Y les mies amors !

A quina part que vaja,
May perdré lo recort
Del lloch de ma naixensa,
Lo mes plasent del mon.

Ahont se trobaria
Jovent tant desinvolt
Balles tant gracioses,
Una altra Alienor ?

Pierre Puiggari.

NOTA. — Nous donnerons les notes obtenues aux 12 concours mensuels fin décembre 1909.

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 10 de chaque mois.

Volcans et Tremblements de Terre
En Catalogne

A l'occasion de la terrible catastrophe qui a détruit Messine et Reggio, on a rappelé les éruptions volcaniques et les tremblements de terre qui désolèrent l'humanité. Beaucoup ont oublié que la Catalogne avait aussi connu ses maux ; la province espagnole de Gérone est, d'Olot à Amer, parsemée de volcans que l'on proclame éteints parce qu'ils ne manifestent plus leur activité, mais qui, peut-être, sont simplement endormis et nous réservent à leur réveil, une terrible surprise.

Différentes études ont été publiées sur cette région volcanique ; les principales sont :

Celle de *Francisco Bolós*, en 1841, la première : *Noticia de los extinguidos volcanes de la villa de Olot y de sus immediaciones hasta Amer ;*

Celle de notre compatriote *Renard de Saint-Mato : Les volcanisations occitaniques et les volcanisations du pays de Bas, en Catalogne ;*

Celles de *Monsalvatje*, à propos de son livre : *Besalu* et de *Esteban Paluzie : Olot, su comarca, sus etxinguidos volcanes ;*

Enfin, la dernière, en 1904, et la plus complète, de *Mossen José Gelabert : Los volcanes extinguidos de la provincia de Gerona.*

Je n'ai pas l'intention de résumer les travaux de ces érudits, je veux seulement citer un document curieux et peu connu qui se rapporte à l'éruption de 1427, 28 et 29, la plus longue et la plus dévastatrice qu'enregistre l'histoire. Mon auteur est *Alfonso Martinez de Tolède, Archiprêtre de Talavera*, titre qu'il donne à son traité picaresque autant que moral sur les vices des femmes et les complexions des hommes, l'un des chefs-d'œuvre de la vieille langue castillane ; c'est dans un autre de ses livres, l'*Atalaya de las Cronicas, la Vigie des histoires,* qu'incidemment, il raconte son séjour en Catalogne pendant les susdits tremblements de terre ; j'ai traduit

son récit en l'abrégeant ; on le rapprochera de ceux que nous avons lus ces temps derniers et l'on ne s'étonnera pas que partout et toujours, sur la matière et sur l'homme, les mêmes phénomènes produisent les mêmes effets.

« Pendant deux ans, à Barcelone, la terre ne cessa pas de gronder et de trembler ; chaque secousse s'annonçait par un bruit sourd qui redoublait peu à peu, durait autant qu'un credo et se terminait en coup de tonnerre, tandis que les tours, la cité étaient ébranlés, que la terre frémissait en ses entrailles.

On ressentait ces perturbations depuis Tortosa jusqu'à Perpignan. Vers Gérone, une secousse plus forte retourna le bourg d'Amer sur ses fondements ; trois fissures béantes s'ouvrirent dans le sol, les deux premières lançaient un feu terrible, les flammes, poussées par le vent, se balançaient de tous côtés jusqu'à deux portées d'arbalète ; quelques-uns s'approchaient trop près pour regarder et se brûlaient ; défense fut faite sous peine de mort de dépasser certaine limite. Par l'autre crevasse jaillissait une eau bouillante et fétide ; les oiseaux qui s'aventuraient au-dessus, tombaient les ailes étendues, morts ; l'eau s'ouvrit un lit vers un ruisseau distant d'une demie lieue ; bientôt, tous les poisons, empoisonnés, montèrent à la surface, le ventre en l'air. La mauvaise odeur empesta tous les alentours, jusqu'à Gérone, éloignée cependant de quatre lieues. Dans cet évêché, l'on ne comptait plus les églises, les tours, les châteaux détruits.

A Barcelone, les habitants refusaient de rentrer dans leurs maisons, campaient sous des baraques et des tentes, au bord de la mer et dans les jardins. Certain tremblement de terre produisit une panique dans l'église Sainte-Marie de la Mer, l'assistance s'enfuit en désordre, 28 personnes furent tuées, dont 3 femmes enceintes ; à 2, le fœtus sortait par le ventre crevé. On craignit que cette église ne s'effondrât, avec toutes les autres d'ailleurs. Les navires qui se trouvaient dans le port rompirent leurs amarres et se brisèrent sur le rivage. Les gens et les animaux perdaient l'équilibre et tombaient avec des cris d'effroi ; les couvertures des maisons s'abattaient avec un bruit assourdissant ; on aurait dit le jour du jugement dernier.

Le matin, un esclave avait volé la mante d'une femme qui se rendait au sermon d'un prédicateur célèbre : on l'avait condamné

au gibet, on venait de lui passer la corde au cou et de le hisser à la fourche, elle tomba avec lui... La terre semblait une planche liège ballottee par les flots en fureur. L'epouvante était générale et s'accrut à la fin du jour, quand les ténèbres descendirent sur le monde. Au surplus, les grands édifices, églises ou palais, se lézardaient et s'écroulaient plus vite que les pauvres logements en bois...

J'ai été moi-même, en corps et en âme, témoin de ces ravages, j'ai partagé les apprehensions et les angoisses des 100.000 personnes qui les subirent et en souffrirent ; mais, il y en eut bien 700.000 qui les virent, presque tout le royaume de Catalogne. »

A l'information de Martinez, j'ajouterai seulement qu une petite cite maintenant française, Prats-de-Mollo, ressentit aussi ce tremblement de terre ; ses murailles et nombre de ses maisons furent renversées.

Emile Leguiel.

Pages choisies

Au milieu de la pléiade de poetes que suscita la renaissance des lettres catalanes et dont Mossen Cinto Verdaguer fut l'étoile la plus brillante, un de ceux sur lesquels pouvaient se fonder les plus belles esperances fut Mossen Puyol y Safont.

Malheureusement Mossen Puyol mourut jeune (il avait á peine 36 ans) en mars 1003 ; il etait alors curé d'Alp, dans la Cerdagne Espagnole.

La nomination de Mgr de Carsalade à l'évêché de Perpignan lui inspira la *Salutacio* que l'on va lire, et dont Monseigneur a bien voulu se dessaisir en notre faveur.

Elle est completement inedite.

Salutacio à Monsenyor de Carsalade du Pont, Bisbe de Perpinya

Tu gloria Auscorum, tu lætitia Galliæ,
tu honorificentia Sedis Elnensis.

Multa renascentur, quæ jam cecidere.
(Horatius).

¡ Salut, Prelat ! esclama la Seu brillant Elnesa,
com nova desposada, batent de goig son cor,
y llensa arreu joyosa son manto de viudesa
per dir a sa filla la qu'espera à son Pastor.

¡ Salut ! ¡ Salut ! vos diuhen montanyes y riberes
ab dolsa melodia que'l vent porta sa veu ;
es un remor dolcissim de notes enciseres
que com *Salve*'us envia l'altivol Pirineu.

Lo Roselló'us espera ; ¡ que's bella sa esperansa,
sabent que'l raig del geni flameja en vostre front !
frisosa ja contempla com l'hora ja s'avansa
per darvos testimoni d'amor lo més profond.

Lo Roselló'us estima com pare amorosíssim,
y espera del cor vostre l'amor assaborir,
l'amor que temps daleja, amor d'un cor puríssim
que com rosada dolsa lo fasse reflorir.

Lo Roselló'us venera com un Prelat insigne
que glories y grandeses li vol ressucitar ;
en Vos de temps espera un successor be'n digne
d'Aquells que'n esta terra la Mitra van honrar.

Lo Rosselló'us admira ; la terra sempre bella
que lo seu front de verge reposa al Canigó,
y desde alli, ab floretes ornada com donsella,
sent com la mar li porta son dols y etern remó.

Lo Rosselló'us presenta sa plana endomassada
de flors y de vernedes, de vinya y fruyterars,
lo Vallespir ses comes, Capsir sa bella prada,
la rassa catalana sos més antíchs cantars ;

Y lluny de lluny... vos ofre la terra de Cerdanya
Antichs casals ilustres, sos fills lo seu amor ;
veniu, Prelat insigne, que'ls fills de la montanya
vos guardan també una ara d'amor dins lo seu cor :

Per més que l'aucell llense per serres sa canturia
sa refilada es grata, dolcissima sa veu ;
també tenen aromes les flors de la boscuria
y més encar' si creixen arran lo Pirineu.

Mes... Perpinyá'us espera... de festa es ja vestida...
com reyna que ses gales vos vol avuy mostrar ;
desperta com matrona, de cop rejovenida,
que benehir espera ses arres en l'altar.

Lo Castillet espera de bat obrir sa porta
per dirvos ses grandeses y glories quines son,
y l'ayre que 's respira dedins ; com aconhorta
als cors que desprecían les glories d'aquest mon !

Reys d'Aragó y Mallorca sas lleys allí dictaren
à pobles que conservan encara son parlá ;
sa Cort, heralts y nobles al pit sempre portaren
brodat ab or y seda l'emblema catalá.

Y alli 's respira flayre de llunyana centuria,
un ayre de grandesa que sembla aixampla 'l cor,
com si 's sentís encara del joglar la canturia
cantant del noble gestes, del jove 'l tendre amor.

La Catedral, sepulcre de reys, ja vos espera
ornada de ses joyes, festosa prop l'altar,
y sembla somrihenta com bella primavera
que de ses flors escampa perfums fins à vessar.

Y en mitj de llirs y roses, damunt l'ara sagrada,
hi pujan prechs dolcíssims de tendres sentiments,
per vos, Prelat doctíssim, empreneu la volada
entre 'ls núvols que pujan del més flayrós incens.

De lluny sentir me sembla dolcíssim armonía
campanes son que brandan, del orga son ressó ;
y per pobles y masos escampan l'alegría
que 'l vent porta en ses ales pels camps del Rosselló.

Y en mitj de lluminaries y cants en lo misteri
me sembla veurer ombres que 's mouhen prop l'altar,
y forman ample cercle devant lo presbiteri,
son los Prelats Elnesos que 'us van á saludar :

Y en mitj d'aqueixes testes, que mitres cent coronan,
oviro á *Helmeradus*, de front blanch com la neu,
y ab mots d'amor dolcíssim que 'n lo temple ressonan
vos ofre d'Elna antiga la ilustre y bella Seu.

Y ab dols somriure als llabis, ab front sempre serena,
zelosos vos admiran *Oliva* y *de Monmorl*
y lo « Martell d'heretjes », lo sabi de *Terrena*
vos mostra docta *Summa* per vostre grat conhort.

Saisset y *Flamenville* vos obren los seus brassos,
ornant son front diadema de geni y de pietat ;
y ab vos volen estrenyer d'amor los dolsos llassos
los *Gony, Prieto* y *Coma,* símbols de caritat.

Y com per entre 'ls arbres lo cedre altíu domína,
enérgich en *Suniarius* s'aixeca en eix aplech
per dirvos qu'Ell feu cara en lluyta gegantina
contra opressors de pobres, los nobles de la Tech.

A prop, be 'n prop, vos mostran sa púrpura sagrada
en *Serra* y *Casanova,* lo sabi *Margarit,*
sa dreta vos allargan per fer forta encaixada
y dirvos si es honrosa la Seu qu'Ells han regit.

Y en mitj de la calitja d'incens y de canturies
dresséu vostra mirada vers hont sona maror,
á Il-líberis y Elna, recorts de les centuries,
veuréules ja decrépites banyantse en sa vellor ;

Y contan ja per segles los jorns de sa naixensa
com socas que 'ls tanys veuhen extendre 's per lo pla ;
son pedres ja miliaries que mostran hont comensa
l'antiga reconquesta del geni catalá.

Amant de les belleses artístiques antigues,
¿ sentíu la veu dolcíssima que 'us vé del Canigó ?...
es un cant d'anyoransa de ruínes sempre amigues,
un crit potent que 'us dressan per sa restauració.

Embolcallats ab ruines, ja dormen en l'historia
d'*Arles* y *Serrabona* 'ls románichs monestirs ;
ja *Sant-Martí* daleja ressucitar sa gloria,
y 'l de *Cuixá* vos dressa sos mès corals sospirs ;

Despulles ja d'un segle, pel home arrebassades
que ignora que 'n ses ruines sa historia va enterrá,
¿ que sab má destralera, que aterra les brancades,
si tot tallant la soca sa llar enfonsará ?...

Veníuhi ; en eixes pedres que aixeca ingrata arada,
memories d'altres segles, recorts de temps antich,
hi sentiréu dels avis la veu tant venerada
que 'us crida melangiosa : ¿ Voleu ser nostre amich ?...

Y vos dirán ab parla, pel seu dolor queixosa,
alé sempre de gloria de abat y cavaller :
— Nosaltres eixa terra la férem sempre hermosa,
y espines sols cullírem d'aqueix florit verger. —

Y vos dirán que, injusta, la Pátria 's mostra avara
deixant cáurer, com fulles, joyells que un temps honrá ;
pro, geni de l'Historia pels camps alena encara
la parla sempre bella del poble catalá.

Parlárenla los sabis, las sants, reys d'esta terra,
es sava sempre viva que ab l'arbre no morí,
la parlan dolsa encara del pla fins à la serra
los pobles que 'us veneran, de Salses al Cadí.

Es parla per naixensa d'executoria noble ;
¡ Volguéu, Prelat ilustre, volguéula sempre honrá !
y en catalá 'us admira y 'us parla 'l vostre poble
sabent que voléu ésser lo Fenix catalá.

Es aspra com ses serres, com lo seu sol ardenta
quan llensa de la guerra l'ingrat y fer clamor,
y en llabis del ministre es dolsa y escayenta
quan de doctrína santa als cors sembra llevor.

Quan vostres fills vos parlen ab llengua catalana,
en vostra gran sabiese, ohíu la seva veu ;
pensau que 'n son orígen de la vostra es germana,
com eco d'una mare que vos parlá de Deu.

I quan dels segles passe rabenta l'alenada,
portant los recorts vostres pel poble catalá,
la Patria catalana dirá : — Es Carsalade...
lo Geni de ma Historia. — y vos benehirá.

. . . . . .

Y lluny, de lluny vos ofre la terra ceretana
ses prades mes verdoses, sos fils lo seu amor ;
veníu, Prelat ilustre, que'ls fills de la montanya
vos guardan també una ara d'amor en lo seu cor.

Agusti Puyol Safont,
professor al Seminari de Seu d'Urgell.

Mars 17 de 1900.

Las nostres amistats

L'échange de vœux de bonne année qu'amène le 1er janvier nous a valu, le mois dernier, d'agréables surprises. Nous signalerons tout particulièrement :

de Don Miquel-Victoriá Amer, de Barcelone, son portrait et sa lettre, en qualité de mainteneur des Jeux floraux de 1859, au Consistoire des mêmes Jeux floraux, de 1908 ;

de Joan de Giorgio y Vitelli, de l'Alguer (actuellement à Rome), la traduction en poésie catalane, du sonnet du Dante, *Tanto gentile e tanto onesta ;*

de Mossen Miquel Costa (de Mallorca), ses paroles de l'*Himne del orféo Canigo*, de Barcelone ;

de la signorina Maria Licer, de Venise, (traducteur du poème *Canigó)* une carte postale illustrée, *Venezia, Ponte del Sospiri ;*

du catalanophile Antoni Pickhart, de Praha (Bohemia) — Prague, en Bohème — une salutation en langue tchèque ;

de Bodria, de Valence (Espagne), sa carte de vice-président *del Rat-Penat*, où figure l'emblématique rata-panera des valencians ;

de Monné, de Marseille, la carte postale de la *Freirié prouvençalo,* avec les portraits du président Jean Monné (traducteur provençal de *l'Atlantide)*, du secrétaire Pau Roman, et du clavaire Pau Ruat ;

du Docteur R. Barrios, de Barcelone, une carte postale avec le portrait de Verdaguer (de 1865) et la reproduction de sa signature ;

de Mossen Vicent Serra, d'Ibiza, une carte postale avec la reproduction de fenêtres gothiques, de la ville d'Ibiza ;

de Carme Dore, de l'Alguer, toute une collection de cartes postales avec des vues de l'Alguer (Il Porto, Porta Mare, via Carlo Alberto, Piazza civica, Piazzale del Carmeló, etc., qui rappellent Collioure et Banyuls) ;

du Docteur Massot (de Barcelone), des vues photographiques du Roussillon et de Perpignan (entre autres la Loge, les fenêtres

de l'ancien Palais de Justice, une fenêtre intérieure de la maison Fournols, rue du Théâtre, avec ses *caps de ninets)* ;

de Pere Prat, de Barcelone, une carte postale de *Nadal*, ornée du ruban de las 4 barres.

Nous répétons à ces bons amis de la *Revue Catalane* : Per molts anys amb salut y alegria ! J. D.

SONNET

A LA SENYORA MARÍA-LLUÍSA JARLIER, PEREGRÍNA DE TERRA, SANTA AB MOTIU DE SON CASAMENT AB LO SENYOR ADOLPHE SÈBE, 11 DE FEBRER 1909.

Al maig ferá tres anys. Las terras somiadas
Hont va morir ton Deu seguías ab amor.
Las nínas de tos ulls eran de plors xopadas,
Y uns ays may sentits sospirava 'l teu cor.

Baixávas, boy pregant, las valls ensangrentadas ;
O bé, de fretat muda, ab esglays de dolor,
Dintre l'Hort dels Olius, de genolls, mans plegadas,
Barrejávas ton dol al dol del Redemptor.

Oh ! quins recorts per tú !... Eras sola, soleta ;
Ningú reviscolant ta pobre animeta,
Valenta feyas tú ton Cami de la Creu.

Si á Jerusalem ne vols tornar un día,
No serás sens consol y sense alegría,
Ja qu'has trobat avuy lo teu dols Cyreneu.

LO PASTORELLET DE LA VALL D'ARLES,
Peregrí de Jerusalem.

Textes catalans

(SUITE ET FIN)

A III de gener (1), an Johan lo correger, per claus per cobrir la volta, IIII sous.

Item per dos biguetes... per lo tarat de la volta, VI sous.

Item III canes I palm de porgader, a raho de X sous la cana (38 sous 9 deniers).

Item compre una corda que servi a la squela (2) de Sant Johan e de Sant P., costa I sou.

Item per una clau de la porta de la claustra, III sous.

Item per adobar la cadena de la dita porta, I sou.

Item, an Resedor, fuster, per bastir la dita squilla (2), VIII sous.

Item per una pala de ferre (3 s. 8 d.).

Item una scalselera (3) (3 s. 8 d.).

A XXII de mars, fiu cessio an Bosch, obrer de la Seu, de VII liures sobre la Ciutat, lesquals VII liures fo feta cessio a la fabrica per mossen Honorat Pug, que les devia a la fabrica, e fem les girar (4) an Bosch.

Item... per scurar la sgleya, II massips, cascu III sous II diners.

Item... IIII massips al for (5) dessus dit.

Item... per I bossel (6) de vi per aquels qui ajudaren a la obra, II sous XI diners.

Item... per I formage, I sou I diner.

Item... an Bosch, per la dita obra, XI liures.

Une ma de paper, I sou.

Item... per agranar la sgleya lo dia del Sinet (7) (8 sous).

Item... lo dia del Corpus, fiu agranar la sglezia he les claustres (1 sou 6 deniers).

(1) 1442.
(2) Petite cloche.
(3) Pioche.
(4) Changer, transférer.
(5) Usage prix, tarif.
(6) Seau.
(7) Voir note plus haut.

Item... per una porta al Fonolar (1) en que entra mija cana de porgader de pi (6 sous 8 deniers).

Item... done al Senyor En Bosch per VI jornals que mes a la porta del Fenolar (1) prenia enfre el he son fill VIIII sous, V sous lo pare e IIII sous lo fill. Soma II liures XIIII sous.

Item... per II blegadisses (2) que servexen per la scala blegadisse, IV sous.

Item... per un ferrat al pou, 4 sous.

Item... I C clavels siens (3) 1 sou).

Item... fiu fer una empara (4) a la botigua de la orta damunt, per lo dret del Sacrista, e altre a la botigua de Sta Eugenia: done an Fabre VIII diners, he VIII de strena.

Item... trague una letra per que fossen emparats los fruits del Capellani de Ylla.

Item... per anar presentar la letra à Ylla logui una bestia laqual tingui II jorns, costa V sous.

Item... per la sopada a Toir, enfre mi e la bestia (1 s. 6 d.)

La vespra de Sant Inveni (5), fiu agranar la sglesia (1 sou).

Item... fes liguar un antiphoner, en que costaren les avaries, (6) so es cuyrs, tatxes, aluda he ganxet, (7) he les mans d'aquel qui tot asso garni (6 sous).

Item... los pots (8) qui son de noguer (4 sous 6 diners).

Item... per una tala matelada (9) (12 sous).

Item... per una exeta de coure per lo lavador del vestiari, (2 sous 6 diners).

Item... per un tir per garnir les currioles d'encortinar (10) (4 sous 11 deniers).

(1) Voir note plus haut.

(2) Charnières.

(3) Désignation à rapprocher de celle de: clavels *mesaylals* (de maille), clavels *tasernals* (?), rencontrées dans ce même texte, et clavels *dinals* (de diner, denier).

(4) Saisie.

(5) Saint Envesius, très honoré à Elne, où il avait une chapelle à l'église. Fêté le 21 août.

(6) Frais de réparation.

(7) Peau fine (mégissée) et fermoir.

(8) Couvertures, ais.

(9) . . . . . ?

(10) Orner les murs de l'église de tentures, aux jours de Fêtes.

Item... compte ab en Pujol, specier, per dos festines (1) que feu per la fabrica, en que intraren VIII ll. e mija de confits, a rao de IIII sous VI diners la liure; item mes XXIII ll. de torons, a rao de I sou la liure : monta tot IIII ll. V sous.

Item... un carton he mig de muscat, a rao de XVI diners lo carto : monte X sous.

Item... comptem ab en Gill, de Perpenya, qui tenia 26 ll. de métal (2) de la obra ; Prengue una squella per Sant Johan, qui pesava XIII ll. comptant I sou VI diners per liure de obrar : Prenia lo metal qui restava hà I sou : Soma que li tornen : Set sous VI diners.

Item... per loguer de un mull que pres an Bosch per mirar la pedrera del Volo, II sous 6 diners.

R. de Lacvivier.

(1) Collation. Primitivement la *Festina* était le repas que devait au Châpitre tout nouveau chanoine.

(2) Bronze. (1 sou payait alors 400 grammes de ce métal).

UNE LETTRE DE M. SCHÆDEL

Notre ami M. Amade a reçu une lettre de M. Schædel, membre de la *Société d'Etudes Catalanes,* professeur à l'Université allemande de Halle, au sujet de l'extrait d'un article de la *Dépêche* qui a paru ici même dans le dernier numéro. Il y était question, si le lecteur se souvient, des étudiants catalans envoyés en Allemagne, et d'un courant antifrançais au point de vue universitaire. M. Schædel nous prie de faire remarquer que « ni sa personne, ni l'envoi d'étudiants catalans à ses cours n'ont rien de commun avec un courant antifrançais. » Nous nous empressons d'accéder à son désir, d'autant plus volontiers que cette expression de « courant antifrançais », isolée de l'article lui-même, n'a pas le sens que semblerait lui attribuer M. Schædel.

(N. D. L. R.)

Deux Chansons

Sous le titre *Pages Choisies*, M. Jean Amade a publié, dans le numéro de septembre, une poésie que lui avait dictée un bûcheron cérétan ; quel n'a pas été mon étonnement de reconnaître dans *La Lionor* une chanson que j'avais recueillie pour la Revue ! Elle est en vérité bien défigurée ; sur sept couplets qui la composent, un manque entièrement, et par contamination, les six autres sont réduits à quatre.

Cependant, comme l'a deviné M. Jean Amade, elle n'a pas traversé beaucoup de générations, ni cheminé longtemps pour arriver au bûcheron de Céret, — ayant vu le jour dans le second tiers du XIXe siècle, à Prats-de-Molló, où beaucoup de personnes la fredonnent encore.

Pendant leurs vacances, deux jeunes étudiants, deux frères d'honorable, mais modeste famille, s'étaient épris de deux sœurs, deux jeunes filles de riche et noble condition... Union impossible, amour sans espoir ; ils étaient un peu musiciens, ils sentirent qu'un rayon de poésie les échauffait, ils eurent l'idée de traduire en chansons les sentiments de leur cœur : *Qui chante, son mal enchante !*

Seulement, pour éviter les commérages, les calomnies, ils changèrent, renversèrent les rôles et les situations. L'aîné supposa qu'il était aimé malgré les apparences, et la maîtresse de son âme répond en le consolant et l'encourageant à la plainte émue qu'il lui adresse ; c'est *Ay de mi !* que nous réservons pour le prochain numéro. Le cadet imagina un dialogue entre un galant de noble lignée et une bergère qui le dédaigne, le rabroue, le repousse, c'est *Bon dia, Alienor !*, *La Lionor* du bûcheron.

Puis, nos troubadours reprirent le chemin du séminaire... Sans doute, en quittant Prats, ils se retournèrent plus d'une fois et peut-être une larme mouilla leur paupière ; sans doute, la gracieuse image des jeunes filles troubla d'abord leurs prières ; mais, ils avaient la vocation sacerdotale, la théologie leur fit oublier l'art du *joglar* et l'amour divin étouffa l'amour profane. Ils reçurent les ordres, devinrent et restèrent toute leur vie de bons et dignes prêtres : Ille-sur-Tet pourrait en témoigner qui les conserva longtemps, l'aîné comme curé, le second comme vicaire.

... Et plus tard, celles qui jadis avaient fait battre leur cœur s'honorèrent de leur amitié.

Les deux chansons sont d'inégale valeur : *Ay de mi !* est un

morceau achevé, tant pour les vers que pour la musique. *Bon dia, Alienor* atteste en plusieurs endroits les hésitations et les maladresses d'un novice ; cependant l'idée est originale, le dialogue est conduit avec à-propos, l'expression a du nerf, du piquant et la mélodie est fort jolie.

Elles sont toutes deux bien supérieures aux chansons à la mode aujourd'hui, d'un réalisme grossier, voire obscène, ou d'un fade, écœurant sentimentalisme, à la musique facile et aux vers ineptes, qui prennent leur essor un soir, dans quelque café-concert de la capitale, et se répandent ensuite, sur les ailes de la vapeur, jusqu'aux coins les plus reculés de notre France... Heureusement que nous sommes un peuple plein d'esprit ! Les catalans étaient plus difficiles.

La musique a été notée par M. l'abbé Augustin Puitg.

Emile Leguiel.

Bon dia, Alienor

I

Lo Senyor.

Bon dia, Alienor,
vinc assi per te dir
les ansies del meu cor ;
al dia com á la nit
me segueix ton imatge,
d'amor crema lo meu pit,
s'acaba lo meu coratge,
y me plau de morir
si m'negues per marit.

II

La Pastora.

An anarmen d'assi,
n'estích determinada,
que tinc la fe donada
al meu mes prop vehí.
Jo no soc cap senyora
pera viure á ciutat,
no més soc una pastora,
lo meu pastor m'adora
des la primera edat.

III

Lo Senyor.

Jamay tant estimada
seras del teu pastor,
ni tant bé regalada
com ho seríes de jo.
Te faria'nar vestida
de damás y brocat,
tant galana y bonica
qu'enlletgir la més rica,
veuríes al teu costat.

IV

Totes vostres rahons,
no les escolto gayre,
son com la fulla á l'ayre,
volen com los coloms.
L'estat de la noblesa
pregant la pobra gent !
gracies per la finesa !
Complert lo vostre intent,
mudarieu com lo vent.

V

Lo Senyor.

No te dic cap mentida,
ma pena es sense mida,
faras un desditxat
si no me tens pietat.
Abans de ta partida,
sobre ta boca en flor,
un petó vuy cullir,
servaré sa dolsor,
fins al darrer sospir.

VI

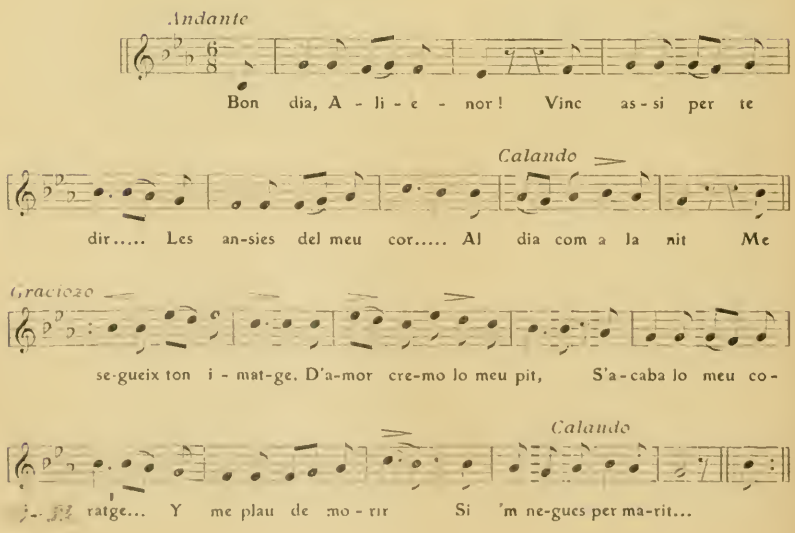
Lo Pastora.

Fugiu del meu devant,
vostre discurs m'enfada
vostre cara no m'agrada ;
per mi seu mas' gran,
d'una pobra pastora,
aviat ne seríeu las
y la traurieu defora ;
vos cal una senyora
eixint del vostre bras.

VII

L'Autor.

Per nom se diu Joan,
aqueix humil poeta
que la cansò ha treta.
Un dia que passejava,
d'un bosquet de verdor,
poc a poc s'acostant,
entengué que parlava,
era un senyor probant
lo cor d'Alienor.



L'Art Catalan

(Fragment d'une Conférence de M. Amade)

(SUITE)

IV

L'art du potier représente, Messieurs, l'une des premières manifestations de l'instinct artistique chez l'homme, de même d'ailleurs que l'art de ciseler le buis auquel durent s'exercer les premiers gardiens de troupeau. A partir du moment où l'homme des cavernes modela un peu de terre molle, à partir du moment où il lui donna des formes qui ne se contentaient plus seulement d'être utiles, mais tendaient à satisfaire un besoin de l'œil, c'est-à-dire déjà un obscur besoin d'harmonie, et surtout à partir du moment où il dessina et grava sur ces objets d'argile, nécessaires à sa subsistance, des figures, des scènes de la vie, — la céramique était née.

La céramique régionale se propose justement de retrouver une tradition artistique. Briques, plats, pots, vases de toute sorte, jarres, cruches, fontaines, tous ces objets qui accompagnent sans cesse notre vie, que nous avons toujours présents devant les yeux, qui portent en eux quelque chose de nos ancêtres puisqu'ils gardent encore la forme, le nom même et l'usage déterminés jadis par ces derniers, doivent non seulement subsister avec leur caractère bien catalan, adapté, cela va de soi, aux exigences de la vie moderne, mais encore devenir des objets artistiques jusque dans leur usage familier.

Ainsi, aucun objet ne nous paraît d'abord aussi vulgaire qu'une cruche. Elle a son coin déterminé dans la cuisine, au bord de l'évier ou sur l'étagère ; rarement il lui est accordé une des places importantes de la maison, la fenêtre, par exemple, à côté des vases de fleurs, ou, pendant les repas, le milieu de la table. C'est qu'elle ne semble avoir aucun sens, en dehors de sa fonction même, qui est de conserver de l'eau.

Rien n'est cependant plus beau que le rôle joué par la cruche, dans la maison, dans notre vie.

L'été surtout révèle une mission admirable. Elle garde en ses flancs d'argile toute la fraîcheur des ruisseaux ; elle protège contre les souillures du dehors la pureté de l'eau vive. L'âme de l'été chante dans ses parois ; par elle, nous comprenons mieux les charmes des jours vermeils, et connaissons un peu de la joie de vivre.

Quand, d'une main respectueuse, nous la levons en l'air pour verser l'eau dans notre bouche, elle domine la salle entière et règne sur les autres objets ; elle brille d'une clarté nouvelle : elle sourit aux visages rangés autour de la table, à la fenêtre par où pénètre le soleil avec de joyeux reflets verts venus des herbes et des arbres ; elle sourit au chat dont elle connaît les frôlements, car il va boire dans l'évier tous les soirs à côté d'elle ; elle sourit aux bols, innocentes lueurs sur l'étagère.

Et c'est pourquoi son jet chante toujours si gaîment dans notre bouche entr'ouverte...

Mais quand nous la voyons passer, noble et sereine, sur des épaules féminines dont elle épouse les contours, ou quand une blanche main de jeune fille la retient par l'anse toute pleine d'eau, elle devient la sœur de l'amphore et des jarres harmonieuses, et, retrouvant la traditionnelle fonction, elle évoque je ne sais quelle poésie primitive, oubliée par l'humanité qui ne sait plus vivre simplement.

Beauté des cruches dont les formes ont parfois la douceur du corps de la femme ! Cruches exquises qui semblez porter en vous la souple ondulation de nos collines ! Cruches vivantes où notre soleil réveille sans cesse des lueurs !...

Je connais un potier de nos villages, je connais le potier Ramon.

Le potier Ramon a bien compris toutes ces choses.

Il faut le voir prendre l'argile rousse entre ses doigts experts. Son front est devenu grave, et pourtant sa lèvre s'apprête pour le sourire ; c'est qu'un grand acte va s'accomplir par la vertu de ses mains : il va créer une forme nouvelle, donner à un être la vie. Il pétrit donc la pâte molle ; et celle-ci, d'abord inerte et comme privée de sentiment, semble devenir peu à peu intelligente et active.

Les arbres, autour de Ramon, se penchent maintenant pour mieux voir cette merveille naissante, où ils se retrouvent un peu,

eux aussi, comme s'y retrouvent les plantes, le ciel et les horizons, et les pierres arrondies lentement par l'eau des nuages. Le monde environnant la salue déjà avant que de naître.

Mais la voici enfin, la cruche tant attendue, la cruche espérée par l'artiste, devinée, entrevue dans l'ombre de ses désirs. Ramon est fier de son œuvre, et cette fois il sourit. Car il sent qu'il a mis en elle toute son âme, toute sa vie, l'âme et la vie de son village, de sa province, la poésie d'une nature, la beauté d'une saison.

Il se félicite intérieurement, il félicite la cruche d'être aussi belle. Il la regarde avec amour, et la caresse une dernière fois avant de la poser au soleil, sur le rebord de sa fenêtre... Puis, de son geste lent, il allume une cigarette, et envoie une longue bouffée de fumée bleue vers le ciel...

Par le moyen de projections lumineuses, M. Amade fait connaître ensuite au public quelques œuvres d'artistes catalans, en particulier de notre ami M. Gustave Violet. On applaudit vivement ces beaux clichés dûs à notre compatriote, M. Gillet, qui est, lui aussi un véritable artiste. Nous admirons surtout le *Berger catalan*, la *Vieille*, la *Jeune Mère*, productions qui dénotent déjà un grand talent. Mais le conférencier parle également de la peinture : nos peintres doivent s'efforcer de rendre la lumière, les horizons, les paysages, et les types de notre pays. L'architecture, de son côté, doit s'adapter au milieu où elle se développe, au lieu d'en être, comme cela arrive trop souvent, une contradiction vivante. Les projections qui défilent encore devant nos yeux sont un intéressant et probant commentaire des doctrines émises par le conférencier. La place nous manque pour les mentionner ici ; mais nous pouvons dire qu'elles ont permis au public de mieux suivre et de mieux comprendre ces idées. A en juger par les applaudissements, le nombreux auditoire les approuve, montrant d'autre part qu'il était sensible aux qualités brillantes et aimables comme à la force et à l'originalité des œuvres de nos artistes catalans. Mais M. Amade tient, avant de prendre congé de lui, à dégager les conséquences de tout ce qu'il vient de dire ; et il le fait en une conclusion que nous avons le plaisir de pouvoir reproduire, comme nous l'avons eu déjà pour toute la première partie de sa conférence.

Pour fonder chez nous une tradition artistique catalane, pour favoriser l'éclosion de talents nouveaux, plusieurs choses seront tout d'abord nécessaires, — et je ne parle pas du concours que

peuvent toujours prêter à ces idées des forces importantes comme la presse et le goût public, si elles sont convenablement dirigées l'une et l'autre. Il faudrait donner dès maintenant au Musée de votre ville une signification plus régionale, créer en somme notre vrai Musée provincial, utilisant pour cette réorganisation artistique les nombreux éléments dont on peut disposer encore chez nous. Une œuvre semblable, menée à bout par des hommes intelligents et artistes, — et nous en avons dans notre province — travaillerait singulièrement à la réalisation d'idées comme celles que nous venons de défendre.

On m'a dit, Messieurs, que vous comptiez parmi les membres de votre conseil municipal quelques hommes d'un réel mérite. Je veux bien le croire, certes. Mais je les préviens dès maintenant qu'ils ont une occasion de nous le prouver avant de quitter l'Hôtel-de-Ville. Comment ? par l'embellissement de vos promenades, embellissement conforme au caractère du pays, à la couleur de notre ciel, à l'air enfin qui baigne ici toutes les choses, — par l'achat d'œuvres artistiques en rapport avec la terre roussillonnaise, inspirées du génie catalan !

Il faudrait aussi créer une publication d'art, comme une annexe de la *Revue Catalane*, où nos artistes régionaux viendraient prendre une conscience plus claire de leurs doctrines, soit en les y exposant eux-mêmes, soit en puisant dans les études publiées, ou la reproduction par la photographie et la gravure des œuvres artistiques nées dans notre région, une ardeur nouvelle, un courage et un goût nouveaux.

Un système de cours et de conférences devrait enfin orienter le travail de nos artistes, entretenir dans leur cœur cette confiance en eux-mêmes, en leur art, en leurs idées, dont l'artiste a toujours besoin...

Le jour où toutes ces causes favorables coïncideraient et concorderaient chez nous, les œuvres naîtraient alors comme d'elles-mêmes, et nous verrions se former petit à petit toute une école roussillonnaise qui serait la gloire de notre pays !

N'est-ce qu'un beau rêve, Messieurs ? Les œuvres que je viens de vous faire connaître et de vous faire admirer sont là pour témoigner qu'il y a déjà mieux qu'une espérance. Les lignes

principales d'un mouvement artistique, comme d'un mouvement littéraire d'ailleurs, se dessinent déjà dans notre province. L'heure viendra, — j'en ai la conviction — où ces essais prendront une forme à la fois plus nette et plus consistante : les désirs d'aujourd'hui seront la vérité de demain. Vous applaudirez encore, et plus chaudement, les artistes de l'Ecole roussillonnaise. Et, si je suis parmi vous à cette heure, s'il m'est permis de voir se réaliser enfin l'une de nos espérances les plus chères, oh ! alors, Messieurs, nul ne sera plus heureux que moi d'avoir annoncé un jour, comme je viens de faire, au public de ces conférences, la venue d'un art nouveau, la venue d'un art catalan dans le Roussillon.

Apoteosis

Clemencia Isaura als Trovadors

Tel est le titre d'une plaquette admirablement présentée que nous a envoyée l'auteur, Joseph Aladern.

C'est une évocation de la renaissance littéraire de la langue romane dans toutes les régions et des instruments de ce réveil littéraire.

Un quatrain est consacré à tous les pays : Provence, Catalogne, Majorque, Valence, Languedoc, Gascogne, Sardaigne, etc. Voici le quatrain consacré au Roussillon :

Del Rossello, germana que anyora Catalunya,
lo bon Pepratx recordo, lo paladi esforçat,
Juli Delpont que encara la seva lira empunya
pera cantar la Patria y la seva llibertat.

Photographie

Remarqué à la vitrine-exposition de M. Sereni, rue Alsace-Lorraine, une belle photographie représentant une catalane âgée et rieuse, filant au rouet ; avec au-dessous l'explication en catalan :

Catalana filant ab lo rodet.

Die diari d'en Jeppe Vilar-Salgues

Pagès de Palalda

Nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Vilar, curé de la paroisse de Saint-Joseph, de Perpignan, communication de quelques extraits d'un document précieux : le *Die diari d'en Jeppe Vilar-Salgues, pagès de Palalda.*

C'est ainsi que Joseph Vilar, le père de notre distingué confrère M. l'abbé J. Vilar, intitule le journal dans lequel il relate au jour le jour, pour lui, sans aucune prétention de passer à la postérité, les événements, les incidents de sa vie tranquille de pagès montagnard.

Nous publions ci-après quelques-uns des passages de ce *Die diari* qui nous ont été remis ; ils donneront une idée du langage parlé en Vallespir pendant le siècle dernier ; du pittoresque de ses expressions imagées ; et de la naïveté et de la bonhomie avec lesquels ce naturel du pays les emploie.

« Abouï die trés de Juliol m'es arrivat une desgracia.
« Bachan de Batère, la moule de l'oncle Jan Dagnac s'es négada
« dins lou boutas (1) de la farga de Lazamas en muscajan. (2)

« Abouï die 8 de Sétembre : ai comprat un vestit de ballud et
« un de drap fi pel nin : (3) costent cent pésétas. Mols ayns !
« pougui ell los portar.

« Abouï die 3 de Maig ai pagat 15 pésétas à n'al tichadou bou-
« nic per tela de camisas pel nin y 25 pésétas pel zé fer : m'a
« donat als passols (4).

(1) Réservoir.

(2) En se chassant les mouches. En s'ébrouant.

(3) Le *nin* dont il s'agit ici est M. l'abbé Vilar lui-même.

(4) Lisières, bordures. Ces lisières étaient très recherchées. On s'en servait pour attacher les extrémités des saucisses, saucissons, boudins. Les tisserands les conservaient habituellement et les vendaient. C'est pour cela, sans doute, que Jeppe Vilar note qu'on les lui a *données*, cette générosité étant exceptionnelle.

« Abouï die 10 de Dézembre soun comprat à la fira d'Arles : una « marfa (1) pel nin, costa 8 pésétas : un couxi 3 pésétas (sens llana) « una flassada (2) nova 15 pésétas.

« Abouï die 2 de Febrer (mare de Deu Candelera) mé soun « molt enfadat (3) emba l'abbat (4) d'el mouli de l'olli per ber donat « la matinada à un altre que jo bie prèse ; y n'ho agué volgut mé « deixa treure l'olli restant al tineil. (5)

« També son régnit em b'al traginer que me hà bouïdat l'olli fet, « a las jerris (6) de casa sens treüre las mourques (7) de l'ayn passat « Valguin Deu sempre y Maria santissim ! Y vive Christou ! »

Jeppe Vilar est peut-être le dernier catalan qui ait ainsi écrit dans sa langue maternelle ses impressions journalières et ses dépenses. On voit par l'orthographe, qui est défectueuse, qu'il connaissait bien le français puisqu'il écrit les sons catalans avec l'orthographe française, mais il préférait user du catalan qui était sa langue la plus familière.

Né en 1802 à Taillet, Jeppe Vilar se maria en 1827 à Palalda, qu'il habita jusqu'à son décès 1878.

Son livre de raison commence en 1827, à la constitution de son foyer, et il se continue jusqu'à sa mort, soit une durée de plus d'un demi-siècle.

C'est un document précieux pour l'étude de la langue populaire en Roussillon, en Vallespir spécialement.

Nous espérons que M. l'abbé Vilar, auquel nous adressons ici nos remerciements, nous permettra d'y prendre de temps en temps quelques extraits qui, comme ceux ci-dessus, ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

E. Vergès de Ricaudy.

(1) Paillasse.
(2) Couverture.
(3) Disputé avec. Mis en colère contre.
(4) C'est le nom que porte encore le chef des ouvriers d'un moulin à huile en souvenir sans doute de l'*abbé* de l'abbaye voisine qui en avait le bénéfice avant la Révolution.
(5) Cuve.
(6) Jarre. Urne de forme spéciale dont on se sert encore, en Roussillon, pour la conservation de l'huile.
(7) Dépôt. Crasse. Les *mourques* sont plutôt le résidu, la matière solide (peau et noyaux écrasés), restée sous la meule après le pressurage des olives.

Un Bisbe catalanista à Suisse

Per l'octobre passat hi va haver à Cuera (cantó dels Grisons) la consagració del nou bisbe, Monsenyor Schmid de Grüneck, fill de la Surselva y un dels admiradors de las lletres y terra catalanes. Romonsch de cor, ha escrit sempre en la seua parla sursilvana, y las traduccions de Mossen Cinto y d'altres poesies catalanes han tingut en ell un aymador ferm y sincer. La seua germana, institutriu en families barceloneses, visqué una vintena d'anys à Catalunya, y ell, vicari general del bisbat de Cuera, vingué à visitarla, ensemps que la terra de la seua estansa. Durant la malaltia de Verdaguer, ell, mossen Camathias, y 'l diputat Decurtins, oferiren al Doctor Roure-Barrios, hostatge pera 'l poète, à n'aquelles regions tan sanitoses pera 'ls tuberculosos, si 'ls metges ho creyen convenient.

A la seua consagració ha convidat alguns dels seus amichs catalans, y en especial al Doctor Benet R. Barrios de Barcelona, son company de societat à la Rotoromonscha, qui trobantse à Munich, aná à presenciar la solemnitat, dat lo veynat de Bavaria y dels Grisons.

Nosaltres desitgem al nou bisbe tan bon acert com ja ha tingut de vicari-general en el bisbat hont es inclos el Montserrat suis, Einsiedeln, lloch de pelegrinatge de nom a Europa, per esser la part mes historica de Suisse, amb la seua prada del Jurament dels tres suissos, Lucerne, Zurich, Glaris y principat de Lichestein.

A la tarde se cantá la Salve Monserratina, per atenció à 'l nou bisbe qu'es un devot de la Mare de Deu de Montserrat. Y com també se diu Jordi, las imatjes y inscripcions dedicades al Patró de Catalunya abundaven en la plassa de l'antiga seu romanica de Sant Lucius, apostol y primer bisbe del pays. Una inscripció en llengua romontscha deya :

La grazia pleina de nies Diu
Sur Tei nus invochein :
El riew che Ti has d'affon empriu
Si à Bubretsch apel Rein.

A la nit hi hagué illuminacions, serenade vocal é instrumental, y 'l nou uestg (bisbe) doná la benedicció à la gentada. Era una de las nits hermoses y tebies de la tardor, à n'aquella encontrada dels Grisons.

Monsenyor, per molts anys !

Es Ell.

Jo per tu...

...Trois plats de terre de mailloresque...

(Comptes et mémoriaux du roi René)

Jo per tú, vull cisellar
una copa, l'amor mía,
y desprès l'entrellissar
d'una rica pedrería,
com argenter catalá,
la dolsa amor, obraría.

Fent un plat d'esmalt diví,
ab terra d'or, l'amor mía,
seré poter mallorquí,
ó moro de Morería ;
Benvenito Cellini
si 'l vejés, l'admiraría.

Y 'l meu cor embalsamat,
la dolsa amor, l'amor mía,
y 'l meu cor embalsamat
com un ram de satalía,
dins la copa y dins lo plat,
allavors s'esfullaría...

Joseph Pons.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Michel de Perellos

Archevêque d'Embrun (1378-1427)

(*SUITE*)

IV. — *Administration temporelle*

Le zèle que déployait Michel de Perellos dans l'exercice de ses fonctions spirituelles, faisait place à une bonté poussée jusqu'à la faiblesse lorsqu'il traitait des affaires de l'ordre temporel. Les terres, les revenus, les châteaux (1) de l'archevêché devinrent la proie des membres de sa famille qui allèrent jusqu'à vendre ce qui était inaliénable, sans que le pontife débonnaire eut jamais le courage de réprimer ces fatales déprédations : « Ses parens qui le suivirent d'Espagne, dit Fournier, vindrent faire leurs proffits au dépens de l'église d'Ambrun, comme les mouches suivent l'odeur et la fumée des viandes, et s'attribuèrent quantité de ses biens ; de manière que, comme ils tenoient les principales places archiépiscopales et ne se soucioient que de faire leur main, les bâtimens allèrent en ruine et l'archevesché fust despouillé... Ils abusèrent si bien de la simplicité de leur

(1) Ces châteaux archiépiscopaux étaient au nombre de quinze : Breziers, Ceillac, Chancella, Châteauroux, Crevoux, Eyglies, Guillestre, Mont-Dauphin Risoul, Rochebrune, la Roche (de Briançon) Saint-Clément, Saint-Crépin, la Sauze et Vars (Archives des Hautes-Alpes G. 3).

parent archevesque, et mesnagèrent en sorte les affaires de cette crosse, que plusieurs droicts, par la dissipation ou aliénation, ou anéantissement des papiers furent perduz » (1).

Si sa famille, par des procédés indélicats, déconsidera Michel de Perellos aux yeux des populations embrunoises, il est juste de reconnaître que ce pontife eût toutefois le mérite de discerner et de mettre en relief un de ses compatriotes, roussillonnais comme lui, qu'il attacha à sa curie épiscopale, en lui conférant la dignité de vicaire-général.

Jacques Albert était le fils de Bernard Albert (2), procureur royal de Roussillon, et le frère de Bernard Albert (3), gouverneur de cette province et de Galcerand (4), évêque

(1) *Op. cit.* p. 258.

(2) Bernard Albert, fils de Raymond fut nommé procureur royal de Roussillon et de Cerdagne, le 1er août 1422 (Archives des Pyr. Or. B. 232).

(3) Bernard Albert, fils du précédent, fit l'expédition du royaume de Naples avec Alphonse V (Archives des Pyr.-Or., B. 226), avança mille florins pour aider à l'équipement d'une armée qui allait au secours de l'infant Pierre, frère du roi (Id., B. 232), combattit les Anglais en 1427 et 1428, au nom du dauphin de France, Charles VII, quelque temps avant l'apparition de Jeanne d'Arc (Id., B. 236), puis rentra à Perpignan couvert de gloire et de richesses. Il acquit les seigneuries de Mosset et de Garrius (Id., B. 231) ; il possédait déjà celle de Rayners que dame Eulalie son épouse et héritière de Bernard Jorda, jurisconsulte de Perpignan, avait achetée en 1420 de Bernard-Hugues de Rocaberti (Id., B. 219). Il était aussi seigneur de Saint-Hippolyte (Id., B. 236 et 244). En 1442, il fut nommé gouverneur et capitaine-général de Roussillon et de Cerdagne en remplacement de Raymond de Perellos, vicomte de Roda, décédé (Id., B. 267). Il fut remplacé à la procuration royale par Charles d'Oms qui avait épousé sa fille Isabelle (Id., B. 260). Sa situation de fortune était florissante. Le 26 juillet 1445, François de Fenouillet, seigneur de Millas, lui emprunta la somme de 12500 livres et lui offrit en garantie la généralité de ses biens. (Cfl. mon *Etude historique sur Millas*, p. 32 et seq. Le lecteur y trouvera la trame du procès entre les maisons Perellos et Albert et les détails généalogiques concernant ces deux familles). Lorsque son frère Galcerand fut nommé successivement aux évêchés de Maillorque et d'Elne, Bernard Albert lui bailla aussi la somme de cent dix mille sols barcelonais valant dix mille florins d'or d'Aragon (Id., B. 249).

(4) Galcerand Albert, bénédictin de Ripoll, fut nommé le 8 août 1431 à l'évêché d'Elne. Il avait d'abord été promu au siège de Mallorca en remplacement d'Œgidius transféré à Gérone, mais ce dernier n'accepta pas. Ce fut ce pontife qui consacra, le 13 mars 1433, une partie de l'église neuve Saint-Jean de Perpignan. Il mourut le 23 janvier 1453.

d'Elne. Il était vicaire-général de Michel de Perellos, en 1414, date de l'ouverture du concile de Constance. Celui-ci se fit représenter à ces assises ecclésiastiques par Jean de Poligny, abbé de Boscodon et par le chanoine Jacques Albert.

Les successeurs de Michel de Perellos sur le siège d'Embrun continuèrent leur confiance à Jacques Albert. Jean de Girard l'envoya siéger au concile de Bâle en 1437. Les Pères de cette assemblée apprécièrent si bien l'extrême habileté de leur collègue qu'ils l'accréditèrent en qualité de légat auprès de la reine de Naples, Jeanne II. Le jésuite Fournier affirme avoir eu sous les yeux les lettres-patentes que le concile de Bâle délivra à Jacques Albert le chargeant d'aller conférer avec les Grecs pour l'extinction du schisme. Cet historien « ne doubte point que Jacques Albert ne parut fort capable et ès langues et en la théologie, pour sçavoir les rembarrer puissemment » (1). Il fut encore député vers le dauphin de France, dans le but de prier ce prince de ne point inquiéter de ses armes les Pères du concile. Mais le futur Louis XI ne tint nul compte de cette démarche, puisqu'il continua à mener campagne en faveur d'Eugène IV et qu'il réussit à faire dissoudre leur assemblée. Fournier ajoute en concluant : « Que peult-on dire de plus d'un chanoine que, peu apprez, j'ai trouvé prevost de l'église d'Ambrun, digne sans faiblir de crosses et de mîtres ? » (2).

Jacques Albert était, en effet, prévôt du chapitre d'Embrun, au moins dès le 17 février 1441 (3) et il l'était encore le 25 mai 1464, époque où il portait, de plus, le titre de *confesseur de Louis XI* (4).

Michel de Perellos qui devait sa fortune aux pontifes d'Avignon, embrassa dans la suite le parti urbaniste. Le

(1) *Op. cit.* p. 343.
(2) Id.
(3) Archives des Hautes-Alpes, G. 193.
(4) Archives nationales, K. 70, n° 17.

3 août 1407, les ambassadeurs de Benoît XIII à Rome avaient donné ordre de lever un impôt dans les terres de l'obédience avignonnaise. Le clergé y fit une opposition systématique. Ce fut principalement en Dauphiné, Languedoc et Gascogne que la résistance fut organisée, ayant à sa tête les archevêques d'Embrun et de Vienne (1). Michel de Perellos ne figure pas dans les rangs des prélats qui assistèrent au concile de la Réal, bien que son frère Raymond y paraisse comme un des fermes soutiens de Pierre de Luna (2). Son procureur se trouve au contraire dans la liste des Pères du concile à Pise et à Constance.

Michel de Perellos employa le vicomte de Roda, son frère, auprès de l'Empereur Sigismond qui se trouvait à Perpignan, au mois d'octobre 1415, pour lui prêter le serment de fidélité au nom de l'archevêque, du chapitre et du clergé d'Embrun. Il en obtint pour son église deux lettres-patentes, expédiées de cette dernière ville, à la date du 15 octobre 1415. La première lui accordait le plein pouvoir de se défendre par les armes et la force ; l'autre confirmait tous les privilèges que les empereurs avaient accordé aux Embrunois depuis les temps les plus reculés. Cette dernière renouvelait l'investiture de tout le temporel qui avait ses obligations à l'empire. L'archevêque d'Embrun portait les titres de prince, tris-camérier, secrétaire et conseiller d'État à la cour impériale.

C'est encore Michel de Perellos qui obtint du pape Martin V, en 1417, confirmation du privilège accordé à ses prédécesseurs, qui concédait à l'archevêque d'Embrun le droit d'être reçu en cour de Rome, en qualité de protecteur de l'ordre de Cîteaux. Le 20 février 1421, il ratifia lui-même les statuts et privilèges dont jouissaient les communautés de la terre archiépiscopale d'Embrun (3). Cette

(1) Noël Valois, *La France et le grand schisme d'Occident*, T. III, p. 602.

(2) Cf. Le *Concile de la Réal* que j'ai publié dans la *Revue Catalane*, T. II, p. 347.

(3) Archives des Hautes-Alpes, G. 3.

année-là encore, il entreprit la restauration des vitraux de l'église Notre-Dame et donna à cette fin la somme de quatre cents florins. Il fit peindre ses armoiries, qu'on peut encore admirer de nos jours, sur la grande et splendide rosace de la cathédrale d'Embrun, à côté de celles de Geoffroy le Meingre, dit Boucicaut, gouverneur du Dauphiné (1).

Michel de Perellos mourut chargé d'années le 1er mai 1427. Il fut enseveli dans la chapelle de Saint-Martin de son église métropolitaine. « Ce fut un homme simple et sans malice à qui l'on n'eût à reprocher qu'une trop grande faiblesse pour ses parents », dit avec raison Fisquet. Sur son lit de mort, il aurait pu redire ces paroles de nos saints Livres qu'un pape du moyen-âge avait sur les lèvres en expirant : *Si mei non fuerint dominati tunc immaculatus eró* (2).

Abbé Jean Capeille.

(1) Ces mêmes armoiries sont reproduites sur le sceau de cet archevêque dont il existe deux spécimens aux archives des Hautes-Alpes, appendus à des documents de 1416 et 1423. On y voit la Vierge assise portant une fleur de lys de la droite et l'Enfant-Jésus de la main gauche. L'archevêque mîtré et tenant la croix est au-dessous, à genoux, accosté de deux écussons portant : *écartelé aux 1 et 4 d'un burelé, aux 2 et 3, de trois poires* (allusion au nom de Perellos).

(2) Ps. XVIII.

Extrait de Mil y un pensaments

Per las ánimas grans una montanya es un gra d'arena ; pels esperits apocats un gra d'arena es una montanya.

Antiguament lo camí de la virtut estava ple d'espinas, pero avuy está ple d'herbas : de tant poca gent que hi passa.

La esperansa es un menjar molt agradable ; pero no convé alimentarsen massa.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

La Montanya d'Améthystes.

La montanya d'Améthystes, poésies de *Guerau de Liost*. Ciutat de Barcelona. MCMVIII. Octavi Viader.

L'écu dont se pare ce nouveau volume de poésies, bien qu'il soit dû à N'Esteve Monegal, est dans le goût des gravures d'une revue allemande. Et de même, la profusion de préfaces et de sonnets liminaires paraît démontrer que les catalans d'Espagne agissent parfois « à la castillane » ou « à l'andalouse ». Il est plaisant de lire tous ces éloges exprimés avec des rythmes divers. En la circonstance, N'Eugeni D'Ors nous offre un prologue. N'Eugeni d'Ors est l'écrivain dont la plume savante et souple esquisse un « glosari » intime et quotidien.

Il nous parle d'une jeunesse « noucentiste ». Et ne sentez-vous pas que ce mot convient à ces catalans faiseurs de renaissances, à ces aventuriers qui surent être les entremetteurs littéraires de l'Italie en Espagne ?

Les premières pages de ce volume « noucentiste » nous pronostiquent des heures d'or. De nombreux poètes proclament qu'ils y ont goûté la senteur des pins résineux « una bona olor de llenya montanyesa ».

L'auteur — Guerau de Liost — nous dit tour à tour les aspects de la montagne, les chansons des sources, les magies et les sourires de la lune et des fées ; il nous parle de tous les arbres, et dans sa tendresse franciscaine, il n'oublie pas la huppe commune.

Il n'est pas toujours mystique et maniéré. Je cite deux strophes bien simples des *Goigs à la Mare de Deu de l'Arola :*

.. La vostre hermita es humida
y ab flaires de bestiar.
Per l'enllosat de l'eixida
l'herba s'hi veu agambar.

.. Mes vos hi regneu contenta
com dins el rovell de l'ou,
y sou callada y lluenta
tant si fa sol com si plou. (p. 131)

Sa poésie est volontiers naturaliste, et voici encore la description d'une fontaine :

Ton marge dona preclara userda.
Les cuscuetes benen de tu.
D'una pomera qui ja s'esquerda
Neda en tes aigues el fruit madur. (p. 43)

Certes, la luzerne n'avait pas été « preclara » avant Micer Guerau de Liost. Le livre abonde d'ailleurs en petites curiosités. Il s'en exhale un fumet de décadence. Ainsi, chacun des vers qui suivent nous apporte une comparaison :

La cara es tota roja com xerigot, del vi,
Les venes s'hi cargolen com cuques de veri.
El blanc dels ulls es vitri com testos de rejola.
La boca sembla una ansa lluhenta de cassola.
Y son recargolades y fines com un tel
les grans orelles qui retallen l'ample cel. (p. 191).

Métayers et bergers ne sont pas les seuls habitants de la montagne. Les sources et les bois sont peuplés de mille fées pleines de charme et de séduction.

L'auteur dédie à Joaquím Ruyra une délicate fantaisie. Les fées, dit-il, entraînent les hommes dans une grotte où l'eau s'égoutte et pleure avec un rythme égal. Silencieusement, à l'aide du marteau et du polissoir — sculpte, lime, cisèle ! — elles le transforment en stalactites. Ainsi l'auteur transforme en fluides paroles rythmées les êtres et les choses.

Ils sont déjà nombreux les livres catalans où la montagne est glorifiée. Elle l'est en des poèmes tels que *lo Canigó*, *les Ayres del Montseny*, et surtout dans ce roman de V. Catalá, *Solitut*, où s'effritent à la fois un ermitage et l'âme d'une femme au-dessus des profondes vallées et des gouffres verdâtres. C'est dans cette série que nous rangerons l'œuvre du précieux poète Micer Guerau de Liost.

Joseph Pons.

Lo meu calendari.

Me'n ha arribat un, pera 1909, que vo'l cambiarihi pas ab cap altre. Penseu ! Duya el sello postal de Praha (Prague) à Bohemia ; y desfet lo paqueto, sota dels fulls som llejit : « *Bon Nadal*, Pickhart ». Gracies donchs, bon amich, per aqueix recort de vosté.

Demès d'altres coses, lo Dr Benet R. Barrios ja m'havia enviat, desde Praha, una colecció de tipos populars (l'aixurida Marenka, los joves Vasek y Jenik, lo vell Kegal), y las fesomies de patriotes txechs (Zizka, Hus, Jungmann, Komensky, Havlicek, Neruda, Palacky, Rieger) ; y fins tinch, també, la capsa de cerilles dels sokols, amb el retrato de Komenski !

L'any, qui vé, si à Deu plau, els hi podré ensenyar com se'n diu, en llengua txeca, dels mesos de l'any, dels dies de la setmana, y de las festes anyals.

J. D.

L'Ame Latine.

Le numéro de *L'Ame Latine* de janvier dernier nous annonce que notre ami Antonin Perbosc l'une des gloires, avec Prosper Estieu, du Félibrige languedocien, vient de recevoir sa nomination de maître en Jeux floraux de l'Académie Clémence Isaure.

Une autre bonne nouvelle que nous annonce cette excellente Revue, c'est la distinction dont notre excellent confrère, François Tresserre, vient d'être l'objet de la part du roi Alphonse XIII. M. Tresserre a en effet reçu la cravate de commandeur d'Isabelle la Catholique, en récompense du rôle prépondérant qu'il a joué dans les rapprochements Franco-Espagnols qui ont eu lieu ces derniers temps à Barcelone et à Toulouse.

A Antonin Perbosc comme à François Tresserre nous adressons nos plus sincères félicitations.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 27 15 Mars 1909.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

Dols sospir

Vallespir,
dols sospir !
Quina alegría !
Mon cor somía
qu'un día hauré per darrer llit
quatre llosas del teu granit.
Si'm nega Deu eixa esperança,
si sota un altre cel de França,
mon jorn suprem ha de venir,
de mi conserva est sovenir :
no moriré pas de vellesa ;
ay no ! moriré de tristesa,
Vallespir,
dols sospir !

Pierre Talrich.

NOTA. — Nous donnerons les notes obtenues aux 12 concours mensuels fin décembre 1909.

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 10 de chaque mois.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Conseil d'Administration du 8 mars 1909.

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président.

M. le Président communique au Conseil une lettre de M. Félix de Cazis de Lapeyrouse, président de l'Association amicale des Anciens Elèves du Collège de Perpignan, invitant la Société d'Etudes Catalanes à se joindre à cette Association pour obtenir du Gouvernement — comme cela a été obtenu dans la Bourgogne sur la demande du Conseil Général de la Côte-d'Or — l'autorisation de faire, dans les écoles et colléges du département, des cours spéciaux de l'histoire et de la géographie du Roussillon.

M. le Président ajoute que la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, invitée dans les mêmes conditions et pour le même objet, a accordé son appui moral et même matériel, pour la réussite de cette entreprise.

Le Conseil d'Administration de la Société d'Etudes Catalanes décide d'appuyer de toutes ses forces les démarches qui seront faites tant auprès du Conseil Général de notre département que des pouvoirs publics pour obtenir satisfaction. Il vote, en outre, en cas de besoin, une subvention de vingt-cinq francs.

Le Conseil délègue pour représenter la Société, dans le cas où un Comité d'initiative serait constitué, M. Vergès de Ricaudy, son président.

M. Comet fait remarquer qu'en 1868, alors qu'il était au Collège de Perpignan, M. Morer, professeur, faisait déjà à ses élèves un cours sur l'histoire et la géographie de notre département, d'après l'ouvrage de M. Mattes, inspecteur primaire, ouvrage approuvé par le Conseil académique des Pyrénées-Orientales.

Puisque M. Morer pouvait faire cet enseignement à cette époque, pourquoi ne pourrait-on pas le faire encore, actuellement?

Le Conseil émet le vœu que, dans tous les cas, un précis succint de l'Histoire du Roussillon destiné à être mis entre les mains des écoliers, soit rédigé à bref délai, et, si cela se peut, imprimé à Perpignan.

La Magie en Roussillon

En fermant les yeux, je revois encore une de ces veillées de mon enfance, veillées qu'on désignait jadis sous le nom de *filadas*. Ces fileries n'existent plus depuis que la vigne a pris en maîtresse absolue la place qu'occupaient, dans nos plaines, le chanvre et le lin.

En hiver, après souper, nos mères s'en allaient *faire veillée* chez les voisines qu'elles recevaient, à leur tour, la nuit suivante. Assises autour du lumignon fumeux qui éclairait la cuisine, elles filaient... filaient comme la reine Berthe. On causait d'abord pluie et beau temps, cancans de village ; puis on priait une vieille commère de dire quelque histoire de revenants ou de sorciers.

Brrr... j'en ai encore froid dans le dos. Quand nous nous en retournions, après la veillée, je n'osais regarder derrière moi, je me serrais les épaules, j'avais peur de sentir une main glacée me saisir à la nuque ; et, dans mon lit, une fois la chandelle éteinte, pour tous les trésors du monde je n'aurais pas ouvert les yeux, de peur de voir quelque chose d'effrayant. Mais je n'ai plus huit ans, hélas !

C'est à ces souvenirs de mon enfance que j'emprunterai les détails qui vont suivre et qui montrent un des côtés les plus curieux de la crédulité humaine.

❖ ❖ ❖

Avez-vous jamais assisté au Sabbat, cher lecteur ? — Non ? — Moi non plus, mais voici ce que j'ai appris de la bouche d'une ex-sorcière de Boule-d'Amont.

Le Sabbat est une assemblée nocturne qui se tient le samedi à minuit, sous la présidence de Satan, à l'endroit où deux chemins se bifurquent. S'il faut en croire Antoni Jofre, c'est aux gouffres de Carençá que le diable tient le plus particulièrement ses assises.

Au premier coup de minuit, les sorcières frottent leurs mains et un balai d'un onguent qu'elles ont composé elles-mêmes avec certaines herbes dans lesquelles a longuement bouilli un bras d'en-

fant ; puis, à cheval sur le balai, elles s'envolent dans les airs en prononçant la formule suivante :

Voâ, voâ,
Pel cim de altafulla !...

Malheur à celle qui dit par inadvertance :

Voâ, voâ,
Pel cim de baixafulla!...

Au Sabbat, elle trouvent des tables chargées de vins et de viandes, et un diable, sous forme de bouc, de singe ou de chien, qui leur fait subir cet interrogatoire :

— Júras, lui dit le démon, no servir may altre deu que nosaltres?
— Júri, répond la sorcière.
— Renégas Deu y 'l baptisme que vas rebrer?
— Renégui.
— Promets no fer maymès que la voluntat nostra?
— Prométi.
— Promets no anomenar may lo nom de Jesús, en cap forma ni manera, y no confessar may la veritat, si per cas te confessas?
— Prométi.

Elles rendent aussitôt hommage au diable, lui donnent leur âme et prennent part au festin.

Au chant du coq, la réunion se disperse et, montées sur leur balai, les sorcières rentrent dans leur demeure. Au dire de notre sorcière, l'assemblée est également dissoute si, par mégarde, on prononce le nom de Jésus ou de Marie ; c'est un effet magique : les démons tombent à terre, tout le monde crie et tout s'évanouit à l'instant.

❖ ❖ ❖

Pour exercer leurs maléfices, les sorcières se convertissent en chat ou en chien ; aux jours d'orage, elles s'élèvent dans les airs d'où elles lancent la grêle contre les moissons qu'elles ont l'intention de détruire. « Una creencia estranya, dit M. Maspons, es la de que à cada pedra las bruixas hi fican un pel de cabra. Eram, un any, per la festa de la Mare-de-Deu-Candalera, en lo poble de Bages quan, al dematí, los amos de una casa de pagés trobaren sas cabras enterament esquiladas ; no pogueren entendrer qui havia

pogut obrir lo cortal ó per ahont los esquiladors hi havian pogut entrar, mes es lo cert que las cabras eran esquiladas y que, en lloch, se veya una mota de pel ; tothom ho va atribuhir à las bruixas preparant una pedregada. »

Le *regard* des sorcières a des conséquences terribles. « Donan las bruixas malas ulladas que fan venir mals sense que ningú sapiga lo medi per los curar ; donan també los mals esperits ; y jo conech una bruixa, encara existent, que anava per las casas, ab la escusa de demanar un bocinet de caritat, ho espiant tot y donant lo mal, laqual esperitá una criatura que, un diumenge, à la missa, al alsar lo capellá la santa Hostia, se posá ab uns crits horrorosos que li duraren tota la elevació, fins que acabada, la tingueren de portar à la pica d'aygua-beneyta per la posar quieta. »

Dans leurs conjurations, les sorcières emploient des parfums composés de musc, d'ambre, d'aloës, de roses rouges, de camphre, de benjoin, etc... auxquels elles ajoutent des parties de certains animaux : sang de colombe, cervelle de passereau, tête de grenouille, sang de chauve-souris, cervelle de chat noir.

Elles emploient aussi du parchemin vierge, fait avec la peau d'un agneau de six semaines, égorgé la veille de la Saint-Jean avant le lever du soleil, sur le bord d'une fontaine.

Pour conjurer les esprits, elles tracent deux cercles concentriques et écrivent à l'intérieur des mots qui varient suivant les jours de la semaine. Je crois prudent de ne pas vous les apprendre, ces mots diaboliques. Puis elles se placent à l'intérieur du cercle et récitent la conjuration propre à l'esprit qu'elles veulent appeler.

Il faut avoir soin de se munir d'un peu de pain pour le donner à l'esprit, sans quoi il ne parle pas.

Alors il daigne indiquer les trésors cachés, révéler l'avenir et donner les moyens de se venger de ses ennemis, après quoi on le renvoie en lui disant : « Allez en paix au lieu qui vous est destiné de toute éternité ! »

❖ ❖ ❖

On croit couramment en Roussillon que, pour se débarrasser de ses ennemis, il suffit de faire dire pendant neuf jours par une sorcière *Lo Respón de sant Antoni.* Ce fameux *Respón* dont tout le monde a entendu parler, qui le connaît ?

Après des recherches multiples et qui jusqu'ici avaient été vai-

nes, nous avons pu enfin nous le procurer. Nous vous le donnons, cher lecteur, tel que nous l'avons sous les yeux et à titre de curiosité. A vous de décider si cette admirable prière est susceptible de pouvoir jeter des sorts.

Respon de Sant Antoni

Si búscas miracles, mira
La Mort y error desterrats,
Miseria y lo infern rendits,
Leprosos y malalts curats.

La Mar sossega en sas olas,
Deslliurantse cautivats,
Artúras y bens adquirits
Son per joves y ancians.
Lo perill prest se retira,
Son los pobres remediats,
Comtenho los favorits,
Diganho los Paduans.

Lo Mar sossega en sas olas,
Deslliurantse cautivats,
Artúras y bens adquirits
Son per joves y ancians.

Gloria al Pare, gloria al Fill,
Gloria al Esperit-Sant.

Lo Mar sossega en sas olas,
Deslliurantse cautivats,
Artúras y bens adquirits
Son per joves y ancians.

Gloriosissim Antoni, per lo ardent afecte que tinguereu à vostre amat Jesus ; per la santíssima dolsura que infundí aquest Minyó en vostre cor ; per aquell miracle, que fereu, quan deslliuráreu à vostre pare del suplici, acusat de falsos testimonis ; per aquellas gracias, que demanáreu al Senyor : que lo perdut se trobás, lo olvidat se recordás, lo proposat se acceptás y lo començat se acabás : vos suplico, vullau me guardar de falsos testimonis, injustas sentencias, malas companyías y m'afavorir en totas mas necessitats ab vostre eficás patrocini, y en particular que m'alcanseu la gracia que desitjo, si es del agrado de sa Divina Magestat. O poderós Antoni, teniu pietat de mi, puix he posat en vos ma esperansa. O ! Sant dels miracles, aliviáume, socorréume y feu que visca en aquesta vida com à verdader amador de Jesus, per poder desprès eternament lo gosar en lo cel. Amen.

❖ ❖ ❖

Fem punt pour aujourd'hui, *mañana pues* comme disent nos amis de Barcelone. Notre prochain article contiendra la reproduction fidèle d'une amulette catalane que nous nous sommes procurée au poids de l'or à Boule-d'Amont.

J. de Copons.

Lo Moli del Oli

A l'amich Estèbe Giraud, que tots dos feyan la Torrada, molts anys fa, als Quatre-Cazals.

Com las elras, los pins y las gegantas cedras,
Menespreuhant l'ivern que tot ha desfullat,
Alsa l'olíu torsit son tronch escoxetat
Y son fullám, randa de plata ab perlas negras.

Dins lo moli foscós, sol un llumet fumeja ;
Tot just se veu la mola de pedra axafant
Las olivas molsudas, y s'ou lo « xaf » que fan.
Tot de l'aygua que bull, la boyra ho embrumeja.

Dins cabássos d'espart la pasta es prempsada :
L'oli suha y 'l tinell s'emplena á poch á poch ;
Los nuïlls espremits relliscan, durs com roch,
Y la maynada, ab l'oli nóu, fa la torrada.

Tals los Gladiadors, mitj-nuts, la pell untada,
Los moliners valents, tras la tébia foscor,
Semblen alguns Ciclops, relluhents de suhor,
Que manejan or fus en llur cova abrasada.

L'Ermita de Cabrens.

Angunia-Pregaria

(SONNET)

Es fosca ja la nit, l'aucell dorm, l'home jau.
Amor y odi sols, allá, vetllan encara :
Dins lo Jardi Jesus à lluytar se prepara,
Judas als Phariseus diu, traydor : Me 'n vau !

Jesus, per mar dolent com esquexada nau,
Les ones del tristor no pot obehir ara,
De por truca son cor, de sanch brolla sa cara,
Tal un roure ferit estès en terra cau.

Qui 'us ajuda, Senyor? De vos lo mon no 's dona,
Per que los onze aqui, desperts, no 'us fan corona?
Jesus, no sou sol, no, perqué pregau a Deu?

Un angel devallá per secar ses llagrimes
Aixi, quant ploro jo, mirant del cel las cimes,
Com Ell, m'axeco fort, vers mon treball arreu.

Lluis S.

5 Février 1909.

Le Catalan du Capcir

Nous recevons la lettre suivante que nous nous faisons un plaisir de reproduire :

Monsieur le Directeur de la *Revue Catalane*,

Dernièrement, chez un ami, j'ai eu le plaisir de parcourir la collection de la *Revue Catalane*. J'y ai passé de bien agréables moments.

En ma qualité de capcinois, j'ai été particulièrement amusé par les renseignements qu'on vous a communiqués sur la prononciation de la langue catalane en Capcir. Je m'empresse de vous en confirmer l'exactitude et même, si vous me le permettez, de les préciser davantage.

En Capcir, on ne connaît pas le *jo*. On dit *iu* prononcé comme dans *riu*. Le *tu* se prononce *teu*, un peu plus ouvert que dans le français peu, un peu. Cette prononciation est appliquée à la plupart des mots qui ont un *u* à l'orthographe catalane, on dit : Pleu-ja (pluja), escueu-della (escudella), perd-eut (perdut), asseg-ueut (asse-

gut), agueu-illa (agulla), eun pa (un pa), euna filla (una), lo mes de jeu-ny (lo mes de juny).

En revanche, gust, juliol, agust se prononcent comme en Roussillon. Le capcinois ignore le *vusté*. Il dit toujours *bous*, quand il ne tutoie pas.

Hormis ces anomalies de prononciation, la langue catalane en Capcir s'est conservée très pure. Il est étonnant que le voisinage du Languedoc n'ait pas influé davantage sur le parler du Capcir. Il est vrai que le Capcinois a toujours considéré les pauvres habitants de ces cantons de l'Ariège comme une race inférieure à la sienne. Il appelle encore leur territoire : la France, avec un certain mépris. Anar a França, c'est aller dans le département de l'Ariège. Es de França, traduisez : il est de l'Ariège.

Le Capcinois a conservé l'usage du préterit, du parfait latin, du passé défini français. En Roussillon, le préterit se perd, il est perdu. Vous savez qu'on le traduit barbarement à l'aide de l'infinitif et de vaig, comme auxiliaire : vaig venir, vaig menjar, vaig arribar, vaig beure, comme un vulgaire temps composé. Le Capcinois a conservé la forme simple et primitive : vengueri, arriberi, menjeri, begueri.

D'ailleurs, vaig ne se dit jamais en Capcir. On dit : bau. Venes? Hi bau.

Le fameux veni, vidi, vici, serait en Roussillon allongé et donc affaibli par le malencontreux vaig. Le capcinois lui conserverait avec sa rapidité, sa vigueur. Il dirait :

Vengueri, vegeri, ou aspieri, ganyeri.

Il est bien regrettable que le préterit simple, en Roussillon, aille se perdant. La forme composée est catalane sans doute. Mais combien rarement Verdaguer l'a employée ! Je ne l'ai trouvée, sauf erreur, que deux ou trois fois, une fois dans les *cansons* sous cette forme : Quan vaig arribarhi.

J'attribue ce délaissement à la paresse. Comme il est souvent irrégulier, qu'il manque dans certains verbes, on lui a préféré, pour couper court à toute hésitation, la forme composée, plus facile, mais infiniment moins vive. Qu'on emploie l'auxiliaire dans les verbes défectifs, c'est forcé, mais exclure toujours, toujours la forme simple, c'est énerver la langue et la corrompre. Donc, sau-

vons le préterit ! Le Capcir nous donne l'exemple à cet égard. Il conjugue le préterit ainsi :

iu venguéri	Jo feri com ell*is*, je fis comme eux.
teu venguéres	Tu féres cou nous, tu fis comme nous.
ell vengue*ch*	Ell fe*ch* cou bous, il fit comme vous, etc.
venguerem	
venguereu	Farem cou fasiam, nous ferons comme nous faisions.
vengueren	

Le Capcinois ne dit jamais : nosaltres, il dit simplement *nos ;* menjaras *cou* nouss, tu mangeras comme nous, qu'ils traduisent eux-mêmes, plaisamment : tu mangeras comme un *curs.*

Altre, autre, pronom ou adjectif se dit aoutre : eun aoutre dia, l'aoutre mati ; comme, comment ? Cou, cou feres ? Comment fis-tu ? Te calia pas fe euna lletra tan llarga. Ara es *feyta.* Es pas *peus houra...*

Veuillez agréer, etc.

Lluis Salvat, du Capcir.

Mossen Lluis Salvat qui est aujourd'hui notre confrère, s'occupe beaucoup du catalan, au point de vue philologique surtout. Il est de plus auteur de divers goigs très appréciés : *Goigs en alabansa de sant Pere ; Goigs en alabansa de N.-S. del bon Remey.*

La collaboration de ce nouveau confrère nous sera précieuse.

Textes catalans

1417 (21 mai). — P. Bolet, notaire d'Elne, (notule n° 705).

Donation *(autographe)* par J. Linas, d'Elne, à son fils, à l'occasion de son mariage avec la fille du seigneur d'Avalri.

XRS vincit. En nom de nostre Senior Deus J. C., qui per la ua divinal gracia, e per mostrar son infinit poder, fe tornar de l'aygua vi en les noces d'Arxitech, tractat, convengut e concordat, he per paraules de present abtes e sufficiens complit e acabat es

stat matrimoni enfre en Pe Linas, fill d'en Johan Linas, ciutada d'Elna, e na Magdalena, donzella, dona d'Avalri, filla del honrat en Pe Ramon de Corbos, donzell sautras, e de madona Johanna, muller sua, vivent ; per virtut e esguart del qual matrimoni, e per so cor lo dit Pe Linas lo dit matrimoni ha volgut fer per manament e per esser verdader obedient al dit pare seu, emperamor d'asso lo dit Johan Linas dona al dit P. Linas, fill seu, les coses seguents e sots la forma dejos contenguda :

En nom de la Santa e no departida Trinitat, e per virtut he ajutori de la Santa Divinitat per la qual tota gracia es obtenguda, aixis com es e per tostemps en l'acabament del matrimoni sera, he per los fills per aquells esdevenidors, per virtut de la infinida misericordia del Sobira Redemptor, lo dit Johan, tostemps la Santa Divinitat supplicant per lesdites gracias obtenir, dona al dit Pe Linas, fill seu, lo camp appelat d'en Folquer, qui son entor VIIII ayminades, ab lo carrech del sens que fa als preveres d'Elna, e affronta... ab lo Tech vell.

Item li dona lo camp appelat d'en Queragut, qui affronta... ab lo dit Tech vell.

Item li dona hun camp appellat d'en Pasqual...

Item li dona cinquanta lliures de renda, he set aymines de forment rendals, lesquals lo dit Johan prenia e avia acostumades de prendre sobre les persones seguens : En la festa de Carnestoltes... de Pacha... de Sent Johan de Juny... de Sent Jacme de Juliol... de Sent Pere e Sent Feliu... de Santa Maria d'agost... de Sent Miquel... de Tots sans...

Fa lo dit J. Linas la dita donacio al dit P. Linas, fill seu, ab tal pacte que tostemps quel dit Johan agues dats al dit seu fill dos millia florins en una o diverses pagues, quel dit P. Linas sia tengut restituir al dit pare seu totes les dites proprietats e censals, e al dit Johan seria tengut rendre totes les coses de la dita donacio axi com a verirable senyor de aquelles ; e axi lo dit P. Linas o jurara. Si per ventura lo dit Johan pagava alguna soma o quantitat de les dits dos millia florins, que lo dit Pe Linas sia tengut regonexer aquella per carta o albara, segons que per lo dit Johan request sera.

Item se rete lo dit J. Linas que li sia legut pagar los dits dos millia florins, o partida d'aquells, segons li sera vist fesedor, en

compres de qualsevolra bestiars per sosteniment e esmillorament de la casa de Avalri, e axi mateys en obras a la dita casa d'Avalri necessaries, a sa coneguda, e en compres de mobles, et en tots esmilloraments, axi com son plantes de qualsebulla natura, o en pagues de censals o en redemptio de les masses de aquells, o en quitar e reembre tots altres deutes per la dita casa deguts : E pagats los dits dos millia florins o partida d'aquells per la forma damunt dita, lo dit Pe Linas ab la dita Magdalena, muller sua, regonexeran al dit Johan Linas totes les dites quantitats e esmilloraments fets, ab carta tostemps de present, com per lo dit Johan request seran. Et si lo contrari fasien, que lo dit Johan puscha prendre e tenir lo lloch d'Avalri ab tota sa senyoria, e fer los fruts seus, fins les dites regonexenses sien fetes.

Retense empero lodit J. Linas que tostemps quel dit Pe Linas, fill seu, moris sens infans de leal matrimoni, laqual cosa Deus no vulla, ols fills del dit P. Linas apres ell, ols seus nets o besnets quant que quant, o les fills de aquells nets o besnets, que la dita donacio tornas al dit J. Linas o als seus nets de ligitim e carnal matrimoni procreats, acceptats tres cens florins desquals lo dit Pe Linas puscha fer a ses volentats.

Item se rete lo dit Johan que si en los dits capitols ixia alcun dupte lo qual age mester declaracio o interpretacio, que lo dit Johan o aia a declarar o interpretar, axi com aquell qui los dits capitols ha cogitats e ordonats, e de la sua ma propria escrits e formats.

— Et ego, dictus P. Linas... de tam uberiori dono per vos, Dominum patrem meum, mihi facto, gracias, non quas debeo, sed quas possum, vobis, dicto Domino patri meo, refferro copiose...

R. de Lacvivier.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Antoine Vigué, conducteur principal des Ponts et chaussées, à Saillagouse, notre confrère de la première heure.

Fondation
de la Cérémonie du Lavement des Pieds
à la Cathédrale Saint-Jean (25 Juillet 1225)

Manuscrit du Chanoine Coma (1718)

Antes que lo venerable Pere de Solario renuncias lo ser de capella major y cap del Capitol collegial per entrar en lo convent de Fontfreda per fer professió de monjo, volgué deixar à sos successors memories dignes de sa virtut y de son raro exemple, perque tot redundas en augment del culto divi. Puix als 8 de las calendas de agost 1225, presseheint lo consell, consentiment y voluntat dels canonges, so es Pere Jacobi, sacrista, Bernat Llorens, Bernat de Ballauria, Berenguer de Ballauria, Ramon de Solario, Ferrer, Joan de Baixas, Pere Vidal, Pons de Malloles, Pere Benet y Bernat Aymeric estatui y ordená per *in perpetuum* que tots los anys en lo dijous sant fossen sustentats 15 pobres en la casa de la canongia de Sant Joan, als quals se labassen los peus après averlos donat dinar ; y lo capella major los debia despedir donant á cada un de ells un diner de almoyna : pero quant los pobres serian fore, lo capella juntament ab los canonges y los demes del clero de san Joan deguessen celebrar lo lavatori, rentanse los peus entre ells ; y se cantas ab molta solemnitat lo *Mandato* en lo temps se faria la seremonia ; y perque no fos lo sol capella major que contribuís à la despesa dels pobres, fonch ordenat que lo peix que en aqueix dia se devia distribuir als canonges, que á quiscun hy tocaban per vuit diners tot se aplicas per lo dinar des pobres : contentantse los canonges per son sustento de pa, vi e *duo pulmenta* (que fra Diego Ximenes Arias en son *Lexicon ecclesiastic* explica *pulmentum* per menjar de cosas liquides per exemple amellas ó farines) y que Ducange explica per lo mot *cumpanagium*, companatge ó be dos plats.

(*Noticies insignes de la Iglesia de San Joan*, pages, 42 et 43).

Critique des Traductions Catalanes

DU

SONGE D'ATHALIE

Il suffit de jeter les yeux sur les productions littéraires des poètes catalans, anciens ou modernes, pour s'apercevoir qu'il y a, chez la majorité d'entre eux, une préférence marquée pour les sujets religieux.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si Athalie, l'immortel chef-d'œuvre de Racine, où l'idée de Dieu plane sans cesse au-dessus d'une misérable intrigue humaine, a plusieurs fois séduit les traducteurs catalans. Le Songe célèbre, que l'on s'accorde à reconnaître comme étant une des plus belles pages de la littérature française, a été traduit trois fois en vers catalans par trois auteurs roussillonnais (1), au cours des deux derniers siècles.

Il nous a paru intéressant de donner ici ces trois traductions et d'en faire la critique, tant au point de vue grammatical qu'au point de vue du sens.

Notre critique ne sera pas sévère car nous n'ignorons pas les difficultés, quelquefois insurmontables, qu'ont dû rencontrer les traducteurs pour conserver la rime tout en suivant le texte le plus fidèlement possible. Nous sommes même persuadé que, parmi les fautes que nous relèverons, soit contre le sens, soit contre la grammaire, il en est beaucoup que les traducteurs ne pouvaient éviter, obligés qu'ils étaient de sacrifier beaucoup à la rime.

Certains diront peut-être qu'ils ont eu tort d'entreprendre une tâche aussi ingrate et qu'il leur était impossible d'accomplir d'une façon irréprochable. Nous ne sommes pas de leur avis ; nous croyons

(1) Dom Ribas, Pierre Puiggari et un membre de la Société d'Etudes Catalanes qui désire garder l'anonyme.

au contraire qu'ils ont bien fait de montrer que la langue catalane était, comme la langue française, et peut-être mieux qu'elle, capable d'exprimer, par exemple, l'horreur du récit contenu dans les derniers vers. Pour s'en rendre compte, qu'on lise à haute voix cette partie du texte français, puis l'une quelconque des trois traductions catalanes, et l'on sera convaincu.

Nous avons dit que notre critique ne serait pas sévère ; nous devons ajouter qu'elle ne sera pas difficile puisqu'elle s'applique à un travail où la grammaire et le sens ont été offensés sciemment. Cette dernière déclaration était nécessaire. Ainsi, nos lecteurs ne pourront pas songer à diminuer le mérite des traducteurs comme aussi à s'exagérer notre propre mérite.

1. C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
A. Era durant l'horror d'una profunda nit ;
B. Era durant l'horror d'una profunda nit ;
C. Era durant l'horror d'una profonda nit ;

2. Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
A. Ma mare Jezabel á mos ulls s'es mostrada,
B. Ma mare Jezabel á mos ulls s'es mostrada,
C. Ma mare Jezabel devant mi s'es mostrada,

3. Comme au jour de sa mort, pompeusement parée ;
A. Aixi com quan morí pomposament parada ;
B. Com lo jorn de sa mort, pomposament parada ;
C. Com quan se va morir, pomposament mudada ;

4. Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
A. La mort no llevá res de sa ferocitat ;
B. No havian sos dols sa superbia domat ;
C. La dissort no havia 'l seu orgull domptat ;

5. Même elle avait encor cet éclat emprunté
A. Ella portaba encara eix llustre manllevat
B. Y encara tenia aquell llustre emprestat
C. Adhuc tenia encara aquest llustre emprestat

6. Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
A. Ab que no descuydá d'adornar la sua cara,
B. Ab que cuydá d'ornar y de pintar sa cara,
C. Ab loqual va pintar y adornar sa cara.

7. Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
A. Per reparar dels anys lo dany qui no 's repara :
B. Per reparar dels anys l'insult que no 's repara :
C. Per reparar dels anys lo dany que no 's repara :

8. « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
A. « Tremola, ella m'ha dit, filla digna de mi ;
B. « Tremola, me digué, filla digna de mi ;
C. « Tremola, me va dir, filla digna de mi ;

9. « Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
A. « L'injust Deu dels Juheus, qui sempre 'm perseguí,
B. « De Juda 'l cruel Deu també t'ha d'oprimí.
C. « Lo dur Deu dels Juheus també t'ha d'oprimí.

10. « Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
A. « Te persegueix... ay ! tem sos brassos rigorosos,
B. « Ab llástima 't veig caure en sas mans formidables,
C. « Que te planyi de caure en sos dits pahorosos,

11. « Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
A. « O ma filla ! » Acabant eixos mots espantosos,
B. « Ma filla ! » En acabant eixos mots espantables,
C. « Filla meva ! » Acabats eixos mots espantosos,

12. Son ombre vers mon lit a paru se baisser :
A. L'ombra sobre mon llit apareix s'acatar :
B. Sa sombra vers mon llit ha semblat s'inclinar :
C. L'ombra cap al meu llit va semblar devallar :

13. Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
A. Y jo, vull allargar las mans per l'abrassar ;
B. Y jo li allargui las mans per l'abrassar ;
C. Jo paravi les mans per mor de l'abrassar ;

14. Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange

A. Peró no trobo mès, sino una massa horrible

B. Peró una horrenda mescla he solament trobada

C. Mes no vaig trovar mès qu'una mescla horrorosa

15. D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,

A. D'ossos, de carn, de sang... Espectacle terrible !

B. D'ossos y carns macats en lo fanch rossegada,

C. D'ossos y carns macats, rossegada y fangosa,

16. Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux

A. De pedassos sangrents, de membres afeats

B. Pellingots bruts de sanch y membres afeats

C. Pellingots bruts de sanch y membres aixafats

17. Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

A. Que 's disputan entre ells molts gossos afamats.

B. Entre cans famolenchs ferosment disputats.

C. Que 's bregaven entre ells uns gossos afamats.

Vers 1

A, B et C donnent de ce vers des traductions identiques qui suivent le texte mot par mot. Il n'était pas possible de traduire autrement.

Nous ferons simplement une petite remarque relative à l'orthographe de l'avant dernier mot que C écrit avec un *o* contrairement à A et B qui l'écrivent avec *u*. On trouve indifféremment ces deux formes dans les textes catalans modernes.

Vers 2

A et B traduisent *devant moi* par *á mos ulls* qui est un équivalent. Nous préférons la traduction C qui, en employant *davant mi*, se rapproche beaucoup plus du texte. *Davant mi* est d'ailleurs très correct, *mi* devant être employé pour *jo* quand le *moi* français est précédé d'une préposition. On pouvait aussi traduire par *davant meu* qui est très usité par les auteurs catalans. Exemple :

« A mi m'agradava inventar. No fer lo que veia *davant meu,* sinó lo que volia veure. » (Santiago Rusiñol, *La Mare,* acte I, scène VIII).

Vers 3

B n'a pas hésité à employer *jorn* pour *dia* ce qui lui a permis de suivre le texte de très près. Il faut reconnaître cependant que *dia* est plus catalan que *jorn*.

A et C ont été plus scrupuleux. Ils n'ont pas voulu employer *jorn*, qui contient seulement une syllabe comme son correspondant français et qui leur eût facilité la traduction. D'un autre côté il leur a été matériellement impossible d'employer *dia* qui comprend deux syllabes. Ils ont donc été obligés de chercher une tournure équivalente plus ou moins heureuse pour traduire : *comme au jour de sa mort*. Le premier est plus littéraire avec *així com quant morí,* mais le second est plus roussillonnais avec *com quan se va morir*. Chacun sait, en effet, que le passé défini simple est absolument inconnu en Roussillon.

Il nous semble donc que la meilleure solution est celle adoptée par B. Nous préférons cependant, avec C, traduire le dernier mot du vers par *mudada*.

Vers 4

A est bien faible qui traduit *ses malheurs* par *la mort,* et *fierté* par *ferocitat*.

B est plus heureux : non seulement il traduit *ses malheurs* par *sos dols* ce qui se rapproche beaucoup plus du sens, mais encore il exprime nettement l'idée de *fierté* et l'idée de *dompter* ou de *abattre* contenues dans le vers de Racine.

Nous préférons cependant la traduction C, d'abord parce que *dissort* traduit *malheurs* bien plus exactement que *dols* et ensuite, et surtout, parce que, au lieu d'employer deux inversions comme B, C n'en emploie qu'une, celle de la fin qui était inévitable à cause de la rime. Il faut reconnaître aussi que *domptat* est préférable à *domat* qui n'est pas roussillonnais.

Enfin, nous signalerons en passant que l'imparfait *avaient* est remplacé dans A par un passé défini simple alors que B et C conservent l'imparfait.

Vers 5

Remarquons tout d'abord que chacun des traducteurs a employé un adjectif démonstratif différent devant le mot *llustre*. A écrit *eix* qui signifie *aqueix ;* B préfère *aquell ;* C enfin, opte pour *aquest.* Lequel des trois est le meilleur ?

Si, supprimant, pour un instant, le nom déterminé par ces adjectifs, nous considérons ces derniers comme pronoms démonstratifs, nous trouvons grammaticalement les significations suivantes :

1° pour *eix* (c'est-à-dire *aqueix)* et pour *aquest :* ce, celui-ci.

2° pour *aquell :* ce, celui-là.

Or, veut-on parler de cet éclat-ci ou de cet éclat-là ?

Il nous semble que lorsqu'on dit : *elle avait encor cet éclat dont elle eut soin de peindre*, etc... on veut parler de celui-là, de cet éclat-là.

S'il en est ainsi, B est dans le vrai en traduisant *cet éclat* par *aquell llustre.*

Nous ne dirons rien des mots *manllevat* et *emprestat* qui peuvent être employés indifféremment pour traduire *emprunté.* Nous ferons cependant une petite remarque qui a une certaine importance :

A traduit *avait* par *portaba.* Pourquoi ? Pourquoi aussi ne pas avoir traduit le premier mot du vers dont la nécessité dans le texte français n'échappera à personne ? Racine dit : *elle avait,* mais il a soin de modifier ce verbe deux fois par deux adverbes différents : elle avait *encore ;* elle avait *même.* A traduit *encore* et néglige *même.* Pourquoi ?

B traduit *avait* par *tenia,* ce qui est bien, mais il place *encara* avant *tenia,* ce qui n'est pas conforme à l'ordre des mots adopté par Racine. Pourquoi place-t-il en tête du vers la conjoncion *y* qui n'est pas dans le texte ? Tout simplement parce qu'il n'ose pas traduire *même* par *hasta* qui est castillan (mais qui est aussi roussillonnais). A a obéi certainement au même scrupule en plaçant le pronom *ella* en tête du vers.

C, au contraire, traduit *même* par *adhuc* et sa traduction suit le vers mot par mot. Mais il semble oublier que *adhuc* est un peu archaïque. Si ce mot est quelquefois employé en Catalogne il faut avouer qu'en Roussillon il a aujourd'hui totalement disparu tandis que le mot *hasta* est d'un usage courant. Nous avons entendu un

jour un chef de gare causer avec un voyageur qui s'étonnait de la longue théorie de wagons supplémentaires qu'on venait d'accrocher au train. Le voyageur disait : « *Creyeu que la máquina s'enrossegara tot aixó ?* » Et l'autre de répondre aussitôt : « HASTA *la gara s'enrossegaria...* » Le chef de gare parlait roussillonnais.

Vers 6

A et B traduisent l'idée de *soin* alors qu'au contraire C néglige d'exprimer cette idée.

Mais, en revanche, C exprime les idées de *peindre* et *d'orner* dans l'ordre même adopté par Racine alors que B dit *ornar* et *pintar* (ordre inverse) et que A se contente d'indiquer l'idée de *orner* et passe sous silence l'idée de *peindre.*

Autre constatation à l'avantage de C : c'est qu'il traduit *orner* par *adornar,* qui est le vrai mot catalan, et non par *ornar* comme B.

Remarquons de plus que A et B emploient le passé défini simple *(cuydá, descuydá)* et que C tient toujours au passé défini composé, seul en usage en Roussillon.

Vers 7

A et C traduisent *outrage* par *dany* qui signifie *dommage, tort.* B traduit par *insult.*

Nous préférons la première de ces traductions qui est plus conforme au sens. En effet, quoique le mot français *outrage* ait le sens de *injure, offense, insulte,* il n'en est pas moins vrai qu'ici il est pris pour *dommage, tort,* et qu'il vaut mieux traduire par *dany.*

A traduit le pronom relatif français *qui* par *qui.* B et C le traduisent par *que.*

Grammaticalement *qui* français se traduit par *qui,* seulement lorsqu'il s'agit de personnes.

Or, ici ce n'est pas le cas. C'est donc B et C qui sont dans le vrai.

Vers 8

A, B et C ne diffèrent que dans la traduction de *m'a-t-elle dit:* A traduit par le passé indéfini, B par le passé défini simple et C par le passé défini composé.

Il n'y a cependant pas de doute : c'est par le passé indéfini qu'il fallait traduire.

Vers 9

Pour traduire *le cruel Dieu des Juifs* sans inversion, A et C ont été obligés de remplacer le vrai mot du texte *(cruel)* par les synonymes *injust* et *dur*. B au contraire a conservé *cruel* mais il a été obligé de faire une inversion, ce qui est toujours regrettable, étant donné qu'une bonne traduction doit respecter, autant que possible, l'ordre des mots.

Pour la seconde partie du vers, nous préférons les traductions B et C à cause de l'enjambement malencontreux de A qui nuit absolument au sens du vers. Pour indiquer dans sa traduction l'idée exprimée par le mot *aussi*, A fait un grand détour. (L'injuste Dieu des Juifs, qui toujours *me poursuivit, te poursuit*) ce qui nuit au vers suivant comme on le verra tout à l'heure. Il était bien plus simple de traduire tout bonnement par *també*.

Vers 10

A n'exprime pas les deux idées de *plaindre* et de *tomber*, et cela à cause de l'enjambement que nous avons signalé plus haut.

De plus, il traduit *redoutables* par *rigorosos* qui signifie *rigoureux, sévères*. Enfin, pour avoir à la fin du vers un mot du masculin pluriel rimant avec *espantosos* du vers 11, il n'hésite pas à remplacer le mot *mains* par *brassos*, ce qui lui donne *brassos rigorosos*.

B et C expriment toutes les idées contenues dans le vers de Racine. Mais B suit moins bien le texte dans la première partie du vers que dans la seconde. Quant à C, il n'hésite pas à traduire *mains* par *dits* pour avoir à la fin du vers un mot du masculin pluriel rimant avec *espantosos* du vers 11. *Dits pahorosos* rime en effet avec *mots espantosos* mais si *pahorosos*, signifie bien *redoutables*, il n'en est pas moins vrai que ce mot n'est pas employé en Roussillon.

Vers 11

A et B n'ont pas compris que *ma fille* signifie ici : *ma chère fille* et qu'il n'est pas possible de le traduire autrement que par : *filla meva*. Une mère parlant de son enfant dit : mon fils, ma fille ;

mais il n'en est plus de même lorsqu'elle s'adresse à ce fils ou à cette fille. Dans ce cas elle dit « fill meu, filla meva » qui signifient « mon cher fils, ma chère fille ».

Le mot *espantosos* est le meilleur mot pour traduire *épouvantables* et c'est pour avoir voulu l'employer que A et B ont été obligés de traduire *mains* par *brassos* et par *dits* dans le vers précédent.

B a préféré *espantables* qui est moins catalan, mais c'est parce qu'il y a été obligé pour rimer avec *formidables* du vers 10.

Vers 12

A traduit *vers* par *sobre* tout simplement parce qu'il lui faut deux syllabes au lieu d'une, mais il péche contre le sens. Il péche aussi contre la grammaire en traduisant le passé indéfini *a paru* par le présent *apareix*.

B, mieux inspiré, traduit *vers* par *vers* et maintient le passé indéfini *ha semblat*. Mais il a le grand tort de traduire *ombre* par *sombra* qui est un mot castillan.

Enfin C, bien inspiré, lui aussi, lorsqu'il traduit *vers* par *cap al*, égratigne à son tour la grammaire lorsqu'il emploie le passé défini composé *va semblar* pour le passé indéfini *a paru*.

Vers 13

A commet deux fautes graves dans ce vers : la première, contre la grammaire, en traduisant l'imparfait *je lui tendais* par le présent *vull allagar* ; la seconde, contre le sens, en exprimant l'idée de *vouloir* qui n'est pas contenue dans le texte.

De son côté, B traduit ce même imparfait *je lui tendais* par le passé défini simple *li allargui*. C'est là une faute aussi grossière que la précédente.

Nous préférons la traduction C qui conserve la forme de l'imparfait roussillonnais *paravi* dont le sens n'est peut-être pas très exact, et qui adopte la jolie expression *per mor* pour traduire le mot *pour*.

Vers 14

Ici encore les trois traducteurs sont en désaccord sur la forme du verbe. A traduit le passé indéfini *j'ai trouvé* par le présent *trobo*

(et encore faudrait-il dire *trobi*, en roussillonnais) ; B traduit par le passé indéfini et C par le passé défini composé. La correction exige l'emploi du passé indéfini.

A et B traduisent *mais* par *peró* qui n'est plus guère employé en Roussillon. C est plus roussillonnais avec *mes*.

Nous devons constater aussi que A n'a pas traduit l'idée de *mélange*. Les mots *massa horrible* ne traduisent pas du tout *horrible mélange*.

B et C sont plus heureux avec les expressions *horrenda mescla* et *mescla horrorosa*. Il est cependant regrettable que B, pour les besoins de la rime ait eu recours à une inversion.

Vers 15

C'est encore pour les besoins de la rime que A n'a pas du tout traduit les mots *meurtris et traînés dans la fange*, qui cependant font peinture. Il faut avouer que c'est très regrettable.

Mais ce n'est pas seulement la rime qui joue de mauvais tours à ceux qui essaient de traduire des *vers français* en *vers catalans*. Nous voyons ici le mot *sang* qui ne devrait venir qu'au vers suivant. Pourquoi A l'a-t-il donc employé ? Pour deux raisons : d'abord parce que le rythme du vers l'exigeait et ensuite parce que le mot *massa* du vers précédent n'exprimant pas le *mélange*, il fallait à tout prix mélanger le tout (*ossos, carn* et *sang*) pour s'excuser auprès du lecteur d'avoir oublié la *fange*.

B et C n'ont rien négligé dans leurs traductions. Nous reprocherons cependant à C d'employer, pour traduire les idées de *traîner* et de *fange*, deux adjectifs qualifiant un nom trop éloigné (mescla). Ce qui fait encore mieux ressortir cette faute c'est précisément l'adjectif *macats* placé immédiatement devant *rossegada y fangosa* et qualifiant *ossos y carns*. Il paraît extraordinaire que trois adjectifs qui se suivent ne qualifient pas les mêmes noms.

Vers 16

B et C suivent le texte de très près. Leurs traductions ne diffèrent que par le dernier mot. Il s'agit de savoir laquelle des deux expressions *membres afeats* ou *membres aixafats* rend mieux l'horreur qu'a voulu exprimer Racine par le mot *affreux*. Quant à A,

nous le trouvons encore gêné par le mot *sang* contenu dans le texte. Ne pouvant le traduire, puisqu'il l'a déjà mis dans le vers précédent, il tourne la difficulté en le remplaçant par le qualificatif *sangrents* qui ne traduit pas *pleins de sang* avec autant d'exactitude et de force que l'expression *bruts de sanch*, employée par B et C.

Disons enfin que *pellingots* pour *lambeaux* nous paraît de beaucoup préférable à *pedassos*.

Vers 17

A traduit l'imparfait *se disputaient* par le présent.

C emploie l'imparfait *se bregaven* probablement parce que *se disputaven* contient une syllabe de plus.

B est ici plus habile que les deux autres : En reportant le verbe à la fin du vers sous la forme de participe passé, il obtient la rime en *ats*, et si ce n'était l'idée exprimée par la préposition *entre* qu'il place au commencement du vers alors que Racine la place à la fin, on pourrait dire que l'ordre des mots a été fidèlement suivi.

❖ ❖ ❖

En somme, chacune de ces traductions a du bon et du mauvais. Nous avons essayé de faire ressortir l'un et l'autre ; et si nous avons peut-être un peu trop insisté sur les fautes, bien excusables d'ailleurs, commises *sciemment* par les traducteurs catalans de Racine, c'est parce que nous avons vu là un excellent moyen de montrer la difficulté de la tâche entreprise par eux.

Louis Pastre, *instituteur*.

Extrait de Mil y un pensaments

Avants la vritat anava despullada ; avuy va tant abrigadeta que apenes se li veu lo nas.

Lo palau del vici té les portes com las reteras ; fácil la entrada, difícil la sortida.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Paul Naudo

Evêque de Nevers (1834-1842)
& Archevêque d'Avignon (1842-1848)

1. — *Formation ecclésiastique ; le professorat.*

C'est durant les mauvais jours de la tourmente révolutionnaire (22 octobre 1794) que vint au monde, dans le modeste village des Angles, en Capcir, Paul Naudo, futur archevêque d'Avignon. « Le nom qu'il avait reçu de la naissance aurait pu rechercher dans le monde un prestige qui ne laisserait pas d'éblouir ; son bisaïeul avait appartenu à la grande noblesse d'Espagne, sous le titre de duc de Vène (1).»

Quoique respectable, sa famille vivait dans une médiocre aisance : dans son enfance, Paul Naudo apprit à lire en gardant les troupeaux dans le bac de Llivia, la forêt de Font-Romeu et de la Matte.

Au sein du foyer domestique, vivait un de ses oncles, vétéran du sacerdoce de l'ancien régime. Celui-ci discernant les heureuses dispositions du jeune berger, lui enseigna les rudiments de la latinité, de concert avec deux autres enfants du village. Les progrès de l'adolescent furent si rapides qu'il ne tarda pas à devenir le second maître de ses condis-

(1) Abbé Voillot, *Oraison funèbre de Mgr Naudo, archevêque d'Avignon, prononcée le 7 juin* 1848 *dans la Métropole*, petit in-12, 35 pp.

ciples. A seize ans sa carrière des belles-lettres était déjà parcourue.

Obligé de se fixer à Carcassonne pour couronner ses études d'instruction secondaire, le brillant élève connut toujours les mêmes succès. Lors du concours d'admission au Grand-Séminaire il conquit le premier rang qu'il ne perdit jamais plus dans le cours de ses classes.

Au sortir de l'étude de la philosophie, Mgr de Laporte lui avait offert d'enseigner cette science aux élèves de son Grand-Séminaire. Par raison de santé, l'abbé Naudo ne put accepter les avances si flatteuses de ce pontife. Plus tard il se rendit aux désirs de son évêque, et durant six ans (1818-1824) enseigna successivement la philosophie et la théologie aux lévites des deux diocèses de Carcassonne et de Perpignan. L'abbé Naudo ne se renferma pas dans le cercle des seules sciences ecclésiastiques. La physique, la chimie, l'astronomie et la botanique avaient de l'attrait pour lui. Il suivit personnellement à l'Université les cours professés sur ces sciences exactes par des maîtres éminents, et rapportait ensuite à ses disciples le fruit de ses investigations et de ses labeurs.

II. — *Supérieur du Grand-Séminaire de Perpignan*

Le 19 novembre 1823, Mgr de Saunhac-Belcastel fut désigné par Léon XII pour occuper l'antique siège d'Elne resté sans titulaire depuis la mort de Mgr d'Esponchez (1801). Aux termes du concordat de 1817, le diocèse de Perpignan devait vivre de sa vie administrative, indépendante de celle de l'évêché de Carcassonne. Le nouveau pontife mit l'abbé Naudo, à peine âgé de trente ans, à la tête de son nouveau Grand-Séminaire, tandis qu'il appelait l'abbé Birotteau aux fonctions de vicaire-général.

Pour assurer le recrutement des vocations sacerdotales, l'abbé Naudo dut chercher un établissement qui abriterait

à la fois les élèves du Grand et du Petit Séminaire. Il jeta son dévolu sur un pensionnat d'instruction secondaire qui était établi à Prades dans les locaux d'un ancien couvent de Capucins. Un traité fut conclu en 1825 entre la municipalité pradéenne et l'administration épiscopale ; au mois d'octobre de cette même année le nouveau séminaire diocésain ouvrait ses portes aux lévites de Perpignan. Dès le 10 mai de l'année suivante, Mgr de Saunhac-Belcastel bénit et posa la première pierre d'un Grand-Séminaire sur l'emplacement de l'ancien cimetière de l'église cathédrale Saint-Jean. L'abbé Naudo y avait installé depuis peu de temps les élèves confiés à ses soins ; la révolution de juillet 1830 vint les en chasser brutalement. Une foule en délire s'était portée à cet établissement, avait enfoncé les portes, pillé les chambres, saccagé la chapelle et la bibliothèque.

Le calme revenu, l'abbé Naudo retourna à son poste d'honneur et de confiance. En 1831, Mgr de Saunhac le nomma vicaire-général. Une bulle de Grégoire XVI, du 30 septembre 1834, le préconisa évêque de Nevers, en remplacement de Mgr de Douhet d'Auzers, décédé le 9 février précédent. Sacré à Paris, le 9 novembre suivant, il fit son entrée solennelle à Nevers, le 11 décembre 1834.

III. — *Evêque de Nevers* (1834-1842)

En arrivant dans son diocèse, le nouvel évêque de Nevers ne tarda pas à conquérir les sympathies générales. Il y créa des œuvres qui témoignèrent à la fois de son zèle et de son activité. Les cadres du personnel ecclésiastique étaient composés en majeure partie de prêtres originaires de contrées voisines ou étrangères au Nivernais. Il parcourut lui-même les plaines et les montagnes boisées de cette région et multiplia les vocations sur son passage. En peu de temps il mit son diocèse au rang le plus distingué dans les états de services rendus à l'œuvre de la Propagation de la Foi. Il réta-

blit les conférences ecclésiastiques dans les doyennés, bâtit ou releva plus de cinquante églises ou chapelles. Grâce à son crédit et à ses libéralités, d'importantes réparations furent exécutées à la tour de la Cathédrale, ainsi qu'à quelques édifices religieux, remarquables par leur architecture.

La ville de Clamecy lui dut son salut dans une circonstance critique. En 1837, lors de l'apparition des nouveaux poids et mesures la cité s'était emplie de tumulte ; les habitants se refusaient à agréer l'innovation gouvernementale du système métrique. Le Préfet du département, un général de division, plusieurs brigades de gendarmerie, huit escadrons de cavalerie, un bataillon de ligne étaient sur les lieux où quatre mille rebelles s'étaient portés, attendant l'heure du marché. Pour calmer l'effervescence, on eut recours à la médiation de l'évêque de Nevers. Celui-ci alla le long des groupes, porta çà et là des paroles qui provoquèrent la confiance et abattirent les colères. Le conflit cessa, grâce à la puissance pacificatrice de la religion personnifiée dans le doux et aimable pontife.

L'année d'après, aux élections de 1838, Mgr Naudo eut à se jeter entre les armes déjà fumantes de deux duellistes. Sans son intervention, la préfecture de Nevers n'aurait revu le soir que le cadavre de son chef, ou un homme public couvert du sang d'un autre homme public. Le département se montra justement reconnaissant de tels services. Tous les ans, le Conseil général votait par une adresse à son évêque la gratitude du pays. Louis-Philippe lui avait aussi décerné la croix de la Légion d'Honneur.

IV. — *Archevêque d'Avignon* (1842-1848)

En récompense de huit années d'un si fécond épiscopat dans le diocèse de Nevers, la nonciature d'accord avec le gouvernement français éleva Mgr Naudo à la dignité archiépiscopale sur le siège d'Avignon. Préconisé le 31 août 1842,

Mgr Naudo arriva dans sa ville métropolitaine le 11 octobre de cette même année. « Sa figure était demeurée très jeune. Sous une chevelure abondante et poudrée à frimas, un large front, éclairé par des yeux brillants et rieurs qui illuminaient, d'un rayon d'intelligence et de douce malice, sa physionomie calme et grave. L'ensemble exprimait une bonhomie indulgente. Il parlait avec facilité, mais sans hâte. Le charme qu'il exerçait, même sur les moins bien prévenus, venait autant de son esprit vif, fécond en anecdotes, en mots heureux, en saillies inattendues, et en réparties pleines de finesse, que de sa nature morale. On le sentait épris du vrai et du bien. Il se passionnait en présence du beau qui lui était révélé et son ardeur était contagieuse, comme sa constante belle humeur était communicative. Le chanoine Voillot, qui avait longtemps vécu dans son intimité et dont le témoignage nous est, à ce titre, précieux, faisait de l'archevêque d'Avignon cet éloge : « Tous ceux qui l'approchaient aimaient à ne voir en lui que l'homme aimable et saint ; il y avait, en toute sa personne, comme un reflet des qualités du cœur qui effaçait toute autre idée, toute autre impression à son aspect (1). »

Le prélat métropolitain distribua sans compter les ressources de sa cassette entre la maîtrise de sa cathédrale, les lévites de ses séminaires, les écoles, les maisons de secours et les nécessiteux de l'archidiocèse. Il prit une part active au mouvement qui se dessinait en France, à cette époque, contre le monopole de l'enseignement universitaire. De concert avec ses suffragants, il adressa un *Mémoire au ministre de la Justice et des Cultes en faveur de la liberté d'enseignement.* Il est aussi l'auteur d'une *Défense des religieuses hospitalières de Saint-Joseph d'Avignon.* La collection de ses mandements, lettres pastorales ou circulaires s'élève au chiffre

(1) Abbé Colomer, *Vie de l'abbé Jean-François Metge,* Perpignan, Joseph Payret, in 8°, 1903, p. 23.

de quarante-huit opuscules ; dans ce nombre vingt-cinq furent publiés à Nevers et ving-trois à Avignon (1).

Le jour de Pâques, 23 avril de l'année 1848, Mgr Naudo succomba, sur l'autel, à une attaque d'apoplexie, vers la fin de la messe pontificale qu'il célébrait à Notre-Dame des Doms, son église métropolitaine. On grava sur son tombeau l'inscription suivante, résumé fidèle de sa carrière et de ses vertus :

Hic resurrectionem expectat
Illustr. et reverendiss. in Christo pater
Paulus Naudo,
Avenionensis archiepiscopus, domo Ruscinonensis.
Vix trigesimum annum agens seminario
suæ diœcesis præpositus,
Episcopus primum Nivernii, postea ad hancce
sedem translatus,
Doctrinâ pietate cœterisque virtutibus clarus.
Die sancto Paschæ XXIII mens. april.
Anno MDCCCXLVIII
Sacra solemniter peragens,
Post sumptam quasi in viaticum propriis
manibus communionem,
Velut fulmine tactus, ex animis cecidit,
Omni populo circumstante, attonito et lugente.
Vixit annos LIII, mens. VI.
Beati qui in Domino moriuntur.

Le tableau sur lequel sont reproduits les traits de Mgr Naudo (2), au Musée de Perpignan, est l'œuvre du peintre Billet. Il a été exécuté d'après une lithographie du roussillonnais Jacques Llanta.

Abbé Jean Capeille.

(1) *L'Episcopat français depuis le Concordat jusqu'à la Séparation*, grand in-8°, Paris, librairie des Saints-Pères, 83, rue des Saints-Pères, 1907, pages 405 (Nevers) et 95 (Avignon).

(2) Ses armes étaient : d'azur à un ancre d'argent, au chef cousu de gueules, chargé de trois croix pattées et arrondies d'argent, avec la devise en exergue : *In te Domine speravi.*

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Barcelone, tipografia de « l'Avenç » 1908.

Observacions de Sant Féliu de Guixols.

Tel est le titre du volume grand in-8° luxueusement présenté, qui nous a été envoyé par l'observatoire de Sant Féliu de Guixols. Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première concerne la Climatologie de la partie Nord-Est de la Catalogne, Roussillon compris. Ce travail est similaire à celui que publie chaque année la Commission météorologique du département des Pyrénées-Orientales. Il est le complément indispensable pour tous les Roussillonnais qui s'intéressent à la Climatologie de la région Catalane.

La deuxième partie est une synthèse de toutes les observations faites de 1898 à 1905 sur la variation des différents éléments météorologiques. Elle montre notamment l'influence de la chaîne des Albères et du Canigou sur le régime climatérique de la Catalogne.

L'Appendix, ou troisième partie, relatif à la pluviométrie, est particulièrement suggestif à ce point de vue : des cartes d'une lecture facile montrent d'une façon très claire l'influence des saisons sur la répartition des pluies et leur variation avec l'altitude et l'exposition.

C'est un travail très consciencieux qui fait le plus grand honneur à l'auteur D. Rafel Patxot y Jubert.

Annales de l'A. du Collège.

Nous lisons dans cette revue un excellent article de notre confrère M. Calmette, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon, sur l'histoire provinciale.

M. Calmette nous annonce une bonne nouvelle : la publication, aux frais du Conseil Général de la Côte-d'Or, d'une *Histoire de la Bourgogne*, par M. Arthur Kleinclausz, ancien professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.

En 1904, le Conseil Général de la Côte-d'Or, sur la proposition de M. François Carnot, député, émettait le vœu « que des notions d'histoire provinciale fussent données aux élèves de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire ».

Mais le Conseil Général de la Côte-d'Or ne s'est pas contenté d'émettre ce vœu : il a voté une somme destinée à payer l'impression d'un Manuel « destiné à être placé entre les mains des maîtres et maîtresses de l'enseignement primaire et des professeurs de l'enseignement secondaire... et en même temps à servir de livre de lecture et de livre de prix pour les élèves ». Ce manuel, l'*Histoire de la Bourgogne*, vient de paraître chez Hachette.

M. Calmette termine ainsi :

« Un *précédent* existe. Mon souhait, en le faisant connaître, sera qu'il fasse

penser et qu'il suscite aux initiateurs bourguignons des imitateurs. »

Le Conseil Général des Pyrénées-Orientales aura-t-il « le même souci agissant et efficace » de l'Histoire du Roussillon ? et verrons-nous bientôt entre les mains des maîtres et des maîtresses le « manuel » qui fera revivre « le passé catalan « avec ses gloires et ses épreuves », manuel illustré de gravures et « agrémenté de récits puisés aux meilleures sources » ? Nous le désirons ardemment.

Sota Montjuic.

J. V. Colominas vient de publier un ouvrage original qu'il intitule *Sota Montjuic* et où il met en scène des *gitanos*. Le plus curieux, c'est qu'il emploie leur langage, le *caló* et le *gitano*. Le livre se termine par deux lexiques catalan-gitano et caló-catalan, tous les deux très intéressants. C'est ainsi que nous apprenons, par exemple, que le mot catalan *agafar* correspond au mot gitano *ustilà* et au mot caló *atanyà*.

Sota Montjuic est un livre à lire. Les mœurs des gitanos y sont décrites par un homme qui a vu ces gens-là de très près.

En vente à l'*Avenç*, rambla de Catalunya, 24, à Barcelone.

El Poble catala

Voici une appréciation sur la langue française. Elle est du jeune et déjà célèbre écrivain catalan Manuel de Montoliu, qui étudie en ce moment à l'Université de Halle. Je l'extrais d'un article du *Poble catalá*.

« Oh ! la llengua francesa !... Mai se comprén quanta arriba a esser la virtut d'universal simpatia que com pura sava d'humanitat brolla de l'entranya d'aquesta llengua insubstituible, com quan un se troba en una assamblea cosmopolita : llavors aquesta llengua, la més humana de les llengües humanes (perdonis la frase en gracia a l'intenció ab que la dic), puja espontàniament als llavis, y les altres llengües emmudeixen respectuosament al fons de tots els cors, sentintse instruments d'expressió espiritual poc dotats de forsa d'universal expansió.

« Y ara pregunto de passada, y que 'm perdonin els esperantistes, quina llengua artificial o científica podrà mai crearse que estigui dotada d'aquesta virtut íntima, innata de cosmopolitisme, o millor seria dir, d'humanisme que posseeix la llengua francesa, colocada en la justa confluencia de les llengües llatines y les germàniques que divideixen en dues grans families les llengües parlades pels pobles més civilisats de la terra ? Per qué hem de inventar una màquina, si tenim ja un organisme viu ab totes les condicions per poder complir l'ideal d'una universal comprensió entre 'ls homes ? Per qué 'ns hem de capficar en cercar la clau d'un problema, si ja la tenim a les mans y el problema està resolt ? L'humanitat ha deixat de esser una Torra de Babel d'ensà que va descobrir en la llengua francesa la màxima potencia d'irradiació de simpatia humana que mai cap altre pugui posseir. »

L'Echo de France

L'*Echo de France*, 30, rue Jacob, Paris, ouvre un concours littéraire (prose et poésie) et éditera à ses frais en volumes les œuvres des lauréats.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 28 15 Avril 1909.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

Penediment (1)

Quant poch han durat, mon cor,
Tes passades alegries !
Dels fasteigs y de l'amor
Quant curts han sigut los dies !

Jo'm pensava, trist de mi !
Que aqueix temps may finiría,
Que de la vida'l camí
Sempre mès planer sería ;

Que guarderíen les flors
Ab que cenyía ma testa
Sos perfums y sos colors
En una perenna (2) festa ;

Y que'l nectar exquisit
Que mon seny (3) embadalía (4),
Ab delicia assaborit,
Aspre may se tornaría.

Tras de les flors han vingut
Espines y mès espines ;
Tras del néctar he begut
Unes amargues metzines (5).

Antoine Puiggari.

(1) Repentir ; (2) continuelle ; (3) raison ; (4) imp. du verbe *embaladir*, charmer, ravir, transporter ; (5) Médecine, poison, venin.

NOTA. — Nous donnerons les notes obtenues aux 12 concours mensuels fin décembre 1909.

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique, avant le 10 de chaque mois.

Pages choisies

Autant Mossen Costa, que nos lecteurs connaissent déjà (1), discipline son inspiration, autant Joan Maragall s'y abandonne sans réserve, dans son horreur de la rhétorique et des artifices de versification. C'est l'indépendance même, et c'est aussi parfois le désordre et l'étrangeté. Mais on ne peut lui refuser la puissance, la chaleur, la facilité, l'élan, qui ne vont pas d'ailleurs chez lui sans quelque délicatesse, — toutes qualités enfin auxquelles il doit d'être l'un des meilleurs poètes de la Catalogne. Et, s'il se pose en une sorte de révolutionnaire dans la poésie catalane du jour, il représente aussi un effort très louable vers une forme d'art plus simple, plus sincère, plus dégagée enfin des étroites et opprimantes conventions.

Nous avons choisi, dans l'un des meilleurs recueils du poète, les quelques vers suivants que nos lecteurs goûteront comme ils le méritent.

La vaca cega (2)

Topant de cap en una i altra soca,
avançant d'esma (3) pel camí de l'aigua,
se'n ve la vaca tota sola. Es cega.
D'un cop de roc llençat am massa traça,
el bailet (4) va desferli un ull, i en l'altro
se li ha posat un tel : la vaca és cega.
Ve a abeurar-se a la font com ans (5) solía,
més no amb el ferm posat d'altres vegades
ni am ses companyes, no : ve tota sola.
Ses germanes, pels singles, per les comes,

(1) *Revue Catalane*, 1907, p. 250 (nº du 15 août).
(2) *Poesíes* (Barcelona, tip. « L'Avenç », Ronda Universitat, 4, 1895).
(3) Par routine, par habitude.
(4) Jeune gardien.
(5) Avant, auparavant.

pel silenci dels prats i en la ribera,
fan sonar l'esquellot, mentres pasturen
l'herba fresca á l'etzar... Ella cauría.
Topa de morro en l'esmolada pica
i recula afrontada ; peró torna,
i abaixa'l cap á l'aigua, i beu calmosa.
Beu poc, sens gaire set. Després aixeca
al cel, enorme, l'embanyada testa
amb un gran gesto tragic ; parpelleja
sobre les mortes nines (1), i se'n torna
orfe (2) de llum sota del sol que crema,
vacilant pels camins inoblidables,
brandant llanguidament la llarga cua.

Joan Maragall.

(1) Prunelles.
(2) Privée de.

LES VINYES DE BANYULS

(SONET)

O Vinyes de Banyuls, serra amunt enlayrades !
Als repetells del sol, de la mar á Cosprons,
Vostres rabasses tan rében ruhents petons
Que'ls trulls á la tardor perfuman les ayrades !

Xerrican aquest vi, gronxats per les zumzades
Els valents pescadors, els avis dels ascóns
Y les nines que van, boy refilant cansons,
Pèl sorral recusint les velas esquinxades.

Tots al celler tenim en un fresch reconet,
Am l'aixeta posada y'l doill de fustet,
La polsosa boteta hont nián les aranyes.

Veniu : sobre del front alsant nostres porrons,
Xerrits farem com els pastors de les montanyes,
Per honrar vostre raig, o vinyes de Cosprons !

El Refilayre de Carença.

L'Orthographe Catalane Moderne

(Système de l'Avenç)

Le Roussillon catalanisant ne saurait se désintéresser du grand mouvement littéraire de la Catalogne espagnole. Quoi que nous pensions de l'antagonisme des langues catalane et castillane, nous devons convenir qu'il est bien difficile de cultiver notre idiome maternel sans se reporter avec regret vers l'époque où il n'y avait réellement pas de Pyrénées ; et, une fois le courant remonté jusqu'à cette bifurcation, comment ne pas comparer au petit ruisselet où nous buvons tant bien que mal le superbe fleuve grossissant de jour en jour de l'autre côté des monts ?...

Si une langue peut être une arme servant à lutter contre l'oppresseur, le culte d'une langue plus ou moins dégénérée n'est pas une marque d'antipatriotisme. Les félibres l'ont bien prouvé, le grand Mistral en tête. Il en est d'un idiome comme d'un art : musique, sculpture, peinture. Le temps n'est plus où l'on sifflait Wagner parce que antifrançais. Nous est-il moins aisé d'exalter la France en catalan roussillonnais qu'il peut l'être à certains de maudire en catalan espagnol la tyrannie castillane ?

Aussi faut-il encourager hardiment l'étude du catalan moderne, sans hésiter à donner comme modèles des écrivains comme Verdaguer, Guimerá, Costa, Catalá et Maragall. Et, cela faisant, on ne poursuit pas la moindre abdication de notre originalité roussillonnaise. Ces classiques nous remémoreront une langue oubliée et nous en apprendront les mots, les locutions modernes, qui, pour n'être pas usités chez nous, n'en sont pas moins parfaitement conformes à notre génie. A notre tour, nous apporterons à ce beau patrimoine notre humble contribution avec les formes particulières en usage dans la plaine et les diverses vallées du département.

Voilà ce que nous avons à gagner à faire cause commune avec les catalanisants d'Espagne. Quelques-uns des nòtres l'ont bien compris. Sans parler des regrettés Talrich et Pépratx qui prè-

chèrent d'exemple en écrivant le catalan de Verdaguer, nous avons vu des compatriotes indiquer les modèles d'une façon plus claire : le Pastorellet a fait, dans sa *Garbera catalana*, une belle place aux maîtres reconnus à Barcelone. Jules Delpont l'a imité dans ses *Flors rosselloneses*. Il ne peut pas y avoir de meilleure méthode d'enseignement que cet éclectisme qui fait fi des querelles de clocher, à condition toutefois de ne pas attacher trop d'importance à des formes roussillonnaises par trop bâtardes.

Voilà remise sur le tapis la question de l'enseignement du catalan, un des rêves les plus caressés par notre Revue. Or, pour enseigner une langue, il faut une orthographe. Quelle orthographe prendre ? Les anciens se préoccupaient bien de cela ; les auteurs, écrivant pour peu de lecteurs et instruits, savaient qu'ils seraient toujours compris. Aujourd'hui il faut une orthographe. C'est chose nouvelle en Roussillon. Mais en Espagne ? Hélas ! on y patauge encore. Déjà, il y a 25 ans, Verdaguer n'orthographiait pas comme Guimerá. Les éditeurs barcelonais suivaient le caprice ou l'ignorance des auteurs ; Majorquins et Valenciens écrivaient aussi à leur guise. On voulut réglementer, et l'Académie des Belles-Lettres dit son mot. La question n'a pas plus avancé que chez nous, tout dernièrement, pour le français.

Cependant une librairie s'est résolue à se faire son orthographe à elle, orthographe raisonnée, savante dans ses principes, assez simple comme résultats. Il s'agit de « l'Avenç ». Comme, à l'heure présente, cette maison, indépendamment d'un grand nombre d'ouvrages plus ou moins luxueux, a déjà publié une centaine de chefs-d'œuvre catalans ou traduits de langues étrangères comme base d'une bibliothèque populaire à bon marché, il paraît opportun de rechercher si les Roussillonnais ne pourraient pas tirer parti de cette orthographe qui n'est ni archaïque ni fantaisiste. En voici les particularités (1).

VOYELLES. — *A et E atones se prononçant de la même façon.* — Les pluriels féminins s'orthographient *es : les cases*. Il en est de même, dans les verbes, des terminaisons atones qu'on écrit *es*, *em*, *eu* et *en : miraves*, *miràvem*, *miràveu*, *miraven* ; il faut remar-

(1) Les ouvrages de philologie qui ont servi pour cette étude sont : l'*Abrégé de Grammaire catalane*, de Foulché-Delbosc, la *Contribució a la Gramatica*, de Pompeu Fabra, *Tractat d'ortografia* du même.

quer que, seules, les terminaisons *es* et *en* ont brèves, ce qui évite d'accentuer la syllabe précédente, comme elle l'est avant *em* et *eu*.

Ainsi *es* et *en*, quand ils seront accentués en prononciation devront l'être effectivement : *mirés*, *entén*.

Ces terminaisons en *e*, atone ou tonique, donnent lieu aux graphies suivantes (en soulignant la syllabe tonique) : mi*res*, mi*rés* ; *mira*rem, *mirà*rem ; *mira*reu, *mirà*reu ; mi*ren*, ent*én*.

En tout ceci, l'emploi de l'*e* au lieu de *a* est un retour à l'orthographe ancienne.

En dehors de ces cas, l'Avenç paraît ne déterminer l'emploi de *a* ou *e* que d'après le mot simple (*peuet* de *peu* ; *blauet* de *blau*), ou d'après l'étymologie latine. Encore cette étymologie induit-elle en erreur dans des mots comme *aixam* de *examen*, *aixovar* de *exovarium*, *treball* de *travallum*, *nedar* de *natare* ; *orgue* de *organum*.

O et *U*. — La même difficulté existe pour *O* et *U*. L'étymologie latine, sur laquelle se base l'Avenç, est souvent en défaut. Ainsi *U* latin a fourni un *O* en catalan dans une quantité de mots : *bedoll*, *boca*, *broma*, *brètol*, *colom*, *coll*, *correr*, *cobejar*, *cobdiciós*, *circol*, *comble*, *dolç*, *escrupol*, *evori*, *foca*, *feconda*, *gola*, *gota*, *genoll*, *immonda*, *jorn*, *jóve*, *llagosta*, *llop*, *non*, *oncle*, *ombra*, *onze*, *ploma*, *porpra*, *rodó*, *sadollar*, *segon*, *sobte*, *sore*, *soberc*, *sòcol*, *sord*, *sospir*, plusieurs formes du verbe *esser*, *tèrtol*, *trèmol*, *títol*, *torbar*, *torre*, *tossir*, *triomf*, *udol*, *vergonya*, *volpell*, *vòlor*, *xarop*, etc...

Inversement *O* latin a donné *U* dans : *avi*, *budell*, *fulla*, *jugar*, *lluny*, *muntar*, *ubac*, *vuit*, etc.

D'ailleurs *O* catalan provient parfois de *u* ou de *e* : *escàndol* de *scandalum* ; *fonoll* de *feniculum*.

La distinction entre *a* et *e*, *o* et *u* se fera assez aisément en écriture si l'on suivait la prononciation valencienne qui a pour ces quatre voyelles les sons nets du castillan.

Avec le système exposé dans ces deux premiers articles, on obtient la liste ci-après de voyelles simples, naturellement atones dans une syllabe finale : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *en*, *es*, *os* et *us*.

Toutes les autres terminaisons à voyelle simple ou à diphtongue portent l'accent tonique sans qu'il soit nécessaire de l'écrire.

On ne met pas, non plus, l'accent sur les monosyllabes lorsqu'ils n'ont pas d'homonymes.

ACCENT TONIQUE. — Les voyelles *a*, *i* et *u* ne comportent qu'une sorte d'accent : grave pour *a* et aigu pour *i* et *u*.

Les voyelles *e* et *o* ont l'accent grave ou l'accent aigu, selon leur prononciation. Les Barcelonais savent prononcer ces voyelles ouvertes ou fermées. A Gérone on ne fait pas la distinction ; elle est également difficile pour nous, roussillonnais, qui n'avons qu'une sorte d'*é*, d'*i*, d'*o* et d'*u* ; si nous saisissons la nuance entre

sere (serein) et *seré* (je serai),
francès et *progrés*,
coprèn et *encén*,

nous ne la faisons pas sentir dans l'élocution.

L'accent sert à distinguer deux homonymes. On accentue les deux effectivement, quand il y a lieu.

són, ils sont — *sòn*, sommeil
bé, bien — *bè*, agneau
dó, qu'il donne — *dò*, do (mus.) / don
dóna, il donne — *dòna*, femme
fóra, je serais — *fòra*, dehors
béc, bec — *bèc*, je bois
bóta, tonneau — *bòta*, bottine
cóva, il couve — *còva*, grotte
Déu Dieu — *dèu*, { *dès* / *il doit* / *source*
jóc, couché — *jòc*, jeu
móc, morve — *mòc*, je meus
ós, ours — *òs*, os
mólt, beaucoup — *mòlt*, moulu
nét, petit-fils — *nèt*, propre
séc, sillon — *sèc*, sec
séu, sien — *sèu*, { *suif* / *cathédrale*
só, *sóc*, } je suis — { *sò*, bruit / *sòc*, sabot
vénc, *vénen*, } verbe venir — *vènc*, *vènen*, } verbe vendre
sóu, vous êtes — *sòu*, sou
etc., etc.

Lorsque l'un des homonymes est atone, il est évident qu'on accentue l'autre ou les autres :

mon, mon — *món*, monde
ma, ma — *mà*, main
mos, mes — *mós*, mesure
tos, tes — *tós*, toux
son, son — { *són*, ils sont / *sòn*, sommeil
sa, sa — *sà*, sain
te, te — { *té*, il tient / *tè*, thé
que, que — *què*, que...?
si, si (conj.) — *sí* { oui / soi
pel, pour le — *pèl*, poil
pels, pour les — *pèls*, poils
es, se — *és*, il est
mel, me le — *mèl*, miel
tel, te le — *tèl*, toile
sens, se nous — *séns*, sans

quer que, seules, les terminaisons *es* et *en* sont brèves, ce qui évite d'accentuer la syllabe précédente, comme elle l'est avant *em* et *eu*.

Ainsi *es* et *en*, quand ils seront accentués en prononciation devront l'être effectivement : *mirés, entén*.

Ces terminaisons en *e*, atone ou tonique, donnent lieu aux graphies suivantes (en soulignant la syllabe tonique : mi*res*, *mi*rés ; *mira*rem, *mirà*rem ; *mira*reu, *mirà*reu ; mi*ren*, *ent*én.

En tout ceci, l'emploi de l'*e* au lieu de *a* est un retour à l'orthographe ancienne.

En dehors de ces cas, l'Avenç paraît ne déterminer l'emploi de *a* ou *e* que d'après le mot simple (*peuet* de *peu* ; *blauet* de *blau*), ou d'après l'étymologie latine. Encore cette étymologie induit-elle en erreur dans des mots comme *aixam* de *examen*, *aixovar* de *exovarium*, *treball* de *travallum*, *nedar* de *natare* ; *orgue* de *organum*.

O et *U*. — La même difficulté existe pour *O* et *U*. L'étymologie latine, sur laquelle se base l'Avenç, est souvent en défaut. Ainsi *U* latin a fourni un *O* en catalan dans une quantité de mots : *bedoll, boca, broma, brètol, colom, conill, correr, cobejar, cobdiciós, circol, comble, dolç, escrupol, evori, forca, feconda, gola, gota, genoll, immonda, jorn, jóve, llagosta, llop, món, oncle, ombra, onze, ploma, porpra, rodó, sadollar, segon, soble, sobre, scberc, sòcol, sord, sospir*, plusieurs formes du verbe *esser, tèrbol, trèmol, titol, torbar, torre, tossir, triomf, udol, vergonya, volpell, voltor, xarop*, etc...

Inversement *O* latin a donné *U* dans : *avui, budell, fulla, jugar, lluny, muntar, ubac, vuit*, etc.

D'ailleurs *O* catalan provient parfois de *a* ou de *e* : *escàndol* de *scandalum* ; *fonoll* de *feniculum*.

La distinction entre *a* et *e*, *o* et *u* se ferait assez aisément en écriture si l'on suivait la prononciation valencienne qui a pour ces quatre voyelles les sons nets du castillan.

Avec le système exposé dans ces deux premiers articles, on obtient la liste ci-après de voyelles simples, naturellement atones dans une syllabe finale : *a, e, i, o, u, en, es, is, os* et *us*.

Toutes les autres terminaisons à voyelle simple ou à diphtongue portent l'accent tonique sans qu'il soit nécessaire de l'écrire.

On ne met pas, non plus, l'accent sur les monosyllabes lorsqu'ils n'ont pas d'homonymes.

ACCENT TONIQUE. — Les voyelles *a*, *i* et *u* ne comportent qu'une sorte d'accent : grave pour *a* et aigu pour *i* et *u*.

Les voyelles *e* et *o* ont l'accent grave ou l'accent aigu, selon leur prononciation. Les Barcelonais savent prononcer ces voyelles ouvertes ou fermées ; à Gérone on ne fait pas la distinction ; elle est également difficile pour nous, roussillonnais, qui n'avons qu'une sorte d'*é*, d'*i*, d'*o* et d'*u* ; si nous saisissons la nuance entre

serè (serein) et *seré* (je serai),
francès et *progrés*,
comprèn et *encén*,

nous ne la faisons pas sentir dans l'élocution.

L'accent sert à distinguer deux homonymes. On accentue les deux effectivement, quand il y a lieu.

són, ils sont — *sòn*, sommeil
bé, bien — *bè*, agneau
dó, qu'il donne — *dò*, { do (mus.) / don
dóna, il donne — *dòna*, femme
fóra, je serais — *fòra*, dehors
béc, bec — *bèc*, je bois
bóta, tonneau — *bòta*, bottine
cóva, il couve — *còva*, grotte
Déu Dieu — *dèu*, { dix / il doit / source
jóc, couché — *jòc*, jeu
móc, morve — *mòc*, je meus
ós, ours — *òs*, os
mólt, beaucoup — *mòlt*, moulu
nét, petit-fils — *nèt*, propre
séc, sillon — *sèc*, sec
séu, sien — *sèu*, { suif / cathédrale
só, *sóc*, } je suis — { *sò*, bruit / *sòc*, sabot
véns, *vénen*, } verbe venir — *vèns*, *vènen*, } verbe vendre
sóu, vous êtes — *sòu*, sou
etc., etc.

Lorsque l'un des homonymes est atone, il est évident qu'on accentue l'autre ou les autres :

mon, mon — *món*, monde
ma, ma — *mà*, main
mos, mes — *mós*, morsure
tos, tes — *tós*, toux
son, son — { *són*, ils sont / *sòn*, sommeil
sa, sa — *sà*, sain
te, te — { *té*, il tient / *tè*, thé
que, que — *què*, que...?
si, si (conj.) — *sí* { oui / soi
pel, pour le — *pèl*, poil
pels, pour les — *pèls*, poils
es, se — *és*, il est
mel, me le — *mèl*, miel
tel, te le — *tèl*, toile
sens, se nous — *séns*, sans

vos, vous — *vós*, vous *tem*, te me — *tém*, il craint
(*Deu vos guard*) (*Sóu vós.*) *pera*, pour — *pèra*, poire
se, se — *sé*, je sais etc., etc.
la, la — *là*, la (musique)

L'Avenç n'emploie pas l'accent pour indiquer un déplacement de la tonique, d'une syllabe vers la gauche, et écrit :

repetia et *comedia* ; *estic* et *artistic*.

Cela peut embarrasser un novice.

Cependant, de deux mots identiques, il accentue celui qui finit en dactyle :

ànima, âme — *anima*, il anime
càrrega, charge — *carrega*, il charge
súplica, supplique — *suplica*, il supplie

sauf pour la terminaison *ia* qu'il considère comme naturellement brève, de sorte qu'il écrit :

desgracia, la disgrâce — *desgracia*, il disgrâcie.

Y. — Cette lettre est remplacée partout par *i* et ne subsiste plus que dans la consonne nasale *ny*.

CONSONNES. — *B* et *V*. — On sait que la prononciation de ces deux consonnes est identique en Catalogne. A Valence on fait bien la distinction, et cela pourrait aider, encore plus que l'étymologie, à fixer l'orthographe douteuse. Il semble pourtant que l'Avenç suive des règles, mais savantes, comme toujours.

On peut dire que *b* n'est employé que :

1° Au commencement des mots ou, plus exactement, des radicaux, quand le mot latin a un *b* : *batre*, *combatre*.

Exception : *buid*, de *viduum*.

2° Dans le corps des mots et précédé ou suivi d'une voyelle ou des consonnes *L* ou *R*, quand le mot latin a un *P* : *abella*, *bisbe*, *cabeça*, *cabra*, *cabre*, *ceba*, *cobert*, *cobla*, *doble*, *esbargir*, *llebre*, *nebot*, *pebre*, *pobre*, *poble*, *pubill*, *rabe*, *rabent*, *rabeu*, *riba*, *rebost*, *rebutjar*, *rebre*, *rublir*, *saber*, *sabata*, *sabó*, *saba*, *sabor*, *sebollir*, *sobre*, *sobec*, *stibe*, *tebi*, *timbal*, *ubac*, etc.

Il y a pourtant des exceptions et le *B* provient d'un *B* latin dans : *abet*, *alba*, *adobar*, *babau*, *balba*, *cabana*, *cubell*, *dèbil*, *esbarser*,

mòbil, pàbol, prèbere, rabaça, rabiã, robar, rabec, rebel, robust, sobte, viburne, etc. et les mots savants *tribut, prohibir,* etc.

Quant au *V*, il provient de *B* ou *V* latin ; mais il y a aussi des exceptions : *meva, teva, seva,* de *mea, tua, sua ; avant,* de *apud ante ; llavores,* de *illas horas ; plavia, plovia,* de *placebat, pluebat ; covart* de *codardia ; hereva* de *heredem ; vuit* de *octo,* etc.

Notons, au sujet du *B*, que, placé devant *L*, il tend à se prononcer *P*, de sorte que la prononciation retourne à la consonne latine ; ainsi, on dit presque *pople, copla, dople ;* et semblablement *estaple, possiple...,* quoique le latin ait ici un *B*. Cela paraît être une exception à la double règle de formation du catalan, laquelle veut :

Que les consonnes dures latines soient adoucies dans le corps des mots et que les douces soient durcies à la fin (nous constaterons cela plus loin à propos de *C, G, D* et *T*).

La conjonction *ab* (avec) était écrite auparavant par l'Avenç *am* devant une consonne et *amb* devant une voyelle. Aujourd'hui, il l'a uniformisée en *amb*.

C ou G final. — L'Avenç supprime l'*b* qui accompagnait la consonne finale *c*, et écrit : *crec, visc, roc, duc.*

Il écrit toujours *c* après une voyelle, même quand les dérivés ont *g : drac, grec, llampec, abric, dic* et les verbes à indicatif en *c*. Exception est faite pour les mots savants qui conservent la consonne étymologique : *proleg, anthropofag, vermifug, demagog, equivoc,* etc.

Après une consonne, il écrit *c* ou *g*, suivant l'étymologie latine : *fang, sang, areng, oblong, diftong, llarg, amarg,* et *banc, verdanc, blavenc, arc, parc, circ, porc, turc, bosc, fresc, fosc, disc, musc,* etc.

La raison pourrait en être que la syllabe est moins brève, moins sèche quand les sons *c* ou *g* viennent après une consonne, de sorte qu'il y aurait alors quelque possibilité de faire la distinction entre ces deux sons.

Quoi qu'il en soit, tout cela est un peu trop savant ; et ne serait-il pas préférable d'écrire *c* dans tous les cas, comme le font beaucoup d'auteurs ?

D ou T final. — Les règles ressemblent aux précédentes.

Après une voyelle simple, on écrit toujours *T*, alors même que

les dérivés ont *D : marit, nebot, fret...* Exception pour les mots savants : *multitud, habitud,* à côté de *virtut, joventut* et même *espessitut, magnitut,* etc. ; *solid, liquid, acid, arid, esplendid, livid, fluid, quadruped, retrograd, period ;* et *credit, incognit, inedit,* etc.

Quand les sons *D* ou *T* viennent après une *R* ou une diphtongue, la syllabe est moins martelée ; la nuance entre les deux sons peut être faite ; c'est la raison (nous le pensons, du moins) qui a décidé l'Avenç à suivre l'étymologie latine et à écrire : *tard, covard, verd, bord, absurd, llard,* el *sord, perd, buid ;* à côté de *fart, part, port, quart,* la *sort, curt, surt* de *sortir, cuit.*

Après *L, N* ou *S,* la dentale ne s'entend presque pas. L'étymologie amène à écrire presque toujours *T,* particulièrement dans *tant* et *quant,* de *tantum, quantum.* Si le latin a un *D* on ne l'écrit pas : *quan,* de *quando ; fecon, món, gran, segon,* etc. Exception : *on,* de *undè,* devant une consonne et *ont* devant une voyelle (1).

On peut assimiler à cette dernière règle la chute du *D* à l'indicatif et à l'imparfait des verbes en *andre, endre, ondre* et *oldre.*

Il y a lieu, en définitive, de faire la même remarque que pour *C* et *G :* il serait si simple de mettre un *T* dans tous les cas.

SIFFLANTE. — L'Avenç a repris la lettre ç qu'employèrent Aguiló et Verdaguer ; il s'en sert, au lieu de *s* ou *ss,* lorsque la consonne latine, qui a donné la sifflante catalane, n'est pas *s : calçar* de *calceare ; plaça* de *platea ; força* de *fortia ; braç* de *brachium ; llaç* de *laqueum,* etc.

Ainsi réapparaît, le cas échéant, dans le corps des mots, le *c* sifflant étymologique latin qui avait été conservé par tous les auteurs au commencement des mots : *ceba, cedre, cegar, cel, celar, cella, cendra, cent, cera, cercar, cert, civada, cigala, cigne, cim, cintura, circol, cirera, ciri, cistell, ciutat,* etc.

D'ailleurs, le *c* provenant d'une autre consonne latine que *c* existe aussi au commencement des mots : *cinc,* de *quinque.*

L'Avenç écrit : *ciencia,* mais *escena.*

Double L. — Quand cette consonne est mouillée, l'Avenç lui conserve la graphie *LL.* Dans le cas contraire, il sépare les deux *L*

(1) Dans ses derniers volumes, l'Avenç orthographie uniformément *ont.* Pompeu Fabra donne, comme autre exception, les participes présents qu'il tire des gérondifs latins en *ndum.*

par un trait d'union (*il-lustre*) ou il ne met qu'une *L* (*ilustre*) ; le choix paraît laissé au gré de l'auteur.

H. — Cette consonne, toujours muette, n'est conservée que lorsqu'elle existe en latin (mots savants, en général). Ainsi l'Avenç écrit même : *hardit*, hardi.

L'*H* est supprimée dans les cas où elle séparait des voyelles et servait à éviter une diphtongue ou à remplacer une consonne étymologique. Ainsi, on écrit : *plaer*, *pair*, *oir*, *posseir*, *beneit*, *plauen*, *riuen*, *ouen*, *raó*, etc.

L'emploi de l'accent tonique aide parfois à la clarté : *oía*, *veína*, *obstruíen*.

Le trêma est aussi employé, tantôt facultativement : *beneït* et *beneit*, tantôt obligatoirement : *creï*, que je crée ; *desmaïï*, que je me pâme.

Son ch. — L'Avenç a conservé l'orthographe *ix* après une voyelle. Il évite ainsi soit la confusion de prononciation avec le son *cs* : *aqueixa*, *sexe*, soit l'orthographe bizarre *secse* adoptée par certains.

Son gs ou cs. — L'Avenç l'écrit toujours comme en latin, ou à peu près. Etant donné le système d'orthographe adopté pour le son *ch* (*ix*), il n'y a de confusion que lorsque cette même graphie *ix* doit se prononcer *igs* ; mais il y a lieu de remarquer que ce son *gs* ou *cs* n'entre guère que dans des mots de formation savante ; nous le trouvons après *i* dans *fixar*, *afixe*.

Ainsi, l'Avenç orthographie avec *x* : *axioma*, *maximum*, *exacte*, *exercici*, *exordi*, *exuberant*, *executar*, *complexió*, *connexió*, *flexió*, *fluxió*, *luxe*, *sexe*, *circumflexe*, *paradoxa*, *hexagon*, *Saxonia*, avec *cc* : *protecció*, *traducció*, *acció*, *dicció*, *cocció*, *accent*, *acceptar*, *accelerar*, *accident*, *occident*, *succés*, *succint* et avec *xc* : *excedir*, *excitar*, *excentric*. Mots de formation populaire : *saccejar*, *sacçó* ; *llacsó*.

Son J en tête de syllabe. — L'Avenç ne pouvait faire autrement que d'adopter la graphie latine, à savoir : *g* devant *e* et *i* ; *j* devant *a*, *o* et *u*. Mais il a étendu cette règle aux dérivés des mots en *ja* et *jar* et aux verbes en *ejar* : *pluja*, *plugeta* ; *menjar*, *mengivol* ; *barrejar*, *barregem*, *barregis*. Dans les mots savants, c'est encore le latin qui guide ; ainsi : *projecte*, *projecció*, *objecte*, *conjectura*, etc.

La Magie en Roussillon

(SUITE)

« On est bien près de tout croire quand on ne croit rien ; on a « des devins quand on n'a plus de prophètes, des talismans et des « sortilèges quand on renonce aux croyances religieuses. »

Nos bons villageois ne se font pas faute de justifier ces paroles de Châteaubriand.

Que le lecteur demande au premier paysan venu s'il n'existe pas des moyens de défense contre les mauvais sorts ? — Si, répondra-t-il, autrement le diable serait aussi puissant que Dieu. Un sorcier ne peut jeter un sort qu'à la condition d'approcher son ennemi d'assez près. L'essentiel est donc de ne pas aller chez le sorcier, de ne pas lui parler et de se tenir à vingt pas au moins de sa personne, surtout les mercredis, les vendredis, durant le carême, et tous les jours de l'année tant que l'*Angelus* du soir n'est pas sonné. Dans les circonstances où la rencontre d'un sorcier est inévitable et fatale, il suffit de faire le signe de la croix de la main gauche pour être à l'abri de ses maléfices.

« No hi ha res tant poderós per se salvar de las bruixas com lo benehit, contra ell res hi poden, dit M. Maspons ; per aixó hi ha la costum de posar una creu de palma, ó ram de llorer del dia dels Rams à la porta ó finestra de la habitació ; mes lo medi lo més vulgar es de se procurar un amulet. »

L'amulette ! voilà la sauvegarde, la panacée efficace contre tout maléfice.

Chaque pays, chaque région, chaque village a la sienne. Je me souviens, non sans une pointe de gaîté, que l'animal qui me porta jadis de Jérusalem à Saint-Jean-du-Désert avait au cou sa généalogie, comme tous les chevaux arabes, suspendue dans un sachet en poil, et plusieurs amulettes pour le préserver du mauvais œil.

Mais restons en Roussillon et hâtons-nous de faire connaître celle que nous vous promettions, cher lecteur, dans notre dernier article.

Amulette de Boule-d'Amont

En nom de Deu lo Pare y Fill y Esperit-Sant que son tres personas y un sol Deu verdader, que viu y regna per sempre sens fi. Amen.

Senyor, guardau la nit y 'l día del dimoni ; y aixis com la pedra seca fou oberta y doná aygua, y d'ella begueren los fills d'Israël, aixis poseu la má sobre d'aquesta vostra servidora Margarída Guilló.

— Y qui esta oració haurá tinguda en sa casa ó portada en sí, siau sempre ab ell.

Sía vostra servidora deslliurada de tots los maleficis y etxisos (ensorcellements) que fan molts homes ó malas donas ; y per lo nom de Deu que baixá sobre Jerusalem, y per tots los sants angels, per tots los que serveixen devant la presencia del molt alt Deu, y perqué lo diable malehit no tinga poder de la danyar : qualsevol que sobre de sí esta oració haurá portat, ahont estiga alguna semblansa mala, de dia ni de nit gose estar, ni apareixía lo enemich ; mes malehit sía y excomunicat ab la excomunicació de sant Pere y sant Pau ; per las santas oracions y las santas profecias, per los sants profetas, per la humilitat dels religiosos,

— Per la hermosura de Eva,
— Per la castedat de Jonás,
— Per la bondat de Jafet,
— Per la deliberació de Noë,
— Per la fé d'Abraham,
— Per la obediencia d'Isaac,
— Per la religió de Melchisedech,
— Per la paciencia de Job,
— Per la oració de sant Josep,
— Per lo enllás d'Isaac,
— Per lo amor de Benjamí,
— Per lo naixement de Moïsés,
— Per lo sacrifici de Josaphat,
— Per las llágrimas de Jeremías,
— Per la pregária de Zacharías y per aquells que dormen alabant à Deu, nostre Senyor,
— Per lo profeta Daniel,
— Per las llenguas dels sants Evangelistas,
— Per la arca que vegé Moïsés en manera de foch,
— Per la resplandor de las llums,
— Per los sermons que feren los Apostols,
— Per lo naixement de Jesu-Christ,
— Per la veu que fou ohida del Pare, en lo cel, sonant y dihent : Est es mon Fill elegit y molt amat del qual me complau y m'agráda molt que totas las nacions lo témian,

— Per Aquell que ressuscitá Lazare del monument,
— Per Lo que feu la mansuetut en lo mar, fruyt en la terra y parar los vents,
— Per los miracles dels angels que entorn d'Ell se están,
— Per la alabansa de Deu que criá totas las cosas,
— Per lo Pare y lo Fill y lo Esperit-Sant:

Si són molts etxisos, ó malfets, ó enllassaments del dimoni, ulladas de enveja; y si es fet en ferro, ó en or, ó en plata, ó en aram ó en plom, ó en estany, ó en altre qualsevol metall, tot sía destruhit y desembruixat; ó si lo etxis es en algun fil d'or, plata, seda, cotó de llí, de llana ó de canem, ó en cabell de Christiá, móro, juheu ó heretge; ó en os d'aucells, ó de peixos; ó si haurá estat en fusta, en pergamí, en pega, ó en alguna figura, ó en pedra, ó en sepultura de móro, juheu, heretge ó christiá; ó en font, ó en pont, ó en mar, ó en riu, ó casa ó paret de guix, ó de hort, ó en camp, ó en vinya, ó en aybre, ó en sepultura christiana, ó en desert, ó en regatiu, ó en garriga, ó encontre de quatre camins; ó si aliments fets de carn, de ferro, ó de plom haurán estat donats à menjar à vostra servidora, sian desfetas totas aqueixas cosas.

Apareixía Deu ab son poder, auxili y grácia; apareixían los quatre pilars del cel: Joan, Lluch, March y Matheu. Que las setanta-dos llenguadas que son repartidas per tot lo Món no me danyen! Que los dimonis, bruixas, bruixots y dolentas cosas se aparten de mi. Guardau, Senyor, de tot mal y malventura vostra servidora

Margarita Guillo

Aqueixa, lit-on au milieu de cercles concentriques qui se trouvent placés au fond du parchemin, es la molt santa oració que fou feta per deslliurar las personas de malfets, etxisos, ulls mals y malas llenguas, y per qualsevols lligaments *(sorts)* ó encantaments, perqué tots sian desfets y deslligats; y per la dona que está de part, y per pestilencia, ayre corromput; laqual oració ha de ser portada sobre de (1) sí y llegida tres vegadas en tres diumenges, cada diumenge una vegada. Any 1837.

❖ ❖ ❖

En mettant, à titre de pure curiosité, sous les yeux des lecteurs intelligents de la *Revue Catalane* une trouvaille qui intéresse d'une manière plus spéciale les *folk-loristes* roussillonnais, avons-nous besoin d'ajouter que l'Eglise, dans tous les temps, s'est éle-

(1) Un fil blanc en croix fermait cette amulette que l'on suspendait au cou avec un ruban de lin.

vée avec raison contre l'usage des amulettes, et que les Conciles regardent de semblables pratiques comme un défaut de confiance en Dieu et un reste d'idolâtrie ? « N'est-ce pas, en effet, dit Mgr Gerbet, un préjugé aussi ridicule que celui des païens, qui attendaient des secours d'une statue muette et insensible ? »

J. de Copons.

LO PORTAL DE LA SAL

Je ne suis pas historien pour deux sous, encore moins philologue. Je prie donc mes érudits confrères de la Société d'études catalanes qui s'occupent, soit de philologie, soit d'histoire locale, de ne pas m'en vouloir si je m'égare un moment dans les domaines qui leur appartiennent et dont la possession exige des titres sérieux que je n'aurai jamais.

Je les préviens d'avance que je ne veux rien affirmer. Que vaudrait d'ailleurs l'affirmation d'un profane ?... Je me contenterai de poser des questions, trop heureux si je puis amener l'un d'entre eux à y répondre.

J'ouvre donc l'excellent ouvrage de M. Pierre Vidal (*Histoire de la Ville de Perpignan*) et je lis, page 588 dans la liste des noms des rues : « *Carrer et Plassa del Portal de la Sal* ». En regard, à la page 559, je lis la dénomination actuelle : « *Rue Porte de l'Assaut* ».

Pourquoi la rue du « *Portal de la Sal* » est-elle devenue la rue « *Porte de l'Assaut* » ? Voilà ma première question.

M. Desplanque dit que la porte qui précédait la Porte de Vernet s'appelait indifféremment Porta del Pès, Porta del Toró ou Porta d'En Deulosal. *Deulosal* devint paraît-il, *Delasal* et enfin *Delasalt* que l'on traduisit par *de l'Assaut.*

« Mais ce qu'il y a de plus singulier, ajoute M. Desplanque, c'est que l'on a donné à ce vocable très impropre de *Porte de l'Assaut*, une origine aussi impropre, en voulant y voir une corruption de *Portal de la Sal* ou « Porte du Sel ». Il existait bien, à Perpignan, un édifice appelé couramment *La Sal,* mais il se trou-

vait à l'autre bout de la ville, paroisse de la Réal, rue des Amandiers. »

Et, en note, M. Desplanque ajoute que « cette erreur a été vulgarisée » par M. Pierre Vidal dans son *Guide*.

M. Pierre Vidal, de son côté, prouve, à l'aide de documents, que *lo Portal del Toró* et *lo Portal de la Sal* étaient deux portes parfaitement distinctes, situées à cent mètres environ l'une de l'autre. Voir Pierre Vidal, *Histoire de la Ville de Perpignan*, page 437.

Dans son *Guide*, M. Pierre Vidal écrit (page 83) que le nom de *Porte de l'Assalt* ou « de *l'Assaut* » donné à cette porte était fautif et qu'il fallait dire Porte de *la Sal* ou « *du Sel* » et il ajoute : « le nom de Porte *du Sel* s'explique par la raison qu'il y avait là, anciennement, le grenier à sel ». Il ressort, en effet, d'un document du 11 mars 1619, cité par M. Vidal, qu'il y avait bien là une « botiga de la sal ».

M. Pierre Vidal (voir son *Histoire*, p. 63, note) écrit encore : « En 1299 il existe un *coronell* (îlot de maisons) dit *d'en Joban Bastit*. Notons aussi le *coronell d'en Assaut* qui était voisin. » (Archives des Pyr-Or. B. 60).

Or, je demande si « lo *coronell d'en Assaut* » n'est pas une faute. En catalan on dit : *En Père, En Jaume, En Bastit,* mais, lorsque le nom commence par une voyelle, on emploie de préférence *l'* au lieu de *en*. Ainsi l'on dit : *l'Anton, l'Andreu, l'Isidro* et non *en Anton, en Andreu, en Isidro*. On doit dire de même: *l'Assaut* et non *en Assaut, á casa de l'Assaut, á ca l'Assaut* et non *á casa d'en Assaut*. Il n'est donc pas impossible que l'auteur du document se soit trompé en écrivant « lo coronell d'en Assaut » et il semblerait que la véritable orthographe est « lo coronell *de l'Assaut* » qui nous amènerait à « *Porta de l'Assaut* » ne signifiant ni *Porta de la Sal* ni *Porta de l'Assalt* mais bien *Porte* de *Monsieur Assaut*.

Je poserai enfin une deuxième question. Elle m'est suggérée par ce mot catalan *assalt* dont le synonyme *encalç* a (peut-être) donné son nom à une autre rue « carrer de la costa d'en Calsa » devenue la « rue d'En Calce ».

Ces mots *En Calce* signifient-ils *M. Calce* ou *encalç* c'est-à-dire *assaut, poursuite ?* Dans ce dernier cas, la rue d'*En Calce* signifierait rue de *l'Assaut*, carrer de *l'Assalt*. Ce qui donnerait quelque vraisemblance à cette supposition, c'est que les cavaliers qui allaient

prendre part aux joûtes ou tournois qui avaient lieu, tout là-haut, sur la place du Puig ou *Plassa de les Justes* étaient obligés de monter soit par la « Pujada dels Predicadors » ou rue de l'Anguille, soit par le « carrer de la Victoria » ou rue Saint-François de Paule, soit enfin par la rue dont nous venons de parler. J'imagine que les cavaliers montaient par cette dernière — et alors *à l'assaut* — que le public montait, à pied, par la « pujada » et que la foule entière, cavaliers et piétons, descendait par la rue de « la Victoria » pour accompagner triomphalement sur la Loge les vainqueurs des tournois.

Suppositions que tout cela, dira le lecteur en souriant de mon audace. Aussi je promets bien, après avoir commis ce petit article, qu'on ne me repincera plus dans ces questions compliquées où les fureteurs de documents ne peuvent même pas se mettre d'accord.

FONT DE THURÓ.

Jean XATART, botaniste et poète

Je lis dans le beau *Guide historique et pittoresque des Pyrénées-Orientales*, par Pierre Vidal, l'historien national du Roussillon :

Prats de Molló est la patrie de Xatart, pharmacien et botaniste aussi instruit que modeste. Ce naturaliste a augmenté la flore du pays d'une foule de plantes inconnues jusqu'à lui ; il était l'ami de Coder, de Prades. A eux deux, ils ont fait plus de découvertes que tous les botanistes qui les avaient précédés dans le département. Les Roussillonnais ne doivent pas oublier le nom de ces deux modestes savants, morts tous les deux, il y a déjà un demi-siècle.

Jean Xatart pourrait bien avoir d'autres titres à notre souvenir. Le botaniste se doublait d'un esprit original, railleur et caustique, d'un poète primesautier, plein de verve ; il excellait à saisir les ridicules, les défauts de M. Tout le monde et il les notait sans pitié dans des chansons malignes, mordantes, cruelles : l'indulgence était son moindre défaut et il n'épargnait personne, même

pas ses proches. Au surplus, il composait souvent la musique avec les paroles.

Parent ou allié des meilleures familles de Prats, il en était séparé par des opinions avancées qu'il affichait ouvertement, pour suivant ses adversaires de ses quolibets et ses sarcasmes, trouvant tout de suite leur point faible et les déchirant à plaisir. Dans ce genre, certaine chanson que ma belle-mère rappelle volontiers, me semble un petit chef-d'œuvre ; les vers sont imagés, nettement frappés, les couplets s'envolent les uns derrière les autres, légers, ailés, comme des moustiques bourdonnants, aux dards meurtriers ; bien des plaies furent lentes à guérir, elles sont fermées maintenant, mais il est encore trop tôt pour publier la chanson, elle n'a pas perdu tout son venin.

Je me suis laissé dire que Jean Xatart avait laissé plusieurs cahiers d'œuvres diverses ; quel sort leur est réservé ? disparaîtront-elles sous la dent des rongeurs, dans un coin de bibliothèque ? serviront-elles à allumer le feu comme un simple journal ? ou, comme je le souhaite, quelque main intelligente et pieuse les réunira-t-elle en volume ? Il serait curieux que, ce jour-là, le botaniste, malgré ses mérites, fût éclipsé par le poète.

❖ ❖ ❖

Une jeune fille, compagne de ma belle-mère, revenait de passer quelque temps chez une de ses tantes, dans les environs de Perpignan ; elle ne se lassait pas d'énumérer les cadeaux qu'elle avait reçus, ceux qu'elle attendait plus tard et de répéter les projets d'avenir qu'elle avait formés. *En Joan Jutge* (on appelait ainsi Jean Xatart, depuis qu'en 1848, il avait été momentanément, juge de paix), *En Joan Jutge* entendit ses épanchements et en rit de bon cœur ; le lendemain, il apprenait à ma belle-mère la chanson suivante que tout Prats sut bientôt et n'a pas oubliée ; elle se chante sur l'air d'une autre chanson française jadis à la mode :

Souviens-toi jeune soldat
De ce refrain du combat :
Amis, courons, au galop ! etc...

Emile Leguiel.

La Tia

I

Una fadrina ben fèta
Com ne cria lo Rosselló, *(bis)*
Ulls de foc, boca perfeta,
Cantava aqueixa cansó.

Tornada.

La tía m'ha tot donat,
Ja me soc prou festejat,
Ay ! ay ! ay ! *(bis)*
Me casaré are ó may. *(bis)*

II

Un llit nou ab sa flassada
Urdita de pur cotó,
Blanca y de flors ramejada
Com l'istiu lo Canigó.

III

Bells llensols com mussolina,
Serviettes, tovallons,
Camisas de tela fina,
Faldilles y cotillons.

IV

Penjants am pedres vermelles,
Un anell en diamant,
Los meus dits, les meves orelles,
Com lo sol relluhiran.

V

Ja portaré crinolines,
Devantals de tots colors,
Cofies, banses de malines,
Un gros llas ab una flor.

VI

Lo jornal de quatre polles (1)
Que la tía va comprar,
La llet de set cabres solles (2)
Me guardaran de mal passar.

VII

Lo camp llarg y la plantada
Me donan blat y bon fruyt,
Lo pa blanc com la nevada
Té millor gust que'l biscuyt.

VIII

Boniqueta y trempadeta
Rica de bens y de colors,
No quedaré pas soleta,
Ja trobaré casadors.

(1) Son quatre ous.
(2) Cabres sense banyes.

L'anxova de Collioure

Les saleurs de Collioure viennent de déposer une marque, pour assurer à la clientèle l'authenticité de leurs livraisons.

Le dessin de cette marque a un cachet véritablement artistique. Il y a, là : une tête de vieux marin, avec la barretine ; une barque de pêche voguant à pleines voiles ; et, dans l'encadrement en couleur rouge se détachent des anchois, l'extrémité d'un filet, la mention *anchois de maille de Collioure*, et l'écusson catalan de *las quatre Barres*.

Tous nos compliments aux saleurs de Collioure, et à l'auteur du dessin, M. Louis Masson, un enthousiaste méridional.

Paysagistes catalans

Au Salon de Madrid, mai 1908.

... « Au Retiro, le Bois de Boulogne madrilègne, derrière des rideaux de peupliers, de bouleaux qui épandent leur cendre sur l'avenue, près d'un étang qui dort, il est deux palais où les artistes modernes exposent leurs toiles, leurs plâtres et leurs marbres. Si Barcelone nous envoie ici des artistes aussi extravagants que les artistes belges, ses paysagistes sont, sans conteste, les meilleurs parmi les paysagistes espagnols.

Meifren a d'exquises tonalités, des bleus et des verts délicats lorsqu'il fait surgir sur un bras de mer une cité longue comme son nom est long : Palma de Mallorca.

Santiago Rusiñol, un conteur ironique et sentimental, l'un des maîtres du drame catalan, peint des jardins depuis des années : masses de verdure constellées de fleurs violettes, au-dessus des immobiles eaux verdâtres, où se creuse le reflet d'un mur d'ocre (1) ; avenue des jardins d'Aranjuez, accompagnée des fleurs les plus diverses, qui se termine sous un portique de cyprès, de sombres cyprès qu'effleure un arbre cendré, immatériel (2) ; platanes qu'emplit la symphonie automnale, au-dessus d'une blanche statue et des feuilles éparses sur le sable... (3).

Santiago Rusiñol, comme Meifren du reste, voit les paysages à travers la gaze des songeries. Je ne connais guère — et cela, je l'avoue de bon gré — l'art du pays des mousmés, des blancs cerisiers et des mauves glycines, mais je l'imagine pareil à celui-ci. Et que nous sommes loin du réalisme des Castilles ! J'ai longtemps cherché un paysagiste castillan, et j'ai enfin déniché quatre ou cinq petits tableaux de Beruete, peints avec vigueur et sobriété : un pont sur le Manzanares ; un village grisâtre et la Sierra de Guadarrama...

La maîtrise de Velasquez est éternelle. Aureliano de Bernete est son plus grand admirateur : il s'inspire de ses paysages, comme Beuedito de ses princes et Zuloaga de ses bouffons »...

Joseph Pons.

(1) Aguas dormidas. — (2) Jardín de Aranjuez. — (3) El Efebo.

Textes catalans

1419. J. Bolosum, notaire d'Elne, notule n° 1758 (feuille volante). Archives Départementales.

Capitols ordonats e concordats entre lo Capitol d'Elna e lo metge maestre Guillem Egleton.

Primo, que lo dit maestre Guillem haja a fer son domicili e residença continua dins la vila d'amunt de la ciutat d'Elna.

Item que lo sobredit mestre Guillem fara sa diligença en visitar e servir de son offici de medicina, de tot son poder e efforç, lo senyor Bisbe d'Elna, e los Canonges e familiars e servidors de cascu d'ells, tostemps que request o demanat sera.

Item si perventura lo dit mestre Guillem stava fora la dita ciutat, li sera levat de la pensio segons qu'es acustumat levar de la porcio dels altres porcionaris pro rata segons la pensio a ell ab los presents capitols assignadora, nisi recederet de licencia capituli obtenta.

Item aximatex, lo dit mestre Guillem servira e visitara los beneficiats de cor major e menor, prevers o no prevers, segons que necessari sera a cascu d'ells en lurs malalties, apres que request ne sia, e aximatex a quatre infans ordonats o ordonadors d'açi avant a servir al altar major e al cor.

Item lo dit mestre visitara los malalts del hospitall d'Euna (*sic*), e aquels ordonora segons lurs malalties requerran.

Item es concordat e ordonat que lo Capitoll sia tengut dar al dit mestre Guillem per cascun any, ço es a saber entre tres pagues, trenta llibres.

Item lo dit mestre Guillem pendra dels serveys que lo metge ha costumats de pendre de cascuna dignitat e de capitol les dues parts, la terça part reservada al maestre de gramatica.

Item la Comunitat dels prevers li dara cascu any, entre tres pagues, xv llibres.

Item los Consols o Clavaris de la ciutat d'Euna (*sic*) li daran, cascu any, entre tres pagues, deu llibres.

Item es mes acordat que en tots carrechs e altres cosas tocant la ciutat, los Consols fan lo dit mestre Guillem franch e quiti, segons son stats fins al dia de huy los altres metges del Capitoll passats.

Item es concordat que la m leccio, que era acustumada de dir per lo metge, que lo Regent lo cor la done a aquell que ly plaura, axi com les altres lessons.

Item que lodit metge e mestre de gramatica seran franchs e quitis de pagar capa, e festiva, e fabrica, e tots altres carrechs en que fos tengut antiquament, sino tan solament los desus scrits.

Item los desus dits capitols se firmaran de vida del dit mestre Guillem, tostemps que continua residença fara en la dita ciutat, ni be usara en aquella, a coneguda del Capitoll.

R. de Lacvivier.

La matança del porch

Xàno-xàno, fent lo « runch-runch », tot blanc y negre,
Murro baix, camas curtas, gras à espetegar,
Tal la victima als deus pagans, cap al altar
Senyor porch va tibat, l'ull víu, la cua alegre·

Uns « nyichs » espantadiços !... La gavinetada
A borbolls fa rajar la sanch, tebia llecor,
Com d'una bota'l vi ; prompte lo rascador
La seda fa saltar de sa pell escaldada.

Ventre obert, ros y blanch, es penjat per les garras.
A la cuyna s'aputen parols y escudells ;
Las donas, tot cantant, ja boten los budells
En llarga llangoniça y grossas botifàrras.

Ay ! demà, per Nadal, qué mala repeixada !
Brabofat ab fideus, fogaça ab greixillós,
Filet y ronyonal, fetge, peus, costellós ;
Y, per l'ivern, pernil, ventresca y cansalade.

L'Ermita de Cabrens.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Udalgar de Castellnou

Evêque d'Elne (1130-1147)

1. — *La Maison vicomtale de Castellnou*

De toutes les anciennes familles du Roussillon nulle n'a possédé au même degré la puissance et les richesses et n'a occupé un rôle plus important dans l'histoire de cette province que la maison vicomtale de Castellnou. Elle comptait en son pouvoir un nombre considérable de seigneuries, châteaux, fiefs, forteresses et suzerainetés. Parmi eux se trouvaient les châteaux de Castellnou, Camélas, Bellpuig, Prunet, Caixas, Fontcouverte, Sainte-Colombe-des-Illes, Ponteilla, Saint-Féliu-d'Amont et d'Avail, Montferrer et Céret.

« Les vicomtes de Castellnou étaient, en outre, les chefs militaires du Vallespir et les seigneurs suzerains de tous les châteaux et forteresses qui existaient dans ce pays, tels que Corbera, Llupia, Montalba, Montauriol, Saint-Jean-Pla-de-Corts, Reyners, Palalda, Montferrer et Serrallonga, dont les barons et seigneurs étaient tenus de venir prêter foi et hommage dans la salle du château de Castellnou et n'allaient en guerre que sur l'appel et sous les ordres du vicomte. C'est la plus puissante organisation militaire qui ait existé dans les deux comtés de Roussillon et de Cerdagne, car les autres vicomtés de ces pays n'exerçaient leur pouvoir que sur les châteaux et seigneuries qui leur appartenaient en pleine propriété. » (1).

(1) Alart, *le Château de Castellnou* dans le XXXVIIIe Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, p. 185.

Non contents d'étendre leur domination sur les localités et les points stratégiques, les vicomtes de Castellnou la firent aussi peser sur l'Église elle-même. « Pendant tout le XIe siècle, ces vicomtes furent les véritables maîtres du siège épiscopal d'Elne qu'ils exploitèrent à leur profit, soit par leurs créatures, soit avec leur titre d'archidiacre, devenu pour ainsi dire héréditaire dans leur famille, et cette influence abusive ne cessa que vers le milieu du XIIe siècle, à la mort de l'évêque Udalgar de Castellnou » (1).

Ce prélat était le fils de Guillaume Uzalgar, vicomte de Castellnou et de son épouse Ermessinde (2). Il était aussi le neveu de Guillaume, abbé de Saint-Paul de Narbonne (3). En 1115, il était déjà pourvu de l'archidiaconé d'Elne. On le trouve revêtu de cette dignité le 8 des ides de mai de cette année, dans un acte de donation de la troisième partie des dîmes qu'il fit à l'église de Ponteilla, de concert avec ses parents et ses frères Robert et Artalde (4). Udalgar de Castellnou portait aussi le titre de chanoine de Gérone lorsqu'il fut nommé évêque d'Elne en 1130 (5).

L'année même de son élection épiscopale, il gratifia d'abondantes libéralités le monastère de N.-D. del Camp dont les murs sortaient à peine de terre (6).

II. — *Concile de Narbonne*

Quatre ans après, Udalgar se rendit à un concile provincial tenu à Narbonne dans l'église des saints Just et Pasteur. Il profita de cette importante réunion ecclésiastique pour exposer à ses collègues l'état déplorable où les Sarrasins

(1) Id.

(2) Marca hispanica, col. 1244.

(3) *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, t. 1, p. 2.

(4) Marca hispanica, col. 1244.

(5) Puiggari, *Catalogue biographique des évêques d'Elne*, p. 30.

(6) Coma, *Noticies de la iglesia insigne collegiada de Sant Joan de Perpinya*, ms. déposé à la bibliothèque communale de Perpignan, fol. 444.

mettaient son diocèse et exciter leur pitié en faveur des chrétiens victimes des pirates musulmans.

Le chanoine Coma raconte en détail les excès commis par les Arabes dans le Roussillon, excès dont Udalgar de Castellnou fit la navrante description aux suffragants de la métropole de Narbonne : « Encara que los Serracenos fossen expellits del comptat de Rossello... no cessaban tot temps en donar repetides alarmes a sos abitans ; pues desembarcant en nostres plajes feyan differents prezas y captivaban a moltas personas. Perpinya sens dubte y los canonges de Sant Joan foren tambe sensibles al furor de aqueixos inhumans, en lo any 1134 puix trobam en *lo llibre primer de les concordies,* com lo venerable Udalgario, bisbe de Elna, sent anat a un concili que en aqueix temps se celebraba en Narbona a la iglesia dels sants Just y Pastor, al qual asistiren los bisbes de Baziers, de Magalona, de Capeacense (*sic*) y lo de Tolosa sufraganeos de aqueixa matrapoli, juntament ab molts abats, presidint lo arcabisbe Arnaldo legat apostolic, en presencia de tots aqueixos pares, Udalgario ab viu dolor refferi les inhumanitats que los cruels Sarracenos executaban contra las suas ovellas : enarrant com abian captivat un numero sens numero dels fills de sa iglesia : y animats de indicible furor, en sa presencia, essent tambe expectadors molts christians, abian degollat als uns y romput a trossos altres : pero tratcant la llibertat des captius, los barbaros se atraviren demanar cent donzelles... Pero lo que engrandia mes son dolor fonc com a sos ulls los soldats christians que tenian de defensar son poble, quant hoiren lo que aqueixas rabiosas feras demanaban, per donarlos contento, ab velocitat correren circuint les viles y llocs, sercant les castas victimas per sacrificarles a estos infernals dracs ; y arrebessantles com altres soldats de Herodes de las mans y brassos de les mares, les rossegueren sens pietat a las mans dels Serracenos ; pero les compassives mares en aqueix tragic viatge ab llagrimes y suspirs las acompanyaban, intentant ab aqueixa muda elo-

quencia commourer lo cor de eixos tigres de Hyrcania. Referi tambe lo bon bisbe als pares del concili, com ell se era offert en empenyo, afi que los capitus fossen en llibertat, y per que los inhumans concentissen al que ell los demanaba, los abia ofert deu personas illustres en relsèns (obsides) pus abian rebut lo que per lo rexat sels estaba promes. Hoiren ab dolor los pares del concili la relacio del bisbe Udalgario ; y cuidadosos de deslliurar ses ovellas del poder dels Sarracenos, concediren indulgencies als qui per deslliurarles donarian almoynes (1) ».

L'éloquence de l'évêque d'Elne eut pour résultat d'intéresser les suffragants de la province Narbonnaise au malheureux sort de ses diocésains et de libérer, grâce aux générosités de leurs fidèles, les pauvres roussillonnais tombés entre les mains des cruels Sarrasins.

III. — *Consécration d'églises*

L'un des premiers actes qu'accomplit, comme évêque, Udalgar de Castellnou fut la consécration de l'église Notre-Dame d'Espira-de-l'Agly (2). En procédant à cette cérémonie, le 9 juin 1130, ce pontife délimita le territoire de la nouvelle église et lui confirma les dîmes, les prémices et les alleux dont elle était propriétaire (3). Comme l'abbaye de Cuxa avait certains droits sur cette dernière, Udalgar passa une transaction avec l'abbé Grégoire, le 9 novembre 1134 : il acquit cette église de l'abbé de Cuxa en échange de celle d'Arria (4). Deux ans après il y établissait la vie canoniale et mettait, à la tête du nouveau prieuré Augustin, le chanoine

(1) Coma, *op. cit.*, fol. 30-32.

(2) Classée monument historique par arrêté du 12 juillet 1886, l'église d'Espira-de-l'Agly est un des plus remarquables specimens de l'architecture romane dans le Roussillon. M. Brutails lui a consacré une étude dans la *Gazette archéologique* de 1890.

(3) Marca hispanica, col. 1269.

(4) Id., col. 1278.

d'Elne, Pierre Arnau. Deux siècles et demi plus tard (1381) ce prieuré fut transféré dans l'église collégiale de la Réal à Perpignan et converti en abbaye.

En 1138, Udalgar détacha de son domaine patrimonial les églises de Trullas, Salelles, Llauro, Tanyères et Croanques pour les unir à la mense épiscopale d'Elne (1). Le 26 novembre 1141, il consacra l'église de Sainte-Marie de Coustouges qui se recommande à l'attention des archéologues au même titre que celle d'Espira-de-l'Agly (2). Le 16 juillet de l'année suivante, Udalgar consacrait l'église de N.-D. du Vilar, près de Villelongue-dels-Monts, et en 1145 celle de Saint-Martin de Corneilla-de-la-Rivière (3).

IV. — *Le cartulaire de l'église d'Elne*

Pour assurer la conservation des chartes et titres anciens (principalement des privilèges émanés des rois et des souverains pontifes) que possédaient les archives de sa cathédrale, Udalgar de Castellnou les fit transcrire, en 1140, sur un registre qui devint le cartulaire de l'église d'Elne.

Ce recueil « était un in-folio de 374 feuillets, divisé en huit livres contenant : chacun des sept premiers, 100 chartes ; le huitième, 81 chartes. Comme il arrive fréquemment dans les documents de ce genre, l'ordre chronologique n'était pas observé. On avait adopté un groupement par ordre de matières ; parfois le hasard seul avait présidé à la transcription. Fossa a classé chronologiquement et sous un numéro d'ordre les 121 chartes qu'il en a extraites et qui sont de l'an 858 à 1186 ; elles se trouvent dans le tome II du portefeuille de ce savant, qui est entre les mains de ses

(1) Coma, *op. cit.*, fol. 444.

(2) Cf. M. de Noëll, *Notice architectonique sur l'église de Coustouges* dans le xxxe Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, p. 102-141.

(3) Puiggari, *op. cit.*, p. 32.

héritiers. D'après Fossa, aucun des documents qui y étaient transcrits n'existe, Elne ayant été plusieurs fois saccagée, notamment en 1285, 1344, 1474 et 1642...

Il contenait des chartes depuis Louis le Pieux (833) et mesurait un pied et quart de long sur un demi-pied de hauteur ; il était couvert de bois garni de maroquin rouge « cloué aux quatre angles de touts les cottés avec des clous de bronze doré relevés. » La tranche était rouge. Il était composé ainsi qu'il suit : « Les onze premiers feuillets sont en papier ordinaire, touts blancs et sans folliation, et sept feuillets ensuite en vélin contenant le repertoire écrit en caractère gothique sans folliation ; ensuite trois autres feuillets en vélin aussi foliés depuis n° 1 jusqu'à folio 4... Ensuite depuis ce folio quatre en vélin, tout le reste du cartulaire est en vélin » (1).

Grâce à l'intelligente initiative d'Udalgar de Castellnou, les titres diplomatiques de l'évêché et du chapitre d'Elne furent soigneusement relatés et conservés dans un registre spécial, à travers tout le cours des siècles.

Au témoignage de Martenne et de Baluze, Udalgar était encore évêque en 1147. Il eut pour successeur sur le siège d'Elne, l'archidiacre de cette même église, Artalde, qui fut promu à l'épiscopat le 3 des ides de mars 1148 (2).

Abbé Jean Capeille.

(1) Introduction à l'*Inventaire sommaire des Archives Départementales des Pyrénées-Orientales*, série G., pp. VII-VIII. Gardé avec un soin jaloux aux archives du chapitre d'Elne, ce cartulaire fut porté au mois de juin 1602, à Saint-Jean de Perpignan. Par suite de l'obligation où on était de le consulter fréquemment, on le laissait en permanence sur le bureau de la salle capitulaire. Il n'a disparu qu'au début du XIXe siècle. Il existe a la Bibliothèque nationale, dans les collections Baluze et Moreau, de nombreuses copies de chartes qui permettraient peut-être la reconstitution de ce précieux manuscrit.

(2) Puiggari, *op. cit.*, p. 33.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

" L'Eclair " de Montpellier.

Nous lisons dans ce journal régional du 27 février dernier, sous la signature de M. Jules Véran, un article sur *la crise du français*. Les idées émises par ce spirituel journaliste, concordent trop avec celles de la *Revue Catalane* pour que nous n'en donnions pas les quelques extraits suivants :

Nous voici avec une nouvelle crise sur les bras ! Et quelle crise ! La crise la plus bizarre et la plus inattendue : la crise du français !

Il paraît que nous ne savons plus comprendre ni écrire le français !...

...C'est le ministre de l'instruction publique lui-même qui a déclaré officiellement la crise, et qui a invité les professeurs de l'Université à étudier les remèdes qu'il conviendrait d'y apporter. Et, depuis à peu près un mois, sous la présidence du vice-recteur de l'Université de Paris, des conférences professorales se poursuivent au Musée pédagogique, dans lesquelles on cherche le meilleur moyen de sauver la langue française, qui ne meurt pas, sans doute, mais qui se corrompt.

Eh bien, avouez tout de même que ce n'était guère la peine de couvrir le pays de palais scolaires qui nous coûtent les yeux de la tête, de bâtir des lycées immenses et somptueux.

. . . . . .

Exagère-t-on ? Il paraît que non. Les professeurs qui se réunissent au Musée pédagogique sont tous d'accord pour déclarer que les Français ne savent plus leur langue. Les copies des candidats aux baccalauréats sont au-dessous de tout, et, si, de ces devoirs d'enfants, on passe aux écrits des hommes faits, articles de journaux, discours parlementaires, romans, l'on frémit devant les incorrections grammaticales, les fautes de style, les impropriétés de termes et le pathos qui les souillent. Ce n'est pas moi qui le dis : ce sont d'éminents universitaires.

Il n'est pas difficile de définir les causes du mal qui est aujourd'hui officiellement constaté : elles se trouvent dans l'abandon ou la négligence des disciplines antiques, dans l'encombrement des programmes scolaires, et passé le lycée, dans le dédain du livre, dans le manque de lectures solides, délaissées pour le journal... ou l'auto ; le prurit de littérature qui s'empare des tout jeunes gens dès qu'ils ont pris leur baccalauréat... et oublié leur grammaire, dans la nécessité, pour tant de serfs de la copie, d'écrire,..... vite enfin dans l'invasion du monde des lettres par les juifs d'Allemagne ou de Roumanie, les Suisses, les Belges et autres *forestiers*.

Dans cette aventure, ce qui me paraît à la fois triste et plaisant, c'est le sort de nos compatriotes méridionaux. On leur a fait honte de leur « patois », qui est, en réalité, une fort belle langue ; on leur a dit : le progrès exige que vous parliez et que vous écriviez en français, et nous allons vous l'apprendre. Eh bien, savez-vous ce qui se passe ? C'est que les devoirs français des élèves du Midi, surtout dans les écoles primaires, font le désespoir des inspecteurs.

Il y aurait un moyen de guérir cela ; il a fait ses preuves, et on le sait si bien en haut lieu que des hommes comme Michel Bréal, Gréard et d'autres maîtres éminents ont demandé qu'on l'employât dans les écoles du Midi : c'est l'enseignement du français au moyen de la langue d'Oc, provençal, languedocien, gascon, *catalan*. Les résultats magnifiques, étonnants, de ce système sont consignés dans des rapports officiels. Ce système est l'œuvre du Frère de la Doctrine chrétienne, le très distingué Frère Savinien ! pour tout dire, le gouvernement de la République, suivant d'ailleurs en cela de vieilles traditions, croit de haute politique de poursuivre l'extermination de la langue d'oc. Même à titre auxiliaire, même comme l'humble sœur du français, il ne veut pas admettre le provençal à l'école...

Après tout, le provençal s'en moque, et pour avoir poussé à l'air libre, dans la rue et aux champs, il ne fait pas mauvaise figure dans le monde, et tandis que nos gouvernants et nos professeurs se lamentent sur la crise du français, nous verrons, ce printemps, en Arles, devant la statue de Mistral, les professeurs des Universités étrangères, les représentants de la presse de tous les pays, les poètes les plus glorieux de l'univers, fêter le triomphe de la langue persécutée, méprisée, chassée des écoles, la langue des paysans et des pauvres, la langue de *Miréio*. Jules VÉRAN.

Elne, sa Cathédrale, son Cloître.

Sous ce titre vient de paraître à l'imprimerie Comet une courte notice historique et archéologique sur Elne, son église et son cloître. Dû à la plume savante de notre confrère M. Raymond de Lacvivier, cet opuscule n'a pas d'autre prétention que d'être un petit guide plus maniable que les ouvrages qui traitent de la question.

Il est assez clair, assez intéressant, assez complet dans sa concision, pour combler un desideratum que nous avons souvent entendu exprimer par les visiteurs de ces monuments.

Bien que ce soit à ceux-ci surtout que cette brochure s'adresse, tous nos confrères voudront avoir dans leur bibliothèque cette petite plaquette très gentiment présentée. Prix : 50 centimes

Les Grans i inestimables chroniques del gran i enorme gegant Gargantua.

Don L. Farando de Saint-Germain vient de traduire et de faire éditer par la typographie *La Academica*, à Barcelone, une traduction catalane du chef-d'œuvre de Rabelais : *Gargantua*. Très luxueusement éditée (en deux couleurs, caractères gothiques) cette brochure nous a été envoyée avec la dédicace : *Ofrenca del traductor entusiaste encara que indigne del gran Rabelais.* C'est trop de modestie.

Nous engageons les catalanistes à se procurer cet opuscule (qui sera bientôt introuvable car il n'a été tiré qu'à 150 exemplaires) et ils seront immédiatement convaincus que personne mieux que D. L. Farando de Saint-Germain n'eut été capable de traduire en catalan le vieux français du gaulois auteur de Gargantua, qui vient de paraître et de Pantagruel qui est en préparation. Remerciements et félicitations.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 29 15 Mai 1909.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

Pels vergers

Si teniu set, veniu, seguim estos senders :
Los pressechs, ja madurs, cobren los presseguers.
Sol temer eix albret la fret y la gelada,
Mes est any no 'l tocà cap dolenta brumada.
Vestits de pel moixí, ni filat ni teixit,
Sos fruyts besats pel sol poch à poch han creixit.
Quant s'hi planta la dent, regalen d'aygua pura,
Fresca com la de font y plena de dolsura.
Basta, per los cullir, sols d'allargar les mans :
Los mullans son aquí, allí son los durans.

Jacques Boixeda.

NOTA. — Nous donnerons les notes obtenues aux 12 concours mensuels fin décembre 1909.

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique.

Historique du Diocèse d'Elne

à vol d'oiseau

Des professeurs allemands ont entrepris la publication à Fribourg-en-Brisgau (Grand duché de Bade), d'une Encyclopédie de Théologie catholique contenant l'histoire de tous les diocèses du monde et l'état actuel de chaque diocèse.

C'est notre distingué confrère, M. l'abbé Capeille, qui a été chargé par Monseigneur de la rédaction de la notice de notre diocèse. Nous publions, avec le plus grand plaisir, les pages destinées à cette vaste Encyclopédie. C'est un résumé à la fois succinct et complet qui représente une somme de travail et de science que nos lecteurs apprécieront :

Une antique tradition de l'église d'Elne veut que le christianisme ait pénétré en Roussillon avec saint Paul, l'apôtre des Gentils, se rendant en Espagne. Avant la Révolution de 1789, on voyait sur le parvis de la cathédrale Saint-Jean de Perpignan, une statue armée à la romaine qui représentait la province de Roussillon et qui portait l'inscription : *Fidem a sancto Paulo.*

Toutefois, il n'est point fait mention de la cité ni du siège épiscopal d'Elne dans la très ancienne *Notitia* de la province narbonnaise écrite sous l'empereur Honorius. Marca croit qu'Elne et Carcassonne furent érigées en évêché après l'enlèvement aux Visigoths de Lodève et Uzès par Théodebert, roi d'Austrasie, de même que Maguelonne ne le fut qu'après que Toulouse leur eut été soustraite par le roi Clovis. L'évêché d'Elne date, en effet, du temps de la domination visigothique en Roussillon (v^e-viie siècles). Il était déjà fondé au vi^e siècle, car Domnus, le premier évêque connu siégeait en 571. Le siège épiscopal ne fut érigé à Elne que parce que Ruscino, l'ancienne capitale avait été détruite par les Vandales.

L'ancien diocèse d'Elne comprenait les trois pays de Conflent, Vallespir et Roussillon, c'est-à-dire le bassin supérieur de la Tet,

du Tech, du Réart et du Boulès, et toute la plaine entre les Corbières, la mer et l'Albère, soit une partie seulement du territoire du département actuel des Pyrénées-Orientales. La Cerdagne relevait du diocèse d'Urgell, le Capcir dépendait de celui d'Aleth.

Les conciles d'Espagne et la description des églises d'Espagne et de Septimanie ou de Gothie par le roi Vamba, vers 675, montrent les églises de Béziers, Agde, Maguelonne, Nîmes, Lodève, Carcassonne et Elne soumises à Narbonne. Et de fait, l'église d'Elne, sous le patronage de sainte Eulalie, dont elle possédait les reliques, est restée soumise à l'église de Narbonne jusqu'au xve siècle, où elle commença à secouer le joug sous l'influence des rois d'Espagne. En 1511, sous l'évêque Jacques Serra, elle fut séparée de Narbonne et rattachée au Saint-Siège, par décret du pape Jules II. En 1517, Léon X la rendit à la province de Narbonne, à laquelle elle resta soumise jusqu'à ce que Grégoire XIII l'annexa à la province de Tarragone, au temps de l'archevêque Ferdinand de Loazes, qui avait été évêque d'Elne. On appela de ce décret en 1573 ; il fut néanmoins confirmé par Urbain VIII. Après le traité des Pyrénées (1659) cette sujétion demeura suspendue. Le changement de royaume, l'éloignement de Tarragone firent que les contestations litigieuses furent portées à Narbonne, comme par le passé. En 1822, l'évêché d'Elne devint suffragant de la métropole d'Albi dont il relève actuellement.

Le 1er septembre 1601, Clément VII autorisa le transfert de la résidence (et non du siège) de l'évêque et du chapitre d'Elne à Perpignan. La cérémonie de la translation se fit le 30 juin 1602.

L'évêque, bien que résidant à Perpignan, conserve le titre d'évêque d'Elne.

Les rois de France de la deuxième race, au rapport de Fossa, ont été certainement les restaurateurs de l'Église d'Elne, mais cette Église est antérieure de deux siècles à leur domination, et sous la première race, le Roussillon ne fit jamais partie de la monarchie française. Ce pays, pendant les quatre premiers siècles, fut soumis à l'empire romain. Il fut ensuite compris dans la cession de l'Espagne et d'une partie de la Gaule faite aux Visigoths par Honorius, Sévère et Népos. Les Sarrasins s'en emparèrent en 719. En 751, pendant le blocus de Narbonne, Pépin les chassa et le pays se soumit à son autorité.

Après l'expulsion des Arabes, le diocèse d'Elne se trouve déjà divisé en paroisses, dont la circonscription ne correspondait pas exactement à celle des communes, et dont le nombre était bien plus considérable que de nos jours. Leur origine est inconnue ; mais on peut conjecturer que presque toutes les églises du Roussillon, Vallespir et Conflent remontent aux premiers siècles du christianisme, car celles que les documents signalent avant le XIe siècle sont sous l'invocation des apôtres et des saints de la primitive Eglise, et on n'en trouve aucune de consacrée aux saints d'origine franque ou gothique, dont le culte était cependant assez répandu dans le pays, comme on le voit par l'inventaire des reliques vénérées à Cuxa vers l'an 1040.

Durant le IXe siècle furent fondées les abbayes bénédictines de Sainte-Marie d'Arles (817) de Saint-Genis-des-Fontaines (819) et de Saint-Michel-de-Cuxa (878). Cette dernière remplaça le monastère d'Exalada construit en amont d'Olette, vers 840, qu'une inondation avait emporté. Cent ans après, Pierre Orséolo, doge de Venise, arriva dans les murs de l'abbaye de Cuxa, s'y sanctifia et y mourut en 987.

La cathédrale d'Elne avait été consacrée au début du Xe siècle (1er sept. 917) par l'évêque Helmerade, frère des deux comtes de Roussillon, Bencion et Gausbert.

C'est un comte de Cerdagne, Guifred, qui, en 1007, jeta les premiers fondements de l'abbaye bénédictine de Saint-Martin-du-Canigou, dont les ruines ont été relevées (1902-1907) par les soins de l'évêque actuel d'Elne, Mgr Jules de Carsalade du Pont.

Perpignan ne figure dans les documents qu'à partir du Xe siècle (927), et l'église de Saint-Jean-le-Vieux fut consacrée en 1025.

Le 16 mai 1027, en l'absence de Berenger, évêque d'Elne, Oliba, évêque d'Ausone (Vich) et abbé de Saint-Michel-de-Cuxa, chargé de l'administration du diocèse, célébra dans les prairies de Toluges un synode où furent confirmés les statuts pour la *Trève de Dieu* qui, déjà prescrits auparavant par ces deux prélats, étaient mal observés. On y défendit, à qui que ce fut, sous de fortes peines canoniques, d'attaquer son ennemi depuis l'heure de none du samedi jusqu'au lundi à l'heure de prime. Cette trève, appelée *de Dieu* ou *du Seigneur*, parce qu'elle devait s'observer le dimanche, est la plus ancienne que l'histoire connaisse.

Pendant tout le XIe siècle, une puissante famille de seigneurs roussillonnais fit peser sa domination sur l'évêché d'Elne. Les vicomtes de Castellnou furent les véritables maîtres du siège épiscopal qu'ils exploitèrent à leur profit, soit par leurs créatures, soit avec leur titre d'archidiacre, devenu pour ainsi dire héréditaire dans leur maison, et cette influence abusive ne cessa que vers le milieu du XIIe siècle, à la mort de l'évêque Udalgar de Castellnou.

Les dernières années du XIe siècle virent la fondation dans le diocèse de trois prieurés augustins : Serrabona (1082) le Monastir-del-Camp (1090) et Cornella-de-Conflent (1097). Les chanoines réguliers du Saint-Sépulcre établirent une maison de leur ordre à Sainte-Marie-de-Marcevol en 1147 ; le monastère cistercien de Sainte-Marie de Jau ou de Clariana date de 1162.

Au siècle suivant, les monastères se multiplient sur le sol roussillonnais. Elne déchoit et perd de son importance ; Perpignan prend de l'extension, devient la capitale du royaume de Majorque. Les souverains y fixent leurs résidences ; elle abrite les couvents de fondation nouvelle ; la Merci en 1228, les chanoinesses de Saint-Sauveur en 1229, les Dominicains en 1242, les Frères-Mineurs en 1244, les religieuses de Sainte-Claire en 1263, et les Grands-Carmes en 1265. Un monastère cistercien s'établit à Valbonne, près d'Argelès-sur-Mer en 1242 ; les Frères-Mineurs élèvent un couvent à Villefranche-de-Conflent en 1279 et les Frères-Prêcheurs, l'année d'après, en fondent un à Collioure.

En 1244, une seconde église paroissiale, celle de Saint-Jacques est édifiée à Perpignan, sur l'initiative du roi Jacques Ier d'Aragon. En 1300, les consuls de Perpignan font construire, par ordre du roi de Majorque, l'église de Notre-Dame, appelée de la Réal.

A partir du XIVe siècle, le personnel des églises s'accrut par la fondation des bénéfices, dont les titulaires se constituèrent en communautés ecclésiastiques. Outre Perpignan, il y avait des associations de ce genre à Elne, Canet, Rivesaltes, Pia, Estagel, Pézilla, Ille, Millas, Bouleternère, Thuir, Céret, Collioure, Argelès, Prats-de-Molló et Arles, dans la viguerie du Roussillon et Vallespir ; à Vinça, Prades, Villefranche, Mosset et Marquixanes, dans la viguerie de Conflent.

Les Grands-Augustins fondèrent une maison de leur ordre à Perpignan en 1317. Le 27 avril 1324, le roi Sanche posa la

première pierre de la cathédrale de Saint-Jean, laquelle ne fut consacrée que deux cents ans plus tard (16 mai 1509). L'ordre de Saint-François tint un chapitre général à Perpignan en l'année 1331. Gui de Terrena, général des Carmes, qui occupa le siège épiscopal d'Elne depuis 1332 jusqu'en 1342, institua la fête des saintes Eulalie et Julie. Ce pontife ainsi que son prédécesseur, Bérenger Batlle, dressèrent d'importants statuts synodaux.

L'Université de Perpignan fut créée en 1379. Elle comprenait des facultés de théologie, de droit, de médecine et des arts.

En s'établissant à Perpignan, pendant l'année 1388, les chanoines de Saint-Antoine de Vienne fondèrent la première maison de leur ordre en Catalogne.

Le 15 novembre 1408 se fit, à l'église de la Réal, l'ouverture d'un concile convoqué par Benoît XIII (Pierre de Luna) et auquel se rendirent neuf cardinaux, trois patriarches, onze archevêques, trente-six évêques, plusieurs abbés de son obédience. La plupart de ces prélats quittèrent les sessions pour abandonner la cause de Pierre de Luna et se joindre aux autres Pères des Conciles de Pise (1409) et de Constance (1414).

Pour la seconde fois les Frères Mineurs tiennent un chapitre général à Perpignan, au mois de juin 1451. Les religieux de la Merci imitèrent cet exemple et eurent aussi la réunion plénière de leur ordre dans cette même ville en 1499.

Durant la seconde moitié du XVIe siècle quelques établissements de maisons religieuses s'effectuèrent dans le Roussillon et le Conflent. Les Minimes se fixèrent au couvent de Notre-Dame de la Victoire à Perpignan, en 1574 ; l'année suivante, les Trinitaires élevèrent un prieuré à Sainte-Marie de Corbiach. Les Capucins construisirent des couvents : à Thuir, en 1580 ; à Céret et à Prades, en 1581 ; à Vinça, en 1589, et à Elne, en 1590. Le monastère des Carmes déchaussés ou de Saint-Joseph avait été fondé, à Perpignan, le 8 avril 1589. Les Jesuites s'établirent dans cette ville en 1600 et les Grands-Carmes de Céret en 1633.

Le 16 décembre 1612, des religieuses Dominicaines sont appelées à Perpignan pour donner l'enseignement aux jeunes filles de condition noble ou aisée. En 1663, une nouvelle maison, celle des religieuses Bénédictines enseignantes de la Congrégation de Béziers s'ouvrit à Perpignan dans le même but. La fondation du

couvent de Sainte-Monique ou des Petits-Pères Augustins déchaussés se fit en 1649 pour desservir les armées, les places et les hôpitaux militaires.

Il y avait en 1768, 164 paroisses dans le diocèse d'Elne dont voici le détail par archiprêtrés :

Elne	14	Céret	9
Perpignan	11	Prats-de-Molló	6
Salses	14	Ille	12
Estagel	8	Vinça	9
Collioure	11	Prades	16
Thuir	11	Villefranche	13
Oms	8		

A quoi il faut ajouter : 15 paroisses dépendant de l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa, 6 dépendant de l'abbaye d'Arles et 2 dépendant de l'abbaye de Saint-Martin du Canigou.

Sous l'ancien régime, 464 églises collégiales, paroissiales, chapelles et ermitages furent édifiés sur le sol du diocèse d'Elne.

A la suite de la Révolution française (1789) qui spolia les moines et exila les prêtres séculiers, les cadres de l'organisation diocésaine furent brisés. Les maisons religieuses furent acquises à la nation, et leurs immeubles désaffectés ont, pour la plupart, reçu des destinations militaires.

Le Concordat de 1801 supprima l'ancien diocèse d'Elne et le rattacha à l'évêché de Carcassonne dont il fit partie jusqu'en 1817. A cette dernière date un nouveau Concordat le rétablit. mais son exécution fut différée jusqu'en 1823.

Les divers pontifes qui se sont succédés sur le siège d'Elne, depuis un siècle, ont tous travaillé à reconstituer la vie religieuse du diocèse, en obtenant de l'Etat l'érection de cures, succursales, vicariats et en fondant des communautés religieuses adaptées aux besoins de la société nouvelle.

Liste chronologique des Évêques d'Elne :

Domnus,	571	Riculfe,	887-15
Benenatus,	589	Helmerade,	916-19
Acatulus,	633-38	Waldadus,	922-47
Witaricus,	656	Riculfe,	947-60
Clarus,	683	Suniaire,	960-77
Wenedurius,	783-825	Hildesinde,	979-91
Ramnon,	(?)	Bérenger,	993
Salomon,	832-40	Frédulon,	994-96
Audesinde,	860-85	Bérenger,	999-1003

Frédulon, 1003-07
Oliba, 1009-14
Bérenger, 1019-27
Suniaire, 1031
Bérenger, 1032-53
Artaud, 1054-61
Suniaire, 1062
Raymond, 1064-86
Artaud, 1087-96
Ermengaud, 1097-1109
Pierre Bernard, 1113-29
Udalgar de Castellnou, 1130-47
Artaud, 1148-70
Guillaume Jorda, 1172-86
Bérenger, 1187
Guillaume de Céret, 1187-97
Artaud, 1200-01
Guillaume d'Ortafa, 1202-09
Raymond de Vilalonga, 1212-16
Gautier, 1217-21
Arnaud de Serralonga, 1223-24
Raymond, 1225-29
Bernard de Berga, 1230-59
Bérenger de Cantallops, 1259-80
Bernard Sala, 1281
Bérenger de Santa-Fé, 1282-89
Raymond de Costa, 1289-1310
Raymond, 1311-12
Guillaume de Castillon, 1313-17
Bérenger d'Argilaguers, 1319-19
Bérenger Batlle, 1320-32
Gui de Terrena, 1332-42
Pierre Séguier, 1342-46
Bernard-Hugues de Sainte-Arthémie, 1346
Bernard Fournier, 1348-50
Etienne Malet, 1350-51
François de Montoliu, 1352-54
Jean Joufroy, 1354
Raymond de Salgues, 1357-61
Pierre de Planella, 1361-71
Pierre Cima, 1371-77
Raymond de Las Escalas, 1377-80
Dalmace, 1380
Barthélemy Peyro, 1384-1408
Raymond Descatllar, 1408
François Eximenès, 1408-09
Alphonse de Tous, 1409-10
Jérôme d'Ochon, 1410-25
Jean de Casanova, 1425-30
Galcerand Albert, 1431-53
Jean Margarit, 1453-61
Antoine de Cardona, 1461-67
Jean Pintor, 1467-70
Charles de St-Gelais, 1470-75
Charles de Martigny, 1475-94
Ascagne-Marie Sforza, 1494
César Borgia, 1495-98
François Loris, 1499-1506
Jacques Serra, 1506-17
Bernard de Mesa, 1517-25
Guillaume Vandenessa, 1525-29
Ferdinand de Valdès, 1529-30
Jérôme Doria, 1530-32
Jacques Rich, 1534-35
Jérôme de Requesens, 1537-42
Ferdinand de Loazes, 1542-43
Pierre Augustin, 1544-45
Michel Puig, 1545-52
Raphaël Ubach, 1555-56
Loup Martinez de Lagunilla, 1558-67
Pierre-Martir Coma, 1569-78
Jean Terès, 1579-86
Pierre-Benoît de Santa-Maria, 1586-88
Augustin Gallart, 1588
François Robuster et Sala, 1591-98
Onuphre Réart, 1599-1609
Antoine Gallart, 1609-12
François de Vera, 1613-16
Frédéric Cornet, 1617
Raymond Ivorra, 1618
Raphaël Rifos, 1618-20
François Senjust, 1621
Pierre Magarole, 1622-27
François Lopez de Mendoza, 1627-29
Grégoire Parcero, 1630-34
Gaspar Prieto, 1635-37
François Perez Roy, 1638-41
Vacance du siège 1643-69
Vincent de Margarit, 1669-72
Jean-Louis de Bruelh, 1673-75
Jean-Baptiste d'Estampes, 1675
Louis Habert de Montmort, 1680-95
Jean Hervé Basan de Flamenville, 1695-1721
Antoine Boivin de Vaurouy, 1721

Jean-Mathias Barthelemy de Gramont de Lanta,	1723-43
Charles-François de Cardevac de Gouy d'Havrincour,	1743-83
Jean-Gabriel d'Agay,	1783-86
Antoine-Félix de Leyris d'Esponchez,	1788-1801
Arnaud - Ferdinand de Laporte,	1801-23
Jean de Saunhac-Belcastel,	1823-53
Olympe-Philippe Gerbet,	1854-64
Etienne Ramadié,	1865-76
Frédéric Saivet,	1876-77
Jean Caraguel,	1877-85
Noël Gaussail,	1886-99
Jules de Carsalade du Pont,	1900

Epithalam

A LA SENYORA MATHILDE TALAIRACH,
CUNYADA MEVA, AB MOTIU DE SON CASAMENT
AB LO SENYOR LAMBERT ECOIFFIER,
LO 20 D'ABRIL 1909.

Pels espays infinits de la volta serena,
Que, la nit, mes pregons enfondeix sos afraus,
No 's nombren las estelas, lluminosa arena
Que la destra de Deu va scampar pels timbaus.

Las unas del cel blau són las reynas hermosas ;
D'altras tot just se veu la llum parpellejant ;
Y à mils, pel cami de Sant Jaume com fosas,
No són que póls de llum pels ayres platejant.

De cada hú quiscuna estela es la ventura.
La que t'ampara, nina boniqueta y pura,
Gran, lluheix alt, ben alt, d'una clara splendor.

Sul mar inconegut ahont ta nau pren vela,
Te sigui cuydadosa guia ton estela,
Y, ab l'espos, te meni cap al sorral d'or.

L'Ermita de Cabrens.

La Magie en Roussillon

(SUITE)

A cette heure, la rue de l'Aloës, qui a porté pendant longtemps le nom de *Carrer d'En Nebot,* est le quartier-général de nos sybilles modernes. Tous les jours, le Roussillon, le Capcir et la Cerdagne fournissent à ces tireuses de cartes, dont tout le talent et toute la science consistent à escroquer de l'argent, un contingent incroyable de dupes et de victimes volontaires.

Non seulement dans les campagnes, mais dans les villes on a confiance aux *desembruixadoras.* Non seulement ce qu'on appelle le peuple, mais des femmes et des hommes instruits vont les visiter en secret et ne rougissent pas d'ajouter foi à toutes les extravagances qu'elles leur débitent. Le bon sens et la raison ne feront-ils pas enfin justice de la puérile superstition de la cartomancie et de la bonne aventure ? Peut-on croire que le secret de l'avenir réside dans un jeu de cartes ? L'ouvrier qui les a fabriquées leur a-t-il infusé une vertu prophétique ? L'auteur de la nature a-t-il écrit sur des cartons peints de rouge ou de noir la suite des événements de la vie ? Y a-t-il quelque rapport entre un jeu de cartes et les événements futurs qui concernent telle et telle personne ?

❖ ❖ ❖

Au mois d'août de l'année dernière, une jeune femme disparaissait tout-à-coup du petit village de Taulis. Deux jours après, un exprès fut dépêché en consultation auprès d'une sorcière de la rue de l'Aloës. « N'ayez aucune inquiétude sur cette femme, répondit la voyante : dans huit jours, vous la verrez saine et sauve au milieu de vous. » Huit jours, huit longs jours d'anxieuse attente se passent et la disparue ne revient pas.

On envoie un second messager à une autre sorcière de la même rue. « La femme Thérèse X..., lui fut-il dit, se trouve en ce moment dans la forêt du mas Croanques où elle est retenue par des démons. Que des hommes courageux, armés de leurs fusils et munis de balles bénites, se rendent dans cette forêt ; qu'ils fassent feu aux quatre points cardinaux : le charme qui retient cette

femme sous le pouvoir du malin esprit sera rompu, et elle pourra rentrer aussitôt chez elle. »

On accomplit à la lettre les recommandations de la sorcière, et comme sœur Anne, on ne vit, hélas ! rien venir.

La famille qui déplorait amèrement la perte d'une personne aimée ne s'en tint pas là. Le mari de la malheureuse femme se rendit lui-même à Perpignan consulter une troisième sorcière : « Ne cherchez pas davantage, lui répondit la sybille, votre femme est *en corps et en âme en enfer.* » Or, le mois dernier, un pâtre découvrait, dans un ruisseau à sec, les restes de la femme X. qui, dans un accès de fièvre chaude, s'était elle-même donné la mort.

Je n'aime pas les grands mots qui sont sots, ni les gros mots qui sont grossiers, mais je ne dirais pas ma pensée tout entière si je n'avouais que je fais mienne l'apostrophe suivante que M. Gomis, de Barcelone, adressait dernièrement aux *bruixas :*

« ... Per vos calificar, jo no conech cap terme de prou menyspreu ; no perqué ma llengua sía pobre, sinó perqué la paraula humana es d'origen diví, enmanllevada als ángels, y es massa hermosa, massa pura y massa santa per poguer vos anomenar ab vostre nom. Oh ! si jo poguès, en un crit fulminant, vos llansar la maledicció de tots los cors ; y semblant à la furia de la venjansa, vos perseguir fins à las covas de Satanás, vos flagellant ! Si jo poguès arrancar de vostres fronts lo signe de l'humanitat, y arrastrarvos pálidas, sanchnantas, encadenadas devant del tribunal dels sigles, afí que lo taló de llurs peus marquès en vostra cara aqueix epitafi : *Bestias traydoras !* Perqué 'l despreci té també la seva vergonya, y al manifestar lo seu disgust té prou dignitat per no se deixar portar fins à la maledicció... »

Au risque de me faire lapider par les médecins, je me garderai bien de formuler ces anathèmes et ces malédictions contre nos *Curanderos.* Le peuple les croit sorciers ; il a tort. Ils possèdent, prétend-on, des secrets merveilleux, des paroles magiques, une manipulation phénoménale : dépôt sacré que le père transmet religieusement à son fils aîné de façon à ce qu'il n'y ait jamais plus de deux *curanderos* à la fois dans la même famille.

C'est en vain que la loi proscrit l'empirisme ; longtemps encore,

dans nos campagnes on y croira, on le préfèrera même à la science.

Je ne veux pas défendre ici les remèdes de bonne femme ; mais que de maladies plus ou moins imaginaires ! En fait de médecine, bien souvent, il n'y a que la foi qui sauve.

En fait de chirurgie, c'est autre chose. On ne saurait méconnaître les services rendus par certains empiriques qui, pour les foulures et les entorses, voire même pour remettre les bras et les jambes, ont, sinon des secrets, du moins une incontestable habileté.

Tout le monde sait en Roussillon que, depuis je ne sais combien de générations successives, — cela se perd dans la nuit des temps, — les X, de Saint-Michel-de-Llottes, les Y, de Vivès et les Z, de Saint-Cyprien, de père en fils, ont remis tous les membres fracturés, guéri toutes les foulures et entorses de tous ceux qui ont eu recours à leur art.

On ne saurait donc sans injustice leur infliger l'épithète infamante de sorciers.

❖ ❖ ❖

Il en va autrement de nos *Saludadors* et de nos *Endevinayres*.

« Los *Saludadors*, dit M. Maspons, són los que han nascut en la nit de Nadal, losquals tenen una creu en la llengua y tenen la facultat de curar la rábia. »

Le septième enfant d'une famille qui n'a eu que des garçons jouit aussi de ce don : on l'appelle *Seté*.

« Los *Endevinayres* tenen, segons lo poble, lo poder d'endevinar las malaltias y de las curar ab herbas y certas oracions que diuhen. »

Le *Sant*, de Cassagnes, qui vient de transporter à Pia son trépied et toute sa cargaison d'ustensiles cabalistiques, et le *Voyant*, des Albères, se partagent aujourd'hui la faveur publique. Point de maladies qui leur résistent ; pas de mystères ni de secrets qu'ils ne dévoilent et ne mettent à nu.

Ils font passer les fièvres, pourvu qu'ils sachent le nombre de maladies qu'on a déjà eues ; ils font disparaître les dartres en les touchant, ou bien en attachant dans la cheminée un petit morceau de bois vert, et à mesure que le bois sèche, les dartres s'en vont ; ils délivrent des verrues, en jetant dans un puits autant de pois qu'on a de verrues. Il est de la dernière évidence, cher lecteur,

qu'ils lisent l'avenir aussi facilement et aussi aisément que vous lisez ces lignes. Les pauvres mères de nos campagnes obtenaient, par leur entremise, de bons numéros pour leur fils, à l'époque du tirage au sort.

Et n'allez pas croire que, pour obtenir tous les résultats qu'on désire, ces deux pince-sans-rire se foulent la rate. Nenni, monsieur ! Faire bouillir des clous dans des pots de terre pour guérir une bonne fièvre quarte, former des signes de croix à rebours, brûler quelques douzaines de cierges, invoquer des saints qui ne sont connus ni dans le ciel ni sur la terre ; ébrécher secrètement le cierge pascal de sa paroisse, et porter dans sa poche la terre de trois cimetières mêlée avec cette cire volée ; oindre la nuque avec leur salive pour garantir du choléra, fermer une blessure du bras et de la jambe : voilà leurs formules qu'on exécute sans froncer le sourcil.

Dans ses *Notes* sur *Las Bruixas de Carançá* de Mossen Antoni Jofre, *Lo Pastorellet de la Vall d'Arles* cite un fait qui donne la caractéristique du sans-façon de nos *Saludadors :*

« He conegut un home molt vell y molt mysteriós, que guardava sota clau, al igual d'un reliquiarí ó d'un tresor preciós, *lo Petit Albert.* Totas las vegadas que era consultat per un embruixat ó una embruixada, ell prenía sas llunetas verdas, se cubría las mans de guants ó de mitenas negras y, se tenint dret devant una taula rodona sobre laqual reposava entre dos ciris rojos encesos *lo Petit Albert,* ell pronunciaba paraulas entesas de ell sol. Cosa curiosa : tenía ell lo llibre al enrebès !

« Tot d'un cop una veu estranya y que donava fretat responía à las seuas demandas. Se girant allivoras, lo vell deya al consultador que se tenía aquí mès mort que viu : « Escoltau bè ; preniu un got de vi ranci, resclauvos las unglas ab un vidre de mirall, posau als-he dins lo vi, rabajeu-hi tretse gotas d'aygua beneyta, y tres dias desprès fareu beure aixó à un cá. Lo dolent sort jitat sobre de vos vos quitará de prompte. — Perqué sou vos la consulta vos costará solament vint francs.

« Lo malhor volgué que un dia varen descubrir que la veu que donava fretat en li responent no era altre que la veu de sa muller.

Tothom va saber lo mysteri, y ab tot lo fill d'aqueix *Saludador*, hereder del *Petit Albert*, es consultat avuy encara. O cor humá, ciego per la veritat, obert tant sols à la superstició y als enganys de la terra ! »

J. DE COPONS.

EPITHALAM

A LA SENYORA MARIA BATLLE,
NEBODA MEVA, AB MOTIU DE SON CASAMENT
AB LO SENYOR EMILI DELONCA,
LO 28 D'ABRIL 1909.

« *Tot es viure y no morir !* »
(Canso popular del Rosselló)

Ahir, nebode meva, una ona de tristesa (1),
La resclosa rompínt, sopte, de las dolors,
Anegá nostre cor de llágrimas y plors,
La Malehida hajent vingut, son ala estesa !

Ara altras llágrimas nostres ulls humitejan,
Plors de goig, qu'ilumina de sos raigs lo sol
Ton pur vel nubial, blanch com un vel de dol,
Y llágrimas d'ahir á las d'avuy s' barejan.

Perdónam de mesclar amargura, Maria,
En esta cópa ahont dolsor y alegria
Spurnejan com lo teu somrient devenir.

De riallas y plors está féta la vida !
Mes l'amor de l'espós á víure te convida :
Ama y víu ! Tot es viure, nina, y no morir !

L'ERMITA DE CABRENS.

(1) Un parent nostre, jove y molt amat, s' defuntá pochs dias ans del casament.

IVe Centenaire de la Consécration
de la Cathédrale de Perpignan
(16 *mai* 1509)

Le 16 mai de cette année, il y a quatre cents ans que la cathédrale Saint-Jean de Perpignan a été consacrée. La veille, le bayle de la ville fit faire une criée générale pour obliger les Perpignanais à assister à la cérémonie du matin et du soir, sous peine d'une amende de cinq sous. Le vicaire-général du diocèse prescrivit aussi un jour de jeûne à cette occasion. L'évêque d'Elne, Jacques Serra, faisant sa résidence habituelle à Rome, ce fut Antoine Guerau, évêque de Sébaste, qui procéda aux cérémonies de la consécration.

La criée publique, faite dans les rues de Perpignan, qui nous a conservé le souvenir de cette solennité était conçue dans les termes suivants : « Ara hoiau tot hom generalment que mana e fa asaber lo maggnifich balle de la present vila de Perpinya, a requesta dels honorables consols de dita vila, que com lo reverent senyor bisbe de Sebaste, de licencia del senyor vicari général d'Elna, a pregarias dels dits honorables consols e del clero de dita vila, hage delliberat consegrar la sglesia nova de mossenyor sant Johan dema, que sera dimecres e festa del sanct Angel custodi, de mayti, ab missa solemne e sermo ; considerant lo molt alt sagrament de dita consacracio ont se goanya indulgencia plenaria ; per so mana dit senyor balle que tot hom hage ha esser dema en dita sglesia sots pena de sinch sous, e encara lo die present hagen esser a les vespres solemnes ; e aximateix lo dit senyor vicari amonesta a tot hom hage a dejunar lo die present a honor de Nostre-Senyor Deu e a reverencia de tant alt sagrament. » (Archives municipales de Perpignan, BB. 7, f° 422 r°).

La première pierre de la cathédrale avait été posée par le roi Sanche de Majorque, le 27 avril 1324. Il a fallu presque deux siècles pour l'édifier.

Don Francisco Monsalvatge

Demès dels actuals historiadors de la terra catalana, un dels bons y millors, es Don Francisco Monsalvatje, de Gerona.

Fill d'Olot, y desde jove coneixedor com cap altre d'aquella vessant pirinaica, s'aficioná à excursions, à historia, à arqueologia; y per tant que 'ls seus traballs diaris siguin prous (es lo cap de casa de la reputada casa bancaria « Los Fills de Monsalvatje »), no ha parat de fer estudis y de 'ls estampar. Mes que mes, es l'antich comtat de Besalu, que ha escorcullat de totes las maneres; aixis es que 'n tenim una historia completissima, desde 'ls temps mes remots, amb sos llibres: *Besalu, su historia, sus condes, su obispado y sus monumentos; Geografia historica del condado de Besalu*; *Coleccion diplomatica del condado de Besalu*. Esmentarem també *Santa Pau (L'antiga baronia de)*, *Ridaura y su Monasterio*, *El vizcondado de Bas*, *Historia de los Remensas*, *San Pedro de Camprodon*: y per lo que nos toca mes à nos altres, rossellonesos, *Santa-Maria de Arles (del Tech)*, *San-Andrès-de-Sureda*, *San-Martin-de-Canigó*.

Qui volgui sapiguer que cosa era la vida administrativa dels primers temps de la nacionalitat catalana, no té que de fullejar las obres d'En Monsalvatge; documents ben senyalats un per un, reproduccións de firmes dels comtes, bisbes y monjos, vistes de paysatjes, fotografies de monuments, hi mostren ben clar, com obraven, parlaven, escribien, la gent de llavors. Y es de lo mes interessant, per aqueix que s'estimi la nostra pátria y la llengua catalana.

❖ ❖ ❖

L'any passat, Don Francisco Monsalvatje afegi dos llibres mes, als quatorze que ja tenia publicats: Tomo quart de la *Coleccion diplomatica del Condado de Besalu*, y *Nomenclator historico de las iglesias de Gerona*.

En la *Coleccio diplomatica* s'hi troben documents del reine de de Carles-el-Simple (que fou reconegut rey de la Marca Hispanica), del 893 al 912, epoca hont la nostra terra se revenia, à poch à

poch, de tot allo dels temps dels moros ; fins hi ha un acte de donació del 875, del comte Guifre ; un altre, del 918, se refereix à la Villa Crosus, à Vallespir ; un, del 923, tracte del Super Keiros, à Vallespir ; un, del 960, es una donació de terres del terme d'Ayguatébia, à Conflent.

Fins aqui, tots eixos escrits son en llati ; mes una carta del comte d'Ampuries al rey d'Arago, Jaume II (1291-1327), es tota en catalá, y es d'un pler de la llegir :

« Al molt alt e poderos senyor en Jaume, per la gracia de Deu « Rey Darago e de Valencia, de Cerdenya y de Corsegua e Comte « de Barchelona..... avem otorgat que vos, Senyor, ab lo molt alt « Senyor Rey de Maylorches,..... Data à Belcayre, dimecres « VII dies anats del mes de juliol. »

Lo *Nomenclator historico* es una repassada de notes y monografies « de las iglesias parroquiales y rurales, santuarios y capillas de la provincia y obispado de Gerona ». Senyalarem, ja que son conegudes dels rossellonesos, com à fronterisses : N.-S. del Coll de Panissars (castell de Belleguarde, al Portus) ; N.-S. de Requesens, Santa Maria de Cadaquès, Santa Maria de Ampuries, Santa Maria de Port-Bou, N.-S. de las Salines (entre Massanet y Ceret), San Corneli (Sant-Llorens-de-Cerdá), Santa Maria-del-Coll d'Ares (Prats-de-Molló).

Hi ha també la reproducció d'una colla de « Mares de Deu assentades » de l'epoca primitiva.

Ja se veu com Don Francisco Monsalvatge es un bon fill, y un incansable historiador, de la terra catalana. Per mols anys, honradissim Senyor ! J. Delpont.

Extrait de Mil y un pensaments

Lo marit vulgui viure ab dignitat ha d'obrir molt l'ull ; lo que vulgui viure ab tranquilitat ha de ser ben curt de vista.

Si passant pèl carrer veus una dona ab col penjada al darrera, no l'avisis, perque potser es l'últim : hem vist tantas raresas !

Aperçu sur la versification catalane [1]

Il ne s'agit pas d'une versification bien différente de la nôtre ; le lecteur peut se rassurer : s'il désire se familiariser avec la poésie catalane, il n'aura pas de grosses surprises. La connaissance de la poésie française est le fondement : ce qui va suivre ne concerne que des détails, qu'il importe cependant de connaître.

Donc la versification catalane moderne (en appelant moderne ce qui date de la Renaissance consacrée par les Jeux floraux de 1859) emploie nos rythmes et des vers d'un nombre quelconque de pieds (2) jusqu'à 12 inclus.

RIMES ET ASSONANCES. — Les finales de vers sont de trois sortes : masculines, féminines et dactyles *(esdrúxoles)*.

Le catalan ayant, comme le français, des voyelles ouvertes et des voyelles fermées, on observera que les unes riment mal avec les autres ainsi :

*ser***é**, je serai, avec *ser***è**, serein ; *t***ô***tes*, toutes, avec *b***ô***tes*, bottines.

Il y a moins de rigueur qu'en français contre la rime purement auditive, qui suffit, malgré la différence d'écriture : *ven***t**, le vent, où le *t* ne se prononce pas, rime avec *ven*, il vient ; *pri***v***a* avec *ri***b***a* ; etc...

de même les syllabes atones en *a* et *e* : *par***e** et *ampar***a**.

Cependant, pour le contentement de l'œil, on supprime l'*r* finale des infinitifs et des substantifs, par exemple dans *estim***â**, pour rimer avec *m***à** ; *col***ô***s*, avec *mel***ô***s* ; etc...

Inversement, il y a des rimes bonnes pour l'œil, mais médiocres : *estimar*, *mar* ; *cor*, *rencor* ; *fer*, faire, et *fer*, sauvage ; etc...

Dans « l'Adeu al mon », Jaume Collell fait rimer à tort *rat***x***a* avec *plat***j***a*.

(1) Cette étude a été faite en s'aidant uniquement des œuvres poétiques citées, et sans le secours d'ouvrages techniques sur la matière, les erreurs et les omissions en sont donc excusables dans une certaine mesure.

(2) Nous conviendrons d'appeler « *pieds* » toutes les syllabes, sauf les féminines finales et les atones existant à la césure dont il sera parlé plus loin.

La finale dactyle, quoique formée de trois syllabes, ne compte que pour un pied. Il paraît d'ailleurs oiseux de dire qu'elle ne rime pas avec une féminine : *tèrbola* avec *bola*, par exemple.

L'assonance est très en faveur, en raison de son air médiéval. On la fait souvent alterner avec des syllabes quelconques et plus rarement avec des rimes.

Comme exemples de poésies à assonances continues (d'ailleurs toujours de même nature, masculines ou féminines), citons :

— Avec assonances masculines, le chant I de « Castell del Rey » de Costa :

> Quina veu clara sona per l'alta nit
> sobre fondals y penyes y mar endins ?...

une partie du chant IV et le chant XI du même poème, les chants V et VIII de « Canigó » de Verdaguer, « la Cansó del pros Bernart », « la Complanta d'en Guillem » et « la Mort de Galind » de Milá ; etc...

— Assonances féminines, une partie du chant IV de « Castell del Rey » :

> Los d'en Erill « Venjança ! » cridan á una,
> desparant les ballestes á l'espéssura,...

et le final du chant II de la « Llegenda del puig de Pollensa », de Costa.

Les poésies où l'assonance alterne avec la finale ni rimée ni assonée sont nombreuses :

— Assonances masculines : « Llegenda del puig de Pollensa » chant I :

> Altars son les montanyes
> de bon aroma ungits :
> com l'águila s'hi posa
> la gloria de Deu viu...

les chants III et VIII du même poème, le chant II de « la Gerreta del catiu », le chant III de « Castell del Rey », « la Font », « Diada de juny », Amor de patria, Dos suspirs, Per la corona poetica de la beata Catalina, Juventut, Nocturn, De matí, Ran de mar, Lo que diu una cansó, Les violetes, Un cap, El cavall del rey En Jaume », de Costa ; « Frivolité, Cansó, Espills, Grandesa, Los arbres vells, Cap y Cua, Lo pare y la mare !..., L'enamorat

a l'enamorada, Cant d'octobre, de Victor Catalá ; Plany de la teixidora, Cartes de soldat, de Teodor Llorente.

— Assonances féminines : « L'harpa » de Costa :

Pujaren al castell. L'augusta porta
oberta al vent de la tardor estava ;
allà la Reyna, deturant sa filla,
signá la mar del Orient llunyana.

les chants IV, V et VII de la « Llegenda del puig de Pollença », les ch. VI et VIII de « Castell del Rey », La primera llágrima, Santuari abandonat, Cisnes, les Matines, de Costa ; — Gloriola, et le prologue de « Lo cant dels mesos » de Victor Catalá.

— Assonance alternant avec la rime : « Cant de maig » de V. Catalá :

Trontollém, amor, las rosas
sobre 'ls fronts empurpurats.
Totas, totas s'han desclosas
al calor del mes de maig.

et « Cant de novembre » du même.

Voici des exemples de rimes alternant avec des finales quelconques : Combregar » de V. Catalá :

La Campana ha fet los tochs,
ara sona una esquelleta
y un cantar d'un capellà
y un trepitx sort y seguit
de remat esporoguit,

de même « Cant d'Agost » du même et les couplets du « Cántich de Bellver », de Costa.

Au sujet de l'alternance des finales, il faut observer que, dans la plupart des cas, les vers se groupent, d'après le sens, en distiques dont le second vers a l'assonance ou la rime ; cela a lieu même quand les vers ont 10 pieds, comme pour « l'Harpa » déjà citée. En voici de 5, 6 et 7 pieds, où le distique existe très régulièrement, de sorte qu'on lit en réalité des vers de 10, 12 et 14 pieds :

« De matí » :

Pel cel la celistia, per terra las flors ;
suau primavera pel mon y pel cor...
Mos peus trepitjavan l'herbeta del bosch,
com santa catifa d'un temple compost.

« Frivolité » :

Maria-Antonieta, ab un paner de flors,
camina, esbelta y gràcil, per vora 'l Trianon,
camina, esbelta y gràcil, ab son paner de flors.

« Un cap » :

Vos qui sabeu l'art oculta de remeys y de verins,
Vos qui tant sabeu de somnis y fantasmes de la nit,
no 'm direu com ho faria per arribar a dormir,
anch que fos una vegada, llargues hores y tranquil ?

Il existe aussi des poésies à rythme régulier, mais sans rime ni assonance ; ainsi « Misteris » de V. Catalá :

Se desclouen y se clouen
les parpelles de les flors,
y pels ayres que s'encalman
se dexondan los perfums
ab onejaments erotichs
de dansayre oriental.

De même « Les Máquines », « Terror », « Sant Juliá », « L'hivern », « Ave Maria », « En l'hort », du même. « Elegia romana », « Lilial », « Invocació a Holda », « Oda », etc. de Geroni Zanné.

Enfin le vers libre, rimé ou non :

— Rimé : « Los grans díes » de V. Catalá ; « Quaresma » et « Corpus » de Maragall.

— Sans rime ni assonance : « Borratxera rosa », « Estiu », « Poncellament », « Aniversari », « Lo Sant de la gleva », de V. Catalá.

RYTHME. — La césure n'est pas plus impérative que dans la poésie française. Pourtant on trouve des pièces de vers où la césure vient toujours à la même place, particulièrement dans les *Romanç*.

Exemples, pour les vers de 10 pieds : « La cansó del pros Bernart » de Milá :

Voleu ohir la gesta — del pros Bernart,

« La Complanta d'en Guillem » et « La Mort de Galind », du même ; les chants V et VIII de « Canigó » ; les chants III et V de « La Gerreta del Catiu » et I, IV et IX de « Castell del Rey » de Costa ; etc.

Cela amène à remarquer que les vers de 12, 11, 10 et 8 pieds sont parfois, surtout les premiers, coupés en deux parties au moyen d'une syllabe atone qui ne compte pas dans la mesure. Ainsi, à côté de l'Ode célèbre d'Aribau :

Adeusiau, turons, per sempre adeusiau,

composée, exceptionnellement, d'alexandrins normaux, on a un très grand nombre de poésies où les alexandrins sont coupés comme il vient d'être dit :

« Soledat », de Verdaguer :

Be t'ayma, be t'estima — mon cor, oh Barcelona

« Lo Rosselló », dans le chant VI de « Canigó » ; « La Veu de las ruinas » et « L'Anima enamorada », d'Adolf Blanch ; « La Tradició » de Pelay Briz ; « Lo cap d'en Joseph Moragas » de Guimerá ; « La montanya catalana » de Pons y Gallarza ; « Les Estrelles » de Geroni Forteza ; « Immortalitat y grandesa » d'Anicet de Pagés de Puig ; « Lo pi de Formentor » et « L'Antich Profeta vivent » de Costa ; le III de « Corpus » de Maragall ; « Viçanteta » et « La barqua nova » de Teodor Llorente, et, dans « Recorts de Vallespir » de notre Talrich, la tirade :

Oh Tech ! que son vistosas — y frescas tas riberas

Les modernes, notamment les parnassiens, ont repris l'alexandrin normal. Ainsi Geroni Zanné a un très grand nombre de sonnets et d'autres pièces courtes en purs alexandrins, telles : « Barcelonina », « Escena romana », etc. D'ailleurs, ce poète mêle souvent les deux types d'alexandrins, par exemple dans « Enigmes », « Marxa guerrera », « El Comiat de Wotan ».

Les poésies en vers de 9 pieds sont rares ; citons « La meva toya » d'Arthur Masriera :

Quan veuré que ma testa blanqueja...

la 3e strophe de « Nadal » de Maragall ; « Lo bes etern » et « Primavera » de Victor Catalá ; « Reculliment » et « Cantich de Bellver » de Costa ; « El Rosari de la viuda » de Teodor Llorente.

Nous ne connaissons guère en vers de 11 pieds que le final du chant II de la « Llegende del puig de Pollensa » de Costa :

Un dissapte bell d'avril — fou la nit clara
en que 'l puig se coroná — de lluminaria...

et certains vers de « La Sardana » de Maragall et de « Primavera » de Victor Catalá, cités plus loin.

Le vers de 10 pieds normal, avec la coupure 4-6 ou 6-4, est très employé en catalan. Les traductions de Gœthe par Maragall en sont de superbes exemples. La cadence 5-5 est plus rare.

— « Esperansa » de Milá ne contient guère que le premier type, 4-6.

Dins lo jardí hont roses jo cullía... ;

— « Adeu al mon » de Collell, le second type, 6-4 :

Enrera gir mon pas. — Adéu, follias !...

de même que « Ferits al cor » de Llorente ;

— « La Cançó de San Ramon » de Maragall, le dernier, 5-5 :

La mare de Deu — un roser plantava...

de même que « Segle XVIII » de Zanné, l' « Epilech » des Baladas, « Dimars de Carnaval » et « Nit estrellada » d'Apeles Mestres.

La cadence 4-3-3, très rare, existe dans « Lo noy de la mare » de Verdaguer :

Mentres María breçava y vestía
Son rós y tendre fillet que no dorm...

et dans « Cant de setembre » et « Cant d'octobre » de V. Catalá.

Comme exemple de vers de 10 pieds avec césure à syllabe atone, nous citerons :

— avec la cadence 6-4, les *romans,* cités plus haut, de Milá, de Verdaguer et de Costa (sauf le chant V de « La Gerreta del Catiu »), et l' « Ave María » de Victor Catalá ;

— avec la cadence 5-5, « La Campana de l'Ave María » de Balaguer :

Jo só la campana — que canta y que plora...

« La Tradició » de Pelay Briz ; « La Cançó del teuladi » et « El tabalet » de Llorente ; le chant V de « La Gerreta del Catiu », « Na-Ruixa-mantells », « Cántich de Bellver » et le chant X de la « Llegenda del puig de Pollensa » de Costa ; « Espills », « Medalla » et « Vistes al mar » de Victor Catalá ; « Festeig vora la mar cantabrica », « Corpus » et « Cant del retorn » de Maragall ; « Gentada » dans Croquis ciutadans, d'Apeles Mestres ; etc.

Le vers de 8 pieds à césure à syllabe atone est employé dans « A Catalunya ! » de T. Thos y Codina :

Oh Catalunya, — terra beneyta,...

« A la Mare de Deu de Montserrat » et « Oda a Espanya » de Maragall ; « Diada de juny », le chant III de la « Llegenda de Pollensa » et « Lo que diu una cànsó » de Costa ; « Miniatura » et « Retrat de Joana du Barry » de G. Zanné.

L'alexandrin trimètre (4-4-4) peut comporter une syllabe atone à chacune des deux césures ; ainsi dans « A la Mara de Deu de Montserrat » de Maragall :

Cerco entre elles — els camins vostres — i me n'hi vaig,

et dans « Quaresma » du même :

Aquêt vert tendre — de primavera — me té ull-près.

L'alternance des rimes ou des assonances féminines avec les masculines n'est pour ainsi dire plus une règle, tant il y a d'exceptions.

La finale féminine existe uniformément dans « Los ayres de la pátria » de Damás Calvet ; « Ferits al cor » de Llorente ; « Les minves de janer », « Ella parla », « Festeig vora la mar cantabrica » et « Nuvial » de Maragall ; « Ave María », « Les flors primeres » et « En l'hort » de Victor Catalá ; « Cisnes », « L'harpa », « La Vall » de Costa et particulièrement dans les 16 pièces formant ses « Horacianes », dont il va être question ; « Lilial », « Lux », etc.., de G. Zanné.

La finale masculine, dans « Gentileses », « Medalla » etc., de V. Catalá ; le sonet à Aguiló et le Chant III de « la Gerreta del Catiu » de Costa ; « Aurea pax », « Les Acacies », etc., de G. Zanné ; sans parler des exemples d'assonances continuelles cités plus haut.

Le sens du rythme est inné chez les poètes catalans ; les effets qu'ils obtiennent sont souvent remarquables. Notre étude est trop limitée pour que nous puissions faire autre chose qu'esquisser cette partie. Cependant nous donnerons quelques spécimens de rythmes :

— Tercets : « La Calumnia venjada », de Costa :

Tocant de mort planyien les campanes
quan entrava a ciutat un cavaller
set anys ausent per terres llunyedanes.

— Qui es lo mort ? — preguntá a son escuder,
y aquest, per dirli lo que deya'l poble,
un escolt a l'orella li va fer....

Autres tercets, où la même rime masculine persiste jusqu'à la fin : « Hivern », de Victor Catalá :

La llum s'es apagada en mon esprit.
Lo calfret de la nit
ha fet brunzir mon ànima encantada.

Tot reposa en lo món entenebrit,
les veus han enmudit.
tant sols en lo fossar lo verm rosega...

— Quatrains : « El pou de l'amada », de Costa :

Una velleta setantina
sabut dels avis m'ho contá
qu'al antich pou tal nom doná
la santa mort d'una fadrina...

Autres quatrains, à séries de rimes alternées et à retour continuel de la même rime féminine : « Aquarela » de Victor Catalá :

La Marqueseta ha vist l'abat,
ha vist l'abat y ha enrojolat,
ha enrojolat la Marqueseta
y ha somrigut, tota coqueta

L'abat ho veu de cua d'ull ;
del marge en flor una flor cull,
y al pas menut de donzelleta
va vers l'hermosa Marqueseta.

— Quintets : Nous avons cité plus haut, à propos de l'uniformité de ses rimes féminines, la pièce de Damás Calvet « Los Ayres de la pátria » ; ce court poème donne par son rythme, une sensation étonnante d'ampleur en même temps que de mélancolie :

y com mon pit s'aixampla
quant tos ayres de nou, pátria, respiro,
la planura m'es ample,
més alts los monts oviro,
y més blava la mar y lo cel miro...

— Sixains : « La visió » de Costa :

Es l'hora de la pau ;
Allá, sobre'l cel blau
S'adorm el día ;
y misteriós el vent
escampa dolsament :
Ave Maria !

— Strophes de 8 vers : « L'era d'Escorca » de Costa

Escolta, oh caminant,
qui passes endevant,
del alzinar gegant
per l'espessura ;
la veu de l'avior,
del bosch ab la remor,
te conta un fet d'horror
qu'encara dura.

— Codolada de Majorque, alternance de vers de 7 et de 4 pieds : Chant I de « la Gerreta del catíu » de Costa :

Un bell día, temps enrera,
entre estiu y primavera,
dins Formentor,
movía alegra remor
força de gent,...

Ces distiques sont assimilables aux vers de 11 pieds cités plus haut.

— Les vers de 10 pieds à cadence 4-3-3 ont permis de réaliser des effets curieux de bercement. Ainsi « Cant de setembre » de V. Catalá où les quatrains alternent comme ci-après :

Breça l'hamaca ab breçada ben dolça,
com una mare quan breça'l breçol,
Vull ensopirme al remor de las brancas ;
Vull ensopirme ab la posta del sol.

Zim, zam... zim, zam...
mira las flors d'aquell ram com s'esfullan !
zim, zam... zim, zam...
mira com cauen las flors d'aquell ram.

(A suivre) Paul Bergue.

Textes catalans

En 1420, le chanoine Procureur du Vestiaire de l'église d'Elne étant mort, son successeur fit dresser, par notaire, l'inventaire des objets qu'il prenait en charge (J. Bolosum, not. d'Elne, 13 février 1420. Notule n° 1759).

La même mesure fut prise, trois ans plus tard, par un nouveau Procureur. (Ibidem, 29 avril 1423. Notule n° 1766).

Nous allons rapporter ces deux inventaires, en les rapprochant.

Et primo : Una fresada (1) nova ab ymages ; una fresada vela ; una fresada vela d'or de Luca (2) — (1423, : fresada vella ab imatges d'or de Luca ; 11 fresades velles, de obra de Monpeller ; tres tros de fresades de aquelles que son les capes de Requiem modici).

Item : una casula (3) blava de satoni (4) brochada d'esteles d'or brocada, folrada (5) de tersanel (6) vermel, e sa stola e maniple del desus dit drap ; una casula blanca, de drap de li, ab la creu negra ; una casula vela d'or de Luca — (1423 : 1 casula ab stola e manipols de fustany (7) ; una casula aulana (8) vermela ab folradura blava ; una casula, tres manipols, tres stoles blanques per la Carema).

Item : una capa blava de drap de seda, ab fresada d'or folrada de tersanel (6) vermel ; dos capes, la una ben vermela e l'altre d'un vermel descolorit, veles.

Item : dos toniselles (9) negres, de seda, ab los paraments de blanc brocat d'or.

Item : tres amits.

(1) Mot à mot : Garnie de franges. Ornement sacerdotal.
(2) Lucques (Italie) — filigranes.
(3) Chasuble.
(4) Satin ?
(5) Doublée.
(6) Tercenelle (étoffe, vieux français).
(7) Futaine.
(8) Usée.
(9) Sorte de soutane ? (Tunicella).

Item : un palit (1) de blan (2) brocat d'esteles d'or, folrat de tersanel vermel, un pali vel, vert, plen de ramatges — (1423 : Un pali vell, vert, aulan).

Item : un corporal — (1423 : v draps de corporal).

Item : un tros de drap de ceda verda ab ores vermeles entorn d'une cana ; un tros de ceda blanca pampolat (3) ab rosetes he bares vermels ; un tros de sendat (4) vert, vel ; dos troses de drap de ceda vels, de color de groc.—(1423 : 1 tros de drap de ceda blanc ab rosetes vermelles e barres vermelles ; 1 tros de cendon (4) groch ; 1 tros de sendat (4) vermel e 11 verts, per folradura (5) de capes ; 111 tualloles de ceda vermella).

Item : Una cortina morada, vela, ab ores (6) vermeles.

Item : Un drap vermel brocat d'or loqual hi dona mosen Bertholomeu Peyro (7) —(1423 : 1 drap vermell de mossen B. Peyro, condam, per parament de la tomba) (8).

Item : dos capes del Brebeto (9), veles, d'or de Luca — (1423 : 1 capa de Birbeto ; 1 capa aulana del Birbeto ; 1 tunicella del Birbeto ; 111 capells del Birbeto).

(1) Poêle.

(2) Mot-à-mot : moelleux.

(3) Avec un dessin de feuillage !

(4) Taffetas de soie.

(5) Doublure.

(6) Bords.

(7) Evêque d'Elne, de 1387 à 1408. Originaire de Perpignan (Puiggari).

(8) Le tombeau ou la châsse des saintes Eulalie et Julie.

(9) Petit Evêque (corruption de *Bisbeto)*. Nous rencontrons ici la trace matérielle, assez curieuse, d'une coutume de l'église d'Elne : Chaque année, le 6 décembre, jour de saint Nicolas ou des saints Innocents, les enfants de chœur de l'église célébraient une grande fête : La veille, l'un d'eux était choisi pour jouer, tout le lendemain, le rôle d'Evêque : il assistait pontificalement aux offices, accompagné de ses dignitaires, et y donnait une bénédiction solennelle. Ses fonctions cessaient à la fin des vêpres, au verset du *Magnificat* « Deposuit potentes de sede ».

Le *Liber statutorum* (G. 170 Bibl. de Perpignan), nous fournit lui aussi, en 1385, l'indication suivante : Parmi les obligations de la charge de Chapelain majeur figure celle-ci : « Debet tradere... vestimenta pro episcopo puerorum, sacrista et capellano ac precentoribus suis, necnon et mitram crossam et annulum et cetera ornamenta ipsi episcopo et ministris necessaria pro offi-

Item : La camisa del Jesus et lo mantel de la Maria Macdalena, — (1423 : La camisa del Jesus, el susari el mantell de la Maria Magdalena).

Item : dos dalmatiges per los angells.

Item : un plec de sixells (1) blancs.

Item : molt d'altre flastatge (2) de vestits vells.

Item : La Creu major — (1423 : La Creu major ab la Vera Creu de nostre Senyor J. C.).

L'Inventaire de 1423 porte en outre :

1 Camis (3) ab parament negre.

1 Stola negre de fustany negre.

1 Casula e dos dalmatiges vermeles ab parges (4).

1 Mantell de sendat, barrat.

1 Cordo de ceda verda.

Unes sendalies.

1 Plech de fresadures e flocadures aulanes.

1 Drap de tela blava, ab senyal de luna e terra.

1 Tuala blava per lo evangelier.

1 Tuala d'altar.

La coberta que serveixs quant fan la representatio (5).

1 Drap aulan de ceda qui sta sobre lo coxi del Birbe (6) davant la cadira.

1 Casseta ab unes tesores (7) e capdells de ceda vermell ablava, groga e verda.

cio diei seu festi Innocentium, prout antiquitus in eadem ecclesia est fieri consuetum. »

Il nous montre même que le rôle du *Birbeto* durait plus d'un jour : car il ajoute que c'est à lui et non au Chapelain claustral, à bénir les distributions de vin qui se font au cloître du jour de la saint Nicolas à la veille de Noël.

Il est de tradition à Elne que l'un de ces enfants mourut au cours de son épiscopat éphémère, et fut enterré revêtu de ses habits pontificaux.

(1)..... ? (rapprocher de *scissus*, part. passé de scindere, d'où *cisells, ciseaux)*.

(2) Tas, quantité surabondante et inutile.

(3) Aube.

(4) Bandes.

(5) Les mystères.

(6) Usuel, pour *Bisbe*. Voir aussi *Birbeto*, ci-dessus.

(7) Ciseaux.

R. de Lacvivier.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Guillaume de Céret

Evêque d'Elne (1187-1197)

Le nom patronymique de Guillaume de Céret, évêque d'Elne, est parvenu jusqu'à nous, grâce à une charte datée du 2 juillet 1214. Ce document reproduit l'obligation consentie par le chapitre d'Elne à Pierre Pauc, d'une somme de cinq cents marcs d'argent, dont le montant avait permis aux deux évêques défunts Guillaume d'Ortafa et Guillaume de Céret d'acquérir la moitié du château de Saint-Cyprien (1).

Guillaume de Céret qui occupa le siège d'Elne durant l'espace de dix années (1187-1197) n'est plus mentionné que par son prénom dans des actes d'ordre purement administratif. C'est ainsi qu'il ratifie, en 1188, avec d'autres prélats, un acte de vente fait au monastère de Fontfroide par Bernard, archevêque de Narbonne. Il paraît avoir secondé les Templiers dans leur œuvre bienfaisante du desséchement des marécages qui couvraient de vastes étendues de terrain, dans la plaine du Roussillon. On le voit passer deux transactions avec la milice de l'Ordre : une première, le 28 mars 1187 au sujet d'une partie des marais de Caraig (2), et une seconde, le 1er avril 1194, au sujet de l'étang de Bages (3).

Le 1er octobre 1195, l'évêque d'Elne fait donation, au monastère d'Arles, de l'église de Sainte-Marie-Magdeleine

(1) Archives des Pyrénées-Orientales, G. 57.

(2) Archives des Pyrénées-Orientales, *Cartulaire du Temple*, folio 119.

(3) Idem, folio 56.

de Combred, située dans la paroisse des saintes Juste et Rufine de Prats-de-Mollo (1).

Puiggari affirme, d'après le Cartulaire d'Elne, que, le 11 février 1196, Guillaume de Céret reçut de Pierre Ier, roi d'Aragon, le serment accoutumé de fidélité et de protection (2). Ce pontife figure parmi les témoins de la constitution faite à Girone en 1197 par ce roi contre les hérétiques (3). Le 2 mai de cette même année il termina, comme arbitre, avec Gaufred, vicomte de Roussillon, un différend qui s'était élevé entre Robert, abbé d'Arles, et Ermessinde, dame de Cortsavi (4).

On ne possède aucune donnée historique qui permette de préciser la date de la mort de Guillaume de Céret.

(1) Marca hispanica, col. 1383.

(2) Puiggari, *Catalogue biographique des Evêques d'Elne*, page 37.

(3) Marca hispanica, col. 385.

(4) Id., col. 1386. — Ermessinde de Cortsavi, fille aînée de Raymond de Cortsavi, avait épousé en 1195, Raymond de Termes, un des plus puissants seigneurs du Narbonnais. Ce chevalier s'est rendu célèbre par la résistance opiniâtre qu'il opposa dans sa forteresse de Termes en 1210, aux troupes de Simon de Montfort. Il périt au siège de son château, les armes à la main. Devenue veuve, Ermessinde convola en secondes noces avec Bernard-Hugues de Serrallonga dont elle eut trois fils et deux filles. Raymond, le cadet des garçons reçut en partage la seigneurie de Cortsavi. Il laissa deux fils : Arnald et Raymond. Ce dernier devint évêque de Mallorca en 1318.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaitre à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycee de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Littérature catalane contemporaine.

M. Joan Palomba, instituteur à Alguer (Sardaigne) va publier dans quelques jours une traduction italienne du chapitre qui porte ce même titre dans le livre de M. Jean Amade, *Etudes de littérature méridionale*. — La traduction sera précédée d'une préface de M. Guarnerio, professeur de langues romanes à l'Université de Pavie, et suivie d'un complément important qui permettra aux amateurs de langue et littérature catalanes d'avoir une connaissance plus approfondie encore du mouvement contemporain. Prix de l'ouvrage : 2 fr. 50. On peut souscrire, en s'adressant à l'auteur.

Anthologie d'un centenaire.

Le réputé félibre Antonin Perbosc a réuni sous ce titre des pages choisies des meilleurs écrivains du Tarn-et-Garonne, avec notices biographiques et bibliographiques. Nous y trouvons notamment des extraits de Madame Jules Michelet, Léon Cladel, Emile Pouvillon. Ceci n'est que la première partie, consacrée aux prosateurs ; la seconde, réservée aux poètes, est en préparation. Excellent travail de décentralisation littéraire, qui devrait être imité dans les autres provinces de notre pays. (Paul Masson, libraire-éeiteur, Montauban, 3 fr. 50).

Terre d'Oc, d'Emile Pouvillon.

Dans le volume posthume de Pouvillon, *Terre d'Oc* publié récemment par son fils (Toulouse, Privat ; Paris, Plon-Nourrit), nous avons eu le plaisir de lire de fort jolies pages sur Perpignan, et des notes pittoresques d'un excursion à Nostra-Senyora de Nuria. De ces dernières, nous avons voulu extraire quelques fragments pour nos lecteurs. Celui-ci, d'abord, où le Canigou est décrit magnifiquement :

« A Vinça, dans l'échancrure d'une vallée transversale, le Canigou apparaît. Depuis Perpignan, il n'avait pas cessé d'être en vue. Sa masse, portée sur une longue suite de contreforts, planait de haut sur la chaîne des Albères, qui s'abaissaient à ses pieds, s'évanouissaient vers la mer. Masqué un moment par les défilés obscurs où nous rampions en contournant sa base, le colosse se révèle maintenant dans toute son ampleur. Vision de majesté souveraine ! En bas, l'horreur des précipices, le vertige des murailles inaccessibles ; en haut, la sérénité des cimes, en essor vers l'azur. Farouche et paternel — tel Jupiter assembleur de nuées — il trône, il règne, il commande aux vents et aux orages, il dispense aux vallées le bienfait des pluies, la richesse des eaux vives, le trésor des minerais qui mûrissent cachés au profond de ses entrailles. Un peuple de bergers, d'innombrables troupeaux vivent, suspendus au manteau d'herbages qui descend à larges plis de ses épaules. C'est le dieu, c'est le maître, et les vapeurs, les flocons de brume exhalés nuit et jour de la bouche des gouffres sont comme les fumées d'encens qui montent en adoration vers la face de l'idole. »

Voici, d'autre part, une sobre mais vigoureuse description de Carençà :

« Des croupes désolées, un chapelet d'étangs vaseux ; le lac de Carençà enfin ; à peine un lac, une cuvette d'eau sombre, au fond d'un entonnoir que ferme un hémicycle de montagnes. C'est la fin de la vallée, la fin du monde. Pas un arbre, pas une broussaille en perspective, pas la plus légère trace de vie végétale ou animale. L'herbe est morte, l'homme est absent, la montagne elle-même n'est plus qu'un squelette en décomposition, rongé par les éléments. Le soleil a calciné l'herbe, exilé les troupeaux ; il chauffe en incendie le cirque des rochers qui flambent avec le pétillement des micaschistes, comme du minerai en fusion. Et cet éclat sur cette laideur, c'est plus de laideur encore. Fouillé jusqu'aux derniers plis, illuminé jusqu'aux moindres reliefs, ce désert de pierre prend une expression de néant tragique. »

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 30 15 Juin 1909.

Les Manuscrits non inséres ne sont pas renóus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

En la falda del Canigo

Bé'm plau, quan de l'hivern la freda alenada
Se gronxola y se plany dins lo boscam en dol,
Prop del meu ramadet, al mitx de la diada,
Sobre un capsal de roch m'estirar que m'agrada !
Tot espeternellat als repetells del sol !

Lluny del bruig enfadós, al cim de la devesa,
Com s'aixampla mon cor, baix un oreig flagran !
Llibertat, llibertat, de tú quin' ardelesa !...
Quan som à la ciutat no comprinch ta bellesa :
Ab los altres que som? mes sol... que'm sento gran !

Als peus d'eixos penyals que sempre'ls llamps trossejan,
En son puig altaner y lo cap dins la neu
S'alsa lo Canigó... sos blanchs cabells groguejan
Ara que'ls darrers raigs del sol ne petonejan
L'hermosíssim vestit del gegant pirineu.

J. Bonafont.

NOTA. — Nous donnerons les notes obtenues aux 12 concours mensuels fin decembre 1909.

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique.

Aperçu sur la versification catalane

SUITE)

— Strophes de 9 vers: Dans la deuxième partie de « La Tradició », Pelay Briz agence merveilleusement les vers de 3, 5, 9 et 10 pieds :

La nova musica
ab vesta molt rica
en vilas rumbeja
son ayre estrangé.
Tothom d'ella parla,
tothom li vol bé.
Mes perçó jo no'n tinch gelosía,
perque sé que viurá sols un día
y jo quedaré.

La non-non,
oh incrédul llinatje, jo vetllo ta son.
Si m'has oblidat,
si jo de tos llavis menyspreus he rebut,
la non-non,
jo vetllo ta son ;
oh fill estimat,
mon fill benvolgut !
per mi, més que't dolga, seras mortallat.

. . . . . .

La période rythmique se développe sans à-coup. A la première strophe, notons le changement simultané de sens et de vers; à la deuxième, la cadence continue de 5 syllabes pour indiquer le bercement, et l'arrêt de *la non-non*. C'est un vrai chant primitif, empreint de simplicité affectueuse.

Cette recherche du rythme original a permis aux poètes de rivaliser avec les musiciens grâce à des cadences habilement combinées. Voici une strophe de « La Sardana » de Maragall :

La Sardana es la dança més bella
de totes les dances que s fan i es desfan,
es la mobil magnifica anella
que am pausa i am mida va lenta oscil-lant.
Ja s decanta a l'esquerra i vacil-la,
ja volta altra volta a la dreta dubtant,
i s'en torna i retorna intranquil-la,
com mal orientada l'agulla d'imant.
Fixa-s un punt i es detura com ella...
Del contrapunt arrencant-se novella,
de nou va voltant.
La Sardana es la dança més bella
de totes les dances que s fan i es desfan.

Le premier vers est un vers normal de 9 pieds se scandant : trois anapestes et une brève :

⏑⏑— ⏑⏑— ⏑⏑— ⏑;

le second, qui a 11 pieds, se scande : un iambe et trois anapestes :

⏑— ⏑⏑— ⏑⏑— ⏑⏑—;

mais remarquons que les huit premiers vers vont 2 par 2, malgré la rime des impairs. Réunissons-les ainsi et nous obtenons une cadence globale de sept anapestes :

⏑⏑— ⏑⏑— ⏑⏑— ⏑⏑— ⏑⏑— ⏑⏑— ⏑⏑—.

C'est absolument une phrase musicale de deux mesures à quatre temps, la longue finale formant les deux derniers temps de la deuxième mesure. Et ce vers étrange, si bien rythmé, de 21 syllabes, oui de 21 syllabes, se répète quatre fois ; et naturellement ces quatre vers extraordinaires riment tous entr'eux. D'ailleurs le changement de phrase à chaque vers montre bien le changement de sens de l'oscillation de la danse.

Arrive le *contrapunt ;* le rythme change : le neuvième et le dixième vers sont des vers de 10 pieds avec la cadence 4-3-3, ou même 1-3-3-3 ; ils se scandent : trois dactyles et un trochée :

—⏑⏑ —⏑⏑ —⏑⏑ —⏑;

et le contrapunt s'arrête, comme suspendu, sur le onzième vers, un iambe et un anapeste : ⏑— ⏑⏑—.

Puis l'allure première reprend avec un distique semblable aux quatre premiers.

A lire et relire cette poésie, on en saisit tout, d'abord avec étonnement, puis on en savoure de plus en plus la puissance musicale. Et, si on a vu, par surcroît, osciller le cercle harmonieux sur une place ensoleillée de l'Ampourdan, on comprendra et on partagera notre admiration pour cette évocation si vivante.

Victor Catalá a usé également du premier rythme de ces strophes dans « Primavera » :

De les culpes d'hivern l'animeta
desitja rentarse ab la confessió,
y esperar, ben serena y ben nèta,
la Pasqua sagrada de Resurrecció.

La rime dactyle n'est pas très employée, malgré son originalité. Il semble que Anicet de Pagés de Puig ait été le premier à sentir le parti qu'on pouvait en tirer, en composant son « Immortalitat y Grandesa » :

Qu'es exa febre eterna de somnis de grandesa
que dins sa closca *sópita*
crema mon esperit ?
Qu'es aquexa esperança qu'en ma humana pobresa
cada jorn m'afalaga, me vetlla cada nit ?

La finale dactyle revient au deuxième vers de chaque strophe. C'est une sorte de redoublement de l'effet de grandeur déjà obtenu avec les césures à syllabe atone des alexandrins.

Nous arrivons au poète dont l'audace est allée le plus loin dans la poursuite du rythme original : Costa, dans ses « Horacianes ». Ce recueil contient des essais remarquables de versification imitée du latin ou du grec. Costa, dans sa préface, explique sa tentative. Est-il parvenu à ressusciter les pieds avec leurs longues et leurs brèves? L'a-t-il voulu absolument, rigoureusement? Cela est douteux. Mais les résultats n'en sont pas moins étonnants.

Ce qui caractérise ses vers est, à notre avis, la position immuable de quelques accents et même de quelques dactyles ; tout est là et c'est beaucoup. Entre ces accents et ces dactyles, la valeur des syllabes, brève ou longue, varie généralement d'un vers à l'autre.

1° Strophe saphique (nous n'accentuons que les accents et les dactyles à position invariable) : « A Horaci », « Calma », « Devant les cascates de Tibur », « Adolescencia ».

Princep afable de la docta lira,
mestre y custodi de la forma bella,
tu qui cenyires de llorer y murta
dobla corona.

Le dernier vers, adonique (dactyle et trochée), est impeccable. Mais, dans les trois vers saphiques, les longues des 3e et 5e syllabes ne sont pas obligatoires ; celle du premier manque même à un vers :

que la fortuna dins la pols humana.

Ce sont en définitive des vers de 10 pieds avec la cadence 4-4-2. Dans d'autres pièces (« A Cabanyes », « Entrada d'hivern », « Comiat ») le dernier vers est remplacé par un vers ordinaire de six pieds, à finale féminine.

2° Distique iambique : « Als joves », « Amistat ».

Fills d'una rassa dreturera y forta
qu'unia 'l seny ab l'impetu.

Au premier vers, qui est iambique trimètre, les longues de 2e, 6e et 8e syllabes ne sont pas immuables. C'est un vers de 10 pieds à cadence 4-6. Le second vers, qui se scande trois jambes et un pyrrhique, ⏑— ⏑— ⏑— ⏑⏑ est un iambique dimètre ; mais le seul accent à position obligatoire est le dernier, de sorte qu'il n'y a de fixe que le dactyle final ; c'est un vers de 6 pieds à finale dactyle.

3° Vers gnomiques : « L'abella ».

Sens tu l'abella brunzir ? Escóltala

caractérisés par deux accents et un dactyle : vers de 9 pieds à cadence 4-3-2 et à finale dactyle.

4° Strophe asclépiade-glyconique : « Vora una font ».

Plaume la nàyade — qu'en les recòndites
verdors ombrívoles — aboca l'àmfora
ab notes trèmoles — de flauta idílica
y singloteig de tórtora.

Les trois premiers vers asclépiades ont deux dactyles immuables.

Ce sont des vers de 8 pieds à finale et à césure médiane dactyles. Le dernier est un glyconique où le dernier dactyle subsiste seul, le premier étant la plupart du temps reporté en tête du vers ; en somme, vers de 6 pieds à finale dactyle.

5° Strophe alcaïque saphique : « Mediterrania », « Retorn de primavera », « L'héroe ».

Cel y mar lluen blavors diàfanes
en competencia. L'oreig animashi
y jugant ab les ones qui jugan
rompre les fa com en rialla fresca.

Les deux premiers vers sont alcaïques, avec deux dactyles dont le dernier seul est obligatoire ; mais la longue du quatrième pied et la brève du cinquième sont immuables ; de sorte que cela revient à un vers de 8 pieds à césure médiane atone et à finale dactyle. Le troisième est formé de trois anapestes, avec syllabe finale isolée ; vers normal de 9 pieds. Le quatrième est saphique, semblable à ceux du 1°.

La caractéristique de la plupart de ces essais est la surabondance de dactyles ; notamment à l'exemple 4°, chaque vers en contient deux. Cela suffit à donner à la poésie une saveur toute latine. Mais le poète est ainsi amené à rechercher des néologismes savants, à considérer comme dactyles les mots tels que « pátria » et enfin à mettre souvent les pronoms après le verbe :

perfúm*ali* ; vòlta*la* ; abèura*shi* ; murmúra*li* ; escòlta*la* ;
súran*hi* ; brèssa*les* ; etc.

(Voir plus bas : Licences poétiques). L'effort est pourtant masqué par une science du vers étonnante. Ce volume « Horacianes » est assurément une des œuvres les plus originales de la littérature catalane.

MÉTRIQUE. — *Diphtongues, Triphtongues, Hiatus.* — Les diphtongues décroissantes, c'est-à-dire celles où la voix appuie sur la première voyelle, comptent évidemment pour une syllabe ; ce sont *ai*, *au*, *ei*, *eu*, *oi*, *ou*, *iu* et *ui*.

Il ne faut d'ailleurs pas confondre avec ces diphtongues les graphies semblables où l'accent porte sur la deuxième voyelle et

où chacune des deux voyelles appartient à une syllabe différente: *pair* ; *raò* ; *creí* ; *lleó* ; *oir* ; *tiò*.

Les diphtongues croissantes *ia*, *ie*, *io*, *ua*, *ue*, *oe* comptent généralement pour une syllabe ; mais on trouve parfois avec les deux voyelles séparées : *rialla* ; *audiencia* ; *alienat* ; *quietut*; *triomfal* ; *corriol* ; *sensacio* ; *vioía* ; *suavissim* : *fuetada*, etc. Le poète est assez libre sur ce point. D'autres groupes de deux voyelles comptent quelquefois pour une syllabe : *uu* (*duus*) ; *ae* (*Faetó*) ; *ea* (*beatitut*, *real*, *realme*) ; *uo* (*magestuos*). Dans « Elegías romanes » de Gœthe, Maragall fait du double *e* de *deesa* tantôt une syllabe et tantôt deux (vers 66 et 69, etc.)

Il y a d'autres genres de diphtongues : celles formées par la rencontre de deux voyelles appartenant à deux mots différents. Une règle presque générale, particulièrement observée d'ailleurs par les premiers poètes de la Renaissance catalane, veut que ces diphtongues ne comptent que pour une syllabe. Nous ne prendrons d'exemples (ils sont innombrables) que dans « Horacianes ».

aa : ara tolera que una m*à* *a*trevida (page 19)
oa : puga jo *a* l'ombra del natiu boscatge (p. 23)
oe : ja no 'm diu èglogues, sin*o* *e*legíaques (p. 49)
io / au : llavis *y* *o*relles que v*a* *u*ngir l'aroma (p. 90)
ei : què *hi* fa si puja 'l fret? Serà més dolsa (p. 81)
oi : sò de lèsbiques lires *o* *i*dees (p. 60)

ee : per honra t*é* *e*sser bort son cor espuri (p. 89)
ui : t*u* *i*nvitant ab l'abraç de tes costes (p. 62)
ou / iu : n*o* *u*s deman pera mi n*i* *u*na memoria (p. 113)
ia : de tò metalich *y* *a*puntada forma (p. 33)
ii : com s*i* *hi* colava sanch d'Hamadríades (p. 74)
ie : *y* *e*ntre 'ls poetes passà aqui Mecenas (p. 55)
ao : s*a* *o*na may tèrbola guaytan les dríades (p. 47)

Nous n'avons pas donné d'exemple lorsque les deux voyelles sont atones, car la formation d'un monosyllabe est alors bien plus naturelle :

sícules vaques ; per ton carr*o* *e*guinan (p. 43).

Cependant l'hiatus est permis dans quelques cas. Nous n'en

trouvons pas d'exemple dans « Horacianes » ; mais en vòici du même poète dans la pièce « A mossen Verdaguer » : *sols hi arriben* ; de Maragall « Visions i cants » :

clama l rei en sant*a* ira (p. 29)
i l*i he* fet la guerra jo tot sol (p. 31)
Treute la capa, li deman*a* ella (p. 15)
Per la finestr*a* entra l sol brillant (p. 16)
d'aquell que m fei*a* ombra o bé respecte (p. 33)
cerco entre elles els camins vostres i me n'hi vaig (p. 41)
cadasc*ú* alça ls ulls per si retroba (p. 53)
pel mar se us avança l*a* *h*ost macilenta (p. 78)

de G. Zanné « Imatges i melodies » :

n' *hi ha* qui en mig dels joncs s'extenen tremoloses (p. 90)

de V. Catalá « Llibre blanch » :

Qui *és* la donzella que s'estava aqui ? (p. 64)
posa *fí a* ta obra prest (p. 89)
del foc que 'ls abrus*á* *u*n cop enfredorides (p. 144)

Il semble que le poète ait voulu isoler la syllabe qui est bien accentuée dans les mots i*ra*, e*lla*, en*tra*, om*bra*, en*tre*, *host*, *qui*, *fi*, *abru*sà. Les bisyllabes *li he*, *hi ha* se justifient moins.

L'hiatus est d'ailleurs fréquent lorsque les deux voyelles sont accentuées :

aquêt vert tendre de primavera me t*é* *u*ll près
(« Quaresma », Maragall).

Deux ou trois mots consécutifs peuvent amener la rencontre de 3 ou 4 voyelles ; en règle générale ce groupe compte pour deux syllabes, même quand une des voyelles est une des brèves *a*, *e*, *o*, *u*, susceptible de s'élider.

l'harpa plorosa *y* entre fanch destila (« Horacianes », p. 21)
un n*ou* ordre de segles descobrires (p. 30)
obscur y pensati*u*, en curta vida (p. 36)
jo v*eya* *un* temple de purissim marbre (p. 111)
i no *he* obeit llei, ni rei, ni re (« Visions i cants », p. 32)

Cependant ces groupes de voyelles peuvent parfois ne compter que pour une syllabe :

camv*iá* *a*b un bes de conhort (« La primera llágrima », Costa)
vella ma patr*ia* *es* ademés. Viuría (« Horacianes », p. 20)
ta solitar*ia* *i*nspiració nodrida (p. 34)
D'Adonis bell la vis*ió* *a*rdenta (« Assaigs estetics », Zanné, p. 77)
ll*uu* *am* més esclat la neu que l sol irisa
(« Natura », Massó Torrents, p. 32)

fresca s*uau* i candorosa (« Visions i cants », Maragall, p. 50)
testas en ma infantesa us veg*í* *y* *us* veig encara
(« La Veu de las ruinas », Adolf Blanch)
s'*hi* *ha* *ex*tés una grogor de llautó brut
(« La Verge vella », V. Catalá)

(A suivre). Paul Bergue.

Lo Porro

Al Amich E. Vergès de Ricaudy
Capdill dels Catalans de França.

Devant de la caseta, á la mitja-diáda,
Sote la párra ahont penjolan rhims-rómans,
Taulejan, ávi, pare y fills, los hortolans,
Lo nás tot arrufat al perfum de l'Olláda.

Emmenocat, lo sol, de dúros y pessetas,
D'or sembra la toválla, dins del porró fí
Encen com pedrería vermella lo ví,
Y, vora'ls plats, birbilleja en mil llumenetas.

Alsant lo porró plé d'una má que tremola,
L'ávi té lo galet prop de las dents, y béu,
Mitj á tot, un filet tan curt que no se véu.
Mes alt xirrita'l pare un trágo que rajola.

Ara l'heréu, quillantse'l porró la má alta,
Des del front fa seguir lo raig vora lo nás,
Que li cáu entre llábis ab gran xirritás ;
Y d'un revés de má s'aixúga cada gálta.

L'Ermita de Cabrens.

La Société d'Etudes Catalanes
aux fêtes de Mistral

Le dimanche 30 mai fut une grande fête pour tout le Midi : on célébrait le cinquantième anniversaire de *Mireille*; on inaugurait la statue de Mistral ; on rendait hommage au grand poète dont le génie enfanta de si belles figures de lumière, dont le geste fit lever au soleil l'abondante moisson méridionale, et qui se dresse devant nous, dans la robuste splendeur de ses 80 ans, comme un magnifique exemple et un impérissable symbole.

La Société d'Etudes catalanes devait être représentée à ces fêtes. Mistral n'est-il pas pour quelque chose, en effet, dans le réveil poétique du Roussillon, dans notre renaissance littéraire, et n'est-ce pas à lui que vont également nos meilleures pensées quand nous évoquons la figure, chaque jour plus vivante malgré le destin, de notre cher et immortel poète Mossen Cinto ? Ce fut un honneur et une grande joie pour nous d'aller porter à Mistral le salut du Roussillon, l'amical baiser de notre terre.

Par ces temps de scepticisme à la parisienne et de générale veulerie, il y eut, sous les frais platanes d'Arles-sur-Rhône, un spectacle bien réconfortant. Nous avons senti palpiter là-bas l'âme de tout un peuple, éprise d'idéal, frémissante d'amour devant le poète aux cheveux blancs qui sut chanter en des strophes si harmonieuses la beauté des horizons latins, la grandeur de l'homme trouvant dans sa terre et dans sa race de suffisantes raisons de vivre et d'espérer, la jeunesse du cœur où ne pénètrent point les subtiles et mortelles pestilences, tout ce qui fait enfin le meilleur de nous quand nous étouffons au fond de notre conscience le chœur bruyant des voix mauvaises.

Il n'était plus temps de sourire, et ceux qui étaient venus du septentrion en curieux oisifs ou l'ironie aux lèvres, contemplaient avec une émotion indicible l'inoubliable spectacle de tout ce peu-

ple, accouru là pour rendre hommage, en une respectueuse et pourtant enthousiaste acclamation à l'aède vénérable, à l'Homère des temps nouveaux, au chantre et au père de la race. Comment ce souvenir pourrait-il jamais s'effacer de notre cœur, puisque nous avons vécu, en pleine terre provençale, des heures qui prennent déjà, dans leur force et leur majesté, comme une vertu éternelle d'existence ?

❖ ❖ ❖

Nous trouvons à la gare de Montpellier, où il nous avait donné rendez-vous pour l'heure de son passage, notre excellent ami et compatriote M. François Tresserre, le délicat poète des *Mélancolies*, des *Pages de mai*, des *Poèmes du chèvrefeuille*, des *Lilas refleurissent*, qui va, en compagnie de quelques autres poètes, Armand Praviel, J-R. de Brousse, etc., représenter aux fêtes d'Arles la Société des Jeux floraux de Toulouse. Les premiers mots échangés sont pour notre bien-aimé Roussillon. M. François Tresserre est un noble artiste, passionné pour les belles causes, qui suit et commente avec un croissant amour toutes les manifestations, chaque jour plus nombreuses, du génie méridional. Il nous dit en termes ardents, et que nous sentons sincères, son plaisir de trouver un Catalan sur le chemin du pèlerinage.

Nul n'eût été plus digne, en vérité, de porter à Mistral le salut de la terre roussillonnaise. C'est d'ailleurs lui qui, en notre absence, à l'inauguration du fameux Musée provençal, fit résonner la langue catalane au milieu des autres parlers latins. Nos amis de l'autre côté des Pyrénées étaient, en effet, retenus à Barcelone par les belles manifestations en l'honneur de Guimerà, le glorieux auteur de *Terra Baixa*. Leur présence eut rehaussé encore l'éclat des fêtes de Provence. N'est-il pas dit dès le début de l'hymne célèbre de la *Coupo Santo :* « Provençaux, voici la coupe qui nous vient des Catalans » ?

C'est à eux que nous pensions justement lorsque le train nous déposa dans la petite gare d'Arles. Nous espérions retrouver là-bas quelques-uns d'entre eux, auxquels nous avions eu déjà le plaisir de serrer la main à Montpellier lors des fêtes de Jacques d'Aragon : Francesch Matheu, Massó y Torrents, Pagès y Rueda. Mais ils sont restés à Barcelone pour fêter aussi l'un des leurs, c'est-à-dire l'un des nôtres.

Quelles douces larmes ils auraient versées avec nous en voyant Mistral monter à la tribune, pâle et défaillant d'émotion, en l'entendant réciter, de sa belle voix chantante, les premières strophes de *Mireille,* en écoutant surtout la foule ardente entonner, après les applaudissements, l'hymne sacré de la *Coupo Santo,* tandis que le mistral, qui avait voulu prendre part à la fête, agitait puissamment au-dessus de nous toutes les branches des grands platanes! Un immense frisson sembla passer alors dans cette foule, frisson de beauté, mistral des âmes qui restitue aux énergies les vertus viriles et propage les germes féconds.

Mais d'autres émotions nous attendaient encore. Mistral voulut se recueillir un instant auprès de quelques amis. Par une faveur exceptionnelle, on consentit à ouvrir la porte au représentant de la Société d'Etudes Catalanes. Dès que le poète, qui nous avait déjà reçu à Maillane, nous vit entrer dans l'appartement, il tendit vers nous ses deux bras pour une amicale accolade. Nous le priâmes alors de recevoir les félicitations et les bons souhaits de notre Société et de notre Revue. Il nous remercia les larmes aux yeux, nous disant qu'il affectionnait beaucoup le Roussillon, où il comptait d'ailleurs depuis longtemps de nombreux amis, et qu'il suivait avec le plus vif intérêt notre œuvre de renaissance littéraire...

❖ ❖ ❖

Non, Mistral, le Roussillon n'oubliera pas l'exemple que vous lui avez donné. Votre souvenir, associé dans nos cœurs à celui du poète de *Canigó,* sera le sûr palladium de notre race. Certes, nous aurons à lutter, dans notre propre pays, contre les indifférents ou les gouailleurs, c'est-à-dire contre ceux qui étaient morts, dés leur premier âge, à la vie de l'âme et de la pensée, ou ceux pour lesquels il eût mieux valu peut-être qu'ils n'eussent jamais vu le jour ; nous aurons à lutter encore contre nous-mêmes, qui sommes, en tant qu'humains, sujets au doute et au découragement. Mais, dans les heures difficiles, nous penserons, cher Maître, à votre village de Maillane, si humble et si petit derrière ses vieux murs, et d'où pourtant l'idée la plus pure et la plus belle, la plus généreuse et la plus féconde s'est élancée un jour vers le ciel pour émerveiller l'univers.

Jean Amade.

Deux chansons

(*SUITE. Voir page 46*)

Ay de mi !

Andante-Grazioso

Ay de mi ! com es pos - si - ble Pu - gui jo viu - rer llarg

temps Tin-guent un cor tant sen - si - ble y tant vius los meus tor-ments ! A-vuy

con anima

m'han dit, ben vol - gu-da, Que dins poch temps tu se - ras Dels meus con-tra - ris ren-

di-da Y tu m'a-ban-do-na - ras !

ELL

I

Ay de mi, com es possible,
Pugui jo viure llarg temps,
Tinguent un cor tant sensible
Y tant vius los meus torments !
Avuy m'han dit, benvolguda,
Que dins poch temps, tu seras
Dels meus contraris rendida
Y tu m'abandonaras !

II

Tu que clarament coneixes
De mes flames lo ardor,
Pensa, pensa, si me deixes,
Que devindra lo meu cor ?
Amiga, sigues segura
Que si de tu soc privat,
Dins d'una mar d'amargura,
Veuras lo meu cor negat.

III

Com la torta adolorida,
Quan son company ha perdut,
Passaria ma trista vida
Dins una granda esclavitut.
D'aqueix aucell, la tendresa
Lo conduheix a la mort
No falta dins ma tristesa
Que seguir la mateixa sort.

ELLA

IV

O mon amant, tu t'enganyes
Tens prou tort de t'entristir ;
Essent tu dins mes entranyes,
Com vols me puguin rendir !
Compta, compta ab ma constancia,
Me burlo de llurs consells,
Am la perseverancia,
Serem units malgrat ells.

V

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
No miris, no, lo afecte
Que ma crudeltat mereix,
Ab ma voluntat subjecte.
Seré sempre lo mateix.

ELL

VI

Quina ventura, benvolguda,
Me dones en eix moment !
Es ben cert que de ma vida,
No havia estat més content !
Am lo que me dius, amada,
Te crec fidela à la mort,
Ma pena es aliviada,
D'alegría fón lo meu eor !

NOTA. — Au 5' couplet, quatre vers manquent que malgré nos recherches, nous n'avons pu retrouver ; si quelqu'un de nos collègues ou lecteurs les connaissait, nous lui saurions gré de vouloir bien nous les communiquer.

Nous rappelons que le collecteur de la musique est M. l'abbé Augustin Puitg, de Prats-de-Molló. EMILE LEGUIEL.

Don Angel Guimera

Barcelona y tota Catalunya venen de fer la festa del « Homenatge à l'Angel Guimerá », el grand poeta catalá ; la *Revue Catalane* junta la seua humil adhesió à n'aqueix homenatge, que ha estat, amb la glorificació del poeta, la de la llengua catalana y del amor-patri.

L'Angel Guimerá, prou que'l tenim conegut à Rosselló. Ja va

esser un iniciador de las festes literaries de Banyuls (1883), y es aqui que'l vaig saludar per primera vagada ; se'n vingué també, als Jochs florals del Canigó (1902). Y amb la seua bona companyia, forem une colla que nos n'anarem à peu, de Vilafranca al Vernet, à 9 hores de nit, amb un clar de lluna y un cel estalat que coronaven de pedreria les congestes de Canigó. Y fa alguns anys, se representá à Perpinyá, la seua obra mestre de *Terra Baixa*.

Lo diumenge, 23 de maig, al mati, tot Barcelona desfilá per la plassa de Catalunya, al devant d'En Guimerá ; à la tarde s'inaugurá, al parch de Montjuich, la estatua d'En Manelich, al pastor protagonista de *Terra Baixa*. Lo dilluns, se doná representatións de franch, pels teatres de Barcelona, d'obres de Guimerá ; à Novetats, se representá *Terra Baixa* i al Principal, *El fill del Rey* ; à Romea, *L'Aranya* y *La Baldirona* ; à l'Eldorado, *l'Eloy* ; pertot, la representació se precedí d'una conferencia feta per un literat.

Y per iniciativa de la distinguida senyora donya Dolors Moncerdá, un especial « homenatge femeni » va esser dedicat una funció religiosa, à l'iglesia de Betlem, à la bona memoria de la mare del poeta, donya Guimerá y Jorge.

Donchs, per molts anys, al llorejat patrici !

J. Delpont.

Don Mateu Obrador

Nous recevons, de Palma-de-Mallorca (îles Baléares), la nouvelle de la mort de Mateu Obrador, archiviste de la Diputació Provincial. C'était un fin lettré, et un fervent « luliste » ; il y a quelques mois encore, il avait séjourné à Munich et à Milan, pour y rechercher des manuscrits du grand philosophe catalan que fut le mallorqui Ramon Lull.

Obrador avait pris part au Congrès de la Langue Catalane, à Barcelone (1906), et nous avions conservé le meilleur souvenir de ce modeste, mais enthousiaste catalaniste. J. D.

Un spécimen du Catalan épistolaire

au milieu du XVIIIe siècle dans le Conflent

Voici une lettre écrite en 1750 par un propriétaire aisé et instruit. L'auteur s'adresse simplement à sa femme, à propos de menues affaires domestiques. L'orthographe a été scrupuleusement respectée, ainsi que la ponctuation et l'accentuation.

Ajoutons, pour les amateurs de détails, que le papier mesure 0^m 10 × 0, 16, qu'il est replié sur les bords comme c'était autrefois l'usage, de façon que la lettre n'a plus ainsi que 0^m 05 × 0, 08. Le bord est collé sur le milieu, au moyen d'un peu de pâte.

Enfin l'adresse est écrite comme il suit :

A Madama Margarida Maria, á Prada.

De Jujols als 24 de Agost 1750.

Margarida, per los negocis de cása no te refies pas dels diners de la llána de Jujols ; que n'hi aurá per temps antes no tocaré moneda ; perque lo petitjan se lan ha portada per me la vendrer al mateix preu quell vendrá la sua llana als marxants de França y quant ell vendrá la sua vendrá tambe la mia, y no se quant será.

Resto ton carinyos marit, qui te desija, en companyia de nostra familia una perfeta resignació envés Deu, y una bona salut que á tots vos desijo. G. Maria.

Jeux Floraux de Barcelone

Ils ont été célébrés le mois dernier avec toute cette solennité traditionnelle qui en fait une fête nationale de la Catalogne.

Mais nous signalerons, tout particulièrement, que les Mainteneurs en offrirent la présidence à leur distinguée collègue, la « poetisa » donya Dolors Moncerdá de Maciá. La *flor natural* fut obtenue par le raffiné poète mallorqui, don Joan Alcover, qui choisit pour *Reyna de la festa* donya Carme Calvet.

Le *Discurs presidencial* de donya Dolors Moncerdá est une page de haute littérature sur la femme catalane et sur son influence poétique dans la renaissance de la langue catalane.

La Magie en Roussillon

(FIN)

Dans tous les temps, la magie a offert aux poètes un genre de merveilleux qu'ils ont habilement exploité. Pour ne parler que des auteurs chrétiens, Dante a placé dans le quatrième cercle de l'enfer, les sorciers et les sorcières de Mantoue qui sont punis pour avoir prédit l'avenir : « Le visage de ces pécheurs est tourné vers les épaules, et pour avoir voulu voir en avant, ils ne voient que par derrière, et marchent à pas rétrogrades. Là sont ces femmes malheureuses qui laissèrent l'aiguille, la navette et le fuseau, pour étudier l'art de deviner, à l'aide des herbes ou des images de cire (1) ». Dans le portrait qu'il fait du devin Hidrahot, de Damas, Le Tasse quintessencie les croyances cabalistiques au xvie siècle.

Nos auteurs catalans n'ont eu garde de négliger ce que les humanistes appellent : *les machines poétiques infernales*. La belle tragédie du Rector de Vallfogona, *Santa Bárbara*, s'ouvre par ces vers :

Puix se va aixís menysprehant
Tota la honra y gloria mía,
Exiré à la llum del día
Del negre regne del espant.
Per las Estigias *(le Styx)* amadas
Juro, y per lo llach Avern,
Per las ombras del infern
Y per sas deitats sagradas :
Encelleume un verinós
Drach, que ab lleugera volada
A la tenda coronada
Me porte.....

M. de Ribes, dernier prieur de Saint-Michel-de-Cuxá, a su tirer du merveilleux magique tout ce qu'il peut fournir aux muses. Ses drames de *sant Julia y santa Basilicia*, de *la Presa del Hort*, de *la Victoria de Thuir*, dels *Cossos sants d'Arles* et de *Josep venut pels*

(1) *La Divine Comédie*, traduction française de Rivarol, chant xxe *in fine*.

seus germans, dont nous donnerons plus tard, à cette place, les analyses littéraires, en sont l'évidente preuve.

Jacinto Verdaguer a fait le point de départ de son poème *Lo Canigó* de la légende suivante que notre compatriote Jaubert de Réart reproduit ainsi dans ses *Souvenirs Celtiques en Roussillon :*

« Plusieurs fois le vicomte de Castelnou avait vu sur les tapis verts de Mirmande (1) du linge étendu dont la blancheur avait soulevé l'envie des commères de Terrats et de Thuir, et plusieurs fois il avait vu s'évanouir tout ce linge sans qu'il en restât la moindre trace. Cette disparition était suivie d'un bruit dans l'air tel que le ferait une troupe nombreuse d'hommes passant au-dessus de sa tête et allant se perdre dans le fond du vallon. La reine des sorcières ou *encantadas* résolut de récompenser la foi et le respect qu'il montrait pour sa puissance tous les samedis et la veille de la Toussaint ; et il advint que le vicomte, après avoir vu disparaître comme à l'ordinaire le linge dont la blancheur le disputait, dit-on, au plus beau clair de lune, trouva ses pieds embarrassés dans une ceinture enchantée qui suivait ses pas. Etonné, il la ramassa ; aussitôt une voix aérienne lui cria : « Va, tu ne seras jamais pauvre. »

Une nuit, comme Gentil, le héros du *Canigó*, promenait ses regards sur les environs de la forteresse de Corneilla-du-Conflent, son écuyer lui dit que les places blanches qui brillaient dans le lointain, n'étaient pas de la neige, c'étaient, assura-t-il, les manteaux d'hermine que les *encantadas*, dansant au clair de la lune, avaient déposés sur les rives du lac de Cadí. L'écuyer ajouta que celui qui s'emparerait de l'un de ces manteaux réussirait dans toutes ses entreprises.

Gentil est séduit par l'idée de posséder un talisman grâce auquel il triompherait des obstacles qui contrarient son amour pour une simple bergère, Griselde. Mais il faut saisir l'occasion : quand les sorcières reviendront-elles près du lac ? Il se décide à quitter Corneilla où il pense être de retour à l'aurore. Il n'en est pas ainsi : il devient le prisonnier des sorcières. Leur reine, Flor-

(1) D'après Marca, Mirmande était, suivant la tradition, une ville florissante alors que Barcelone, fondée plus tard part Amil Kar-Barca, n'exisait pas encore. Les sorcières affectionnaient plus particulièrement ce lieu.

deneu, apparaît à Gentil sous les traits de Griselde et persuade au jeune chevalier que, par amour, elle a quitté jadis un palais et s'est montrée à lui sous l'aspect d'une bergère. Gentil se rappelle ses devoirs, il veut retourner à Corneilla, mais il lui est impossible de rompre la chaîne mystérieuse dont l'entoure Griselde, et nous voici en plein dans le pays des enchantements. Le poète est lui-même un grand enchanteur qui nous tient sous le charme des plus splendides, des plus suaves descriptions, en nous faisant parcourir, à la suite des deux amants, le royaume de Flordeneu.

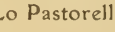
C'est un autre Renaud dans l'île d'une autre Armide.

Gentil, nou Prometeu anhelant sa pastora,
Senyora de son cor,
Del estany de Cadí escorcolla, en esta hora,
Lo lloch enlluhernador.
Sobre d'un fresch sender, vermellench de maduixas
Y de gersos pansits,
Ell vejé clarejar los mantells que las bruixas
Fan assecar, de nits.
— « Quan tal vestits durás, ô tu Griselda mía,
« De sobte, nostres cors
« Mon pare, embadalit, lligará, 'l mateix día,
« Ab cadenas de flors. (1) » —

Le chanoine Boher a également relaté cette légende dans son *Sant Guillem de Combret* qui mérita la palme d'argent au Concours de Banyuls, en 1887, et dont les vers — empruntons les expressions à M. Justin Pépratx — *donan à nostra llengua la dolsor, la sonoritat y l'armonía de la llengua de Lamartine.*

En lo pahís tothom sab que cada vegada
Que la nit en l'estany las bruixas fan bugada,
Tant prompte com à l'ayre estenen un llansol,
De bronza tots sos raigs encoberta lo sol.

Aquí, lluny de tot bruitx, del mont en las entranyas,
De las bruixas la reyna habita ab sas companyas,
Del palau lo portal s'obre en vall de Cadí,
Mes un drach, gola oberta, en guarda lo camí.



(1) *Ays*, elegías catalanas de Lo Pastorellet de la Vall d'Arles : *Al Canigó*.

Avez-vous visité, cher lecteur, les *Covas de las Encantadas* et *del Bruixot*, profondément cachées dans un pli du pic de Costabona? Si non, vous n'avez pas une idée du lieu où nos sorcières tiennent leurs solennelles assises. Depuis le jour où M. Jofre, que nous ne citerons pas ici parce que son œuvre se trouve aujourd'hui dans toutes les mains, a lancé témérairement son fameux goupillon contre les sorcières de Carançá, ces dernières ont abandonné les lacs du Canigou pour se réfugier dans les grottes susnommées.

A la lueur des flambeaux, suivez-moi dans ces magiques catacombes; nous nous trouverons tout d'un coup transportés dans une vraie cathédrale de pierre, avec ses nefs et ses larges voûtes inclinées en berceaux. Des stalactites garnissent les murs de leurs légères aiguilles blanches. Plus loin, le curieux phénomène de la cristallisation se produit dans des circonstances étranges, d'où résultent des combinaisons d'ornements les plus variés et les plus bizarres. D'immenses draperies, blanches comme le marbre ou fauves comme l'onyx, couvrent de leurs plis inégaux la surface du mur, ici polies et liées sur toute leur étendue, là découpées en festons tailladés en dents de scie, ouvragées comme des bijoux de filigrane. Approchons-nous la torche, c'est à peine si l'éclat du feu est voilé, tant la matière est transparente!

C'est dans ces salles merveilleuses que M. Cabot a rencontré sa « *Bruixa del Pyrineu*, laqual reduhida per un pastor fou convertida en *encantada* y lo pastor condemnat à seguir son ombra per tota la eternitat ».

. . . . . .
Las ninas cercan llur mare,
Son niu l'aucell,
Y los remats s'espantan
Y 'l pastor tem;
Y jo dins de ma cova
Prech, à Deu prech,
Y veig sempre aquella ombra
De mon torment.
Y maleheixi l'hora
Y 'l día aquell
Qu'he robat d'una verge
Lo taronger.

Al veurer que t'allunyas
Surto corrent,
Curri, y si no t'aturas
Voli com vent,
Y salti per las timbas,
Passi esbarzers,
Y com mès tu camínas
Camini mès.
Fins que al cimall arribas
Del Pyrineu,
Y al llach fondrer te miri,
Llach del infern ;
Fins que, aturdit de febre,
Mort, famolench,
M'adormi damunt pedres,
Cobert de neu...
Dormit, espero 'l dia
Que te veuré ;
Ni may que t'haguès vista !
Ni may de Deu !

❖ ❖ ❖

Résumons-nous, cher lecteur, et mettons un point final à nos quatre articles, trop longs peut-être. Nous avons fait le portrait de nos sorciers et sorcières roussillonnais, décrit leur manière de faire et de vivre, dévoilé leurs supercheries et prémuni le peuple, le bon peuple de nos campagnes, contre les sorts et les maléfices qu'ils jettent ; vous venez de lire le rôle qu'ils ont joué dans notre belle littérature catalane : qu'ajouterions-nous de plus?

Nous croyons que, de nos jours et en notre pays où la lumière évangélique a dissipé les prestiges du démon, il n'y a de sorciers et de sorcières véritables que dans l'imagination féconde de nos poètes ; mais, en revanche, il y a beaucoup de fourbes et d'imposteurs qui exploitent la crédulité publique. Aussi nous tenons pour certain qu'un devin est un fripon, et celui qui le consulte un sot.

Joseph de Copons.

Satalies

D'aquell ametller nevat,
que n'es tot assoleyat,
n'he vist naixer l'encantada ;
la cabellera trenada
de perles ab un ruixat,
y un raig blau en la mirada...
Gebre y gel, adeusiau !

D'aquell córrech platejat,
igualment assoleyat,
n'he vist jo l'enamorada :
la Bepa hi feya bugada,
y'l cavaller qu'ha passat
sus del cavall l'ha pujada...
Adeu, Bepa, adeusiau !

De la mar á Canigó,
tot lo cel de Rosselló
s'es teixit de claror blava :
sempre'l sol daurat s'hi clava,
sempre hi flota l'il-lusió
qu'al cel de Grecia flotava...
oh ma terra, adeusiau !

Joseph Pons.

Extrait de Mil y un pensaments

Los advocats fan ab la lley lo mateix que 'ls botiguers ab lo diari : la miran, la llegeixen y despres la fan servir pera embolicar.

Textes catalans

1421 — Criées relatives aux épaves d'inondation (G. 79).

Ara auiatz queus mana lo balle del Seyor Bisbe, a tot hom generalement, que non y aga negun ni neguna qui gos tocar ni pendre, ni portar ni fer portar lenya neguna dels rechs del Seyor Bisbe ni de possessio seva, sots bant de LX sols, sens neguna merce.

Encara mes mana lo dit balle a tot hom generalment, que negun ni neguna ne gos pendre ni aportarsen ni fer portar neguna fusta scayrada ni obrada de ferrament, ni portes, ni caxes, ni taules, ni banchs ni negun moble de casa, ans si tales coses neguns atrobaven en lurs possessions, que de continent ho hagen a notifficar à la cort, sots lo dit bant de LX sous, sens tota merce.

Encara mes mana lo dit balle a tot hom generalment que no sia negun ni neguna que gos pendre fusta ni leya de possessio d'altre sens lacencia *(sic)* seva, sots lo dit bant de LX sous.

Encara mes mana lo dit balle que no sia negun que guos pendre ni tocar, ne aportar ni fer portar leya, fusta obrada o per obrar, moble de casa, argent ni altra matall, roba ni altres coses que s'atropien (?) dins los termes d'Elna, de Palasol ne de la Torra ni de Sent Cebria : Ans si tals coses dins los dits limits atrobaven, fora la llenya, hagen a notifficar à la cort, sots la dita pena o sots bant de LX sols.

Encara mes mana lo dit balle a tot hom generalment que no hi aga negun qui gos pendre leya que sia dins los areneschs del Seyor Bisbe e del honrat Capitol, sots la dita pena.

Nous ne donnons pas, parce qu'il est en latin, l'appel fait par les Consuls d'Elne contre ces dispositions, comme contraires à la coutume et à la possession très ancienne dans laquelle étaient les habitants de prendre du bois au ruisseau de l'Evêque.

Quant au droit d'épave, ce n'est, disent-ils, qu'une compensation aux dommages causés aux propriétés par les inondations ; car,

lorsqu'il y a des dégâts, ajoutent-ils, ce n'est pas le *batlle* qui vient les réparer.

Ils protestent de ce que les consuls et *prohoms* n'aient pas été consultés : or, d'après la coutume, contenue au livre des bans, aux articles de la Cour temporelle d'Elne et ailleurs, l'Evêque et le Chapitre ne peuvent mettre des bans hors ville sans le consentement des consuls et prohoms.

Mais cet appel et ces protestations n'empêchèrent pas de nouvelles défenses, d'être faites peu après, mais cette fois d'autorité du Procureur Royal, comme suit :

Ara auiats que mana lo balle del Seyor Bisbe, a requesta del honrat lochtinent del honorable Procurador Real dels Comptats de Rossello e de Cerdaya, que no y haia negun ni neguna que gos pendre ni ocuparse de les fustes e leyes lesquals son o seran en los limits dels fluvis correns e de la mar, sens licencia del' honorable Procurador Real o lochtinent de aquell, sots pena de X ll. aplicadores la tersa part al denunciador e les dos parts al dit Procurador Réal.

Encara mes mana lo dit balle que no y haia degun ni neguna, per ardiment que haia, de qualsevol stamen e condicio sia, qui gos trer alcuna quantitat de leya de alcuna possessio o graver on lo fluvii del Tech o altres aygues rials les haurien meses, fins a tant que per lo Procurador Real, o hom per ell, sia vist quines fustes reyals hi ha : E après, los sera dada lacencia *(sic)* de traure e portar aquelles qui nes pertayen al Seyor Rey, per lo dit Procurador : E après, sia fermat en poder del dit balle de star a dret, si alcun tercer aparia que los demanas.

Es entès empero que cascun puscha deneyar la sua possessio de les dites leyes e aquelles portar en alcuna part de la dite possessio o en les marges de aquella, e apilar, empero que no sia trenchat negun fust rial ni leyes pertayens al Seyor Rey fins que per lo dit Procurador, o hom per ell, sia stat vist e seyalat seguns damunt es stat dit, e asso sots la dita pena de X ll. e de perdre la leya que haurien portada fora la dita possessio, e asso es entès sens prejudici de les penes ja comeses.

R. de Lacvivier.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Guillaume d'Ortafa
Evêque d'Elne (1202-1209)

I. — Sa parenté

Guillaume d'Ortafa était le fils de Jourdane (1) et le frère de Grimald qui, le jour des ides de novembre 1171, fit aveu féodal de sa seigneurie d'Ortafa à Guinard II, dernier comte de Roussillon.

Grimald est surtout connu par l'acte de concession qu'il octroya d'accord avec son épouse Brunissende, la veille des ides de janvier 1184, en faveur de l'église d'Elne pour la prise d'eau du Tech et le passage du ruisseau d'arrosage d'Elne à travers le territoire d'Ortafa. Il vivait encore en 1202 et il laissa, entr'autres enfants, deux fils : l'un, Pierre, devint grand archidiacre et prévôt d'Elne (2) et l'autre, Pons, succéda à son frère dans sa seigneurie.

Ce dernier, qui paraît parmi les signataires des constitutions de paix et trêves que Nunyo Sanche fit jurer par les principaux barons de Roussillon et Cerdagne, le 6 des nones d'octobre 1217, est un troubadour roussillonnais dont on cite deux pièces de vers assez curieuses (3). Il dicta

(1) Archives des Pyrénées-Orientales, G. 23.

(2) Id., G. 115 et 118.

(3) Ces deux compositions sont conservées dans les manuscrits 7226 (fol. 356) et 2701 de la Bibliothèque Nationale. Elles constituent des exercices littéraires de pure galanterie, comme on en trouve dans les poésies de tous les troubadours.

son testament à la date des calendes d'août 1240 ; il mentionne dans ce document sa sœur Alamanda, son frère Pierre l'archidiacre, son épouse Saurina, fille d'Huguet de Tatzo, ses fils Pons et Grimald, encore mineurs à cette époque, et sa fille Alisende.

Puiggari prétend que Guillaume d'Ortafa « passa de la dignité d'archidiacre d'Elne à celle d'évêque de cette église (1) ». Dans ce cas, ce prélat aurait remplacé au grand archidiaconé un membre de sa famille, du nom de Raymond, qu'on trouve, le 25 juin 1195, figurant comme témoin d'une fondation perpétuelle, faite par son collègue l'archidiacre du Conflent, Artaud (2). Guillaume aurait rempli cette charge durant un laps de temps relativement court, puisqu'au mois de mars 1202, il occupait déjà le siège d'Elne.

II. — *L'Épiscopat*

A cette date, en effet, Guillaume donne au monastère de Fontfroide et à Bernard, abbé, l'église de Saint-Sauveur de Canamals avec les dîmes, prémices, etc. L'an 1206, il céda à Pierre, prieur de Sainte-Marie d'Espira-de-l'Agly, tous ses droits seigneuriaux sur cette même église (3). Le chevalier Raymond de Tatzo fait hommage à Guillaume d'Ortafa, le 19 avril 1205, pour les fiefs qu'il tient de lui, à savoir : la dîme de Tatzo et le tiers de la dîme de Palau (4). Le 19 mai suivant, Guillaume de Canet promet fidélité entre les mains de l'évêque d'Elne (5).

Le 13 des calendes d'avril 1207, Guillaume d'Ortafa fut présent au serment de vasselage que le vicomte Guillaume de Castellnou prêta à Bernard, abbé, et au couvent de la Grasse. Le 4 des nones de juillet de cette même année, le

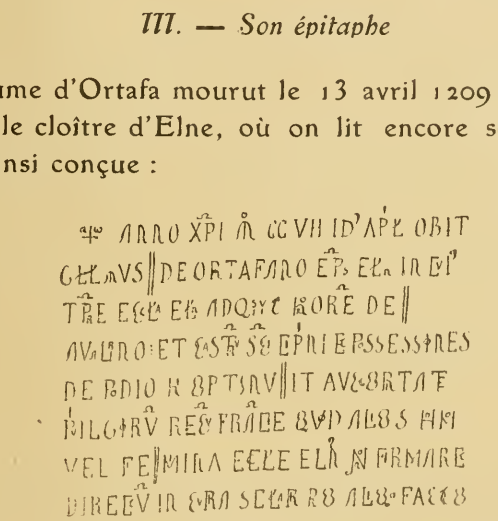
(1) Puiggari, *Catalogue biographique des Evêques d'Elne*, p. 38.
(2) Archives des Pyrénées-Orientales, G. 171.
(3) Gallia christiana, t. VI, col. 1050.
(4) Archives des Pyrénées-Orientales, G. 23.
(5) Id.

pape Innocent III écrivit à cet évêque et à son chapitre que lorsqu'ils traiteraient d'affaires ecclésiastiques, l'opposition d'un seul membre ne pourrait prévaloir sur l'utilité générale, comme c'était depuis longtemps l'usage dans l'Eglise d'Elne (1).

Le 10 des calendes de juillet 1208, ce prélat céda aux Frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, selon le désir du Saint-Père, l'église paroissiale de Collioure : il se réserva cependant les droits épiscopaux pour lui et ses successeurs (2).

III. — Son épitaphe

Guillaume d'Ortafa mourut le 13 avril 1209 et fut enseveli dans le cloître d'Elne, où on lit encore son épitaphe qui est ainsi conçue :



En dehors de l'intérêt qu'elle offre au point de vue épigraphique, cette inscription tumulaire contient un renseignement qui éclaire les données du droit roussillonnais : « Ces derniers mots sont précieux, dans l'histoire des seigneurs et de la juridiction royale, dit Gispert-Dulçat. Ils nous font connaître en quoi consistaient les privilèges des anciens rois de France, relativement à la juridiction territoriale de

(1) Gallia christiania, *loc. cit.*
(2) Id.

l'évêque d'Elne. Dans le livre des *stiles*, déposé aux archives des domaines du roi de Roussillon, nous lisons une ordonnance de l'année 1349, au sujet de quelques articles convenus entre l'évêque d'Elne et les officiers royaux. L'ordonnance et l'épitaphe s'éclairent mutuellement (1) ».

Puiggari est plus explicite que Gispert-Dulçat : il prend soin de définir et de détailler les attributions de l'évêque et du souverain : « Les rois de France, Louis le Pieux, Lothaire, Charles le Simple, dit-il, avaient accordé ou confirmé à l'Eglise d'Elne un territoire propre, avec pleine juridiction (*Marca*, tit. 6, 10, 13, 27). Ces privilèges furent méconnus dans la suite, sous les successeurs de ces princes ; mais l'évêque Guillaume d'Ortafa, qui siégea de 1202 à 1209, en obtint la réhabilitation, comme le témoignent son épitaphe, sur un mur du cloître, et la charte donnée à ce sujet par Pierre II, roi d'Aragon, alors régnant. Cependant, dans ce diocèse, de même que dans les autres, cette juridiction, après un long flux et reflux, comme dit Montesquieu, finit par reculer devant la juridiction royale (2) ».

Arnaud de Serralonga

Evêque d'Elne (1223-1224)

Les auteurs du *Gallia christiana* (3) et le chanoine Fortaner donnent le nom d'Arnaud de Serralonga à « un abbé de Poblet qui monta sur le siège d'Elne le 3 des calendes d'avril 1223 ». Ils avancent ensuite qu' « il fit l'acquisition du fief seigneurial du Soler pour son église et ses successeurs, et qu'il vivait encore l'année suivante, 1224 » (4).

(1) Gispert-Dulçat, *Observations sur le traité 17 calendes août 1258, considéré principalement dans son rapport avec le Roussillon*, Perpignan, Jean Goully, 1790, in-4°, p. 167.

(2) Puiggari, *Notices sur la ville d'Elne*, p. 19.

(3) *Gallia christiana* VI° col. 1051.

(4) Fortaner, *Notice ecclésiastique sur le Roussillon*, p. 81.

Puiggari (1) a redressé une erreur dans les affirmations de ces historiens, en soutenant avec raison que l'acte du 3 des calendes d'avril 1223 se rapporte à l'acquisition de droits sur le château du Soler, et non pas à la promotion d'Arnaud à l'épiscopat. Alart corrobore cette donnée historique : « Nous avons retrouvé, dit-il, l'acte du 3 des calendes d'avril 1223 par lequel Guillem Jorda, du Soler, (2) archidiacre d'Elne, cède à l'église d'Elne et à Arnald de Serralonga (évêque) élu d'Elne, les droits d'hypothèque qu'il avait sur le château du Soler, contre les héritiers de Ferrand du Soler, son frère : *et tibi Arnaldo de Serralonga Elnen. electo* » (3).

Mais Puiggari se trompe à son tour lorsqu'il accepte et accrédite l'étrange assertion du P. Finestres qui, dans son *Histoire du monastère de Poblet*, appelle cet évêque Arnaud de Filleta. Il convient donc de réintégrer le roussillonnais Arnaud de Serralonga dans l'Episcopologie du diocèse d'Elne et voir en lui le frère de Raymond, baron de Cabrens, enfants l'un et l'autre de Raymond Bracads.

Raymond de Serralonga se trouve présent, le 31 octobre 1168, dans un accord passé entre l'abbé d'Arles et Bertrand de Buada au sujet du fief de Saint-Laurent-de-Cerdans et de Costoja. Cet acte porte aussi la signature d'Arnaud de Serralonga (4).

Arnaud de Serralonga était parvenu à une extrême vieillesse lorqu'il fut promu à l'évêché d'Elne. Il ne fit d'ailleurs que passer sur ce siège. On le trouve encore, le 16 septembre 1224, souscrivant un acte dressé par suite du testa-

(1) Puiggari, *Catalogue biographique des évêques d'Elne*, p, 41.

(2) Guillaume Jorda du Soler fut prévôt de Trouillas et archidiacre d'Elne depuis l'année 1213 jusqu'au 1er janvier 1226, date de sa mort. Une inscription tumulaire conservée au cloître d'Elne dit qu'il avait fait donation du château du Soler à l'évêque et au chapitre de cette ville. Cf. de Bonnefoy, *Epigraphie roussillonnaise*, n° 101.

(3) Alart, *Notices historiques sur les communes du Roussillon*, 2e série, p. 146.

(4) Archives des Pyr.-Or., B. 79.

ment de Pierre Pauc ; mais l'année suivante, Raymond, son successeur, était déjà en possession de la mître d'Elne.

Arnaud de Serralonga fut l'oncle paternel de Bernard-Hug, baron de Cabrens, qui eut aussi un fils du nom d'Arnaud, lequel devint chanoine d'Elne, prévôt de Saleilles et archidiacre de Conflent (1263-1293) (1).

Abbé Jean Capeille.

(1) Feu M. Palustre ayant découvert dans le fonds des archives des Pyr.-Or. le sceau de cet archidiacre de Conflent, en fit faire une reproduction qu'il mit sur le frontispice de l'*Inventaire sommaire des archives départementales*, série G. La forme est ronde comme celle d'une monnaie. Dans l'intérieur se détache une chevrette aux cornes longues et effilées, armes parlantes des Cabrens. Sur le pourtour on lit l'inscription suivante : S *(sigilluum)*, A *(Arnaldi)* D. SERRALONGA. ARCDCOI *(archidiaconi)* COFLUENTIS ✠.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secretariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Pastoure et son maître.

Notre dévoué secrétaire M. Jean Amade, professeur agrégé de l'Université, vient de faire paraître chez B. Grasset, à Paris, un nouvel ouvrage ayant pour titre : *Pastoure et son maître*, au sujet duquel notre confrère M. Tresserre, mainteneur des Jeux Floraux de Toulouse, nous a promis un article pour le numéro de juillet.

Garet non sa ballare...

Notre confrère Venanzio Todesco, professeur au lycée d'Alghero et membre de la Société d'Etudes Catalanes, nous adresse une brochure qu'il vient de publier et qui a pour titre *Garet non sa ballare...* bozzetto, traduzione dal catalano di Venanzio Todesco, estratto dalla Rassegna Nazionale, fasc. 16 Marzo 1909.

Cette nouvelle de l'auteur catalan Joaquim Ruyra ne pouvait trouver un meilleur traducteur. M. Todesco est, en effet, un des meilleurs catalanisants italiens. Nos félicitations.

Lou Félibrige.

Le dernier numéro de cette Revue nous annonce que notre vaillant ami et compatriote Jean Monné va quitter la Provence pour revenir dans le Roussillon, son pays natal :

« Quand sias vièi, dit-il, rampous e magagna pèr lis ànci de la vido, pico pièi l'ouro qu'avès besoun de pas e de repaus.

« J'a de moumen que s'enracino dins voste pitre la desiranço de revéire lou nis ounte sias na, e de-longo mounto de voste cor à vosto bouco la cansoun d'Anfos Miquèu :

Jè tournarai dins moun vilage,
Vèire lou nis ounte sièn na...

Car vous sèmblo qu'aqui soulamen atrouvarès pas e repaus per li darrièr jour de vosto vido ; car, lou fan bèn dire, emai nous fuguen douna cors e amo à la Canso felibrenco, i' a 'n coublet d'uno cansou de nosto terro, la cansou de *Montanyes regalades*, que de-longo a bresiha dins nosto amo :

A quina part que vaja,
May perdré lo recort
Del lloch de ma naixensa,
Lo mès plasent del mon.

En visto d'ajougne lèu-lèu aquelo toco, dounan avis is ami qu'à parti d'aro noste buletin : *lou Félibrige*, pareissira plus... »

Nous souhaitons à notre excellent ami Jean Monné de longues années de santé et de repos sous le beau ciel de son pays natal.

Vivo Prouvenço !

Dans sa « boulegadisso » du 7 mai, ce journal nous raconte que M. de la Marche, président des assises à Carpentras, ayant à juger une affaire d'empoisonnement autorisa un grand nombre de témoins à déposer en provençal, ce qui leur permit de s'exprimer plus clairement.

Un bon point à M. de la Marche.

Les dues germanes.

Le journal catalan *Llevor* vient d'offrir à ses abonnés un bel ouvrage richement illustré et intitulé *Les dues germanes* qui est la traduction catalane d'une œuvre de l'égyptologue allemand Ebers.

Cette excellente traduction est due à l'un de nos bons amis du *Centre català* de Sant-Feliu de Guixols, M. Agustí Casos, que nous avons eu le plaisir de posséder à Perpignan pendant ses longues heures d'exil. Nos félicitations au traducteur et au dessinateur, M. Joseph Pálahí.

Les Troubadours.

Les Troubadours (leurs vies, leurs œuvres, leur influence), par Joseph Anglade, professeur à l'Université de Nancy. — Nous recommandons ce livre à nos lecteurs parce qu'il contient un passage fort intéressant sur les troubadours en Catalogne (Jaume 1er d'Aragó et les troubadours, etc.). A signaler également un passage de l'avant-propos : « Il nous a semblé qu'il

était temps de faire sortir la poésie des troubadours des nécropoles scientifiques que sont trop souvent nos revues, nos collections et nos dissertations, pour la produire au grand jour... Après tout, les troubadours n'ont pas écrit pour que leurs œuvres deviennent des sujets de thèses de doctorat ou de discussions académiques. Ils ont écrit pour le public... etc. » Excellentes idées, qui annoncent une réaction contre l'intolérable outrecuidance de nos philologues et de nos pédants germanisés.

La Vie Montpelliéraine.

La Vie Montpelliéraine, de Montpellier, du 6 juin courant, rendant compte des fêtes célébrées *en Arles* en l'honneur de l'immortel Mistral, fêtes auxquelles a participé avec une énorme foule de personnalités ou de sociétés régionalistes la Société d'Etudes Catalanes, s'exprime ainsi :

« Dans l'assistance, autour de nous, nous reconnaissons parmi la pléiade « brillante des félibres et littérateurs : .....Jean Amade, délicat et savou- « reux conteur de *Pastoure et son maître*, représentant la Société d'Etudes « Catalanes de Perpignan..... Ce dernier, auteur d'une esquisse sur le « Maître dans ses *Etudes de littérature méridianale*, est l'un de nos jeunes « universitaires qui, cette année même, à la Faculté des Lettres de Mont- « pellier, ont, par leurs explications de textes provençaux, espagnols ou « italiens, rendu populaire parmi les étudiants étrangers la littérature du « Midi. Mistral le reconnaît ; il l'a déjà vu à Maillane et il reçoit d'Amade « l'accolade et les félicitations de la Société d'Etudes Catalanes. »

La Société d'Etudes Catalanes ne pouvait être mieux représentée que par son distingué secrétaire auquel nous adressons nos remerciements.

On a pu lire d'autre part le compte-rendu que M. Amade nous a adressé de ces fêtes grandioses données pour glorifier l'œuvre puissante et harmonieuse du génie qui infanta *Mireio*. E. V. DE R.

Elne et sa Cathédrale.

M. l'abbé Borrallo, curé de Saint-André, vient de publier sur *Elne* une très intéressante promenade archéologique. — C'est d'abord l'histoire de la cité : l'origine de l'antique *Illibéris*, qui se perd dans les âges primitifs ; le *Castrum Helena* fondé par la mère de Constantin ; la construction de la cathédrale primitive ; la série et les travaux de ses évêques. La description de la cathédrale actuelle et de son cloître occupent le cœur du livre et en forment l'objet. Aucun détail n'échappe qui puisse intéresser le lecteur sur la construction ou l'aménagement de l'église, sur la variété des chapiteaux du cloître et leur merveilleuse architecture, sur les nombreux hiéroglyphes qui recouvrent les tombeaux des évêques. C'est ensuite une promenade dans la ville et le superbe coup d'œil qu'embrasse la vue du haut du belvédère. Il termine par une belle poésie française sur Elne d'Albert Saisset et les goigs de santa Eularia y santa Julia composés par notre distingué confrère *Le Pastorellet*. — L'ensemble de cette brochure, écrite dans un style imagé, en fait un livre captivant qu'on lit sans se lasser malgré l'aridité des détails historiques. Nos meilleurs compliments à l'auteur. J. C.

Le Gerant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 31 15 Juillet 1909.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

JEUX FLORAUX

de la Société d'Études Catalanes

Pour contribuer aux fêtes que la Municipalité de Perpignan donnera à l'occasion de l'érection du monument de notre compatriote Sudre « Montanyas Regaladas », la Société d'Etudes Catalanes a décidé d'organiser un concours de langue catalane. Les prix, qui consisteront en fleurs en vermeil, vases en terre du pays, gravures et diplômes, seront distribués le jour même de ces fêtes, dont la date n'est pas exactement fixée.

Ce concours sera divisé en trois sections :

1re Section. Poésies catalanes.

2e Section. Prose catalane (Contes, nouvelles, etc.)

3e Section. Pièces de théâtre en catalan, en prose ou en vers.

Le choix des sujets est laissé à l'initiative des concurrents.

Chaque travail présenté devra avoir un minimum de 50 lignes.

Les ouvrages devront être déposés *avant le 25 septembre prochain* au siège de la Société, 8, rue Saint-Dominique.

Ils devront être anonymes et porter en tête une devise qui sera

reproduite sur une enveloppe cachetée contenant le nom de l'auteur. Cette enveloppe, qui doit être envóyée en même temps que l'ouvrage, ne sera ouverte qu'au moment de la lecture du palmarès.

Les ouvrages primés seront insérés dans un numéro spécial de la *Revue Catalane.*

Le concours sera placé sous le haut patronage de la Municipalité de Perpignan et la Présidence d'honneur de Frédéric Mistral, dont le monde romanisant vient, dans une apothéose enthousiaste, de célébrer l'immortalité ; et de la Senyora Dolors Monserdá de Maciá, notre confrère vénérée, qui présida cette année les Jeux Floraux de Barcelona.

La Présidence effective du concours sera déférée à M. le Maire de Perpignan.

Pour tous renseignements s'adresser à M. le secrétaire du concours, M. Jules Delpont, rue du Conflent, Perpignan.

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

Miseta

Anava vestida d'unes faldilles de sarguil raspat, d'un cos del mateix tros y d'un mocadonet de cotonada. Als peus, en tot temps, hi portava esclops ferrats, d'aquells esclops de nos que'ls pagesos se fan ells mateixos, els dies d'hivern, quan la neu, la pluja, les rufaques o les gelades als obliguen á s'estar dedins. Era sempre cofada d'una topina blanca que s'estacava sota de les barres y que deixava penjar, esquena avall, una llarga cavellera mal pentinada y tan negra com l'ala d'un gorb. Quan sabreu que la Miseta tenia 'ls ulls blaus y la cara torrada pel sol y pels ayres tan vius de les altures ahont vivia, la tindreu present y vos fareu cárrech de tot ella com si sempre l'havieu coneguda.

E. Caseponce, *Contes Vallespirenchs.*

NOTA. — Nous donnerons les notes obtenues aux 12 concours mensuels fin décembre 1909.

(1) Adresser les travaux au secretariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique.

La Rugallosa

N'En Joan Aucell y sa muller Margarida vivían quiets y ben paxits en llur maset vehí del poble de Calmellas.

Se cullian el vi, se cullian l'oli, se tenian la llenya y en l'hort que rodejave la casa hi havia mès hortalissa que no'n podian gastar. Criaven gallinas y conills, y may no s'acavaven la fruyta d'istiu. Nols hi faltave rés. Igualment no eran felissos perqué, tinguent jà set anys de matrimoni, no possehian la verdadera alegria de una casa que son criatures.

N'En Joan n'era mitg aconsolat, pero la Margarida, molt més sentida y sanch-viva, no s'en podia fer une rahó.

Havia probat moltes y moltes cosas. Un cop el bruxot de las Illas, un altre les adormidas de Perpinyá ; misses a la Mare de Deu del Coll, ciris a sant Ferriol, y no sé cuantes vegadas havia anat descalse a sant Pons de Candell y a sant Cucufat de Caxás. Qualsevol cosa que probés, res no hi valia.

Les donas del rodador la tabalaven amb les llurs probatures. Totas l'ensorraven de rahons. Cadahuna sabia un medi. La Lia d'Oms perjuraveli que si no tenia fills era perqué 'l dia del seu casament els espaders y demés convidats no 'ls hi havian duyt rugallosa, aixi com se estila entre la mijanit y les dos del mati. La Xica de Llinás, ella, aconsellaveli de anar a visitar Nostra-Senyora de Nuria que, tothom ho sab, es molt apropriade per concedir fruyts de benedicció. Nen Perot hostaler, bon hom carregat de familia, pero molt cansoner y romansero, volia dexarli, per posarselas demunt del llit, unes sevas... més... vaja, tant me estimo no vos ho acabar de dir, perqué los remeys d'en Perot son rondallas de la vore del foch.

Nen Joan y la Margarida, gent de pau y de la lley vella, eran de poca fressa, no estaven d'embuts y carantonis. Varen decidir anarsen en Nuria per els derrers dias de juliol, després de la conrohada y antes de vremas. Marxaren un divendres, los sarrons fornits de anguilas salades, merlussa fregida y formatge. No volian une caminada de plaher com aquella joventalla de poc seny que

segueixen santuaris y capellas unicament per xalarse, riure y festejar. La Margarida també s'enduya dos ciris del pés de tres lliures cadahu.

El viatge va ser llarch y penós, verdadera anade de penitencia. Serras amont, serras avall, marxa que marxarás y camine que caminarás, varen fer dormida per primera nit en les cimades del Tech, a une masia prop de Sant-Guillem. El mati, l'albe blancajave quant passaren les esquerdas de Rojá, y 'l sol resplandia per cel y terre en la travessade del Pla de Camp Magre.

Passades les comarcades de Morens y Fresers, el coll de la Marrana y les Set Creus, arrivaren a Nuria a sol ponent, en la hore de universal quietut que baxa sobre les montanyas amb la fugida del dia. Havian caminat setse horas!

Les campanes del santuari tocaven la ultima oració. La Margarida era farte de caminar, ses espardenyas espallotidas, sos peus bombollats, no desitjava que jaure y descansar. El endemá qu'era 'l diumenge, marit y muller, encare molt masegats, cumpliren totas les obligacions volgudas, ohint missa primera y major, passant moltes parts de rosari, tocant y repicant la campana penjade en l'altar principal y ficantse llargament de caps dins l'olla de sant Gil per ferhi oració. La tarde s'acabá en passejades a la santa cova, les balmes de sant Gil y de Amadeu, el salt del sastre y a la pedra dreta.

El dilluns arribat, marxaren matineret, ab la fresca. Los raigs del sol ixent feyan relluhir com diamants y perlas la rosade dins les flors montanyeses.

Nen Joan y la Margarida havian resol de tornarsen per la coma del Tech, ribera avall cap à la Presta y l'iglesia de Sant-Salvador. Aqui volien de passade venerar les reliquias de santa Julita, protectora de les casades que necessiten llet per criar:

Quan venen per visitar
Les dones vostre capelle,
Dignau llet als y donar
En una y altra mamelle.

Anaven caminant. Se afanyaven perqué desde la migt diade un temporal se congriave pels cims de Costabona. L'ayre era carregós y l'espay enterbolit. Lo cel fuscajave, les brumas se rossegaven, una congoixa de les més malas guardave de respirar. A un quartet

del mas de Serrapeu, el temporal va esclatar. De lluny s'ohian runcar uns rum-rums mols espantosos. Les bromas se daven combat esglayador. Lo vent bramave ab violencia. La pluja baxave à riverades com el dia del diluvi universal, semblave que tot s'en tingués d'anar amb aygue. A cade llampech que retllave l'espay, la Margarida se senyave, reclamant tots los sants del Paradis. Per tot arreu, uns pets de trons terratremolenchs enlluhernaven los pelegrins sanchgelats! Montanyas y valls retrunyian, pels rostos, penyas y rocas s'enjagaven y costas avall, fugint com perseguits per cent mils dimonis, lo ramat, pastor y cans d'atura de Serrapeu s'arrollaven cap el mas. Mes morts que vius, migt estossats per la pedregade, xups fins à la molla dels ossos y no tinguént un pel d'axut, arribaren à Serrapeu.

Per casualitat, los amos del mas casaven l'hereu. En la sala, per las cambres, terrades y recons, era un forolladis de gent com formigas en un formiguer. Els uns cantaven, altres ballaven, los mes vells feyan la trucade, tots ximaven à rotar. El vi y l'aygardent anaven en dansa. Les cuyneras tenian un mal desossego. Llar, fogons y asta l'empedrat de la cuyna, tot era plé de topins, calderas, platas y cassolas. Los preparatius del sopar eran espantosos, los convidats no perillaven de patir gana! Carn de moltó y de cabrit, estofat de bou, pollastres, tirons, conills, macarons, fideus, bolas de picolat, costellas, gigas y coscolls ensiamats. Per postres: pans de pessich, menjablanch, llangonissa, bresca, mató, cocas ensucrades, rosquillas, panellets, ametlles y confits. Ja podia fer mal temps. Hi havia recapte per vuyt dias! Nen Joan y la Margarida, molt ben rebuts, mudats de roba y axuts, varen ser convidats a participar a la festa.

Tothom sab que cosa es un casament de pagesos y no tinch de contarho més llargament. Farts de corre el mon, los dos « nuriayres » se retiraren al pich de la mijanit. Colocats en un cuarto tocant à la cambre nubial, s'adormiren com dos santets.

Envers les dos de la matinade, la rugallosa fou portade solemnament an els nous casats. La funció acabade, 'ls minyons, que tenian el cap molt calent, decidiren per broma de portarla també a nen Joan y a sa muller.

Tenien la cambra plena quant se varen despertar. Els uns duyan el caldo de la gallina, altres la carn, llangonissa y botifarra, vi

ranci y no sé cuantes cosas més qu'el pèbre y era à punyats. Era per encedrer tripas y bodells! El musich tocave 'l violi. Els noys ballaven el contrepas. Fins n'hi havia un disfressat de curandero que treginave une xeringa de mija carrega! Era un xervalli tremendo. Los cussóls de la casa en tremolaven. En Aucell y la seva dona s'ho varen pendrer bé. No 's varen formalisar d'aquella tabola de jovent estant en gresca. Menjaren y begueren tot lo que s'els hi va presentar. Quan va ser acabat, tenian el ventre com una tremuja.

Nou mesos després, les campanes de Calmelles repicaven per bateig d'un rebust noy de la Margarida. De tant content, nen Joan no podia estar en la pell. No li haguessen tapat el cul ab nou matalassos. Cadahu deya la seva: en Perot, un farcell de bojerias que no lligaven amb rés; la Xica cantave les glorias de la campane y de l'olla de Nuria; la Lia d'Oms sobrepojave la rugallosa y 'l caldo pebrat. Quin tenia rahó? Ahont era la veritat? Deu ho sap y s'ho calle. Els uns iran diguent qu'en Joan y la Margarida havian estats agrahits à Nuria, els altres que sola la rugallosa tenia tot lo mérit...

Casi sempre l'home es un verdader cego; pero 'l sabi dirá qu'és bo de creurer en la potestat divina sens per això perdrer may los antichs costums del nostre amat terreno catalá.

J. de Sant Salvador.

Commission d'histoire locale

Les membres de la Commission d'histoire locale se sont réunis dans une des salles de la préfecture le 21 juin 1909, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, sous la présidence de M. Capra, inspecteur d'académie, président.

Tous les membres de la Commission assistent à la séance, à l'exception de M. Robin, archiviste départemental, qui est excusé. Ce sont:

MM. Parès, conseiller général, président de la Commission départementale; Salles, inspecteur primaire; Sellier, professeur

au Collège ; Rives, directeur de l'Ecole normale ; de Cazis de Lapeyrouse (de l'Association des anciens élèves du Collège) ; Dr Donnezan (de la Société agricole scientifique et littéraire) ; Vergès de Ricaudy (de la Société d'études catalanes) ; Casimir Soullier (du Syndicat d'initiative) et Dr Lutrand, bibliophile.

M. de Cazis de Lapeyrouse est désigné comme secrétaire.

M. Capra, président, ouvre la séance et rappelle en quelques mots la genèse de la question (demande de M. de Cazis de Lapeyrouse, au nom de l'Association des anciens élèves du Collège, au Conseil général ; décision prise par cette assemblée) ; nomination de la Commission par le préfet). — Il précise la mission qui incombe à la Commission d'histoire locale.

On passe ensuite à la discussion ; après échange de vues et l'examen de divers documents, la Commission prend les décisions suivantes :

Un seul livre officiel

Le seul livre admis officiellement dans les écoles primaires sera celui qui sera choisi par la Commission et subventionné par le Conseil général.

Forme du livre

En ce qui concerne la forme du livre, la Commission veut un livre de classe contenant des illustrations, de soixante pages au maximum à l'usage des écoles primaires. (Le type proposé est l'*Année préparatoire d'Histoire de France*, par Ernest Lavisse.)

La Commission souhaite aussi la publication d'un second livre plus complet, pour l'enseignement secondaire, l'Ecole normale et l'Ecole primaire supérieure.

Esprit du livre

L'auteur devra surtout s'occuper de la vie des populations et de la civilisation locale ; au point de vue politique, il se bornera à indiquer les grandes phases de l'histoire du Roussillon (royaume de Majorque ; francisation de la province). — L'étude des monuments anciens existant sur le sol roussillonnais et la biographie des hommes illustres devront aussi être traités.

Le manuel d'histoire devra, en principe, être arrêté en 1800

avec un dernier chapitre faisant un tableau sommaire de l'histoire du XIX' siècle (vie de la population, — transformation économique et culture de la vigne, — Arago..., etc.) en évitant le récit des luttes politiques durant cette période.

Titres des chapitres

Afin de bien fixer les auteurs, la Commission arrête, à titre d'indication, ainsi qu'il suit, les titres des chapitres qui devront être traités :

1. Coup d'œil géographique ;

2. Les origines ; époque gallo-romaine (monuments qui en restent) ; les invasions barbares ;

3. Le Comté de Roussillon ; sa fondation ; les chartes et les libertés locales ;

4. Le royaume de Majorque ;

5. Le Roussillon entre la France et l'Espagne. — La civilisation du Roussillon au XVI' siècle ;

6. Le Roussillon français. — Le Roussillon à la fin de l'ancien Régime ;

7. Le Roussillon sous la Révolution et l'Empire. — Le département. — Le Roussillon contemporain ; la vie économique.

N.-B. Un index devra contenir une petite bibliographie catalane très succincte.

En tête de chaque chapitre, l'auteur devra indiquer à quel point précis de l'histoire générale de la France devra être étudié ce chapitre.

Concours relatif au Manuel

Les personnes compétentes désireuses de rédiger l'histoire du Roussillon, sont priées d'en avertir, dès maintenant, M. Capra, président de la Commission ; toutefois, elles auront jusqu'au 1" janvier 1910, dernier délai, pour déposer leurs manuscrits entre ses mains.

Jury

Tous les membres de la Commission prendront connaissance des manuscrits déposés. Toutefois, une sous-commission sera chargée de présenter à la Commission le manuscrit qu'elle estimera devoir être choisi en établissant, dans un rapport, les motifs de

son choix. Cette sous-commission est composée de MM. le docteur Lutrand, Robin, Sellier et Rives.

Communication au Conseil général

Le secrétaire est chargé de communiquer à M. Parès, avant la session du Conseil général du 27 septembre prochain, tous les renseignements nécessaires pour mettre l'Assemblée départementale au courant des travaux de la Commission départementale et demander le vote de principe d'un crédit.

La séance est levée à 4 h. 1 4.

Le Secrétaire, F. de Cazis de Lapeyrouse.

Le Président, P. Capra.

Perpinya

Si don Sanxo, lo rey, tornés á Perpinyá,
que del realme seu n'era la perla fina,
no trobaría, no, la gracia mallorquina,
no sentiría, no, lo sonant catalá.

Lo seu malmés palau rodejería en vá
lo poble ha descuydat lo roja barretina,
y'ls presseguers teixits de bruma carmesina
ja no la veuen mes al cap del hortolá.

Se moren els recorts de la Edat-mitjana,
y la Llotja de Mar que corona la nau,
prohomens y consuls, la Llotja s'engitana.

Mes sempre, allá d'enllá, s'espaya en el cel blau,
á banda de Ponent, á tota hora del día,
l'ample Canigó blanch que's recorda y somía.

Joseph Pons.

Goigs en alabansa de sant Maurici

Del qual les reliquies se veneran en sa hermita que 's troba entre-mitx de ciuros y castanyers en lo terme d'Illa. — En Joseph Pons los escrigué y á Mossen Bonafont los dedicá, l'any MCMVIII.

Tornada

Puix sempre ens heu apartat
de la dressera del vici,
vullau ser nostre advocat,
mártir gloriós Maurici.

I

De la Legió Thebeana,
n'éreu lo sant capitá,
y de la fe cristiana
lo perseverant guardiá ;
n'éreu tot predestinat
per lo celestial suplici :
vullau ser nostre advocat,
mártir gloriós Maurici.

II

De l'aygua pura que mana,
á la font de veritat,
d'aquella aygua pura y sana,
n'éreu sempre assedegat ;
vostre cor n'era abrasat
del desitj del sacrifici :
vullau ser nostre advocat,
mártir gloriós Maurici.

III

Sota'l cel que blavejava,
al mitx d'un córrech de sanch,
Maximiá vos ordenava
adorar sos deus de fanch ;
ja sabía, lo malvat,
qu'era per vos gran desfici :
vullau ser nostre advocat,
mártir gloriós Maurici.

IV

Allavors, ab diligencia,
animáreu la Legió,
boy recordant la dolencia
y 'l torment de la Passió,
y del cel asserenat
la glória y lo benefici :
vullau ser nostre advocat,
mártir gloriós Maurici.

V

Si, com espiga dallada,
ne caygué lo cós nafrat,
si la sanch s'es aturada,
vostre cos s'es deslliurat ;
l'escala d'or ha pujat,
que n'es preu del sacrifici :
vullau ser nostre advocat,
mártir gloriós Maurici.

VI

Portant la palma endaurada
y l'espasa á l'altre má,
vostre imatge tan preuhada,
prou nos sab aconsolar ;
ella'n té dins lo serrat
un delitós edifici :
vullau ser nostre advocat,
mártir gloriós Maurici.

VII

En la vall de Graolera
corre un ayre embalsamat ;
la gent d'Illa y de Corbera
hí fa l'aplech de bon grat,
puix sempre heu manifestat
els-hi ser sant molt propici :
vullau ser nostre advocat,
mártir gloriós Maurici.

VIII

Cada any ab una veu fresca
los sants goigs volem cantar ;
cada cobla es una bresca
posada al peu del altar,
y sempre heu saborejat
aqueix cant ab nou delici :
vullau ser nostre advocat,
mártir gloriós Maurici.

Joseph Pons.

Lo Poal

Al company de trossa, Eugène Sauvy

Brassos nus, que la pell n'es daurada com bresca,
Faldíllas retrossadas fins al jacotí,
La criade bonica va, bon dematí,
Lleugera com pardal, á poar aygua fresca.

Porta ella lo poál d'argila catalana,
Panxut de cos y prim de peu, ansa y galets
Vernissats, que á Tuhír los terricers adrets
Pastan, recordant-se de l'ámfora romana.

Amb un acatament plé de gracia, emplena
Lo cánti píuladiç com l'áu que li respon,
S'enmiralla una estona al cristall de la font,
Y, rítmica, s'entorna al mas, la dorca plena.

Tot caminant té set. Beu á la regalada...
Per derrera, lo seu galan li posa un bès
Sul cugot. De sospresa engóla de través,
Tota 's molla,... mes ríu, de plaher regalada.

L'Ermita de Cabrens.

Aperçu sur la versification catalane

(SUITE ET FIN)

LICENCES POÉTIQUES. — 1° Le pronom personnel complément du verbe peut se mettre après lui, à tous les temps, comme cela a lieu en prose pour l'infinitif, le participe présent et l'impératif.

y respiro gojós. Sembla*m* tot d'una (« Atracció », Ubach y Vinyeta)
veu*se* a mas plantas la ciutat estesa (« Atracció », Ubach y Vinyeta)
tornás', si era vermella (« La barretina catalana », Ubach y Vinyeta)

dels braços de sa esposa
desfas' a tota pressa.
(« Lo Sometent », Jaume Collell)

dirías' qu'es lo guayte de sa claror radiosa
(« Lo vol de l'águila », J. Franquesa)

umplíreu*mel* d'amor perque us ne done
(« A mon Deu », Verdaguer)

voléu*ne* sols l'amor (« A mon Deu », Verdaguer)

mes quan ella obre ls ulls, ell desencanta-*s*
(« Visions i cants », Maragall, p. 20)

també de Deu seran-*te* perdonats
(« Visions y cants », Maragall, p. 31)

mes fruir no podia-*n* altrament
(« Visions i cants », Maragall, p. 34)

si 'n soch la meytat sabi, soch*ne* en cambi
(« Elegias romanas de Gœthe », Maragall, vers 129)

Ainsi que nous l'avons signalé, « Horacianes » contient un grand nombre de licences de cette sorte.

2° Le pronom, placé après le verbe (infinitif et impératif), s'élide en perdant sa voyelle, et l'infinitif perd presque toujours son *r*.

prou que 'm basta per aym*á'l* (« L'arbre de la pátria » Aguiló)
á refresc*á'm* venia (« Los ayres de la pátria », Damás Calvet)
que l'ayre á du*rl'* s'afanya (« Lo Sometent », J. Collell)
qu'en vá per esborr*á'l* l'enveja plora
(« La barretina », Ubach y Vinyeta)
sentint la senya, al enfosq*uís'* la tarda
(« Catalunya », Ubach y Vinyeta)
a endinzar*s'* per la llum que brolla d'ellas
(« Atracció », Ubach y Vinyeta)
quan també haja de dex*àl* (« Llibre blanch », V. Catalá, p. 95)
si prova de redreç*á-s* (« Visions i cants », Maragall, p. 12)
Torném-*s* soldats (« Visions i cants », Maragall, p. 70)
qu'al sent*i's* plena de gracia (« Nadal », Maragall)
menjém*'s* el a petons (« Natura », Massó Torrents, p. 47)
anéu-*s* en, monjos (« Natura » Massó Torrents, p. 54)

3° Elision de consonnes ou de voyelles :

o du pluriel :

que d'*eixs* arbres, si s'en troban
(« L'arbre de la pátria », Aguiló)

s finale de *res*, de *pus* :

i no he obeít llei, ni rei, ni *re* (« Visions i cants », Maragall, p. 32)
Rè hi fa ! desplega sa corola (« Llibre blanch », V. Catalá, p. 68)
diu que 'm feyan *pú* alegrar (« Montserratina », Bertran y Bros)

r finale de *cor* :

de mon *có* 'n la part més fonda (« Suspirs », Picó y Campamar)

a initial de *apar*, *anar*, *aquest*, *allá*, etc. :

les ones *'par* que demanin (« Juventut », Costa)
hont *'nava* a cassar nius y l'herba aquella.
(« Los ayres de la pátria », Calvet)
y tes cansons valentes *'nirán* per la ventada
(« Lo pi de Formentor », Costa)
en *'questa* llengua pocs t'han parlat
(« Visions i cants », Maragall, p. 75)

e initial de *enemic* :

veure un *'nemic* als peus ben manillat
(« Visions i cants », Maragall, p. 32)

a ou *e* final de *cada* devant *un*, d'*encara*, d'*home*. On trouve aussi les formes *bon'hora*, *tot'hora*, *un'urpa*, etc. et notamment la voyelle finale de la première et de la troisième personne de l'indicatif et du subjonctif présent, et la deuxième de l'impératif, élision très fréquente chez les poètes du commencement de la Renaxensa. Ainsi la forme *estim* est employée pour *estimo*, *estima* et *estimi* ou *estime*. On trouve même *vest* pour *vesteix* (« La Vall », Costa), *volch* pour *volgué* (« A Catalunya ! », T. Thos y Codina).

Voici quelques exemples tirés d'auteurs modernes :

Lo Rey, l'home *deix* l'enclusa (« Llibre blanch », V. Catalá, p. 42)
i a la gent *inspir* pietat (« Llibre d'amor », Montoliu, p. 35)
Si la vida ns *dón* temps feliç, com és de creure
(« Natura », Massó Torrents, p. 48)
Mallorca, *dó*-m menjâ i beure (« Visions i cants », Maragall, p. 29)

4° Changement de genre. Le masculin employé pour le féminin :

son arpa aprop de son punyal moresch
(« La Veu de las ruinas », Adolf Blanch)
y encar que veu les *derrers* bromes
(« Llibre blanch », V. Catalá, p. 69)
tes *dos* mans ensems reculls (« Llibre d'amor », Montoliu, p. 35)

els mis pour *les* :

del foch que *'ls* abrusá un cop enfredorides
(« Llibre blanch », V. Catalá, p. 144)

5 Féminins irréguliers. Les adjectifs ou participes présents en *ent* et *ant* ont un féminin en *a* ; exemples nombreux chez les modernes, Zanné, etc. On trouve *feliça* au lieu de *feliç* (« Natura », Massó Torrents, p. 28 et 41) ; *suauha*, *lleua*, au lieu de *suau*, *lleu* :

que n'és de fresca y *suauha* la brisa
(« Cant de Setembre » V. Catalá)
aterrarse com *lleua* polsaguera (« Estiu », V. Catalá)

6 Formes populaires de certains mots :

— *atre* pour *altre* :

pel camí dret i no cap *atre* (« Natura », Massó Torrents, p. 44)

— *els hi* pour *els*, *les*, complément indirect :

Madama *els hi* contesta (« Grandesa », V. Catalá)
qu'un dia va brolla*lshi* dins del cor
(« Les dones xorques », V. Catalá)

— *vinguent* pour *venint :*

dues amigues van *vinguent* (« Kronos », V. Catalá)

— *ane* pour *a* devant une consonne :

i jo abocada *ane* l'empit llavores (« Ella parla », Maragall)

— *esprit* pour *esperit ; vritat* pour *veritat ;* etc.

7° Formes castillanes. Déplacement de l'accent tonique :

— *extàsia* pour *extasia* ; *psalmodia* pour *psalmodia :*

ta mirada sovint fixa s'*extàsia* (« Conjugal », Maragall)
al lluny del lluny un deix de veu psalmodia
(« Les màquines », V. Catalá)

8° Formes archaïques. Ce ne sont pas, à proprement parler, des licences. Ce paragraphe pourrait faire l'objet d'un long chapitre, car il ne s'agit de rien moins que de l'évolution extrêmement rapide d'une langue. Contentons-nous de dire qu'il s'en faut de peu que certains auteurs modernes ne considèrent comme archaïsmes des formes très usitées il y a moins de cinquante ans ; ainsi :

les articles *lo, los* ;

les adjectifs possessifs *mon, ton, son, ma, ta, sa, nostre, vostre, llur, la mia, la tua,* et les pluriels ;

dans le verbe *haver* les formes *hem, heu, haja,* etc., et les terminaisons des subjonctifs à voyelles *a* ou *e,* lesquelles ont actuellement *i* ;

dans le verbe *ser,* les formes *sía, sías,* etc., et les terminaisons des subjonctifs comme pour *haver* ;

dans la première conjugaison : indicatif *miram, mirau* ; impératif *mirau* ; subjonctifs : *mire, mires, miren, mirás, mirásses,* etc.

dans les autres conjugaisons, les terminaisons de subjonctifs en *a* ou *e* comme ci-dessus ;

l'accord du participe passé avec le substantif dans les temps composés avec l'auxiliaire *haver* ; etc., etc.

dex*àu*me qu'us *diga* qu'ab vostre somriu
crudel, mi senyora, mon cor traspass*au*
(« Llibre blanch », V. Catalá, p. 38)
Beneita *sies,* tempestat passada
(« Visions i cants », Maragall, p. 53)

diga 'm avui am cor lleuger (« Ella parla », Maragall)
Feis que cap al gran fort de Montserrat
(« Tribut d'un mallorquí », Costa)
Feim presentalla del cor « Cansó dels pelegrins », Costa)
Cors que *veys* la llum del cel a la montanya
(ch. II de la « Llegenda de Pollensa, « Costa)

9° Inversions. — C'est une des caractéristiques de la poésie catalane ; elles atteignent presque les mèmes limites qu'en latin.

En voici quelques exemples, entre mille nous soulignons les mots ou groupes de mots inversés :

que puga *d'home — en cor* gravar la má del cel
(« Oda a la patria », Aribau)
qu'*al mitx — va encendre*
dels mons... (« Fe », Marian Aguiló)
may podrém *les paraules — confegir* (« Fe », Marian Aguiló)
que *'l cor de l'home ab la claror — abrigas* (« Fe », Marian Aguiló)
matar — no lograría l'esperit (« Fe », Marian Aguiló)
com *d'espurnes — s'encen* un gran boscatge (« Fe », Marian Aguiló)
ser coratjs pe *'ls set segells — descloure*
del llibre fosch... (« Fe », Marian Aguiló)

y, que vostra mirada,
ans dels estels se pintará la llum
(« A la Verge María », Damás Calvet)

pour :

y la llum dels estels se pintará ans que vostra mirada

empurpra 'l sol dels elefants y 'ls brúfals
la sanch que cau de sas obertas venas
(« Romiatge », Guimerá)

pour :

la sanch dels elefants... que cau de sas obertas venas empurpra 'l sol.

Paul Bergue.

Pastoure et son Maître

Ne vous y trompez pas, ceci n'est pas un conte, ni un recueil de nouvelles, ni même un roman ; ceci, c'est de l'histoire. Histoire naturelle et familière de notre petit coin de terre catalane racontée par un poète.

Ce poète, d'ailleurs, retrouvera souvent le long des feuillets le philosophe attentif qu'est aussi M. Jean Amade ; et ce ne seront pas les pages les moins émouvantes du livre.

« Fixons les choses provinciales, avait dit Jean Aicard, et nous aurons un jour, vous verrez, une représentation poétique par province de notre belle France. » Ce vœu nous a valu déjà en littérature les *Lettres de mon moulin, Jean des Figues, Cesette* et bien d'autres petits chefs-d'œuvre. Or, voici que notre ami a entrepris de faire pour notre pittoresque Roussillon ce que tentèrent pour la Provence, les Alpilles, le Quercy, les Maîtres A. Daudet, Paul Arène et Pouvillon.

Pastoure et son maître est une exquise illustration à la plume des choses et des êtres de notre pays.

L'œuvre de Jean Amade est celle d'un patriote. Son amour de la petite patrie se réalise une fois de plus en beauté. Ses *Etudes de Littérature méridionale* nous avaient donné comme la philosophie intime et les origines de notre pensée régionale. Toute murmurante de confidences et de chansons, son *Anthologie Catalane* réveilla en nous la sensibilité ancestrale, peut-être un moment assoupie. En nous remettant aujourd'hui en contact avec les êtres de même sang que nous, il semble que le poète ait voulu réaliser son plus cher désir : la reconstitution de la famille catalane.

Cette rencontre de parents qui s'ignoraient hier encore a eu lieu en wagon, par un temps de tramontane, dans la petite gare d'Elne. L'instant fut pathétique et charmant. Le site doit nous être sacré comme tout lieu où la conscience inaugure un autel. C'est le vieux Manel, le maître de Pastoure, qui, tout en roulant une cigarette, se charge, avec des mots de cordialité et de bonho-

mie fleurant l'œillet des bois, la menthe et la fougère, de rendre hommage « à tout ce qui fut l'âme de notre pays ; aux sentiments naïfs et purs dans la vie simple, juste et bonne ; aux mœurs hospitalières qui ne reviendront plus ; à tout l'idéalisme de la race faite de rudesse et de poésie comme ses monts ; à sa langue vive et sonore ; aux vieilles mélopées comme aux vieilles légendes ; aux dentelles fines sur des cheveux noirs... ». Et vraiment, ce ce vieux berger est beau et impressionnant comme un Ancêtre.

Et nous nous sommes sentis soudain la plus vive sympathie pour Galdrich, le pêcheur de truites, le potier Ramon et ses cruches, la vieille amie de Guidette serrée dans son châle, l'âme d'innocent de Cezou le bouvier, et le bon pâtre Japote qui savait tant de légendes. Le village nous a souri de toutes ses fenêtres ouvertes sur les olivettes et la vallée ; et nous avons été conquis par l'accueil à la bonne franquette de ses habitants. Car, avec M. Jean Amade, c'est parmi les vignerons, les charbonniers, les hôtes du mas et de la vigne que nous avons retrouvé les meilleurs exemplaires de la Race.

L'effigie ancestrale s'est usée, hélas ! depuis longtemps au commerce des villes. Mais là-haut, dans les châtaigneraies du Vallespir, parmi les seigles de Cerdagne, l'âme territoriale reste fidèle aux aïeux et à la tradition. Les légendes fleurissent toujours sur le bord des étangs montagnards ; et les anecdotes que se racontent le soir, à la veillée, les chasseurs de sangliers ont la saveur saine et franche de nos blonds rancios.

Comme tous les poètes, M. Jean Amade a la piété des choses qui s'en vont. Ecoutez-le rappeler le temps, je crois bien révolu, des vieilles diligences : elles nous faisaient peut-être des voyages plus longs, mais comme nos rêves d'enfant se berçaient agréablement aux grelots des timoniers, et comme nos projets s'envolaient loin, vers la vie, du haut perchoir qu'était le siège de l'impériale sous la bâche de cuir. « On ne voyait pas alors dans nos plaines toutes ces vignes prosaïques et monotones qui les couvrent à perte de vue, vignes insolentes, aux rameaux saupoudrés de poisons, toutes fières d'avoir vaincu le pauvre olivier dont le feuillage, d'une grâce discrète et légère, donnait tant de charme au pays. On y rencontrait plus souvent sur les routes ces naïves et pittoresques tartanes qui vont porter de village en village, avec une

sage lenteur, les oignons, l'ail, les cruches d'argile, ou bien encore les figues et les oranges, les grenades et les melons... »

Et le conteur cueille avec art, aux détours du chemin, un conte de fée, une bonne farce paysanne, un croquis de nature, la petite fleur bleue d'une élégie d'enfant. Sa tendresse se penche aux détails infinis de la vie quotidienne. C'est le vieux chat présentant au feu son échine ; l'escargot ramassé sur la feuille d'un chou, qui étire ses cornes, obéissant à l'incantation d'une mélopée que nous avons tous chantée ; la chienne Diane et le petit veau dont le museau humide et frais fait toujours rire Lucienne ; et la cigale et la mouche, « ces petites âmes d'été » pour lesquelles le poète de l'*Anthologie Catalane* trouve les notations délicieuses et subtiles d'un Abel Bonnard. Car toute chose contient une parcelle de la souveraine beauté ; le passant passe à côté sans se douter de rien, mais l'artiste retrouve la vérité sous les apparences, et d'un geste d'enfant il fait un chef-d'œuvre.

Et je ne sais rien de plus frais, de plus jeune, de plus tendre que le *poème de Lucienne.* Le décor est roussillonnais, mais le sentiment est universel et humain. Et il me semble vraiment qu'en écrivant son beau livre de *Pastoure et son maître* M. Jean Amade se soit placé entre deux inspirations qui se fondent et se complètent. L'une des voix lui disait : « Ame moun vilatge... » et toute la religion du terroir s'exaltait à la voix de Félix Gras. Mais le vieux Terence corrigeait bien vite ce que peut avoir d'exclusif et d'égoïste le culte local et murmurait éloquemment : « Homo sum et nihil... » et par delà ses compatriotes le poète faisait marcher dans la nuit du mystère et des destinées la foule innombrable des hommes, et il mettait dans ses pages consolatrices le meilleur de son rêve, de ses espérances, de sa foi.

Et c'est pourquoi nos compatriotes reliront pieusement ce poème où tout notre génie original bat de l'aile dans un paysage d'azur et de soleil, et ceux qui ne sont pas des Catalans pencheront pareillement leur attention sur ce livre pour la part de tendresse qui ruisselle, dans ces pages, vers les humbles, les petits et toutes les âmes à peine ébauchées, entrevues dans les mystères du grand Tout.

François Tresserre.

Textes catalans

1424. — Contestation par l'Abbé de Saint-André au sujet du Ruisseau d'Elne (Notule n° 4742 : feuillet détaché).

Davant la presencia de vos autres, molt honrrats Senyhors e Consel de la Ciutat d'Elne, Frater Johan, Abat del monastir e convent de Sent Andreu personalment constituit, diu... que sabets ben que lo castel e termes de Sent Marti de la Ribe, per les bones terres per blat, era lo milor membre que lo dit monestir agues. Ara sabets ben e vesets que per los vostres rech e resclause qui en sessant ment (sic) avets fet... avets la milor colomina que lo monastir agues destruida : car de les dites terres avie lo dit monastir L o LX aymines de forment tots anys, de que tot lo monestir vivia, e ara sabets ben e vesets que per les grans aygues e grans dilubis qui continuadement son stats en aquesta terra, les dites terres bladenys del dit castel son quax de tot perdudes, en tant que lo dit convent non a VI asmines per any : He en aquest dapnatge irreparable a dada causa lo rech a aygueduc que la dita ciutat a comprat del Abat qui adons ere del dit castel, ab l'asempriu de lenyar, de talhar los boschs del dit castel per fer resclausa dins los dits termes, losquals boschs erent he son aqui per garde de les dites possessions, e per contrastar a les dites aygues. Al cal dapnatge manifest devets aver sguart, per motes raons ; car lo dit Abat ni convent no podien fer ni consentir tal alienacio... ni per actoritat ni de cort de bisbe ni d'oficial lo dit contracte, nulla et ineficax, no ha pogut pendre alcuna efficasie ni fermetat ; e es la raon aquesta : car la terra ecclesiastica ni de religion nos pot vendre ni alienar ni tal servitut imposar, sino per evident necessitat o per evident utilitat de la Glesa o del monestir... he bon preu e sufficient..., he en aquest contracte no y a aut (sic) res de tot asso, ans o es tot lo contrari : car nos pot dir que aquesta alienacio jamay se ssia feta a profit ni utilitat del dit monestir, sino a tota destruccion e lesion del dit monestir ; ni aytampoc no sia servada solemnitat que en semblans contractes deu entrevenir ; e ab fort

petit preu, que sol l'asempriu de talhar lenya per resclausar val mes de C llibres a ladita ciutat... Aixi que per motes raons lo dit contracte es es pot dir nulla e no pot obligar lo dit monestir ; e cant se pogues dir que aytal contracta es valit, se poria resindir he anullar per via de restitucio, competent al dit monestir per la gran e norma lesion.

Per so lo dit Abat, volen se ben aver ab la dita ciutat e no volen ab aquela pleydejar, soplica a vos autres, honrrats Senyhors, he a vostre honrrat Consel que aquest tant gran dapnatge que a pres he spera mes a pendra per la dita vostre resclausa he rech, vullats aver sguart, per guisa que en vert Deu el mon siats scusats, he lo dit Convent pobre e miserable age raon de Deus apregar per vos autres e per tota la ciutat ; he si en asso per aucuna manera, so que Deus no vula, posavets oblit, lo dit Abat e son convent aixi afligits se haurien a clamar a Deus e a gens.

(Notifié (en latin), le vendredi, 31 mars 1424, à l'heure de tierce, aux trois consuls, qui en réclament copie, et font ensuite la réponse suivante) :

Disen... que la dita ciutat e singlars d'aquella han plena e liberal concessio que poden fer e construi resclauses e rechs per menar ayga a la ciutat e termes d'aquella per aquells parts e lochs del dit terme de Sant-Marti que a la dita ciutat sera vist pus expedient ; e per virtut d'aquella si rechs ni resclauses hi son estats fets per ells, ho han usat es son servits e adimprats del dit terme, terres e lenyes ; e d'asso son en tant longa possessio e us e adempriu, que no cresen que sia memoria del contrari, ho, almenys, per longissima prescripcio serien tuts e segurs.

E maravellan se molt los dits consols del dit Mossen l'Abat per quina raho es estat ara mogut, com ja son prop de xxx ans que ell es abat del dit monestir, que no ha ignorada la dita servitut ni adempriu, en temps que era monge claustral del dit monestir aquelles sabia, que nulla mensio no ha feta de les dites coses.

E quant lo dit Mossen l'Abat diu que per los dits rechs e resclauses les millors terres del monestir se sson destrohides, asso, parlant ab honor del dit Mossen l'Abat, neguen : Empero prenga (esguart) lo dit Mossen l'Abat, sobre lo terme de Sant-Marti, ab lo terme d'Orthaffa, ad ell immediadament vesi, hon nos ha feta

resclausa ni rech, per quina raso lo (riu) s'en ha menadas molt terres, e entre les altres, (les) del senyor del dit loch... aximatheys en diverses altres partides. Per qua, (*Lacune*), laqual es mare e masestra de totes coses, mostraria (*Lacune*) ni les rescloses no son ocasio de menar s'en les terres, (*Lacune*) impetuositat e fortuna de la ayga, qui naturalment (*Lacune*) pus bas e s'en mena tot so ques troba davant. (*Lacune*) ; Per qua porria que la dita ciutat no sie tenguda a fer al dit Mossen l'Abat ni son covent neguna esmena.

Empero, com la dita ciutat e les dits consols, en nom d'aquella, sien contents de servar lur dret e no vullan ocupar ni dampnificar a monestirs ni alguns altres lochs religiosos, o ne encare temporals, sino usar de lur dret, de la qual cosa no fan greuja ni injuria a negun, ells volen estar a dret e raho :

E com mossen lo Vicari official d'Elna sia jutge e protector ordinari del dit Mossen l'Abat e de son covent e monestir, los dits consols han format de estar a dret al dit Mossen l'Abat en poder del dit Vicari official, qui simplament e de pla, conega si la Ciutat es en re tenguda.

E si, en altra manera, lo dit Mossen l'Abat ne vol haver algun rahonement ab los dits consols per veure sens estrepit judicial ni mescla de corsser (?) se poran concordar, son prests los dits Consols un dia esser ne ab lo dit Mossen l'Abat ho prop lo dit Castell, ho altre loch condecent per ell elegit.

Requirint la presenta resposta esser continuada ab la dita requesta.

En Pau Berga

Alli, cap als anys 1889 à 1893, los catalans del Rosselló eram unos quatre gats ; are, ja sem los 130 aulendres y pardals de la nostre *Revue*. Mes allavors, nos regalavem de literatura catalana llejint la *Ilustració catalana* de Barcelona, y quan hi trobavem alguna nota ó ressenya sobre 'l Rosselló, ó quan hi havia la poesia

d'un autor rossellonès, que n'eram de contents ; y si, demes, algun de nosaltres havia rebut carta del sant home de Mossen Cinto, si, qu'era dia de festa.

Per aquell temps es, que la *Ilustració catalana* publicá poesies rosselloneses firmades d'En Pau Berga, de Pezilla-de-la-Ribera : *Salut à Pezilla, L'Arbre d'amor, Despallofant lo blat d'Indi, Albada.* Eran de lo mes ensertades, de cayent ben rossellonès, hi volejava una poesia franca y pura com « un raig de sól per las picas de Canigó ».

Y donchs, com no se 'l veya en lloch, aqueix escriptor? Vaig demanar, y un pezillanench me digué : « En Bergue? ay, qu'es lluny d'assi, es à las colonies, cap al Annam ». Tant es qu'al cap d'un parell d'anys, havent fet una visita à Mossen Cinto, à Barcelona, nos parlá dels poetes rossellonesos, bons amichs seus, En Justi Pépratx, Mossen Boher, Mossen Bonafont, Mossen Boixéda. — « Y 'n Pau Berga? » demana també. — « Ay, qu'es lluny d'assi, li diguerem ; es à las colonies, cap al Annam. » Aixo li va esser una sorpresa ; callá un moment, y me semblá que se pensava : Si, qu'es estrany, un poeta rossellonès s'estar tant y tant lluny del Canigó !

En Berga, gracies à Deu, ha tornat enguany à Rosselló, s'hi ha estat una bona passada ; y mentres havia vingut per descansar de la vida à las colonies, ha traballat sens parar. Feya pas mes « *x* y épures d'ingénieur », mes fullejava las obres dels poetes catalans moderns, escorcollava la biblioteca de Perpinya, estudiava las novetats ortograficas dels barcelonins, se posava à traduhir unes *Fables* de La Fontaine, é hi posava tot lo catalá que tenia pel cap y à n'el cor. Y à punt de s'en tornar al Annam, nos ha deixat un bonich llibre : *Fables de La Fontaine, traduites en vers catalans.*

Li estimem un tant bon recort, hont hi berbilleja, à cada pagina, el seu amor à la llengua y à la terra de Rosselló.

J. Delpont.

Extrait de Mil y un pensaments

Lo qui logra à coneixe à fonds un home, pot dire que coneix tots los homes ; lo qui logra coneixe una dona, no coneix mès que aquella.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Raymond de Cortsavi

Évêque de Mallorca (1318-1321)

I. — *Sa généalogie*

Raymond de Cortsavi était seigneur des territoires actuels de La Bastida et Bula-d'Amont vers le milieu du XIIe siècle. Son nom est mentionné dans une nomenclature de feudataires du vicomte de Castellnou que contient une charte du 9 juin 1193. Par ce document, Raymond de Serralonga, chef féodal des forteresses du Vallespir, autorise l'Abbé d'Arles à fortifier le lieu de Fourques, avec le consentement de divers chevaliers, au nombre desquels se trouve Raymond de Cortsavi (1). Celui-ci mourait l'année suivante, ne laissant qu'une fille, Ermessinde, qui devint l'héritière de la Baronnie de Cortsavi, et, par le fait, la plus riche dame du Vallespir.

Ermessinde épousa Olivier de Termes, puissant seigneur du Narbonnais, qu'elle ne tarda pas à perdre. En 1211, elle convola en secondes noces avec Bernard-Hugues de Serralonga. De son premier époux elle avait eu un fils, Olivier, qui s'illustra dans les Croisades. De son second mari elle eut deux garçons, Guillaume-Hugues et Raymond. Une charte la montre concluant, le 21 juin 1248, avec ses trois fils, la dotation d'un ténement avec droit de pacage au territoire de Cortsavi, en faveur de l'abbaye de Vallbona (2).

(1) Marca hispanica, col. 484.
(2) Archives des Pyr.-Or., B. 80.

L'héritage de la Baronnie de Cortsavi et de La Bastida échut à Raymond, le cadet. D'après Gazanyola, « Raymond de Serralonga portait ce nom d'une terre de sa mère située en Roussillon » (1). Il n'en est rien. Raymond garda l'appellation patronymique de son père, Bernard-Hugues de Serralonga, bien qu'il fut baron de Cortsavi. Ce furent ses deux fils Arnaud et Raymond qui reprirent le nom de Cortsavi. L'aîné fut un personnage en vue à la cour du roi de Majorque. Il fut présent à la prestation de foi et d'hommage que l'Infant Sanche fit, dans Gérone, à Jacques II d'Aragon, en l'année 1302. Le cadet, fut appelé au siège épiscopal de Mallorca.

II. — *Court Pontificat*

Raymond de Cortsavi était entré dans l'ordre de Saint-Dominique et avait fait sa profession religieuse dans le couvent des Jacobins de Perpignan. C'est ce qu'apprend une lettre de Sanche, roi de Majorque, écrite le 2 avril 1321 à son lieutenant Dalmace de Banyuls (3). Le monarque lui prescrit d'accueillir avec faveur le lecteur des Frères-Prêcheurs de Perpignan qui se rend à Mallorca pour connaître et exécuter les dispositions testamentaires de feu l'évêque Raymond, lequel avait arrêté ses suprêmes volontés durant le temps de son noviciat au couvent des Dominicains de cette ville (4). Ses connaissances étendues dans les sciences ecclésiastiques lui valurent la charge de maître du sacré-palais, quelque temps après l'arrivée des papes à Avignon. Jean XXII le nomma à l'évêché de Mallorca, le 28 mai 1318, en remplacement de Guillaume de Vilanova (5).

(1) De Gazanyola, *Histoire de Roussillon*, p. 156.

(2) Zurita, *Anales de la corona de Aragon*, liv. 5, chap. 57.

(3) Sur Dalmace de Banyuls, conseiller et lieutenant du roi Sanche de Majorque, cf. ma monographie sur Banyuls-dels-Aspres, parue dans le tome v de la *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon*, pp. 23, 26, 49.

(4) Villanueva, *Viaje literario a las iglesias de España*, tome XXI, p. 178.

(5) Eubel, *Hierarchia catholica medii ævi* (1198-1503), Munster 1898-1901, in-4°, p. 337.

De concert avec le chapitre de sa cathédrale, Raymond de Cortsavi éleva le 9 juillet 1319, le taux des prébendes canonicales de soixante à quatre-vingt-cinq livres. Cette mesure avait été dictée à l'évêque par les événements dont il était le témoin. La cherté des vivres obligeait un grand nombre de chanoines à abandonner l'île de Mallorca et à ne pas garder la résidence. Il remédia à cet abus en majorant le tarif de leurs émoluments. Villanuera dit qu'il avait eu sous les yeux un statut diocésain daté de cette même année au bas duquel était apposée la signature de l'évêque Raymond de Cortsavi. Le 18 octobre, ce prélat approuva la fondation d'un bénéfice institué par un particulier à l'autel de Sainte Anne de la cathédrale de Mallorca.

III. — *Son testament et sa mort*

Raymond de Cortsavi eut un pontificat de courte durée. Il mourut dans le courant du mois de mars 1321, ainsi qu'il conste du texte d'une lettre dirigée de Perpignan par le roi Sanche à Dalmace de Banyuls, son lieutenant. Celui-ci avait notifié à son royal maître la nouvelle du décès de l'évêque de Mallorca. Dans la réponse qu'il lui adresse, à la date du 29 mars, le monarque déplore la mort de ce pontifie, mais il se console à la pensée que le défunt a fidèlement rempli sa mission.

Cette lettre découvre quelques particularités du testament de Raymond de Cortsavi. L'évêque avait recommandé que ses dernières volontés fussent exécutées avec l'agrément du roi. Le souverain délégua ses pouvoirs à Dalmace. Celui-ci dut retirer cent livres du capital et les affecter à l'œuvre de l'hôpital de la ville épiscopale. Cinq mille sols devaient aussi en être distraits pour permettre de terminer le chevet de la cathédrale.

Le successeur de Raymond de Cortsavi sur le siège de Mallorca fut le perpignanais Gui de Terrena.

Bérenger Batlle

Evêque d'Elne (1320-1332) *et de de Mallorca* (1332-1349)

I. — *Magistrature d'Arnaud Batlle*

Arnaud Batlle était un homme de loi, natif de Peralada, en Ampourdan, qui se trouvant déjà fixé à Perpignan, en 1272, s'attacha à la fortune de l'infant Jacques, futur roi de Majorque. Après l'avènement de ce prince au trône, il fut nommé conseiller et juge du nouveau souverain dans la capitale de son royaume. La maison de ce magistrat était située, à Perpignan, sur la ruelle appelé lo *Trauc* qui fait communiquer la Fusterie avec la place actuelle du marché. Le 16 avril 1279, il obtint du roi Jacques, l'autorisation de construire cet immeuble qui est un empiètement sur la voie publique et qui s'est maintenu jusqu'à nos jours avec la dénomination de *Trauc d'en Arnaud Batlle.*

Le dévouement qu'il porta à la dynastie majorquine, attira au conseiller de Jacques Ier l'inimitié du roi d'Aragon. Celui-ci étant venu à l'improviste à Perpignan, en 1285, et n'ayant pu se saisir du roi de Majorque, son frère, fit arrêter Arnaud Batlle et un autre des conseillers royaux, Guillaume de Puig d'Orfila, originaire de Collioure (1).

Arnaud Batlle ne tarda pas à refaire sa fortune. Il acquit le fief de Castell-Vell, près de Salses (2), et satisfait de ses hautes fonctions judiciaires qu'il remplit jusqu'à la fin de ses jours, il ne prit jamais d'autre titre que celui d'homme de loi. Il eut deux fils: Pierre, (3) l'ainé, qui reçut le titre de chevalier, et Bérenger, qui fut successivement évêque d'Elne et de Mallorca.

(1) Le Coy de la Marche, *Les relations politiques de la France avec le royaume de Majorque*, t. 1, p. 199.

(2) Archives des Pyr.-Or., B. 350.

(3) « Sa famille se divisa en deux branches, dont l'une s'établit à Rivesaltes, conserva la seigneurie de Castell-Vell, obtint la châtellenie de Salses, et finit dans la personne d'Antoine-François Batlle, qui mourut vers 1442,

II. — *Un évêque d'Elne inconnu Bérenger : d'Argilaguers.*

Les écrivains qui ont disserté sur l'histoire du diocèse d'Elne n'ont pas signalé l'épiscopat de Bérenger d'Argilaguers, et, partant, ont confondu ce pontife avec son successeur, Bérenger Batlle. L'identité de prénom commun aux deux prélats peut être une des causes de cette confusion.

J'ai eu la bonne fortune de découvrir dans le fonds des archives du Vatican, les bulles de nomination de chacun de ces deux évêques: l'examen de ces documents dissipe toute équivoque. La première de ces pièces porte la date du 4 décembre 1317 : Jean XXII nomme à l'évêché d'Elne « à la suite du décès de Guillaume (de Castillon), Bérenger, chanoine d'Elne, revêtu du sacerdoce. » (1) La seconde, expédiée par ce même pape, le 3 décembre 1320, stipule que « à la suite de la mort de l'évêque Bérenger, il désigne pour lui succéder sur le siège d'Elne, Bérenger, chanoine de cette même église, revêtu de l'ordre du diaconat. » (2).

C'est à Bérenger d'Argilaguers et non plus à Bérenger Batlle qu'il faut attribuer les actes épiscopaux du diocèse d'Elne, à partir du mois de décembre 1317 jusqu'au mois de septembre 1320.

Bérenger d'Argilaguers appartenait à une famille de chevaliers qui possédait des fiefs dans la vallée de Ribes (3) ; il avait rempli les fonctions d'archidiacre du Conflent depuis 1309. Le 19 décembre 1317, il promit de payer les droits d'expédition de la cour de Rome, appelés services de la

et ne laissa qu'une fille dont la descendance s'est continuée dans la seigneurie de Molitg. L'autre branche, fixée à Clayra, eut pour dernier représentant Georges Batlle qui acheta, le 25 février 1451, la baronnie de Castellnou, mourut vers 1460 et ne laissa que deux filles, dont l'ainée épousa Guillaume de Château-Verdun. » (Alart, *Echo du Roussillon*, n° du 16 avril 1865).

(1) Archives du Vatican, *Regesta Vaticana*, t. 109, n° 438.

(2) Id., t. 70, n° 1490.

(3) Archives des Pyr.-Or ,B. 21 et 121.

Chambre apostolique et qui s'élevaient à la somme de quinze cents florins (1). En 1318, il installa à Saint-André de Sureda Arnaud d'Alló, élu abbé de ce monastère par la communauté de la Grasse. Le 24 juin 1320, Jean XXII notifie à Bérenger d'Argilaguers la nomination d'Étienne Hugonnet, auditeur du Sacré-Palais comme juge du différend survenu entre l'abbé de la Grasse et Guillaume Falsena, son diocésain (2).

III. — *Premiers temps de l'épiscopat de Bérenger Batlle.*

Lors de sa promotion à l'épiscopat, Bérenger Batlle, qui avait été sous-chantre de l'église d'Elne en 1287 (3) et archidiacre de Vallespir en 1309, se rendit à la cour papale d'Avignon où il reçut la consécration des mains de Bérenger de Fredol, évêque de Porto. Peut-être l'onction sacerdotale lui fut donnée dans cette même ville, puisqu'il n'était que diacre au moment de son élévation au siège d'Elne. Le 21 décembre 1320, Jean XXII lui délivrait des lettres de congé pour lui permettre de s'éloigner d'Avignon et rentrer dans son nouveau diocèse (4).

C'était l'époque où Perpignan, capitale et résidence des rois de Majorque, prenait de l'extension et de l'importance. Malgré l'érection de trois autres paroisses (Saint-Jacques, 1260, Saint-Mathieu, la Réal, 1300), l'église du vieux Saint-Jean, consacrée en 1025, n'était plus en rapport avec le nombre des habitants. « Fallait-il agrandir l'église-mère, ou construire parallèlement un nouvel édifice sur des proportions plus vastes ? Après de longues hésitations, le projet de l'*opus novum* fut adopté. » (5) La construction de la cathédrale actuelle fut un des premiers projets conçus par Béren-

(1) Archives du Vatican, Registres des *obligations*, t. VI, p. 10.
(2) Id. *Regesta Vaticana*, tome 70, n° 1064.
(3) Archives des Pyr.-Or., G. 169.
(4) Archives du Vatican, *Regeste Vaticana*, t. 71, n° 230.
(5) De Bonnefoy, *Epigraphie roussillonnaise*, n° 2.

ger Batlle, dès sa venue dans le diocèse. Le 7 juin 1321, il applique les revenus des bénéfices vacants de l'église Saint-Jean de Perpignan à l'édification d'une nouvelle église de ce nom, à côté de l'ancienne (1). Il ne fallut pas moins de trois ans avant de pouvoir mettre la première main aux travaux. Le 27 avril 1324, Bérenger posa la seconde pierre (2) de l'édifice religieux qui fait l'ornement de la ville de Perpignan, ainsi qu'en témoigne l'inscription suivante gravée sur le pilier droit de la petite porte contre la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel :

Lapis. secundus. quem. re
verendus. Dominus. Berengarius. Ba
iuli. gratia. Dei. Elnen
sis. Episcopus. posuit. in
fundamento. istius. ecclesiæ
V. KL. Madii. Anno
Domini. M. CCC. XXIIII ·:·

Quatre mois après, le roi Sanche mourait à Formiguères et sa succession ouvrait pour les Perpignanais une ère de troubles politiques et religieux.

(1) Archives de l'hôpital Saint-Jean, liasse 1, n° 5. « A cette charte est suspendu le sceau de Bérenger Batlle, évêque d'Elne... Sa forme est ogivale ; le moule, en cire brune, est recouvert, à la partie antérieure, d'une plaque en cire rouge, qui montre l'évêque mitré, debout sur un socle, la crosse dans la main gauche, et la main droite levée, donnant la bénédiction. Ce sceau fort détérioré, brisé en plusieurs endroits, laisse pourtant lire la légende en caractères gothiques : S Berenga R ii : BAYULI : PROVIDENCIA : DIVINA : ELNENSIS : EP iscop I. Il n'y a pas de contre-sceau. » (DE FOUCHIER, *Sphragistique roussillonnaiee, dans le* XIIIe vol. de la *Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, pp. 213, 214).

(2) Ce même jour, le roi Sanche de Majorque avait posé la première pierre de ce monument, comme en fait foi l'épigraphe qu'on lit sur le pilier situé entre la chapelle de la Conception et celle des âmes du Purgatoire :

: Lapis. primus
Quem. illustrissimus
Dominus. Noster. Sancius. Rex. Maio
Richarum. posuit. in fundamen
To. istius. Ecclesiæ. V. KL. Ma
dii. Anno. Domini. M. CCC. XXIIII.

(*A suivre*) Abbé J. CAPEILLE.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycee de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

De Mossèn Jacinto Verdaguer.

Il vient de paraître, à Barcelone, une petite légende de J. Verdaguer, sur *Santa Maria del Pi ;* cette œuvre posthume est accompagnée de la reproduction autographiée de sa dédicace au défunt Cardinal Cassanyas, qui avait été curé de la paroisse *del Pi*. Nous y lisons encore, cette note : « Es proprietat de Francisca y Miquela Verdaguer, germana y nevoda de Mossen Cinto, declarades hereses del Poeta, per aute judicial de 20 de març de 1909. »

Les œuvres inèdites de Verdaguer sont devenues assez rares pour que nous signalions cette poésie, si *sensilla* soit-elle.

Fables de La Fontaine.

Nous avons le plaisir d'annoncer la publication, à l'imprimerie Comet, d'un choix de 26 « Fables de La Fontaine, traduites en vers catalans, par « Paul Bergue, avec une préface et une étude sur l'orthographe et sur la « versification catalanes. »

Les lecteurs de notre *Revue*, ont pu apprécier la compétence et l'érudition, de P. Bergue, en matière d'orthographe et de versification ; il les a mises en pratique dans la graphie de ses traductions. Mais il y a aussi, dans ces vers, un pétillement d'esprit catalan, et des à-propos de terroir roussillonnais, qui en rendent la lecture des plus agréables.

Toutes nos félicitations à notre ami et confrère ; et nos compliments à M. Comet, pour le travail, particulièrement soigné et artistique, de son impression. *Prix : 2 francs.*

Del Mon.

C'est la nouvelle œuvre que vient de publier à Barcelone notre distingué confrère, Donya Dolors Moncerdá de Maciá. Ce livre de nouvelles sentimentales et poétiques tout à la fois est tout à l'honneur de notre « poetisa » catalane.

Estudi feminista.

Estudi feminista, orientacions pera la dóna catalana, per Dolors Monserdá de Maciá, ab un prólech del M. R. P. Miquel d'Esplugues, O. M. Cap. (Lluís Gili, éd. Barcelona). — Mme Monserdá de Maciá, bien connue déjà de nos lecteurs, vient de publier une fort curieuse brochure sur la question féministe en Catalogne. Question à l'ordre du jour certes, mais qui prend

un intérêt particulier chez nos voisins immédiats. L'ouvrage est divisée en 7 chapitres : I. Perqué s'ha escrit lo present llibre. — II. Estat actual de la dona à Catalunya. — III. La dona y l'instrucció. — IV. L'instrucció en la dona soltera. — V. La dona y la religió. — VI. La dona y la política. — VII. L'obra de l'educació.

C'est peut-être le sixième chapitre qui contient les aperçus les plus ingénieux, les opinions les plus judicieuses sur le problème. Le reste de la brochure nous a captivés jusqu'au bout ; mais ces quelques pages sur la femme et la politique en Catalogne constituent la partie la plus forte, la plus originale de l'ensemble. L'auteur y montre, en effet, les rapports nécessaires entre le féminisme et le catalanisme. « La tasca de la dona moderna, écrit Mme Monserdá de Maciá (p. 78), es dificil, molt dificil, peró hermosa y fructificadora, pera que dubte en estudiar y pendre part activa en les questions que atanyen tan fondament a la terra en que ha nascut y a la societat en que viu... »

Toutes les femmes roussillonnaises devraient parcourir cette brochure.

Argus de la Presse.

Memento. — Nous nous proposions de parler encore aujourd'hui de la renaissance — il vaudrait mieux dire : la naissance — de la littérature catalane en Roussillon, à propos de *l'Anthologie Catalane* (1re série ; les Poètes roussillonnais) publiée avec une excellente introduction par M. Jean Amade (Perpignan, imp. Comet). Il eût été piquant aussi de comparer aux Contes valenciens de M. Chavarri, les *Contes Vallespirenchs* de Mossen Estève Caseponce, parus à l'autre extrémité du domaine linguistique catalan (Perpignan, imp. Payret). La manque de place nous force à retarder cette étude. Mais nous tenons à faire connaître dès maintenant l'heureuse initiative prise par Gustave Violet, le potier de Prades, qui est, avec le sculpteur Maillol, le plus illustre des artistes roussillonnais contemporains : jusqu'ici, le réveil régionaliste était le fait de quelques amis des lettres groupés autour de la *Revue Catalane*, publiée à Perpignan ; il ne pénétrait point le peuple. M. Violet a pensé que le mouvement ne pourrait prospérer, si l'on n'y intéressait pas ce dernier ; à cet effet, il vient de créer à Prades, dans un site admirable que domine le Canigou, un théâtre de la nature : une troupe barcelonaise, dirigée peut-être par Borras de retour d'Amérique, y représentera, le 15 août prochain, l'Arlésienne traduite en catalan roussillonnais par M. Violet lui-même. Le choix de l'Arlésienne s'explique par la crainte de heurter de front, dès la première fois, les habitudes du public. Mais dès l'année prochaine, M. Violet nous donnera de vraies œuvres catalanes, et d'inédites, s'il vous plaît, car j'espère bien quelque surprise de l'auteur du *Mystique*, ce *Mystique* traduit par M. André Rivoire et à l'affiche de l'Odéon depuis plus de quatre ans, mais que M. Antoine s'obstine — pour quelles raisons ? — à ne pas nous donner.

Marcel Robin.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 32 15 Août 1909.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

La dona forta

Valenta, escombra y trau la farda dels recons ;
La nit, no ten repos, sa llántia no s'atuda ;
Y si parla, sa boca, ordinariament muda,
De la sabiduria empleant sempre el tó,
No s'obra que per veu de dolsura y perdó.
Ditxosos son sos dits qu'un sant treball amusa ;
Que soviny fan tornar lo fus de la filusa,
Que cerquen llana y fil per obrar un vestit,
Abrigar un pobret per la fret arremit :
Ses obres en publich d'alabanses la cobren ;
A sa vista los seus s'alsen y se descobren.
La dona forta es donchs un tresor preciós,
La honra de sos fills, la gloria del espós.

A. Jofre, *Les Bruxes de Carença.*

NOTA. — Nous donnerons les notes obtenues aux 12 concours mensuels fin décembre 1909.

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique.

JEUX FLORAUX

de la Société d'Etudes Catalanes

Le concours des Jeux floraux de la Société d'Études Catalanes s'annonce bien. Malgré que le délai pour la remise des compositions soit fixé au 25 septembre prochain, plusieurs candidats ont déjà envoyé leurs œuvres ; beaucoup sont annoncées.

Nous rappelons que le concours est divisé en trois sections, ayant le même nombre de prix, de la même valeur :

1re Section. Poésies Catalanes *rimées*.

2e Section. Prose Catalane.

3e Section. Pièces de théâtre en catalan.

Le choix des sujets est laissé aux candidats.

Les œuvres présentées doivent avoir un minimum de cinquante lignes.

Les compositions couronnées seront publiées dans un numéro spécial de la *Revue Catalane.*

Chaque composition doit avoir en tête une devise et être accompagnée d'une enveloppe cachetée portant, extérieurement, cette devise et, intérieurement, le nom de l'auteur.

Le Président, Ed. Tarrène, maire de Perpignan.

Le Secrétaire général, J. Delpont.

Nous nous faisons un plaisir de donner ci-après copie des lettres d'adhésion des Présidents d'honneur du concours, adressées à M. Vergès de Ricaudy, président de la Société.

Lettre de Monsieur Frédéric Mistral

Moussu lou Presidènt, poudès escrieure moun noum au patrounage dóu councours que vai durbi la soucieta dés estudi Catalan ; tout l'ounour es pèr iéu — que siéu urous de vèire lou valènt Roussihoun faire à soun tour sa respalido !

Amistousamen, F. Mistral.

Maïano (Prouvènço), 17 de juliol 1909.

Lettre de Madame Dolors Monserdá de Maciá

Molt Honorable Senyor : Malalta al llit, vaig tenir la satisfacció de rebre, sa per mi honrosa carta, en la qui'm participava l'amable atencio que la important *Société d'Études Catalanes* m'ha concedit, al nomenarme Presidenta d'honor del concurs de la llengua catalana.

Tot just convalescenta, li faig dos mots pera donarli corals merçés, que li demano l'obsequi de ferles estensives als amables Srs de aqueixa benemerita Junta, per la alta distincio ab que tan inmerescudament m'han honrat. L'accepto ab fonda reconeixensa.

. . . . . .

Repetintli la espressio de la meva reconeixensa y pregantli me dispensin lo meu involontari retart en contestar á s'atenta carta, resta de V. S. S. y entusiasta admiradora

D. Monserda de Macia.

Barcelona, 26 juliol 1909.

Pages choisies

Le roman intitulé *Solitut* (1) est, de l'avis des critiques, le chef-d'œuvre du célèbre écrivain catalan Victor Catalá, dont le talent viril a quelquefois d'exquises tendresses de femme. On remarque d'abord dans cette œuvre une exceptionnelle richesse de vocabulaire, une intensité d'émotion qui n'a que le tort, à certains moments, d'être un peu trop maladive, une couleur et une poésie inoubliables dans toutes les descriptions. Mais le choix n'est pas très facile : c'est un chapitre en entier qu'il faudrait reproduire ici. Voici pourtant l'un des plus beaux passages du livre (2). La femme de l'*ermitá*, la Mila, monte avec le berger sur une montagne, du haut de laquelle ils peuvent contempler un magnifique panorama où les choses les plus familières deviennent impressionnantes dans le lointain, — où les plus terribles éléments de la nature semblent se jouer à leurs pieds :

(1) Publicació *Joventut*, Barcelona, 1905.
(2) Pages 200 et 219.

« Y a mida que pujavan, els Roquissos creixían y s'aixamplavan, descobrint a cada pas a la dona encuriosida tots els llochs de que li havían fet esment y donat coneixensa les rondalles del pastor. Potser no eran aquells llochs tot los bells e imposadors que la paraula magnificadora del home li havía fet creure, mes el día era tant clar, l'hora tant vivificant, l'ascensió tant distreta y platxeriosa, que la Mila tot ho trobava maravellós.

En una de les reculades cap a llevant, tot de cop li aparegué al bell dessota com una gran capa estesa de vellut vert, ab el vol en la falda de la montanya y estrenyentse enllá, cap a una mitja rodona plomissa que semblava ferli de valona y que acabava a son torn en una franja vermellosa y curta que s'hauría dit la tira de coll.

— ¿ Ho coneixéu ? — preguntá 'l pastor signantho.

La dona's fixá.

— Reyna, la ermita ! — Y ab un alegroy de criatura : — Que remenuda, que nèta, que bonica !... Mireu el terrat !... Mireu el teuladet de la cuyna... y el campanar, estirat y blanch com un coll d'oca... y la solera... y les pinedes !...

. . . . . .

... Aleshores sí que la Mila 'ls clogué ben depressa, enlluhernada altre cop per un sobdat y llampugant miroteig d'espill ¿ Qué era aquella ratlla de llum, llarga y feridora, que mitj-partía travesserament el cel y la terra ? El pastor ho digué ab una paraula mágica :

— La mar !

La Mila va tombarse com fiblada.

¿ Que alló era la mar, el quelcóm imponderable de que havía sentit a parlar tantes vegades ?

Parprejá repetidament, fent una gran neteja de ses cornies ; després torná á mirar, esbatanats els parpres, fixes les ninetes, resistint heroicament el guspirejant pampallugueig encegador.

— La mar ! La cosa may vist !... La mar gran dels peixos, dels naufragis, de les serenes, de les grotes virolades !... Y per sa memoria passaren com una exhalació 'ls ex-vots de la capella, les narracions del pastor, les dites y racontes d'avans d'anar a la montanya, tot lo que li havía parlat d'aquella mar tan retreta y exalsada pels homes... »

Victor Catala.

Les prétérits catalans

La langue catalane présente une particularité curieuse. Pour indiquer qu'une action a eu lieu à une époque *définie,* c'est-à-dire précise et déterminée, mais qui est complètement passée au moment où l'on parle, elle a deux prétérits (1).

Ex. : ahir *pesquí* (je pêchai) tres peixos ;
ahir *vaig pescar* (je pêchai) tres peixos.

Le premier est un temps simple, le second, un temps composé que l'on forme au moyen du présent de l'indicatif du verbe *anar,* jouant le rôle d'auxiliaire, et du présent de l'infinitif du verbe à conjuguer.

Le prétérit simple est absolument inconnu dans la langue catalane roussillonnaise.

Dites à un paysan :

miri 'l temps (je regardai le temps)
cantí una canço (je chantai une chanson)

il comprendra :

míri 'l temps (je regarde le temps)
canti una cançó (je chante une chanson)

ou encore :

miri 'l temps (c'est-à-dire que Vosté miri 'l temps) regardez le temps
canti una cançó (c'est-à-dire que Vosté canti una cançó) chantez une chanson

Il confondra également :

la 2e pers. sing. du prétérit simple avec la 2e pers. sing. du futur simple
la 3e pers. sing. du prétérit simple avec la 3e pers. sing. de l'indicatif présent
les trois pers. plur. du prétérit simple avec les trois pers. plur. du futur simple

(1) Ni Diez, ni Meyer-Lubke ne signalent cette particularité dans leur grammaire des langues romanes.

c'est-à-dire :

miráres, tu regardas, avec mirarás, tu regarderas
mirá, il regarda, avec mira, il regarde
miràrem, nous regardâmes, avec mirarem, nous regarderons
miràreu, vous regardâtes, avec mirareu, vous regarderez
miràren, ils regardèrent, avec miraran, ils regarderont

La confusion se produit tout naturellement et malgré le secours, bien inutile d'ailleurs, de l'accent tonique. Cet accent ne peut, en effet, servir à marquer la différence de prononciation entre deux temps puisque l'un de ces temps est inconnu. On peut donc, en parlant à un Roussillonnais, forcer, appuyer sur l'accent tonique pour lui faire saisir le sens, le résultat sera négatif. Le Roussillonnais à qui vous dites : *cantàreu una cançó* (vous chantâtes une chanson) croit que vous prononcez mal, et il traduit naturellement par : *cantareu una cançó* (vous chanterez une chanson).

Nous devons faire remarquer que le prétérit simple, inconnu en Roussillon est, au contraire, le seul employé en Capcir. Mais ce prétérit est plutôt languedocien que catalan. Lorsqu'on rapproche le prétérit capcinois du prétérit languedocien, on s'aperçoit que la ressemblance est frappante. Prenons pour exemple le verbe *chanter :*

je chantai	se traduit par	cantèri	en capcinois et par	cantère	en languedocien
tu chantas	—	cantères	—	cantèras	—
il chanta	—	cantec	—	cantet	—
nous chantâmes	—	cantèrem	—	cantèrem	—
vous chantâtes	—	cantèreu	—	cantères	—
ils chantèrent	—	cantèren	—	cantèrou	—

Les deux formes catalanes (simple et composée) du même verbe se conjuguent comme suit :

Prétérit simple	*Prétérit composé*
cantí	vareig ou vaig cantar
cantàres	vares ou vas cantar
cantà	va cantar
cantàrem	varem ou vam cantar
cantàreu	vareu ou vau cantar
cantaren	varen ou van cantar

Comme on le voit, il y a entre ces deux formes une différence énorme quant à l'orthographe et à la prononciation.

Mais la différence est plus grande encore, au dire des grammairiens. Ils affirment :

a) pour le prétérit simple :

1° qu'il n'est *jamais* employé dans la conversation ;

2° qu'il est *exclusivement* employé dans la langue littéraire et particulièrement en poésie et dans le style élevé ;

b) pour le prétérit composé :

1° qu'il est *exclusivement* employé dans la conversation ;

2° qu'il n'est *jamais* employé en littérature, sauf dans les sujets familiers.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette affirmation des grammairiens ? C'est ce que nous nous proposons d'examiner.

En ce qui concerne la conversation, disons tout d'abord que nous avons eu souvent l'occasion d'entendre les deux prétérits en causant avec des amis de Catalogne appartenant, soit à la classe bourgeoise, soit à la classe ouvrière ou paysanne.

En ce qui concerne la littérature nous allons opposer des textes aux affirmations des grammairiens.

La littérature catalane peut se diviser en trois époques : l'époque classique, l'époque de la décadence et enfin l'époque de la renaissance.

Les écrivains catalans de l'époque classique n'ont jamais employé que le prétérit simple dans tous les genres de style, pour l'excellente raison que le prétérit composé était encore inconnu, même parmi les gens du peuple.

Si nous remontons à cette époque nous constatons, en effet, la présence exclusive du prétérit simple dans les œuvres des grands écrivains.

Voici, par exemple, pour le XIIIe siècle, quelques extraits de *Ramon Lull* et de *Jaume Ier* :

Blaquerna li *donet* (1) sa gonella, que era de blanc de Narbona, e pueis *donet li* la camisa, que era de prim drap de li, e *vestila* sobre sa gonella. Ramon Lull, *Blaquerna*.

Con na Renart *vegé* que 'l rey dubtava a menjar lo bou, ell *s'acostà* al rei y *digué-li* perqué no menjava 'l bou.

Ramon Lull, *Llibre de las besties*.

E yo, Rey en Jacme d'Aragó, *esforcé-m* de fer e d'apendre per a mi aquestes coses (que son precioses) que Salamó volc per a si, e *doné* mon cor per saber aquestes coses en demanant, e *trobé* paraules bones de filosofs antichs, et plac-me ab ells.

Jaume lo Conqueridor, *Llibre de la Saviesa*.

Voici maintenant les grands écrivains du XIVe siècle, Ramon Muntaner, Bernat Desclot et Francesch Eximènis, qui ne connaissent pas davantage le prétérit composé :

E lendema lo Rey de França, ab lo cors de son pare, e ab son frare, e ab lo Rey de Mallorques, qui nos *parti* dells, *anaren* a Perpinyá : e aqui lo Rey de Mallorques *feu* los llurs ops vuyt jorns á tots, e cascun dia ell feya cantar misses per lo Rey de França.

Ramon Muntaner, *Crónica*.

Els homens de la vila, qui *veren* que axí era, *tornarensen* a la vila e *anarensen* per los hostals e per los alberchs, e *trobaren* molts homens de la companya del rey d'Aragó.

Bernat Desclot, *Crónica del rey En Pere*.

Totes les monges *vengueren* III diables en forma de III homens negres : e *prengueren* la dita monge.

Francesch Eximènis, *Llibre de les dones*, c x.

Le XVe siècle, c'est-à-dire le siècle des Ausias March et des Jaume Roig, des Bernat Metge et des Johan Martorell, ne nous apporte encore d'autre prétérit que le prétérit simple :

(1) Ramon Lull a probablement écrit *Blaquerna* en catalan-provençal. Comme nous l'avons dit plus haut, le *t* final n'existe pas en catalan, à la 3e personne du singulier du prétérit. On voit d'ailleurs que Ramon Lull n'emploie pas ce *t* dans l'extrait suivant.

Molts son al mó que mos dits *no 'ntegueren*
e ja molts mes que d'aquells no *sentiren*.

Ausias MARCH, *Obres de amor*.

Jaume Roig, dans son « Spill ó Llibre de les dones » nous apprend qu'il quitta tout jeune la maison paternelle « ben adreçat, — un peu calçat — altre descalç, — gipó al falç — tot esquinçat — ben desayrat — e sens camisa... » et il ajoute : « La gran fretura — prest *m'atengué* — e 'm *reprengué* — gran malaltia : — mare ni tia — no *m'acculliren* — ni may *bulliren* — ordi per mi. — *Tirí* cami — fora 'l portal — ves l'espital... »

Jaume ROIG, *Spill ó Llibre de les dones*.

Qui 't poría suficientment dir la honestetat gran y maturitat de la reyna de Pedralbes, muller del rey en Jacme d'Aragó, la qual, vivent aquell, *fo* molt graciosa, y continua intercessora tostemps per sos pobles, jamay no *girà* los ulls a coses deshonestes, la sua almoyna null temps *fo* denegada als pobres, y après la mort del dit rey, *acabá* lo monestir de Pedralbes, que en vida d'aquell havia començat, en lo qual honestament *finí* sos dies ?

Bernat METGE, *Somni*, llibre quart.

Com Tirant ho *sabé*, prestament *pensá* lo que éra : e *feu* comprar lo mès bell spill que *poguéren* trobar e *posá-l-se* en la mànegua. Com li *paregué* hora, *anaren* ai palau, e *trobaren* al Emperador ab la filla a rahons.

Johan MARTORELL, *Tirant lo Blanch*, CXI.

Au XVIe siècle, pauvre en écrivains, et qui annonce déjà la décadence de la littérature catalane, nous empruntons un extrait (de l'historien Tomich) pour montrer que l'emploi du prétérit composé n'apparaît pas encore :

E lo comte (Julià) prestament com ho *sabé tornà* als Moros, e *ligà-s* ab ells e *donà-ls* passatge per sa terra : e per aquella rahó tota Hispanya se *perdé*, e encara la mès part de Lenguadoc fins á Tolosa, la qual se fóra perduda, sinó per dos grans senyors francesos qui s'hi *trobaren*, losquals la *defeneren* als Moros.

Pere TOMICH, *Histories e conquestes dels reys d'Aragó e comtes de Barcelona*, IX.

❖ ❖ ❖

Nous arrivons à l'époque de la décadence de la littérature catalane (XVIIe et XVIIIe siècles) qui ne comprend que des écrivains de second ordre. Parmi les moins obscurs nous citerons Vicens Garcia, plus connu sous le nom de Rector de Vallfogona (XVIIe siècle), qui emploie constamment le prétérit simple dans ses poésies :

Tant sos usatges antichs
Barcelona un temps *guardá*
Que ab cossos sants los *comprá*
Ab alguns dels sants mès richs
Vicens Garcia, rector de Vallfogona.

C'est cependant dans ces poésies du joyeux curé de Vallfogona que nous trouvons, pour la première fois, un prétérit composé, mais un seul, alors que les prétérits simples y foisonnent. Nous le cueillons dans une pièce de vers où Garcia raconte que sa tante perdit une dent en mangeant une fève :

Sola una mitja dent que li restaba
De les demès, á ma arrugada tia,
Ab laqual mil hassanyes emprenia,
La altra nit li *va caurer*, pelant faba.
Vicens Garcia, *Poesies jocoses.*

Cette poésie est d'un genre très familier, et l'on serait tenté de croire que c'est pour cette raison que l'auteur a employé la forme composée. C'est une erreur. Garcia emploie *toujours* le prétérit simple. Si « va caurer » lui a échappé, c'est que le prétérit composé était déjà entré dans la langue parlée de l'époque. Nous en trouvons d'ailleurs la preuve irréfutable dans un chant populaire du XVIIe siècle, recueilli par Verdaguer et bien connu sous le nom de *Els segadors* :

Varen treure lo Sant Crist,
Tot cobert ab un vel negre.
Els Segadors, cant popular.

Une fois entré dans la langue écrite, grâce peut-être à un oubli de l'écrivain le plus populaire du XVIIe siècle, le prétérit composé continua à concurrencer son frère aîné.

Au XVIIe siècle, nous les trouvons côte à côte dans une pièce de vers sur la Passion, du poète Francesch Balart :

Quant los Jueus *varen veure*
Que rossegava la creu,
Férenli posar darrera
A n'el Simon Cirinèu.

Francesch Balart, *La Passió.*

Comme on le voit, par cet exemple, le prétérit composé vient de faire un pas de plus. Non seulement il est entré dans la langue écrite, mais encore il est accueilli, au même titre que son noble frère, dans une même pièce de vers.

❖ ❖ ❖

Les exemples que nous venons de citer prouvent :

1° que le prétérit simple fut seul en usage chez les écrivains catalans de l'époque classique ;

2° que le prétérit composé fit son apparition à l'époque de la décadence et que les auteurs de cette époque employaient indifféremment, même dans la poésie, l'une ou l'autre de ces formes.

Il nous reste à montrer comment le prétérit composé, héritage de la décadence, est accueilli par les écrivains de la Renaissance.

Dans la pléiade de brillants écrivains qui illustrent cette époque, nous distinguons trois noms qui dominent les autres : Verdaguer, Guimerá et Coste y Llobera.

C'est par eux que nous commencerons nos citations.

Verdaguer emploie le prétérit simple dans toutes ses œuvres de haute envolée (*Atlantida, Canigó, Idilis y Cants mistichs*, etc.).

Los munts s'en *feren* faixes, les valls s'en *coronaren,*
Vergonya fent als trèmols estels sa brillantor ;
Los rosers d'altra pluja de roses s'*enjoyaren,*
La farigola y grèvol d'una rosada d'or.
La pyrenaica Venus *anomená* á Port-Vendres,
L'abrosador incendi al Pyrineu antich,
Y, en conca d'esmeragda lo líquit verge al pendres,
Doná nom á Conflent encara mès bonich.

Verdaguer, l'*Atlantide*, Cant I.

Cinch monjos vells
Ab pobres hábits y burells
Se *presentaren*
Y ab greus sospirs aixis *parlaren.*

Verdaguer, *Canigó*, Cant IX.

¿ *Donaren* ells al ábside armonia,
Ayre als pinacles, al cristall colors,
Y al voltant de Jesus y de Maria
Trenaren ab fils d'or los raigs del dia,
Vessaren á cistells perles y flors ?

VERDAGUER, *Idilis i Cants místichs.*

En llòch veuré, ciutat de Barcelona,
Ta hermosa Sèu ;
Ni aquets turons, joyells de ta corona
Que 't *posá* Deu.

VERDAGUER, l'*Emigrant.*

Il l'emploie aussi dans ses *Viatges*, dans ses *Excursions*, et dans toutes les œuvres en prose plus simplement écrites :

Poques hores *poguí* estar en la ciutat de Constantina, que *volaren* com instants en la contemplació de tantes belleses...

VERDAGUER, *Viatges.*

Dues hores amunt *trencárem* á l'esquerra, *passárem* per una font, anomenada « del Matrimoni », y *atravessárem* la serra plantada de pins y algun abet.

VERDAGUER, *Excursions.*

Il l'emploie même dans ses lettres familières :

Los « douaniers » me *detingueren*, fentme presentar al « chef », qui 'm *digué* que m'havien pres per un republica disfressat dels que anaven a moure la revolució en Espanya. « Il n'hi ha boucoup de ce gent la en Espagne » deya 'l carabiner que 'm menava a l'autoritat.

Lettre de Verdaguer à M. Bonet (*Revue Catalane*, décembre 1907, p. 395).

Que les grammairiens ne viennent donc plus nous dire que le prétérit simple doit être seulement employé dans le style élevé. Verdaguer leur prouve le contraire, et Verdaguer est un Maître devant qui il n'y a qu'à s'incliner. Ce ne sont pas les grammairiens qui règlent la langue, mais bien ceux, parmi les écrivains, que l'on considère avec raison comme des maîtres en l'art d'écrire.

Mais Verdaguer qui use, de préférence, du prétérit simple dans les sujets élevés comme dans les plus familiers ne dédaigne

pas le prétérit composé. M. Louis Salvat, dans la *Revue Catalane* du 15 mars 1909, p. 73, dit avoir trouvé la forme composée « *quan vaig arribarhi* » dans les « Cansons » et deux ou trois fois ailleurs.

(A suivre) L. Pastre.

Contrepas y Serdanes, à Céret

Per las festes de beneficencia, amb motiu dels terra-tremols de Provensa, que s'han fet à Ceret pe'l 18 de juliol, hi va haver musica catalana, contrepas y serdanes. L'*Harmonie du Vallespir*, y 'ls *Cantayres catalans*, tocaren y cantaren melodies y cansons populars rosselloneses, que n'hom se cansava pas de'ls escoltar ; quatre vells, de Ceret, ballaren lo contrepas, y una colla de Figuerenchs puntejaren la serdana.

Contrepas y serdana son unos balls que vos reviscolan, tant per lo particular de la musica que pel ritme balancejat dels balladors. La serdana sobretot, y encare mes quan s'hi barrejen nines, dones y senyores, es d'allo mes bel de veurer. Amb quin posat, quin sério, quina finura, se mou llur rotlló ! ben puntejada per tots al encop, es una cosa germanivola y cor-prenedora. La cobla Manyach-Cortie se'n va treurer re-bé, amb tota la feyna qu'hi tenen els jutglars, amb unes tonades, are tristes y trencades, are alegres y cantadisses, y sense perdrer may lo compas.

Donchs, vinguin serdanes ! desde l'Ampurdá, aqueix ball s'ha ensenyorit de Barcelone y de Catalunya ; los mallorquins ja l'han probada ; que'ls rossellonesos s'hi posessin, prou que nos ho estimariem. Es Ell.

Senyalem que *La Veu del Ampurdá*, de Figueras, ha publicat una « Lletra del antich contrepas llarch, corretgida y arreglada per En Gregori Artizá y En Joseph Giral, de Capmany (Ampurdá Alt.) ».

Son unes frases que, com à sistema mnemonich se poden prononciar en melopea, pera recordar los 75 compassos qu'hi ha en el contrepas.

Cant de bressar

Tartana del anyorament,
doblegant son ala d'argent,
dins la ciureda va lleument,
ab un corteig d'ombra morada,
ala d'argent, ala encantada,

Ella ne diu — olí-oló —
un cant de bressar ma dolor,
y fent clarejar l'il-lusió,
s'en va de masía en masía,
hont vol ma lliure fantasía.

Ab sa non-non y 'l seu neguit,
entr'etzevares qu'han florit,
un camí ral ella ha seguit,
vora-voreta la mar blava,
y l'or de mitdía rajava.

El carro blanch s'es enfonsat
al mitj d'un sorral caldejat,
de lliris d'aygua tot brufat,
y ja n'han vingut les sirenes,
llavis humits, fressoses trenes...

Bé 'm plauría ser lo captiu,
dins les algues hont fan lo niu,
d'un cós molçudet y joliu,
y baixant d'onada en onada,
d'oblidar la vida passada.

Joseph Pons.

Wifred et Charles-le-Chauve

(V. Balaguer)

Rien n'est beau comme de mourir sur le champ de bataille, face à l'ennemi, sous les plis de son drapeau, en lançant à cette heure suprême, un cri d'indignation contre les oppresseurs et les tyrans : c'est une mort glorieuse. Ainsi tombèrent les héros.

C'est ainsi que pensait aussi Wifred, le chevalier à la longue et belle barbe noire, Wifred qui jamais ne se devêtit de sa cotte de mailles et ne dormait jamais que la main crispée sur la garde de son épée.

Un matin, le soleil, en entrant dans la chambre du comte, le trouva triste et abattu. Il avait passé la nuit en se tournant et se retournant sur sa couche qui lui avait paru un lit d'épines. Ses familiers, ses capitaines et ses généraux remarquèrent que son front se penchait, alors que Wifred marchait toujours la tête haute et solennelle.

Chose étrange ! les yeux du Comte regardaient fixement son bouclier, un bouclier d'or sans timbres ni blason.

— Qu'y a-t-il là-dessous ? Que peut avoir le Comte ? Dans quelle sombre rêverie est-il plongé ? Pourquoi ne détache-t-il pas les yeux de son bouclier ? Pourquoi son œil n'a-t-il point d'éclat aujourd'hui, ni sa bouche de paroles, ni son visage d'animation ?

Ainsi les capitaines chuchotaient-ils les uns aux autres, quand une rumeur frappa leur oreille. C'était l'arrivée d'un cavalier sur la poitrine duquel étincelait un bouclier aux armes impériales, et qui, s'avançant jusqu'à Wifred, s'inclina profondément pour lui présenter ses respectueux hommages, après quoi il lui tendit un parchemin enroulé et scellé avec le grand timbre de la Chancellerie Impériale.

Wifred l'ouvrit.

C'était un message de Charles-le-Chauve. A mesure qu'il le

lisait, son visage se colorait, et quand il en eût achevé la lecture, ses yeux brillaient comme deux braises.

« Señores, fit-il d'une voix tonnante, l'Empereur m'appelle à son aide et m'invite à guerroyer contre les Normands. Nous irons, capitaines, nous irons tous sans qu'il en manque un seul ; nous irons joyeux et souriants comme on va à un festin. »

Ainsi parla Wifred et ses paroles excitèrent un véritable enthousiasme, car, sans plus, chacun s'en fut chercher ses armes et donner à ses soldats l'ordre de marcher.

Le Comte prit son bouclier de la main droite et, à pas lents, se dirigea vers la chapelle de son palais. Là, il s'agenouilla devant l'image du Divin Crucifié et prononça une brève prière qu'il termina ainsi :

« Dieu des armées, toi qui lis au fond de nos pensées, puisqu'il n'y a point de secret pour toi, tu sais qu'en mon cœur il n'y a pas d'allégresse ni de paix, pas plus qu'il n'y a de blason à mon bouclier. Qu'il me soit donné de léguer à mes fils et à mon peuple un blason qui les conduise à la victoire, des armes qu'ils puissent graver sur leur drapeau pour que sous ses plis se groupent leurs armées victorieuses et alors je mourrai content ! »

Sa prière finie, Wifred se leva, prit le bouclier entre ses mains et ajouta :

— « Oh ! cette fois-ci le cœur me dit que Dieu ne voudra pas, ô mon cher bouclier, que tu reviennes de cette campagne, vierge de blasons ! »

L'armée catalane sortit ce même jour de Barcelone.

Laissons-la marcher à grandes étapes et précédons-la au camp de Charles-le-Chauve pour assister à son arrivée...

Grand Dieu ! Que vois-je ? Qu'entends-je ? La bataille est déjà engagée. Francs et Normands sont en présence, le fer à la main. Eternité de Dieu ! Quels rugissements ! Quelle mêlée ! Quel vacarme ! Les hommes tombent comme les branches d'un arbre sous les coups du bûcheron ! Quelle barbarie ! Que de sang ! Partout du fer : la plaine n'est qu'une forêt hérissée de casques, de lances et d'épées. Tous se comportent valeureusement ; pas un ne fait un pas en arrière ; pas un ne tourne le dos ; si quelqu'un lache son épée c'est pour se coucher sur le lit empourpré de son sang ! Bravo !... bravo ! que voilà donc des preux !

Mais, hélas ! l'armée des Francs commence à plier. Les Normands avancent, avancent encore, avancent toujours ! Leurs bannières flottent fièrement dans les airs et leurs ennemis reculent devant elles, comme devant un signe de victoire indiscutable ! Honte et opprobre ! Charles, noble empereur, neveu de Charlemagne, Charles où donc est-tu ? Reviens te placer au premier rang parmi tes hommes d'armes et si tu ne peux leur montrer comment on triomphe, fais leur voir du moins comment on meurt !

La confusion augmente, l'action redevient chaude ; les Normands qui poussaient déjà des cris de victoire, se sont tus subitement. Ils viennent de se heurter, dans leur marche en avant, contre un obstacle, contre une digue qui arrête la furie de leur torrent, contre un mur d'airain où ils s'écrasent ainsi que les vagues de l'océan sur les falaises de la côte.

Ce mur d'airain, ce sont les troupes de Wifred qui, dès leur arrivée, changent l'aspect du champ de bataille. Ce sont maintenant les Normands qui battent en retraite. Les arbalétriers catalans font dans leurs rangs une hécatombe effroyable. Chacune de leurs flèches va droit au cœur d'un Normand. Quant à leurs capitaines, confessons-le, chacun est un héros. Mais nul ne fait des merveilles comme Wifred, Wifred qui manie son épée comme un géant sa massue : et les ennemis tombent l'un après l'autre à ses pieds et il va, entassant des cadavres, comme un moissonneur entasse des gerbes d'épis. Il ne reste bientôt plus aux Normands qu'à se replier. Hélas ! une flèche traîtresse traverse l'air en sifflant et se plante au flanc de Wifred qui tombe blessé, mais la victoire est gagnée. La déroute des Normands ne pouvait être plus complète.

Charles-le-Chauve demande le nom de l'allié qui est arrivé si rapidement au champ de bataille comme un arc-en-ciel sauveur, et, en apprenant que c'est son feudataire, le Comte de Barcelone, il court en toute hâte vers sa tente. Il trouve Wifred étendu sur le lit de camp où viennent de le déposer ses serviteurs pour lui ôter son habit de fer et panser sa blessure. Au chevet du lit se dresse son bouclier sans armes ni blason.

L'Empereur enroule les bras autour de son cou.

— « C'est bien toi qui as été le vainqueur de cette illustre journée, lui dit-il. Je te dois la victoire et je dois à ta victoire de

conserver ma couronne. Demande-moi ce que tu voudras ; tous tes désirs, je les exaucerai, estimant que toute récompense sera toujours trop petite pour un aussi grand service. »

« Sire, lui répondit alors le Comte de Barcelone, j'ai été heureux de verser mon sang pour vous : toutefois si vous me jugez digne d'une récompense, regardez mon bouclier sans blason. Mettez-y sur son champ d'or des armes que je puisse donner à mon peuple comme étendard et emblème de victoire ». ·

— « Je ferai mieux que cela, noble Wifred. A partir de ce jour, j'entends que Barcelone t'honore et te rende hommage comme à son comte et à son suzerain. Tu es affranchi de la redevance que tu me devais car il n'est pas juste que celui qui a raffermi sur mon front le diadème de Charlemagne soit mon vassal. Et maintenant, Comte, le sang que tu as versé pour moi, je veux qu'il soit le blason que tu légueras à ta postérité. »

Et, appliquant ses quatre doigts sur la blessure de Wifred, il les teignit de sang, puis il les passa de haut en bas sur le bouclier ·doré où restèrent empreintes quatre lignes, *las cuatre barras catalanas*.

— « Comte, ajouta-t-il, voici désormais tes armes et celles de ton peuple. »

Wifred, à ces mots, saisit la main de Charles-le-Chauve et la baisa en pleurant de reconnaissance.

Telle est l'origine des gueules ou « barras » catalanes.

Barcelone en est redevable au sang de son premier comte indépendant.

Le noble preux guérit vite de sa blessure et revint triomphant en Espagne avec ses braves, sous les plis du glorieux étendard de *las cuatre barras* qui, déjà, claquait au vent.

Traduit du Castillan par Jules Cornovol.

Despedida

de la Mare de Deu de Força-Ral

Aplech d'agost 1909.

Adíu, Montanya santa ;
Adíu, aspre penyal ;
Adíu, mon dol espanta,
Te deixant, Força-Ral.

Als teus peus, Mare mía,
Feya de bon estar :
Ditxos l'aucell que nía
Aprop del teu altar.

T'enmanllevan llur flayre
Las flors del romaní ;
Tu embalsamas l'ayre
Que 't roba l'argentí.

Rondinejant, l'abella
Te fa brescas de mel ;
Ta quillada capella
Es com un tros de cel.

Dassí dalt, las pregarías
Pujan dret cap à Deu :
Garrígas solitarías,
Ab nosaltres diheu :

Adeusiau, María,
María, adeusiau.

❖

Te fent la despedída,
Mos ulls són entelats,
Ma veu encar te crída
Ab ays de plors xopats.

Baixada avall, se gíra
Ma cara ab anyoré ;
Amantament te míra
Y' t' diu : *María, ave !*

Me 'n vaig... mes, ô Mareta,
Tornaré aviat,
Perqué en ta Caseta
Mon cor he jo deixat.

Adeusiau, María,
María, adeusiau.

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

Le Catalan à l'Université

Notre ami M. Jean Amade, à qui l'on avait confié l'an passé l'explication de *Mireille* de Mistral aux cours dits « d'étrangers » de la Faculté des Lettres de Montpellier, vient d'être chargé, pour l'année scolaire prochaine, d'une explication de *Canigó* de Verdaguer. Cette explication aura lieu une fois par semaine. Elle s'adressera particulièrement aux jeunes étudiants venus de Catalogne pour apprendre la langue française par le moyen de leur propre langue, c'est-à-dire par le moyen du catalan. Tentative extrêmement ingénieuse, qui a déjà donné d'excellents résultats, paraît-il, l'année dernière, pour les diverses langues enseignées !

Le catalan fait donc son entrée officielle dans l'Université française. Il était arrivé à certains professeurs de philologie ou de langues romanes de citer des exemples tirés du catalan pour expliquer certaines lois du langage, montrer certaines évolutions. On n'en avait pas encore fait un cours spécial et littéraire. La chose a trop d'importance pour que nous jugions inutile d'insister. Tous les bons amis de la langue catalane, en Roussillon comme en Catalogne, ne manqueront pas de s'en réjouir. Nous nous en réjouissons avec eux, et nous permettons de féliciter chaudement l'Université montpelliéraine pour cette heureuse innovation.

Espérons maintenant que les étudiants catalans répondront nombreux à cet appel. En suivant ces cours d'étrangers, si complets et si habilement organisés (1), ils apprendront d'abord la langue française, et arriveront à mieux connaître la France, sa littérature, son histoire, ses mœurs, ses institutions ; mais ils trouveront aussi un bon guide qui les aidera à comprendre et sentir dans toute sa beauté un des chefs-d'œuvre de leur langue tel que l'admirable poème de *Canigó*, et ils verront comme il est intéressant et utile d'essayer de traduire de beaux vers catalans en une langue claire, souple et vivante comme le français.

(1) S'adresser pour le programme d'études à M. le Professeur Coulet, 39, Boulevard des Arceaux, Montpellier.

Textes catalans

Fondation de messe à l'église de la ville basse d'Elne

1428. — (Notule de Jacques Bolosum, notaire d'Elne, n° 1775, feuillet détaché).

Segons se lig en la Sancta Scriptura, los sans patriarques e profetes tostemps agren (sic) en gran memoria he reverencia lo loc de les sepultures de lurs pares e mares e de tots los lus predessessors, e de molt luyn se fasien portar per esser aqui sebelits : Axímatex, segons la doctrina he dret divinal e humanal, tot fisel cristia e cristiana es tengut de anar, he specialment les festes els diumenges, si dons per malaltia o per altre necessitat no es scusat, a la sua patrona gleya, per luny que sia, don es parroquia ho parroquiana, he si non fa, peca mortalment : He asso es per tal com lo bon pastor, si bol be gardar les sues ovelles, mester es que les vega e qui li vinguen davant, en loc stes e ample en que les puscha be mirar ; axi es del bo parroquia ho parroquiana, sovin deu venir, al menys les festes e diumenges, davant lo seu pastor, so es davant lo seu rector he curat qui ha arrendre (sic) comte de la sua anima ; e per mostrar se be a el, lixades totes gleyes poques e capelles devotes, deu venir al loch stes e ample, so es a la Gleya parroquial on pot ausir los presichs els manamens, pot oyr publicar los vedats e pendre pan senyat, e intran he exin de la gleya, beneyr los morts qui son comunament als sementeris pres la Gleya parroquial ; tots aquels bens e molts d'altres ha hom oquasio de fer qui va a la Gleya parroquial, que no pot en altre part ; majorment quant es Gleya Chatedral, car aquella es mare e cap de totes les altres parroquies, per que si fan mes bens que a les altres.

He, per so, es mester la Comunitat de la seu d'Elna, ab bon concel e maturitat, prena e ...?) la missa cotidiana que Madona Morera vol estituyr en la Gleya de Sent Jacme, per tal que axi com la bona dona, ab vera e bona intencio e per profit de les animes, en especials d'aquels que aturen a la Vila d'Aval, vol

ordonar la dita missa que axis se questa per obra, semblaria la dita missa se deu ordonar en la manera seguent.

Primo que tots los dies fasenes, la dita missa se digue a punta de jorn, ho en àquela hora que plaura a la dita dona, per so que les bones pessones (sic) de la Vila d'Aval, ans que vagen defora a les fasenes, puxen oyr missa, ho almenys veser Nostre Senyor.

Item les festes colens els diumenges, la dita missa se dira axi com la missa matinal sera dita a la Seu, per so que les parroquians d'aval no perden d'oyr la missa matinal en que son tenguts venir, e si non fan pequen mortalment, per les resons d'amont dites : en asso deu molt atendre Madona Morera que no deu dar occasio que lo poble de la Vila d'Aval perda la devocio de la Gleya parroquial on jasen lurs predecessors, he la dita dona aximatex hi a son marit e sos infans e son pare e sa mare e gran partida de sos parens, he on pus sovin los vesita, maior alegria los dona.

...Item los Procuradors de la Comunitat de la Gleya d'Elna, per reverencia de Deu e per esgart de la dita dona que ha envers Deu e la dita Gleya, e per lo gran be que l'onrat En Guillem Morera, marit seu, que Deus age, ha fet a la dita Gleya, pendran carrech de fer celebrar la dita missa continuament ha algu Canonge ho Beneficiat de la dita Seu, segons milor se pora ordonar, no obstan que sia cosa nova ; car may no fou vist que la Comunitat hage pres carrech de missa, que hage a dir fora la Seu ; pero en aquesta volen comensar, per contemplacio de la dita dona he de son marit, en los quals la Comunitat es molt tenguda, per lo gran be que feyt hi an, he faran ancara, si plau a Deu.

R. de Lacvivier.

« L'Arlésienne » à Prades

Dans le dernier numéro de la *Revue*, par la plume du distingué archiviste des Pyrénées-Orientales, M. Marcel Robin, nous annoncions la représentation à Prades, dans un théâtre de plein air, de l'*Arlésienne*, en catalan.

C'est aujourd'hui même, 15 août, qu'a lieu cette solennité qui sera pour le comité des fêtes de Prades un véritable triomphe.

Inutile de donner ici l'analyse de l'opéra comique de Bizet, écrit sur un livret particulièrement émouvant, de Daudet ; tout le monde connaît le chef-d'œuvre musical et littéraire qu'est l'Arlésienne. Mais qu'il nous soit permis de dévoiler le nom du traducteur de cette œuvre en catalan. C'est notre confrère Gustave Violet qui a assumé cette lourde charge et nous pouvons dire qu'il s'en est tiré avec honneur.

La langue de M. Violet sera comprise par tout le monde, aussi bien par les catalans d'Espagne que par ceux de France, grâce au choix intelligent des mots et des expressions qui ont cours sur les deux versants des Pyrénées.

Que dire du cadre dans lequel sera représentée cette pièce qui, si elle n'est pas catalane, est au moins *Méridionale ?* On ne saurait voir décor naturel plus beau : le majestueux Canigou à gauche ; un rideau de platanes immenses en face, les superbes montagnes de Villefranche éclairées par un soleil radieux d'août, à droite, tel sera le théâtre dans lequel se dérouleront les scènes si vivantes, si émouvantes, de l'*Arlésienne.*

Les artistes ? ce sont les acteurs du célèbre théâtre Romea, de Barcelone, ayant à leur tête l'illustre Borras, qui interpréteront l'œuvre ; c'est dire assez que cette interprétation sera impeccable. Un orchestre de 65 musiciens sous la direction de M. Nussy-Verdié, chef d'orchestre du théâtre des arènes de Béziers, et un groupe de 40 choristes exécuteront la partie musicale. Si le tout est si admirablement coordonné qu'on le dit, ce sera merveilleux assurément.

Voilà pour la partie matérielle.

Quant à la portée morale de cette exécution, elle est immense pour notre langue catalane. Il sera par là, démontré que notre chère langue palpite, vibre, vit encore ; qu'elle est capable d'exprimer des sentiments nobles ; qu'elle n'est pas seulement, comme certains l'ont dit, une langue grossière, incapable d'exprimer des idées complexes.

A ce titre, la Société d'Études Catalanes ne peut qu'encourager cette manifestation, qui est une intelligente tentative de décentralisation. Tous nos vœux de succès vont à l'œuvre désintéressée entreprise par le comité des fêtes de Prades. Nous espérons qu'il ne s'en tiendra pas là et que la représentation de l'*Arlésienne* sera, au contraire, le point de départ d'une série de représentations de pièces de théâtre réellement catalanes, faites par des auteurs catalans, représentées par des acteurs catalans.

France d'abord, mais Visca Rosselló !! E. V. de R.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Béranger Batlle (*Suite*)

IV. — Les Perpignanais et la succession de Sanche de Majorque

Jean XXII qui avait vécu en excellents rapports avec Sanche se déclara le protecteur de Jacques Ier, neveu et héritier de ce monarque. Tandis que ce pape écrivait aux consuls et au peuple de Perpignan de ne pas susciter d'obstacles au nouveau souverain, il priait les évêques d'Elne et de Majorque de favoriser la cause du roi de tout leur pouvoir (1). La nomination de Philippe de Majorque au conseil de régence déplut aux Perpignanais partisans du roi d'Aragon. On disait que Philippe, frère du roi défunt et oncle du jeune Jacques était tout dévoué à la cause du roi de France. Les sujets de Jacques voulurent lui imposer des conditions ; mais le pape intervint et, par une lettre du 29 novembre 1324, fit tomber les méfiances des Perpignanais.

Pendant ce temps, Jacques d'Aragon n'avait cessé de propager l'agitation dans le Roussillon contre le régent. Au mois de janvier 1325 tout le royaume de Majorque se souleva contre Philippe. Les jurés et le peuple violèrent le

(1) M. l'abbé G. Mollat a exposé en détail cette phase de l'histoire du Roussillon, dans les numéros 3 et 4 (mars et avril 1905) de la *Revue d'histoire et d'archéologie du Roussillon.*

serment de fidélité qu'ils lui avaient prêté peu de temps auparavant, lui refusèrent obéissance et entravèrent son administration par tous les moyens possibles. On conçoit les difficultés de Bérenger Batlle, sujet dévoué à la politique pontificale autant qu'à la dynastie majorquine. L'évêque d'Elne fut un utile auxiliaire de Jean XXII qui eut à se louer de ses informations exactes sur les agissements de ses ouailles révoltées. Malgré l'intervention du pape, Philippe dut se plier aux exigences des Perpignanais et leur concéda seulement l'acceptation d'un conseil de régence.

Jugeant que la situation de Philippe était intolérable et que sous peu la guerre civile éclaterait, Jean XXII envoya deux nonces dans le royaume de Majorque avec mission d'apaiser la discorde entre le tuteur et ses administrés. Le pape leur donna la faculté de casser toutes les ligues contraires au bien public, de porter des sentences d'excommunication et de jeter l'interdit sur les localités rebelles. Il leur recommanda d'obtenir des habitants de Perpignan de délier le régent du serment qui lui avait été extorqué. Si ceux-ci s'obstinaient dans leur révolte, les nonces ne devaient pas hésiter à les frapper des cenures ecclésiastiques.

« La menace pontificale, dit Mollat, ne désarma pas les Perpignanais. Ceux-ci pénétrèrent dans le palais royal situé dans leur ville, saisirent le chevalier Bérenger du Puy, gouverneur et gardien du petit roi Jacques, et chassèrent de vive force cet honnête homme, serviteur sûr et fidèle, qui avait précédemment été chargé de l'éducation de l'infant Ferrand, le père de son élève actuel. Les rebelles reçurent des lettres de blâme du pape ; ils passèrent outre. Bien plus, ils eurent l'audace de fabriquer un sceau à l'effigie du roi devenu leur prisonnier, et l'appliquèrent sur des lettres qui notifiaient aux conseillers, dont s'était entouré le régent Philippe, d'avoir à quitter le royaume de Majorque dans le plus bref délai. Puis ils confièrent la garde du petit Jacques aux chefs de la révolte... Sans crainte d'ameuter contre eux

le parti des révoltés, les (nonces) exécutèrent fidèlement les instructions qui leur avaient été données. Ils délièrent le régent de son serment et sommèrent par trois fois les rebelles de rentrer dans l'ordre et de remettre au régent la personne du petit roi dans les six jours qui suivraient la notification de leur sommation. Ils intimèrent encore l'ordre aux Perpignanais de jurer sur les Evangiles de recevoir don Philippe ou son procureur dans leurs murs, de révoquer tous les officiers qu'ils avaient nommés sans le consentement du même régent. Si leurs exhortations restaient vaines, l'interdit frapperait Perpignan et les villes qui feraient cause commune avec elle... Les six jours fixés comme extrême délai se passèrent sans que les nonces eussent été obéis. Aussi leurs menaces furent réalisées : les foudres de l'Église furent déchaînées contre les rebelles... Au commencement de mai 1325, des procureurs des villes révoltées s'acheminèrent vers Avignon et entamèrent des tentatives de paix. Le pape accepta les propositions d'arbitrage qui lui furent présentées et pria le régent de venir à sa cour pour y conclure la paix. Sur le désir des procureurs, il permit à Bérenger, évêque d'Elne, de suspendre l'interdit lancé par les nonces pontificaux jusqu'à l'octave de la Pentecôte qui tombait cette année-là le 17 juin. Si la paix n'était pas ratifiée avant cette date, l'interdit reprendrait sa force. Les négociations traînant en longueur, le pape usa de patience et prolongea de quinze jours le délai de la première suspense d'interdit. Finalement le régent et les procureurs ne s'entendirent pas et se séparèrent sans avoir rien conclu ; par suite, l'interdit pesa de nouveau sur les villes du Roussillon. »

Il ne fallut rien moins que l'intervention personnelle du pape dans les affaires politiques pour obtenir de Jacques d'Aragon la renonciation à ses prétentions sur la couronne de Majorque, mettre fin au conflit, obliger les Perpignanais à la soumission et à la libération du jeune souverain, leur prisonnier. Le mariage de Constance, petite-fille du roi

d'Aragon avec Jacques Ier de Majorque devait sceller la paix. Le 2 mars 1326, le cœur plein de joie, Jean XXII annonçait que, sur la prière du régent, l'infant Alphonse était récemment entré à Perpignan à la tête de cinq cents chevaliers environ. Les habitants de la ville et du Roussillon s'étaient soumis au régent qui avait consenti à leur pardonner leur rebellion.

Bérenger Batlle fut témoin et signataire de l'accord conclu entre les rois d'Aragon et de Majorque, le 1er octobre 1327 (1).

V. — *Constitutions synodales*

Le calme rétabli au sein de Perpignan, l'évêque d'Elne s'empressa d'édicter des constitutions tout à l'avantage de son clergé. C'est ainsi que, dès le 15 mars 1326, il promulguait un statut qu'on peut considérer comme une des premières mesures ayant favorisé le haut enseignement dans le Roussillon. Considérant que « si le clergé étudie les sciences, ses brebis ne marcheront pas dans les ténèbres de l'erreur », Bérenger Batlle statua que tous les chanoines, bénéficiers ou hebdomadiers qui étudieraient la théologie ou le droit canon dans la ville de Perpignan seraient considérés comme présents dans les églises de leur résidence, tant pour les anniversaires que pour les autres distributions. Il est certain que la ville d'Elne avait été pendant le moyen-âge le centre principal des études ecclésiastiques dans notre diocèse. Mais cette cité avait perdu son importance dès le milieu du XIIIe siècle et la ville de Perpignan, qui occupait dès lors le première rang en Roussillon, n'offrait encore que peu de ressources en fait d'instruction. Les membres du clergé qui désiraient compléter leurs études étaient obligés d'aller dans des pays éloignés pour en chercher les principaux éléments. Le décret du 15 mars 1326 porté par Bérenger Batlle est le premier pas important fait dans le Roussil-

(1) D'Achery, *Spicilegium*, tome x, p. 204.

lon pour favoriser l'enseignement supérieur. En 1379, l'Université qui fut créée à Perpignan compléta l'organisation pédagogique en annexant à la théologie les facultés de droit et des arts libéraux.

Le 4 avril 1326, Bérenger Batlle convoquait les ecclésiastiques de son diocèse à un synode dans lequel furent promulguées diverses constitutions touchant la discipline et les mœurs des clercs. Il existe dans les archives départementales (1) un registre in-8°, constitué de 33 feuillets en parchemin, qui contient les décisions prises par l'évêque dans cette réunion plénière du clergé roussillonnais. La matière est divisée en trente-neuf chapitres ; malheureusement les sept premiers manquent. Voici les titres des trente-deux autres. Ils suffisent pour donner une idée de la législation canoni-

(1) Archives des Pyrénées-Orientales, G. 1064.

(1) Cet article défendait de procéder aux funérailles d'un défunt dans une église soumise à la juridiction épiscopale, sans la permission de l'Ordinaire. Or, en 1331, un religieux dominicain vint à décéder à Perpignan, en cours de visite. Des pluies persistantes qui avaient provoqué de fortes inondations ne permettaient pas de transporter le cadavre du défunt dans le couvent de sa résidence. Force fut aux Jacobins de Perpignan de demander à Bérenger Batlle d'inhumer leur confrère dans une église de la cité. L'évêque se refusa d'accéder à cette requête. Bien plus, le pontife alla jusqu'à interdire la sonnerie des cloches et porta défense d'ensevelir le pauvre moine dans n'importe quelle église ou chapelle de la ville. Des religieux dominicains, venus de Collioure pour rendre les derniers honneurs à leur collègue, se mirent en devoir de porter le cadavre dans une chapelle et de procéder à la cérémonie des obsèques. L'office commençait à peine lorsque survinrent inopinément les familiers de la curie épiscopale. Ils intimèrent l'ordre de cesser le chant funèbre sur l'heure sous peine de jeter le cadavre à la rue. Les moines obtempérèrent à cette injonction et se disposèrent à transférer le corps du mort dans la maison de leur ordre. Le cortège s'organisa et défila processionnellement, la croix en tête. Il traversait une rue située dans l'enceinte de la ville, lorsque les bénéficiers de Saint-Jean se ruèrent sur les dominicains, armés de glaives, de bâtons, de pierres et d'instruments en plomb. Les clercs de l'église Saint-Jean, croyant leurs droits lésés, se livrèrent à des voies de fait sur les pauvres assistants et *brisèrent la croix de la procession au grand scandale des chrétiens et à la grande joie des juifs perfides, témoins de ce spectacle.* Les agresseurs saisirent l'encensoir des mains du thuriféraire, mordirent les acolytes et mirent en pièces le cercueil du défunt. On mit les cloches en branle,

que en vigueur dans le corps ecclésiastique du diocèse au XIVe siècle :

VIII. De ecclesiasticis sacris alienis parochianis non prestandis. — IX. De non sollempnizando malo tempore interdicti vel cessationis. — X. De non sepeliendo in locis non consecratis tempore intredicto *(sic)*. — XI. De preceptoribus et fratribus hospitalium pauperum sine cruce non recipiendis. — XII. De corporibus defunctorum non sepeliendis (1). — XIII. Ne clerici redditus emant in quibus jurisdictio sit annexa. — XIV. De injuriantibus clericos in redditibus suis. — XV. De duobus locis non tenendis. — XVI. De bonis ecclesie non alienandis. — XVII. De desiximentis *(sic)* vel diffadamentis *(sic)* non faciendis clericis. — XVIII. De solvendis piis leguatis. — XIX. De veniendo ad sinodum. — XX. De presbiteris alienis non recipiendis. — XXI. De ministrandis sacris ecclesie. — XXII. Super alberguis non faciendis. — XXIII. De decimis dandis. — XXIV. De questoribus. — XXV. De absentiá clericorum ab ecclesiis suis. — XXVI. De ordinamentis ecclesiæ faciendis. — XXVII. De tabellionibus. — XXVIII. de crismate dando. — XXIX. De contemptu excommunicacionis. — XXX. De restitutione ablatorum. — XXXI. De hospitantibus violenter cum clericis vel religiosis personis. — XXXII. Contra impedientes jurisdictionem ecclesiasticam. — XXXIII. Contra clericos detinentes concubinas. — XXXIV. Illi casus predicti intelliguantur *(sic)* supra concessis illis quibus casus episcopales comitentur generaliter. — XXXV. Item sunt nonnulli casus in quibus non possunt episcopi aliis dare potestatem cum ipsi regulariter habeant tales ad sedem apostolicam remitere (*sic*) ut in casibus immediate sequentibus et cœteris expressis in quibus ad curiam romanam pro absolucione sunt mittendi. — XXXVI. Casus tangentes Deum et fidem catholicam. — XXXVII. Dei veró vicarium et

comme on avait coutume de le faire à l'annonce de l'arrivée de l'ennemi. La foule ameutée aurait fait un mauvais parti aux dominicains sans l'intervention de la cour séculière qui couvrit les moines de sa protection tutélaire. Le 31 juillet 1331, Jean XXII informé de ces scènes scandaleuses, délégua les abbés de Cuxa, d'Arles et de Saint-Martin du Canigou pour faire une enquête et établir les responsabilités. (Archives du Vatican, *Regesta Vaticana*, t. 95, n° 918).

ecclesiam respiciunt hii casus qui secuntur. — XXXVIII. Annectuntur casus qui cœteras ecclesias et ecclesiasticas libertates tangunt. — XXXIX. Subsequuntur casus generales morum et criminum correctionem tangentes.

Puiggari affirme que l'évêque d'Elne publia encore plusieurs statuts synodaux durant les années 1327, 1328 et 1330.

Jacques II de Majorque appela Bérenger Batlle dans son conseil ; le 14 août 1431, le pape Jean XXII délivrait un congé d'un an à l'évêque d'Elne pour lui permettre de vaquer aux multiples occupations de sa nouvelle charge (1). L'année suivante, Bérenger Batlle était transféré au siège de Mallorca, en remplacement de son successeur, Gui de Terrena, appelé à celui d'Elne.

VI. — Évêque de Mallorca

Pendant les dix-sept années de son administration épiscopale à Mallorca, Bérenger Batlle s'appliqua à édicter de sages règlements et à embellir sa cathédrale.

Il était à peine installé et déjà, guidé par l'expérience des hommes et des affaires qu'il avait acquise dans le diocèse d'Elne, il dressait des statuts synodaux. Ces constitutions canoniques furent promulguées le 15 janvier 1333. L'évêque faisait une obligation à chaque chanoine nouvellement nommé d'apporter au vestiaire capitulaire, le jour de son entrée en fonctions, une chape d'une valeur de quinze livres au minimum. Il faisait ensuite défense aux sacristains de céder les ornements d'église aux séculiers qui étaient dans l'habitude de les emprunter pour orner leurs maisons, les jours de fêtes. Il rappelait à ses diocésains la stricte observation de la constitution *Suscepti regiminis*, de Jean XXII, prescrivant d'attribuer aux fabriques les revenus des cures durant la vacance des titulaires. Il introduisit l'usage de la

(1) Archives du Vatican, *Regesta Vaticana*, t. 116, n° 237.

sonnerie des cloches, dès l'aube du jour, pour annoncer l'*Angelus* du matin. Enfin, il décida que la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge se célébrerait dans son diocèse avec la solennité de celle de la Noël.

Une ordonnance spéciale, portée en 1336, réglementait certains points d'ordre économique. Elle stipulait le droit qu'avait chaque chanoine de percevoir quotidiennement deux pains blancs et un quart de bon vin rouge.

Grâce à son initiative, le chapitre de la cathédrale vit accroître le nombre de ses membres. Son personnel n'était jusqu'alors composé que de dix-huit chanoines. Bérenger Batlle obtint de Jacques II de Majorque la création de quatre nouvelles stalles. Par une lettre qu'il écrivit de Perpignan, le 26 avril 1338, ce monarque s'engageait à fonder quatre canonicats. Son but, en accomplissant cette œuvre pie, était de restituer à l'Église de Mallorca les portions de biens dont il l'avait jadis frustrée. Cette fondation fut approuvée par une bulle que Benoît XII lança d'Avignon, le 12 juin 1338.

De concert avec son chapitre, Bérenger Batlle confirma, le 20 septembre 1341, la coutume ancienne qui permettait d'ensevelir dans les églises les personnes ayant fondé des bénéfices ecclésiastiques. Lui-même donnait de beaux exemples de générosité. Il enrichit le trésor de sa cathédrale d'une custode en bois argenté dont le pied était en argent massif. Il y fit graver avec ses armes la scène du Crucifiement de Notre-Seigneur. Le 1er octobre 1346 il consacra le maître-autel de la Cathédrale.

VII. — Son tombeau

Bérenger Batlle mourut le 1er novembre 1349, à Mallorca, et son corps fut enseveli dans la Cathédrale de son diocèse. On y remarque encore de nos jours une inscription qui est gravée sur une plaque en marbre : elle est placée au

sommet de la muraille qui sépare la chapelle sainte Eulalie de Mérida de celle du Maître-autel. On y voit, avec son tombeau creusé dans le mur, une figure d'évêque, flanquée d'un écusson portant ses armes qui sont : deux papegais (perroquets). L'épitaphe en vers léonins est ainsi conçue :

B. Baiulus dictus humilis fuit ac benedictus.
Hic presul dignus, mittis, pius atque benignus.
Et legum doctor inopum semperque receptor.
Sobrius et castus, mundi spernens quoque fastus.
Presentem dotans, ac Sedi plurima donans.
Anno milleno ter centum pentoque deno
Uno set dempto migrat primaque novembris.

Abbé Jean CAPEILLE.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Le Roussillon.

Nous extrayons du numéro de ce journal du 30 juillet dernier le passage suivant du discours de présidence prononcé par M. E. Vergès de Ricaudy à la distribution des prix des Ecoles libres de Perpignan :

« Bien qu'il soit indispensable que vous parliez et écriviez très correctement en français, ne dédaignez pas la langue catalane qui est une langue bien vivante, la langue de vos ancêtres. Elle peut vous être utile pour l'étude du français à cause de son origine à peu près uniquement latine.

Vous pouvez aimer d'un amour égal, sans que l'un ni l'autre puissent s'en formaliser, votre mère la France et votre aïeul le Roussillon. »

Les Vieux.

Les Vieux (Ignasi Iglesias) adapté à la scène française, par Pierre Rameil et Frédéric Saisset. Libr. Molière, 17, rue de Richelieu, Paris, prix : 2 fr.

Nous avions déjà rendu compte (numéro 25, du 15 janvier 1909), d'après les journaux de Paris, de la représentation des *Vieux* au Théâtre de l'Œuvre, en décembre dernier. Les auteurs ont bien voulu nous envoyer le livret de pièce, cela nous a permis de juger leur œuvre plus complètement. Nous avons pu constater que les éloges que les journaux lui décernèrent à l'époque, étaient pleinement mérités. Nos félicitations, encore, à Messieurs P. Rameil et F. Saisset, et nos remerciements.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 33 15 Septembre 1909.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

JEUX FLORAUX

de la Société d'Études Catalanes

Les fêtes que la Municipalité de Perpignan doit donner à l'occasion de l'érection du monument de R. Sudre, « Montanyas regalades », étant remises aux derniers jours de Novembre, le Concours de Langue catalane organisé par la Société d'Études Catalanes n'aura lieu qu'à cette époque.

Par conséquent, le délai pour la remise des compositions pour les trois sections (poésies rimées, prose et théâtre) est reporté du *25 Septembre* au *31 Octobre* prochain, toutes les autres dispositions anciennes restant les mêmes.

Pour tous renseignements s'adresser au secrétaire du concours, M. Jules Delpont, chemin du Conflent, à Perpignan.

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE [1]

Els reys d'Orient

Vaig baixar l'escala tant apulit com vaig poguer, vaig obrir la porta sense fer fressa, la vaig tornar tancar, y carrer avall cap al camiral per hont tenien de venir els Reys d'Orient.

Els companys ja m'hi esperaven. Quan els reys van arrivar quitllats sus de cavalls tots enflocats qui, á cada pas, feyen sonar un sensfi d'esquellins, tots els nins qui'ls esperaven van cridar : Visquin els Reys d'Orient !

Eren tres : un de vell, amb uns cabells blanchs que li baixaven finse mitja esquena ; un de mès jove, amb una barba rossa com el blat de juny, y un altre, qui era ni vell ni jove, mes qui era negre com un moro de la Moreria. Tots tres anaven vestits de unes capes riquissimes hont se veyen flors pintades y pedres y diamants. El blanc portava une bolsa plena de lluises ; el ros, un encenser de plata y'l negre una caixeta tapada.

De dintre de les alfarges que tenien sus del cavall ne van treure coques endaurades, y ne van donar une á cad'un dels qui eren vinguts á'ls esperar.

(E. Caseponce, *Contes Vallespirenchs.*)

NOTA. — Nous donnerons les notes obtenues aux 12 concours mensuels fin décembre 1909.

(1) Adresser les travaux au secretariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique.

Del got als llavis

El vianant, el viatjador ó el modern *touriste* que'l dia d'avuy visiten y recorren els derrers vestigis del castell de Montferrer, ignoren per la major part que la montanya inculta y escarpada coronada per les enlayradas ruinas de la fortalesa feodal era conreuada alguns cents anys enrera. La tradició, y principalment els antichs documents, diuhen clarament qu'eixos llochs desolats y mal-

mesos foren, en la Edat-mitjana, abrigats per riquissim vinyer que produhia'l vi mes deliciós.

Quins trevalls, que gemechs y gastos per los que fertilisaren eix mont qu'alashoras com avuy no demostrave sino pedra y ferro?

Sols, esclaus, presoners ó monjos podian cumplir feyna tant sobrehumana.

Era en l'any 1088. El tiránich Ramon Bracads dominave tot l'alt Vallespir, residint, quant no era en guerra, unas llargas temporadas en son niu de voltors de Montferrer.

Bracads, violent y aviciat era gran amich del vi y naturalment molt bataller. Verdader desalapat gastave molt mal genit per les donas. Fadrines y casades totas li feyan pessa. Les de Vallespir, de Montferrer, Serrallonga, la Menera, Prats, Costujas y Sant-Llorens, les dels pobles y les de pagès, totes tremolaven no més qu'ohint anomenarlo.

Les vigilave com el gat la rata, y fins, quant era burratxo, paravels-hi llassos pels boscos fent-les-hi patir molts grans torments.

Es ell que per primera vegada escampà pel mon el tant conegut adagi catalá : « Dones joves y vi vell ».

Lo malvat senyor no savia que més per oprimir y angustiar sus servos y, particularment, sus esclaus, (ja que per gran vergonya de la humanitat, en aquell temps hi havian encare esclaus).

Disposave de poder absolut, imperave y manave, fent dels seus capritxos lleys, y de ses paraules ordens que desde'l seu majordom a l'ultim criat, tots s'afanyaven a complir.

Passajantse un dia baix les muralles del castell, Ramon Bracads s'atelayá que 'ls terrenos del voltant estaven in-productius y sens ganancia.

Maná son majordom y li digué.

— Com deixes estar aixis esta montanya ?

— Perqué, Senyor, hi es tant male la penya que's perdrian temps y amarchs sufriments, sens parlar del gasto, a enderrocar-la. Prous ab, vosté, que « terra de bruch té poch such », com « terra de romani terra de poch vi ».

— No hi entens res, exclamá Bracads. Lo bon catalá fins de les pedras treu pá. Eixes costes son verament conreuadisses. Estich cert que vinyas y parrals hi ferán gran provent. Al cap dels tres anys disfrutaré d'uns mallols de primera. Desde damá envía aqui

cent cautius y esclaus y qu'antes de poch ton amo y senyor puga tastar un vi nou que té d'esser de ferro !

D'aquella hora en devant, sig'al mati ó a la tarde l'iních tirá no faltá d'apretar sus esclaus. A cops de pichs, magalls y pal-ferros capgiraren tota la coste. Unes grandissims rocas foren brigolades y picolades com grava menuda. No sé quans mils y mils cóves y cistellats de terra varen pujar-hi a coll d'esclaus per escamparlos damunt del rocater.

El trevall anave ab rapidesa. Senyor y majordom no planyien ningú. La coste del castell no semblave pus ella.

Un mati, el mes vell dels esclaus, un pobre home anomenat Sanxo, arronsat pel cansament y la male vide, se torbá poca estona per revenirse.

Bracads vejent-ho picá-lo malament amb son pal tractant-lo de cobart y de malahit ca.

— Malfiau-vos, senyor, digué Sanxo, que'ls torments que'ns feu patir no 'us serveixin de res y que no tastau may de vostre vida un vi regat de tantes llagrimes.

D'esclau, a Senyor omnipotent, era gran atreviment !

Lo primer moviment d'en Bracads va ser de vantar punxada a n'en Sanxo, pero se repensá y li digué :

— Profeta de mal'auguri, que es lo que't fa creurer que no beuré'l vi dels mallols qu'estich plantant ?

— La incertitut del pervenir, monsenyor, y la pocadat de les obres humanes. Lluny hi ha del cep al rahim y lluny del rahim a la tina, pero mes lluny encare del got als llavis !

— Guarde per tu tas magarrufas y 'ls teus predicots respongué, Bracads. Vés trevallánt, si no vols acabar ta vida encadenat y grillonat en les presons de Montferrer.

Beuré del vi de mon vinyer, d'aquell vi de roch y ferro com no'n cullirán may a Rosselló y Ampurdá y vull que'n sigas el testimoni avergonyit y desconsolat.

Tres anys després les costes del castell eran abrigades de rabassóns. Alguns d'entr'ells duyan rahimade primerenca.

En Bracads s'alegrave molt al pensar tastar el vi nou, pero mes encare, figurant-se l'apuro d'en Sanxo. Les veremas apropaven. Los verols acavaven de madurar, pero, la vigilia de cullir-los un temporal horrorós amb'espantable pedragade xapá tot el vinyer.

Pampols, brancas, fullas y fruyts tot fó picolat menut y la cullita interament perduda.

Sanxo s'en reya en ell mateix.

L'any després va ser molt bona anyade y particularment per la vinya. Ramon Bracads no tenia ulls fora pels seus mallols. Per ells hagués donat prou boscos, prats y camps, y fins une part d'aquellas tant anomenades y conegudes tofaneras que son la riquesa de Montferrer.

Molta gent deyan de magat que cade bot del vi nou costeria més que son pés d'or. Pero que son per tant riquissim senyor uns grapats d'or ensá o enllá ! y que valdria ser amo de tantes terres sino s'pogués seguir sos capritxos ?

Les veremas succehiren molt bé. El most rebullí en les tinas y un jerro plé d'un vi vermell fó duyt al'senyor de Montferrer. Bracads emplená ell mateix son gran porró de cristall ramejat d'or y pedras de color, despré enviá a buscar en Sanxo.

— Y-bé ! digué an'el vell esclau : sostindrás encare que no beuré vi del castell ?

— Deu ho sab, respongué en Sanxo. Per mi la cosa no es molt certa : els homes son com las fullas, que passi une ventade y no s'en parle més. Tant com may penso que lluny hi ha del got als llavis, y que vi servit no es vi engolit.

Per millor resposta Bracads aixecá'l porró, mes no tingué temps d'enpassar. Un gran soroll, un xurriburri esglayador se produhí en el castell, soldats aposerats varen iruptar en la sala diguent qu'un escamot de singláns bosigaven y desarelaven les novas vinyas del castell.

Ramon Bracads valorós y sens por agarrá sa destral portant-se'l devant dels salvatges animals. Un instant la lluyte va ser ardenta, lo feodal guerrajave com verdader lleo, pero, molt soptadament, un singlar fundí sus d'ell y, d'un cop dels seus aguts ullals, estripá à l'infelis Senyor.

Pochs ratos després n'en Bracads morí sens puguer tastar al vi de son vinyer. « Soviny hi ha lluny del got als llavis ! »

J. de Sant Salvador.

Après « l'Arlésienne »

Il est au monde, il est des spectacles sublimes,
des royaumes qu'on voit en gravissant les cimes...
(Théophile GAUTIER, *Poésies*).

On sait le grand, le beau succès de l'« Arlésienne » à Prades. Cette vesprée roussillonnaise a plus d'importance qu'une pâle réunion de félibres autour d'une fontaine. Nous y avons goûté de réconfortantes sensations, des joies imprévues. Aussi voudrais-je la faire revivre en ces quelques lignes.

Sous les platanes ombreux, nous suivons la route de Catllar. De tous côtés le soleil fuse. Voici déjà l'entrée du théâtre de plein air : un portique de buis tressé où se berce un tableau d'E. Terrus. Devant une crique de saphir, un groupe de catalans s'est assis. Elle a sa coiffe et son foulard et son tablier ; il a son bonnet de laine rouge et sa ceinture et son bâton noueux.

Nous aimons tous cet art de lumière chantante. Cependant, si nous ne connaissions d'E. Terrus que les tableaux du Musée, une « Tête d'idiot » et une copie de la « Mise au Tombeau » de Ribera, nous imaginerions un artiste ténébreux, un ami des ombres larges et coulantes, des bistres et des sépias. Mais ce n'est pas au Musée de Perpignan que nous devons étudier la moderne école roussillonnaise.

N'insistons pas. Nous voici d'ailleurs dans la prairie. Elle reçoit la foule, comme une vasque l'eau retombante d'un jet d'eau.

Les décors sont adossés aux platanes. Platanes au tronc lisse et moucheté d'une écorce couleur d'ardoise. Au travers de leur feuillage, quelques furtifs rayons ont pu glisser à peine. Aussi, les peintres des décors ne m'en voudront pas si je loue avant tout leur flottante noblesse. Je ne suis d'ailleurs point insensible au charme du « mas » provençal. Il révèle une intention d'art. M. Gustave Violet s'est conformé à une tradition qui persiste encore dans nos campagnes. Ce « mas » réunit les deux caractéristiques extérieures des nôtres. Il a sa tour blanche, sa tour

échancrée, où semble flotter l'âme harmonieuse du terroir. Il a, sur sa façade, cet escalier d'ardoises mal taillées, qui se termine par une terrasse et vous conduit jusqu'à la cuisine. Ce « mas » est plein de couleur et de tendresse. Ce décor sans perspectives semble une réalité. Il ne peut s'harmoniser davantage avec tout le paysage. Et celui-ci vaut sans doute par sa claire simplicité.

A droite, une villa et son jardin effacent les grisailles de la garrigue, où s'étagent encore de rares olivettes. A gauche, les cimes sont cachées, mais l'imagination sait les reconstruire aisément. Comme une fresque, les dernières inflexions miroitantes se développent en plein ciel.

Mais déjà se déroulent les premières phrases musicales. Tous les violons préludent sous la baguette et le geste souriant de Nussy-Verdié.

Et c'est une première impression de belle ordonnance, de rythme simple et cependant coloré.

Balthasar entre en scène avec son ample caban marron. Ses gestes protecteurs semblent s'étendre sur la foule. Il y a dans ces gestes toute la haute montagne, avec les mouvements cadencés des pins abaissant leurs branches, avec les ombres larges des nuages sur les rochers solitaires. Et puis encor, sa tête de berger nous domine comme la bonté d'un ciel bleu ou d'un éparpillement d'étoiles.

Et comme il est maître des légendes, il raconte à l'Innocent le le conte de la chèvre de M. Seguin. Ce conte renferme tout le drame. Elle s'est battue jusqu'au point du jour, la chèvre Blanquette ; et puis, elle s'est livrée.

Frédéri, lui, s'est laissé griser par une Arlésienne — velours et dentelles et chaînes d'or —, une joyeuse enfant de la cité dolente.

Le patron Marc est allé prendre des renseignements. Toutefois, il n'a que faire de ses lunettes marines, en Arles et dans le pays de Camargue. Ce n'est pas un terrien ; il ne sait distinguer ni les bécassines ni les lorettes. Aussi, tandis que l'on fête au « mas » du Castelet la noce future, voici soudain le farouche « gardián ». Cette fille d'Arles, elle a été sa maîtresse, et il la veut toute encore. N'en doute point, maître François ; ces deux lettres sont une preuve.

Dès lors, c'est la lutte de la chèvre et du loup, de Frédéri et de son amour. Cependant, Vivette passe le Rhône avec ses paniers et son bon cœur.

C'est une alerte métayère, une fine fleur provençale. Une aurore nouvelle brillera, mais se ternira vite. Frédéri ne guérira pas. Rose Mamaï, sa mère, le sait bien. Elle a des pressentiments. Elle dort près de sa chambre, pour observer la magnanerie, dit-elle. Mais au lendemain de la Saint-Eloi — une fête pleine de fifres, de tambourins et de farandoles — Frédéri se précipite dans le vide, du haut d'un grenier à foin...

Le ciel s'assombrit doucement et la foule s'écoule.

Que l'adaptation du drame d'Alphonse Daudet ait pleinement réussi, que l'enthousiasme ait été unanime, cela ne fait aucun doute.

Il y avait peut-être, dans l'auditoire et ailleurs, certains sceptiques. Il était cependant naturel de penser qu'un drame populaire pouvait sans nul effort s'accommoder d'une langue populaire. La traduction de M. Gustave Violet ne manque ni de vigueur, ni de délicatesse. Il s'est permis de rehausser le texte français de légères enluminures. Il a su enjoliver le rôle du berger de formules, de tours de pensée qui lui donnaient plus de relief. Avec son jeu si étrangement énergique, Borras en a fait une sorte de personnage sublime, venu des hauteurs isolées dans la nuit, pour nous dire de paisibles paroles, cadencées comme des rondes d'étoiles.

La seconde scène du premier acte est particulièrement inoubliable. On admirait tout à la fois les yeux étonnés, les gestes vagues, la démarche incertaine, la parole chantante de Mlle Ferrer dans son rôle de l'innocent ; et Mme Sola (Rose Mamaï) a dit tour à tour la tendresse, le désespoir et l'épouvante.

A n'en pas douter, cette troupe Barcelonaise, avec son art réaliste et vrai, serait applaudie à Paris ; elle serait peut-être moins exotique, moins déconcertante que la troupe Sicilienne qui interpréta naguère « Terra Baixa » au Théâtre-Libre.

Je ne voudrais point encore oublier nos bons « Cantayres Catalans », car ils ont certainement contribué à donner à l'ensemble une couleur plus roussillonnaise. Leurs voix un peu sourdes et voilées, semble-t-il, détaillent les berceuses et les aubades et les mélopées ; elles ont comme un charme d'autrefois ; elles expri-

ment les airs indistincts et à peine entendus, qui, suivant les poètes, s'élèvent de la glèbe et des vallées profondes.

Maintenant, la nuit est venue. Laboureurs et magnanarelles ont dansé sur la place. Le Canigou s'endort, enveloppé de noirs sapins.

Nous sommes assis sous les guirlandes des lanternes vénitiennes, rouges et vertes, et qui décrivent de lumineuses courbes. Mais elles s'éteignent, l'une après l'autre. Nous sommes seuls. M. Amade pense aux bergers de la montagne et M. Marcel Robin à sa chronique du Mercure de France. Je sommeille légèrement, parmi les images renaissantes autour du « mas » provençal. Les saints du retable d'or sommeillent, eux aussi, dans l'église Saint-Pierre. Et M. Gustave Violet, tout de blanc vêtu, pareil au magicien « des royaumes qu'on voit », nous dit une merveilleuse parole : J'espère que chaque année vous ferez ce pèlerinage.

Joseph Pons.

L' « ARLESIANA »

Lo Conte de la cabre

(Acte I — Escena II)

L'IGNOCENT.

¡ Balthasar !... acaba de me dir lo que li va fer lo llop á la cabre.

BALTHASAR.

Tenes rahó... som pas acabat la nostre historia.. Veyam, diguisme... ¿ ahont n'éram ?

L'IGNOCENT.

N'éram... allavores... ¡ y allavores !

BALTHASAR.

¡ Oh allavores ! es que n'hí há molts de allavores á n'aquesta historia... Veyam, veyám...

Donchs, y allavores... ¡ Ah ! ja hí som... Allavores la pobre cabreta va sentir com una fressa per l'entremitx de les fulles que tenía al seu derrera. Ella se gira, y se girant, va veurer en lo

negre de la nit dugues orelles totes dretes, y dos ulls que rellu-hían... Era'l llop...

L'IGNOCENT.

(Amb' mitja por).

¡ Oh !...

BALTHASAR.

Vetaquí que com ja lo llop era segurt de la menjar, no se va pas donar pressa... y es que comprenes, els llops han nascut per menjar les cabres... Donchs, quant la cabreta se va girar, el llop, que ja l'esperaba, se va riurer d'ella amb' dolentería : «... ¡ Ah, ah ! ja la tinch, ja la tinch, la meua cabre... » Y se passava sa llengua vermella per damunt d'uns llaviots que tenía rossos com l'esca...

La cabre, que ja era segura que'l llop se l'había de menjar, se va defensar com se defensa una cabre de bona rassa... Se va trucar tota la nit, minyonet ¡ tota la nit se va trucar !...

Mes va venir la punta de l'alba... un gall va cantar cap á la plana... « ja era hora » va dir la cabreta que esperava el sol per morir. Y se va deixar anar per terra ab el seu vestit de pel blanch, tacat de sanch vermellosa. Allavores, lo llop va fer : ¡ Ah !... li va clavar les seues urpes y se la va menjar ¡ pobreta !

L'IGNOCENT.

¿ No trobeu que hauría fet millor de se deixar menjar desseguida ?

Desvari de Mare

(Acte V — Escena III)

LA ROSA, *sola*

Esser mare es un infern... Aqueix nin, vaig pensar morir quant va neixer... Emprés, sempre tenía una cosa ó altre... A quinze anys, va ser malalt, ben malalt... el vaig salvar... va ser un miracle.

¡ Ja ne som passat de penes y de nits sense dormir ! les rufes de la meua cara prou que ho diuhen... y are... are qu'es un home, are qu'es fort y qu'es el jove 'l mes bonich... ell pensa no mes que á se destruhir... y jo, pobreta, el tinch de seguir, de cuidar, de vetllar, com si fos encare una criatura...

Ah ! á vegades, n'hom arriva á pensar que Deu no'ns estima...

(s'assenta)... Es pertant meua ta vida, dolent maynatge... Som jo que te la som donada, y donada vint vegades. Día per día ta vida es feta amb la meua mateixa vida... ¿ No ho sabs que 'ls teus vint anys son fets amb la meua joventut ?... Y are, voldrías desfer lo que som fet... Oh ! oh ! (triste y un poch asserenada). Ho es, que encare deu sofrir molt, pobret. Aqueix amor malehit, encare li torna... No ho tenía de pensar que una altre dona 'l pogués gurir... pobre nin... es com sa mare ; es com jo... els cors com els nostres no poden estimar no mes que una vegada.

Y pertant, no es culpa meua ; se m'hauría pas de castigar á n'a jo... Veyám... Que podía fer de mes... Li deya : « Ja te la pots pendrer ; te la donem la teua Arlesiana »... ¡ A part de li portar jo mateixa !...

Y encare... si sabía ahont la trobar aqueixa dona, li portaría, encare que tingués de l'arrossegar fins á n'ell... Mes s'en ha anada... ha fugit... ha fugit... y es per aixó que ell vol morir... vol morir... ¡ Ah ! ¡ que son ingrats, els fills !... no miran no mes que ellos...

Jo també, quant el meu pobre home al punt de morir me va pendrer les mans, jo també tenía ganes de m'en anar amb ell... mes era 'ts aquí, tú... no sabías lo que passava... teníes por y vares cridar...

¡ Ah ! quant vaig sentir el teu crit, vaig veurer que eri mare, y que no te podía deixar sol en aquet món... Allavores, te vaig abrassar... abrassar, y te vaig fer una mitxa-rialla, y els ulls plens de llágrimes, vaig cantar per te fer dormir... Lo que som fet per ell, me sembla que ho podría fer per mí, áre... ¡ Ah ! pobres mares, pobres mares... Nos doném totes nosaltres de tot cor...

¿ Y que nos tornan ?... Res... res...

(silenci).

¡ Quina nit !... ¡ Deu meu, quina vetllada !

Alfons Daudet.

Traduhit per en Gustau Violet.

Au cours de la représentation de l'*Arlésienne*, le Comité de Prades mit en vente un très joli programme illustré dont nous tenons à reproduire la première page, qui est un véritable manifeste :

« Bon nombre de nos compatriotes, déracinés dans leur propre patrie par l'éducation qu'ils ont reçue, ont presque totalement perdu la mentalité qui est cependant celle de leur race. Ils ignorent tout d'eux-mêmes et vont jusqu'à considérer la langue ancestrale comme un idiome vulgaire à peine suffisant pour les conversations inférieures, mais incapable de peindre des sentiments ou d'exprimer des idées.

« En ce qui touche l'art théâtral, la disposition d'esprit de certains Roussillonnais est tout à fait typique. Par snobisme, ils orientent uniquement vers le Nord leur attention, et vont jusqu'en Allemagne ou en Norvège même, chercher des œuvres bien souvent obscures pour leur nature latine.

« Ils ignorent, ou veulent ignorer, que, tout près d'eux, dans leur langue, toute une pléiade de dramaturges a créé, avec un talent qui atteint quelquefois aux plus hauts sommets, un théâtre original, qui est bien à nous, qui est de notre race et de notre terre. Ils ne savent rien des œuvres de Pitarra, de Guimerà, de Rusiñol et d'Iglesias, bien qu'on puisse les opposer heureusement à toutes celles qui nous viennent des pays scandinaves.

« En créant le Théâtre Catalan de Prades, nous voulons essayer de montrer aux Roussillonnais ce qu'ils perdent en ignorant tous les trésors d'art où peut puiser leur esprit.

« En choisissant une œuvre traduite du théâtre français, pour notre première représentation, nous avons voulu montrer par comparaison, à nos compatriotes, qu'on pouvait trouver dans le Catalan une poésie, une tendresse, une violence imagées que peu de langues peuvent exprimer avec tant de force.

« Tous les spectateurs, ou presque, connaissent la belle œuvre de Daudet, œuvre méridionale par excellence ; ils pourront reconnaître qu'elle n'aura rien perdu de sa valeur en passant dans notre langue. Tout au contraire, beaucoup y trouveront un charme délicat et profond, comme ce charme qui nous pénètre lorsque nous revoyons la maison paternelle, après les années de jeunesse ».

Après quelques notes, accompagnées de photographies, sur Prades et ses environs, le programme reproduisait notre beau chant roussillonnais *Montanyas regaladas*.

Les prétérits catalans

(SUITE)

Ce qui prouve que cette forme composée est très correcte et très catalane, c'est que Verdaguer l'emploie dans certains passages à côté du prétérit simple. Nous pourrions donner plusieurs exemples. Nous nous contenterons du suivant que nous découpons dans ses *Excursions :*

El reverent rector d'aquest sanctuari *va contarme* que 'l dia de sant Tomas de 1808, uns paquetaires havien fet nit à Montgarre. De bon matí *sentíren* tocar á missa ; uns tenien sòn, altres jugaven y bevien ; de divuit que eren, quatre solament *assistíren* al sant sacrifici. Una estona després *sortíren* pera anar á passar el port d'Orla, quan cau de la montanya de má esquerra un sobre-neu ó esllavissada de neu, que 'ls *colgà* y *ofegá* á tots, menos als quatre afortunats que havien anat á missa.

VERDAGUER, *Excursions.*

Objectera-t-on que Verdaguer a employé le prétérit composé *va contarme* à cause de l'enclitique qui eût mal sonné après un prétérit simple ?

Voici la réponse à cette objection donnée par Verdaguer lui-même dans cet extrait :

Per la set que jo tenia,
Tant meteix *trobí* la font ;
Si voleu saber ahont,
TROBÍLA al cor de Maria,
D'hont prou aygua rajaria.

VERDAGUER, *Flors de Maria.*

Costa y Llobera, le digne continuateur de Verdaguer, donne, comme lui, sa préférence au prétérit simple :

Blanca floreta que al ermás *nasqueres*
Y que obrint lo teu calzer, a l'aubada
No *sentires* cantars de veu amada
Ni la companya d'altra flor *tengueres.*

COSTA Y LLOBERA, *Sequedat.*

Mais, comme Verdaguer également, il ne dédaigne pas le prétérit composé dans certaines de ses compositions poétiques :

De sopte pel camí
De Lluch se *va senti*
Lo toch vibrant y fi
D'una campana.

Quant au grand poète Guimerà, que ses compatriotes viennent de glorifier en une fête inoubliable où l'on sentait vibrer l'âme de tout un peuple, on ne peut pas dire qu'il ait une prédilection marquée ni pour l'une, ni pour l'autre des formes du prétérit. Il nous serait facile de le montrer par de nombreux exemples. Nous citerons seulement un extrait de cette admirable scène de *Terra baixa* où le berger Manelich fait le récit émouvant de la mort du loup :

Quan de cop sento fressa y trepitj, y, fent un bot com un diable, el llop me passa per sobre flayrant fort, que la *vaig sentir* al coll la seva bufera, y 'ls cabells se 'm *posaren* de punta, y aqui dintre uns cops mès forts que m'ofegaven !...

GUIMERA, *Terra baixa*, acte I, dernière scène.

Guimerà emploie le prétérit simple ou le prétérit composé selon qu'il reconnaît que l'une ou l'autre de ces formes produira le meilleur effet dans la phrase. Ainsi dans l'exemple qui précède pourquoi ne dit-il pas « se 'm *varen posar* » après « vaig sentir » ? C'est sans doute parce qu'il veut éviter la répétition. Et comme il s'agit ici d'une œuvre en prose, on ne pourra certes pas lui reprocher d'avoir eu souci de la rime ou même de la mesure. C'est donc tout simplement parce qu'il l'a voulu qu'il a employé les deux formes dans la même phrase.

Si nous passons maintenant à la pleïade de brillants poètes ou prosateurs dont s'enorgueillit à juste titre la littérature catalane contemporaine, nous remarquons encore notre prétérit composé voisinant avec le prétérit simple dans des œuvres littéraires de tous les genres.

Les voici dans une même pièce de Pitarra :

Recordes aquells braus qu'un jorn *vingueren*
Y *feren* del alt puig castell fortíssim
. . . . . .
Los anys se 'n *varen dur* ses trenes rosses ;
Llágrimes *van plorar* sos ulls clarissims ;

PITARRA, *Lo Torrent.*

Nous les trouvons aussi dans la même strophe :

Ab la corda qu'ell *va fer*
Lo penjaven
Y 'l llançaven
Ab la corda qu'ell *va fer*
Y per ell *tingué* de ser !

PITARRA, *Lo Corder.*

Voici encore nos deux prétérits faisant bon ménage dans les extraits suivants :

Obrí de bat á bat y la mes bella
Botá darrera d'ell ;
L'Andreu, cantant, li *va posar* la esquella ;
Després *prengué* 'l bastó y el gech de pell.

Joan M. GASCH, *Montanya amont.*

Allí *van començar* les penes. El negret, al veure tancar la llosa, *comprengué* lo sol que 's quedava. Que 't diré ? Es *degué* sentir com naufrec...

RUSINOL, *Llibertat*, acte II.

Judicant que, dedins, era una mina
De tant preuat tresor
Va matarla, y *trobá* que era formada
Igual que les demès...

ALCOVERRO, *La gallina dels óus d'or.*

On pourrait certainement citer des œuvres entières de poètes et même de prosateurs contemporains d'où le prétérit composé est exclu. Mais cela ne suffit pas pour prouver que cette forme n'est pas littéraire.

Les extraits qui précèdent prouvent, au contraire, que les écrivains eux-mêmes ne sauraient se prononcer.

Voici encore d'autres exemples, pris chez les meilleurs auteurs, où l'on trouve indifféremment l'un ou l'autre des deux prétérits :

La llengua d'aquells forts, que *acataren* los reys,
Defengueren llurs drets, *venjaren* llurs agravis.
ARIBAU, *A la Pátria.*

Ni les febroses melancolies del Greco, ni les severes nobleses de Velasquez, ni els terrors martirials de Ribera, ni les virginals dolçures de Murillo, *varen deixar* cap petjada en nostre esperit, contorbat per les desgracies públiques.
CASELLAS, *Les Multituts.*

Jesus *volgué* predicar el bé, que es altre dels carácters de la veritat, y crucificat *morí.*
OLLER, *La papellona.*

No me l'he mirat be encara. El *vaig veure* l'altre dia al vespre, així, una mica de cua d'ull...
IGLESIAS, *Flor tardana,* scène XIII.

La nostre vall es la ditada
Que hi *deixá* Deu al creâ 'ls mons.
MATHEU, *Himne cerda.*

Febrer lo curt, pitjor que turch !
Qui això *va dir*, poch ne sabia.
CATALA, *Lo cant dels mesos.*

Que diries á tos pares
Que 'l mon de llurs fets *umpliren*
Y ab sanch d'enemichs *tenyiren*
De tos torrents los cristalls.
RUBIO Y ORS, *Barcelona.*

Jo també hi *vaig dirigir* la vista. De bon principi no *vaig notar* sinó que s'extenia rabenta, rabenta, una clapa sombrívola, com l'ombra d'un ser invisible, qui hi volès per damunt.
RUYRA, *Marines y boscatjes.*

La dolça llum de sa mirada
Un cop encendrela *volgui*
Mes no *tingui* 'l meu goig durada.
ZANNÉ, *Assaigs estetics.*

Dintre pobra barraca podrida
Entre un tró y una onada gegant,
L'infantó *va venir* á la vida.
AGULLÓ, *Poésies*

D'un cop de roch llençat ab massa traça
El bailet *va desferli* un ull, y en l'altro
Se li ha posat un tel ; la vaca es cega.
MARAGALL, *La vaca cega.*

Ne *van deixar* lo passeig net com la via del carril. En una paraula *vaig aplacar* l'orgull de tot lo senyoriu de la ciutat que té vergonya. VILANOVA, *Pantiquillo.*

On pourrait citer ainsi tous les écrivains de la Renaissance depuis Aribau jusqu'aux « mestres en gay saber » des derniers Jeux floraux.

❖ ❖ ❖

Nous allons maintenant montrer par des exemples que les écrivains roussillonnais, quoique employant de préférence la forme classique, n'hésitent pas cependant à emplòyer la forme moderne.

A visitar l'estany essent vingut aquí,
Jo *volgué* conseguir del viatge la fi.
Antoni JOFRE, *Las bruixes de Carença.*

Et quelques vers plus loin :

Vaig enfin arrivar sobre un roch d'alta mina
Que naix al peu del gurg y lo siti domina.
Antoni JOFRE, *Les bruixes de Carença.*

Llengua que Roma 'ns doná
Quant *cová* 'l mon la seva ala,
Quina altra llengua t'iguala,
Tu, qu'en Ciceró *parlá ?*
Justin PÉPRATX, *Pa de casa.*

Et dans le même ouvrage :

Una guilla de Capcir
Alguns diuhen de Cerdanya
Cansada de la montanya
A la plana *va venir.*
Justin PÉPRATX, *Pa de casa.*

Lluny de tu, Vallespir, lo destí *m'exilá*,
Fa mès de cinquanta anys, á l'altre extrem de França,
Hont tinch mitg oblidat ton sonant catalá.
Pierre TALRICH, *Recorts de Rosselló*.

Et dans le même ouvrage :

Lo lladoner del meu vilatge
(Quant jo *vaig naixer*, era, ell, molt vell)
Ha conservat tot son brancatge ?
Hi fa, cada any, son niu l'aucell ?
Pierre TALRICH, *Recorts de Rosselló*.

En Oms aixis *digué*, — Lo corn y la campana
Toquen á somatent ;
Renillen los caballs en la polsosa plana
Y volen com lo vent.
Joseph BONAFONT, *Ays*.

Le même poète écrit :

Al maig fera tres anys. Les terres somiades
Hont *va morir* ton Deu seguíes ab amor.
Joseph BONAFONT, *Sonet*.

Nous pourrions continuer notre démonstration par des exemples empruntés à tous les poètes roussillonnais sauf peut-être à quelques-uns qui, comme Jacques Boher et Joseph Pons, s'en tiennent exclusivement à l'emploi du prétérit simple ou qui, comme Saisset, n'admettent que le prétérit composé, c'est-à-dire la forme uniquement usitée en Roussillon dans la langue parlée.

Mais nous craindrions de lasser le lecteur. Aussi nous empressons-nous de conclure ;

Le prétérit composé fait aussi bonne figure que le prétérit simple dans un texte littéraire. Il produit même un meilleur effet dans certains cas. Ainsi dans le passage suivant nous doutons que la forme simple eût été préférable :

T'en recordes d'aquell dia ?
Estaves com qui somia
Y, sortint de tras-cantó,
Sens darte temps de girarte,
Tendrament *vaig abraçarte*
Y *vaig ferte* aquell petó.
J. ALCOVERRO, *Recorts*.

Mais nous serions des premiers à blâmer le poète s'il n'avait, quelques lignes plus loin, agréablement combiné les deux formes :

Jo'n *vaig riure* ; tu *probares*
De fè'l cremat ; no ho *lograres*
Y *vas riure* al cap de poch,
Y no sé que 't passaria
Que, de sopte, jo sentia
L'halè d'uns llavis de foch.

Comme on le voit par cet exemple, il s'agit de savoir éviter l'abus, soit du prétérit composé, soit du prétérit simple.

N'en est-il pas de même en français ? Qui donc oserait écrire la phrase suivante, pourtant très correcte, émaillée de prétérits?

Quand vous *arrivâtes* au pied de la montagne, vous vous *arrêtâtes*, vous vous *assîtes*, vous *essuyâtes* vos fronts mouillés de sueur, vous *respirâtes* un moment à l'ombre des grands arbres, puis vous *montâtes* gaiment jusqu'au sommet ; et quand vous y *fûtes*, vous *bûtes* tant que vous *pûtes* de ce vin clairet contenu dans les gourdes que vous *prîtes* au moment où vous *partîtes*.

Tout le monde sait, en effet, qu'en français la répétition du prétérit est absolument insupportable à la première et à la deuxième personne du pluriel. Aussi évite-t-on, autant que possible, de l'employer lorsqu'on écrit et même lorsqu'on parle. On lui substitue, le plus souvent, le parfait, le plus-que-parfait, l'infinitif présent ou le participe présent, ce qui n'est pas toujours très correct, ou bien on emploie une tournure différente. Grâce à ses deux prétérits, le catalan permet de tourner plus facilement la difficulté.

Voici par exemple les modifications que nous pourrions apporter, en français, à la phrase que nous venons de citer :

En **arrivant** au pied de la montagne, vous vous *arrêtâtes* pour vous **asseoir, essuyer** vos fronts mouillés de sueur et **respirer** un moment à l'ombre des grands arbres. Après ce repos nécessaire, **commença l'ascension qui ne cessa d'être gaie** jusqu'au sommet. **Là,** les gourdes *circulèrent* de main en main et chacun *put* **boire** à loisir de ce vin clairet dont vous **aviez fait** une bonne provision **au moment du départ.**

Comme on le voit, la modification eut été plus facile en catalan

grâce aux deux formes. Quoi qu'il en soit, les *onze* prétérits français du premier texte se réduisent à *cinq* dans celui-ci. On remarquera de plus que tous les prétérits, sauf un, sont employés à la troisième personne.

Nous dirons donc en terminant et en nous appuyant sur les extraits des écrivains que nous venons de citer :

1° Que, contrairement à l'affirmation des grammairiens, on peut employer le prétérit simple dans tous les genres littéraires ;

2° Que l'on peut également employer le prétérit composé ;

3° Qu'il est bon d'user de l'une et de l'autre de ces formes bien catalanes, et qu'il n'y a pas plus de raisons de proscrire la forme archaïque que de négliger la forme moderne, ces deux formes pouvant, selon le cas, donner à la phrase, soit une meilleure consonance, soit une plus grande rapidité. Louis Pastre.

Lo Teixidor

Teixidor, bon teixidor,
prou temps há que no teixía.
Al desembre congelat
un derrer llensol faría,
el regalo de bon any
per la muller de sa vida ;
Mes ay ! oh Mare de Deu !
de mortalla li servía ;
ombrejada pels xiprers
en la vessana dormía.

Teixidor, bon teixidor,
prou temps há que no teixía ;
no té feyna, s'está quiet

á la finestra y somía ;
y com un sant encantat
ab una barbassa grise,
á cada banda ne té
un gerro de clavellines ;
y escampa'l vell campanar
les hores llargues del día.

— Deu vos guard' lo teixidor,
— Deu vos guard', llesta fadrina,
de la vall de Carençà,
rosa blanca, rosa fina.
si un brí de fil ne portès,
de bon grat li agrahiría...
— Ab el cánem y ab el llí
la filosa vos daría,
ella que sempre n'he vist
vora la llar, enmudida...

Teixidor, bon teixidor,
com no té feyna, somía :
la dona d'aygua, de nits,
ab sa blanca seda eixía,
y fins al gorch tremolós
allavors lo conduhía...
el gorch n'era clapejat
d'argentada pedrería,
y sota'ls avellaners
un raig de lluna teixía.

Joseph Pons.

Nos catalanisants

M. Emile Leguiel

M. Emile Leguiel, que nos lecteurs connaissent déjà, n'est pas un Catalan. Fils de la vieille Bretagne, où il naquit en 1873, il y passa le meilleur de ses jeunes années. C'est l'Océan Atlantique et la terre armoricaine qui formèrent son âme, non la Méditerranée et le Canigou. Comment est-il devenu Roussillonnais et l'un de nos meilleurs catalanisants ? Les hasards de la vie sont cause de bien des surprises ; mais, si M. Emile Leguiel n'a pas trop à se plaindre d'être aujourd'hui parmi les nôtres, nous n'avons certes pas non plus à le regretter.

Entré dans les douanes, il fut envoyé à Port-Vendres en qualité de commis ; cela fait déjà plus de quinze années. Comme tous les Bretons, il sentit âprement la nostalgie de la terre natale. Irrité d'entendre parler autour de lui un idiome qu'il ne comprenait point, il vécut d'abord d'une vie très retirée, ne fréquentant guère les habitants du pays : aussi, ne réussit-il à apprendre, en deux ans de séjour, qu'un tout petit nombre de mots du dialecte catalan du Roussillon.

Mais le charme ne tarda pas à opérer. Des excursions dans nos vallées et nos montagnes l'aidèrent à mieux comprendre la beauté de notre pays. Puis M. Emile Leguiel était encore jeune à ce moment-là : le bonnet catalan et nos jolies roussillonnaises firent peut-être plus que tout le reste. Bref, envoyé à Prats-de-Molló, il ne tarda pas à s'y marier. Notre ami était maintenant Catalan pour toujours.

Ce n'est pas qu'il eût oublié son pays, ses origines. Si M. Emile Leguiel mit, en effet, quelque temps à découvrir sa véritable voie, c'est justement parce que des influences de nature diverse venaient se combattre en son esprit. L'âme bretonne et l'âme catalane sont loin d'être sœurs ; on ne pense pas et surtout l'on ne sent pas de la même manière dans les deux pays. De là un certain trouble,

un manque d'unité chez celui qui, venu des rivages bretons, s'ouvrait à la lumière plus pure et plus vive des horizons méditerranéens... M. Emile Leguiel saura nous dire un jour par quels efforts il put retrouver l'équilibre et refaire ainsi sa statue.

Il y fut aidé, je l'ai déjà dit, par la nature et par l'amour. La curiosité de son esprit n'y contribua pas non plus médiocrement. Il voulut connaître cette langue énergique, expressive, qui résonnait à ses oreilles. Une petite grammaire, un dictionnaire médiocre, telles furent, je crois, ses premières armes. Mais comment arriver à saisir toutes les nuances de cet idiome, à pénétrer des œuvres littéraires comme l'*Atlantida* ou le *Canigó* de Jacinto Verdaguer ? Par bonheur, il vivait alors dans l'une de nos petites villes qui ont su le mieux conserver la langue des ancêtres ; je veux parler de Prats-de-Molló. C'est là qu'il acheva de se familiariser avec notre langue ; c'est là encore qu'il prit le goût des traditions roussillonnaises, si vivaces dans le Haut-Vallespir, et c'est enfin là qu'il entra en relations avec l'aimable écrivain catalan Bosch de la Trinxeria, qui lui fit connaître le mouvement de la Renaissance en Catalogne.

En 1896, il commença donc à écrire dans le *Courrier de Céret*. Il y fit paraître d'abord un petit récit qui n'avait rien de bien roussillonnais, *Amour de Chouans* (juillet 1896) ; mais, dès le mois d'octobre de la même année, c'était *Neiges d'Antan*, dont l'une des scènes se passe à Notre-Dame de Consolation. En avril 1897, *Sœurs et Rivales*, où il décrivait Port-Vendres et la fête de Cosprons. En 1897 encore, il publiait *L'herba de Sant-Joan* successivement dans le *Journal des Pyrénées-Orientales*, dont il devenait l'un des collaborateurs, et dans le *Courrier de Céret*. En novembre et décembre 1899, le *Courrier* donnait de lui *Une excursion aux mines de Puymorens*.

En 1900 (veuillez retenir, je vous prie, cette date), il écrivait dans le *Journal des Pyrénées-Orientales* un article sur le Roussillon et la Cerdagne, où, après avoir dépeint à grands traits ces deux beaux pays, l'auteur déplorait la disparition de leurs vieilles coutumes, des coiffes de leurs jolies filles, et de la langue sonore, imagée des aïeux. C'était, sous la plume de M. Emile Leguiel, une des premières manifestations, et une manifestation émue, de l'idée qui a présidé à la fondation de la Société d'Études Catala-

nes. A ce titre, notre ami est un des précurseurs du nouveau mouvement de renaissance roussillonnaise. Il était nécessaire que ce fait fût bien établi pour ceux qui se chargeront plus tard de l'historique de ce mouvement.

En septembre 1900, dans le *Courrier*, quelques croquis sur *Le dimanche à Port-Vendres*. Dans le même journal, en 1901, *Une Idylle rose à la fête de Saint-Sauveur*. Puis un *Essai sur l'Atlantida et le Canigó* de Jacinto Verdaguer, très intéressante étude critique des deux grands poèmes, qui parut en feuilletons avant de former un volume (1904. — Edit. L. Lamiot, Céret). M. Jules Delpont était chargé de présenter cet ouvrage au public ; il le fit en une savoureuse préface dont je veux citer ce fragment :

« ... Vosté no es fill de la terra catalana ; aixis com aulendra primaveral, Vosté se n'ha vingut de la llunyana y germanivola Bretanya, s'ha parat per las nostres valls, s'ha enfilat pels cims, are pedregosos, are nevats del Vallespir, ha begut a las fonts purissimes y gelades que baixan de las congestes, y tot d'una s'ha posat a refilar ayres del poble. « Deu li pagui » com deya Mossen Cinto, aqueix bon amor a la nostre llengua y a la nostre patria ! »

En juillet 1904, encore de la critique littéraire. Il s'agit, cette fois, des *Eucharistiques*, œuvre posthume de Verdaguer, avec traduction de M. Augustin Vassal ; en décembre 1904, une analyse des *Rondalles*, légendes, du même poète. L'année suivante, il consacre son été à une adaptation du joli roman de chevalerie *Les Amours de Pâris et Viana*, d'après la reproduction de la version catalane donnée en 1904 par Aguiló, et cette adaptation ne comprend pas moins de treize feuilletons du *Courrier*. En janvier 1906, il devait reprendre, dans ce dernier journal, une nouvelle et délicieuse adaptation, commencée plusieurs années auparavant dans le *Journal des Pyrénées-Orientales*, de ce que M. Emile Leguiel appelle une « idylle » et qui mériterait plutôt le nom de bucolique populaire, *Relació de la vida del Pastor* (le texte en avait été publié par M. Pierre Vidal en 1885).

Mais M. Emile Leguiel ne se contentait pas d'adapter ou de traduire : ces exercices de vulgarisation lui avaient donné le goût d'œuvres plus personnelles et de plus longue haleine. C'est ainsi qu'il écrivit *Lo Roch del frare*, légende catalane fort originale inspi-

rée à l'auteur par la riante vallée du Tech (1905), et surtout son long roman *Le Coq et la femme*, dont la publication, commencée dans le *Courrier* en mars 1906, ne se termina qu'en mai 1908. Ce roman se déroule en pleine terre roussillonnaise; l'auteur s'y révèle à la fois conteur agréable, moraliste perspicace, écrivain brillant.

Cependant, M. Emile Leguiel suivait avec attention nos premières manifestations régionalistes, c'est-à-dire les conférences de la salle Arago de Perpignan, où les Chanteurs catalans surent réveiller, avec leurs mélodies, la vieille âme roussillonnaise, — la fondation de la Société d'Études Catalanes, — celle enfin de notre Revue. Il écrivait articles sur articles pour tenir ses lecteurs au courant des publications nouvelles, donner plus de retentissement à ces différents essais, en un mot servir, dans la mesure de ses moyens, la belle et bonne cause, qui trouve chaque jour chez nous plus de défenseurs et de partisans. Il prenait ainsi lui-même une part active au mouvement littéraire roussillonnais.

Par la richesse et la variété de son talent, par la curiosité et la souplesse de son esprit, par son jugement droit et sain, par ses convictions ardentes et cependant raisonnées, par son amour enfin pour la langue et la littérature catalanes, qu'il connaît aujourd'hui profondément, M. Emile Leguiel est devenu l'un des collaborateurs les plus précieux de l'œuvre commune. Ebauchée à peine en ces trois ou quatre dernières années, cette œuvre se dessinera maintenant, plus nette, plus ferme, plus imposante, grâce au concours d'hommes intelligents et dévoués comme M. Emile Leguiel.

Jean Amade.

Le Panthéon Roussillonnais.

L'imprimerie Comet offre gratuitement une brochure contenant le nom de 700 illustrations roussillonnaises. Nous avons trouvé dans cette longue liste de nos gloires catalanes des noms bien connus et qui nous ont rappelé de précieux souvenirs.

C'est l'abrégé de la table d'un ouvrage très important que va publier notre collaborateur M. l'abbé Capeille : le *Dictionnaire de Biographies roussillonnaises*. On y verra défiler tous les personnages avec l'abondance de détails que nous sommes habitués à lire dans les travaux biographiques de notre collègue. Nous aurons l'occasion de reparler de ce livre.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Gui de Terrena

Évêque de Mallorca (1321-1332), *d'Elne* (1332-1342) *et Patriarche de Jérusalem* (1351-1353).

I. — *Général des Carmes*

Gui de Terrena est aussi appelé Gui de Perpignan parce qu'il était issu d'une famille fixée dans cette ville et qui s'y est maintenue jusqu'au moment de la Révolution (1). Il naquit vers la fin du XIIIe siècle et entra fort jeune dans l'ordre du Mont-Carmel qui, depuis quelques années seulement, avait établi à Perpignan un de ses couvents. Après avoir fait la profession religieuse et avoir étudié les sciences

(1) Arnaud de Terrena, cousin de Gui, était sacristain d'Elne en 1354 ; il fut son exécuteur testamentaire (Archives des Pyr.-Or., G. 171) ; il est surtout connu comme l'auteur d'ouvrages de liturgie et de droit ecclésiastique (Torres-Amat, *Diccionario... de los escritores catalanes)*. Guillaume de Terrena, neveu de l'évêque, fut batlle d'Elne en 1333 (G. 78). En 1511, André Terrena est consul de Perpignan (B. 420) ; Pierre Terrena occupe une stalle de chanoine au chapitre de Saint-Jean, en 1536 (G. 836). En 1585, Louis Terrena fut syndic de la ville de Perpignan aux Etats de Montson (*Livre vert mineur*, fol. 563). Philippe III accorda les titres nobiliaires à Gaspard de Terrena, bourgeois immatriculé de la ville de Perpignan (B 380) qu'on trouve, en août 1639, dans les rangs de l'armée des nobles catalans commandés par Dalmace de Queralt (B. 390). Il prit parti pour l'Espagne, et Louis XIV, en 1653, confisqua ses biens pour les donner à

sacrées dans ce monastère (1), Gui de Terrena alla se perfectionner dans l'étude des lettres à l'Université de Paris où il reçut le titre de maître et les honneurs du doctorat (2).

Sa renommée ne tarda pas à s'établir. Elle lui valut une chaire de théologie et l'office honorable de Lecteur du Palais Apostolique d'Avignon (3). Il occupa aussi la charge de provincial des Carmes de Provence, et, en 1320, le 11 juin, les électeurs du chapitre général de Bordeaux l'appelèrent à celle du Généralat de l'ordre.

Gui de Terrena qui fut le treizième général des religieux Grands-Carmes, était regardé déjà alors comme un homme très versé dans les questions doctrinales de la religion catholique. Il avait reçu, dès 1318, le titre d'inquisiteur (4). Le Souverain Pontife utilisa ses talents en l'appelant à débrouiller, en curie, certaines affaires se rapportant aux hérésies des *Spirituels* et des *Béguins*, alors en vogue (5).

Au dire de ses biographes, Gui de Terrena aurait composé durant le temps de son généralat, un traité intitulé : *Quodlibetarum quæstionum liber unus* qui est resté inédit et

François Marti y Viladamor et à Gilbert de Joli, seigneur de Roquejean (B. 401). Antoine de Terrena de Générès qui était chanoine de Saint-Jean en 1729 (G. 139), avait un frère et une sœur : Marie-Thérèse, chanoinesse de Saint-Sauveur en 1743, et Jean qui épousa Monique de Jorda-Forcade. De ce mariage naquirent : Gaëtan qui, devenu successivement bénédictin à Saint-Michel-de-Cuxa et prieur de Saint-Jacques de Calahons, partit en exil pendant la Révolution, et Jérôme, chanoine d'Elne, dont le nom se trouve aussi sur les listes des émigrés.

(1) C. de Villiers, *Bibl. Carm.*, Orléans, 1752, t. I, col. 581.

(2) Torres-Amat, *op. cit.*

(3) C. de Villiers, *op. cit.*

(4) Gallia christiana, t. VI, col. 1056.

(5) Je renvoie les lecteurs à une très intéressante étude que mon éminent confrère, M. l'abbé Jean-Marie Vidal, ancien professeur d'histoire au Grand-Séminaire de Nice, va publier incessamment sous le titre : *Procès d'inquisition contre Adhémar de Mosset, noble roussillonnais, inculpé de béguinisme* (1332-1334). Ce remarquable travail jettera un jour nouveau sur le rôle de Philippe de Majorque et les théories de son mysticisme infesté d'hérésie qui recrutèrent de nombreux adeptes à la secte des Béguins.

dont le manuscrit serait conservé dans le couvent des Carmes de Ferrava (1).

Ses mérites incontestables lui valurent l'honneur d'être appelé sur le siège épiscopal de Mallorca après un an de généralat. Jean XXII lui expédia les bulles de sa nomination le 15 avril 1321 (2).

II. — *Évêque de Mallorca*

Gui de Terrena recueillit à l'évêché de Mallorca la succession de Raymond de Cortsavi, prélat roussillonnais, décédé dans le courant du mois de mars 1321. Le 6 juin de cette même année, le roi Sanche écrivait à son lieutenant, Dalmace de Banyuls, pour lui faire part de l'élévation à l'épiscopat de son compatriote et lui demander de prendre un soin tout particulier des affaires du nouveau pontife. Ce prince lui notifiait en même temps la nomination de Guillaume Hors, official de Majorque, et de Jean Aguser, curé de Saint-Jean à Valence, comme vicaires-généraux du diocèse (3).

Le 29 août 1322, l'évêque de Mallorca publia un règlement disciplinaire sur la tenue des ecclésiastiques aux cérémonies. Il prescrivit aux chanoines, aux bénéficiers et aux clercs de n'assister à la célébration des saints offices que tout autant qu'ils seraient revêtus de toges noires, munies d'un capuchon, larges et tombant jusqu'à terre, ainsi que du surplis. Une amende de cinq sols royaux de Majorque devait être infligée à quiconque oserait contrevenir à cette prescription. Un autre article de cette même ordonnance déterminait le rang de préséance à observer durant le parcours des processions générales.

(1) Torres-Amat, *op. cit.*

(2) Eubel, *Hierarchia catholica medii ævi*, t. 1, p. 337.

(3) Sauf références particulières, les données de ce chapitre ont été extraites du XXI' vol., pp. 177-181, du *Viaje literario à las iglesias de España*, par Villanueva.

L'année suivante, Gui de Terrena eut à traiter avec les Juifs de sa ville épiscopale. La rumeur publique les avait accusés, en 1315, de certains faits délictueux qui s'étaient commis dans les Iles Baléares. Depuis cette année-là, on les avait dépouillés de tous leurs biens. Leur synagogue avait même été désaffectée et convertie en une église catholique placée sous le vocable de Sainte-Foi. Les Juifs adressèrent une supplique au roi Sanche, le priant de transférer hors du ghetto la chapelle de Sainte-Foi. Le monarque en référa à l'évêque. Celui-ci consentit à agréer la requête des Juifs. Il leur donna satisfaction, mais il stipula que jamais l'enceinte de l'ancienne synagogue ne servirait à la célébration des rites judaïques.

Gui de Terrena composa à cette même époque le traité : *De perfectione vitæ et conversationis catholicæ* qu'il dédia au pape Jean XXII. On lit la mention suivante à la fin de cet ouvrage où il réfute l'erreur des *Spirituels* sur la pauvreté de Jésus-Christ et des apôtres : *opus perfectum in vesperis Nativitatis anni* 1323 (1). La lettre adressée au même Souverain Pontife : *Utrum invocantes dæmonem sint hæretici*, et qui fut écrite pour confondre les écrits blasphématoires d'un certain Antoine Augustin, date aussi du temps de son pontificat à Mallorca.

Le zèle de la maison de Dieu, qui animait Gui de Terrena, le détermina à fonder deux bénéfices dans la cathédrale pour seconder le préchantre et le sous-chantre, et à faire donation à la fabrique d'une magnifique statue de la Vierge, en argent doré. Cette image, revêtue d'un véritable cachet artistique, représentait la Mère de Dieu tenant d'une main l'Enfant-Jésus et de l'autre portant une fleur de lys.

La méchanceté eut pourtant raison des talents et des vertus de l'évêque de Mallorca. Gui de Terrena avait soutenu de rudes combats pour défendre les droits de son église : les difficultés qui lui furent suscitées dans ces cir-

(1) Torres-Amat, *op. cit.*

constances furent cause de sa translation au siège d'Elne (1). Le 27 juillet 1332, il recevait les bulles de nomination à son nouvel évêché (2). Il allait remplacer Bérenger Batlle, un autre perpignanais qui, de son côté, lui succéda à Mallorca.

III. — *Evêque d'Elne*

Il y avait neuf ans que Sanche de Majorque et Bérenger Batlle avaient posé, l'un, la première pierre, et l'autre, la seconde de la cathédrale de Perpignan. Les travaux avaient été suspendus à cause des luttes intestines provoquées par l'avènement de Jacques Ier au trône de Majorque. Gui de Terrena prit à cœur la continuation de l'entreprise de son prédecesseur. A cet effet, il renouvela, le 15 mai 1333, le décret que Bérenger Batlle avait porté, le 7 juin 1321, pour subvenir à la construction de la nouvelle église (3) : il accorda des indulgences à ceux qui contribueraient de leurs aumônes à cette œuvre.

« L'évêque d'Elne possédant la propriété de certains

(1) Torres-Amat, *op. cit.*

(2) Eubel, *op. cit.*

(3) Archives de l'hôpital Saint-Jean, liasse I, n° 7. Le sceau de Gui de Terrena est appendu à cette charte. « Ce sceau, d'une exécution remarquable et d'une conservation parfaite, est ovale (0m 07, sur 0m 05), en cire brune, recouverte de cire rouge. Il représente l'évêque debout, revêtu des habits pontificaux, coiffé d'une mitre à forme basse, tenant la crosse de la main gauche et bénissant de la droite ; sur la poitrine repose une étoile à huit rayons, dans laquelle je n'hésite pas à reconnaître le symbole héraldique du chapitre d'Elne. La figure de Gui, encadrée dans une sorte de portique bysantin, est flanquée, à la ceinture, de deux écussons : celui de droite, portant trois pals, représente, je crois, les armoiries du Roussillon, ou plutôt celles des rois de Majorque, comme suzerains de ce comté ; celui de gauche, est : parti, au premier, à deux lézards, posés en pal, l'un sur l'autre, et, au deuxième, à un lion rampant, armoiries personnelles de l'évêque... Une légende en capitales gothiques entoure le sceau ; on y lit : : S : FRATRIS : GUIDONIS : D'VINA : PROVIDENCIA : EPISCOPI : ELNENSIS, Il n'y a pas de contre-sceau... » (de Fouchier, *Sphragistique roussillonnaise*. dans le XIIIe Bull. de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, p. 215).

greffes appelés communément *scribanias*, le 10 avril 1333, le seigneur de Banyuls, Dalmace, souscrivit à Gui de Terrena l'acte de reconnaissance du fief de l'un d'entre eux annexé à la possession de son château. Il y stipule que lui et ses successeurs jouiront du privilège de nommer ou de destituer le titulaire du greffe, comme aussi de celui de vendre ou d'aliéner cette charge. A titre de redevance féodale, Dalmace s'engage à donner chaque année, à l'évêque, une livre de cire payable aux approches de la fête de la Noël. Il prononce la formule du serment en tenant la main droite appuyée sur le livre des Evangiles et, en signe de prise de possession, fait donation au prélat d'une paire de perdreaux » (1). Le 14 août suivant, Gui fit concession viagère de la baylie d'Elne à son neveu Guillaume Terrena, à titre de donation entre vifs (2).

En 1339, étant conseiller intime du roi de Majorque Jacques II, l'évêque d'Elne signa la reconnaissance féodale que fit ce prince au roi d'Aragon Pierre IV, à Barcelone, le 17 du mois de juillet (3). Le 27 avril 1340, de concert avec son chapitre, il retira de dessous le maître-autel de sa cathédrale, les reliques de sainte Eulalie et sainte Julie, pour être désormais exposées à la vénération des fidèles ; c'est depuis lors seulement que sainte Julie fut connue et associée à sainte Eulalie, patronne du diocèse. Le même évêque institua une fête en l'honneur de ces deux saintes (4).

C'est en 1340, que Jacques II fonda une collégiale séculière à l'église de la Réal, composée de douze chanoines prébendés, dont le chef portait le titre de doyen. Ce prince leur adjoignit une communauté de vingt bénéficiers et de huit clercs (5). Le 16 août de cette même année, le roi de

(1) Cf. ma monographie sur la *Seigneurie de Banyuls-dels-Aspres*, p. 8 du tirage à part.

(2) Archives des Pyr.-Or., G. 78.

(3) Zurita, *Anales de la corona de Aragon*.

(4) Marca hispanica, col. 1466.

(5) Id., col. 1480.

Majorque fit donation à l'évêque d'Elne des lieux de Montescot et Tatzo-d'Avail, à la réserve de certains droits juridictionnels (1).

Mais les remarquables talents de Gui de Terrena allaient avoir à s'exercer sur un champ d'action beaucoup plus vaste que celui du seul diocèse d'Elne. En 1341, Benoît XII appela ce prélat auprès de sa personne, à Avignon, et lui offrit une place dans son conseil privé. C'est de la cour pontificale que l'évêque d'Elne écrivit, cette année-là encore, à ses vicaires-généraux pour les prier d'accorder, s'ils le jugeaient convenable, au curé de Notre-Dame de Castell-Rossello, l'administration des sacrements à la chapelle de Saint-Jean de Puig-Sutrer, érigée dans sa paroisse.

(A suivre) Abbé Jean CAPEILLE.

(1) Puiggari, *Catalogue biographique des évêques d'Elne*, p. 55.

Cartographie des Pyrénées-Orientales

Le *Bulletin trimestriel de la Section du Canigou du Club Alpin Français*, a commencé dans son numéro de juin dernier la publication d'une intéressante étude de M. Vergès de Ricaudy, sur la cartographie des Pyrénées-Orientales. Cette étude est la mise au point, au point de vue étymologique et orthographique, de la carte des Pyrénées-Orientales, publiée en 1725, par la Blottière, officier du génie.

On n'a pas idée des erreurs de noms et des orthographes fantaisistes qui émaillent encore la plupart de nos meilleures cartes du Roussillon ; il convenait de rechercher l'origine, puis d'écrire correctement en catalan, les noms de lieux, rivières, cols et montagnes de nos Pyrénées. C'est ainsi, à titre d'exemple, que le *col de Bélitres*, à Cerbère, serait le *coll dels Ballesters*, que *Massana* (la tour de la Massane, à Argelès), viendrait du catalan *Massana*, pommeraie.

M. Vergès de Ricaudy s'est livré dans ce travail, à de minutieuses recherches géographiques et linguistiques, qui consacrent, une fois de plus, sa compétence en ces matières. Es ELL.

Le Gerant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 34 15 Octobre 1909.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

L'hostal del poble

En els pobles petits com era el d'en Joan, l'hostal s'hi sol pas distinguir de les altres cases. Es rarissim d'hi veure ni tan solament un escrit groller pel senyalar an als vianants. Ell mateix, el ram de grebul a la finestra hi es pas de tota necessitat. Qualsevol maynatge sol dir an als forasters hont se troba l'hostal y sense se moure de plassa'l pot mostrar amb el dit. Sol esser la casa d'una dona, un xich mès espavilada y un xich mès trassuda que les altres, qui ha cregut que, fent d'hostal, hi havia calcom á guanyar y que, sense massa mirar ni com va ni quant costa, s'es posada á fer d'hostal. Un parell de llits de sobre, un recó d'estable y mitja dotzena de picaterres per un cas imprevist, y vinguin hostes.

Els hostes venen una ó dues vegades la setmana : ara es un paraplujayre ó bé un amolet ; ara es un marxant de llana ó bé un porcater, qui venen a demanar retiro. Se'ls hi dona part de la sopa de la familia y segons ells, se'ls hi ajusta un parell de rostes de cambajó, un pollastret ó bé dos ous ferrats. Tot això es aviat fet, es bon menjar y fa poch gasto.

(E. Caseponce, *Contes Vallespirenchs.*)

NOTA. — Nous donnerons les notes obtenues aux 12 concours mensuels fin décembre 1909.

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique.

Un essai

On a reproché bien souvent au catalan du Roussillon d'avoir perdu la plupart de ses termes abstraits, comme toute langue qui, depuis longtemps, aurait cessé d'être une langue littéraire et ne servirait, comme on l'a dit, qu'à la « satisfaction des besoins matériels ». Il est certain qu'il y a une part de vérité dans ce reproche ; mais jusqu'à quel point ? Voilà ce qu'il conviendrait d'abord de déterminer. Une fois connues toutes nos pertes, comment les réparer ? Telle serait la seconde question.

Nous renvoyons nos lecteurs à l'*Anthologie catalane des poètes roussillonnais*, publiée il y a un an par notre ami M. Jean Amade, et où l'auteur, après avoir montré le mal, nous propose le remède. Mais nous voulons citer à ce sujet un passage de l'article qu'il a publié récemment dans l'*Indépendant* des Pyrénées-Orientales (1), à l'occasion de la traduction de l'*Arlésienne* en dialecte roussillonnais par M. Gustave Violet :

« D'une part, un catalan savant et factice aurait découragé l'auditoire, malgré le jeu admirable des principaux acteurs, mais, d'un autre côté, un catalan sans âme et sans caractère, un catalan francisé, comme on dit, eût été une déchéance. Deux dangers qu'il devait éviter à tout prix.

« Pour échapper au premier, il lui a suffi de s'inspirer constamment du langage populaire, d'écouter parler le peuple et de transcrire ses propres expressions ; pour échapper au second, de dépouiller ce même langage de tout ce qui lui venait du français. *Mais quand les termes lui manquaient, où pouvait-il aller les prendre ? C'est ici que la difficulté devenait, semblait-il, presque insurmontable : elle n'a pas cependant arrêté notre traducteur. Il en a retrouvé d'abord quelques-uns, par une sorte d'instinct, à la source pure de la langue, et il est allé prendre les autres dans le catalan de l'autre côté des monts ; mais il a eu chaque fois la précaution et l'habileté de leur donner à tous*

(1) Numéro du 27 août 1909.

une physionomie roussillonnaise et contemporaine, au point que personne n'en a éprouvé de surprise ou même n'y a pris garde un seul instant. »

Eh bien, nous voulons faire un essai, qui promet d'être fort intéressant. Nous allons choisir une belle page de l'un de nos plus grands écrivains français. Elle contient un certain nombre de termes abstraits ou de locutions qui ne se contenteraient pas d'une traduction grossièrement concrète. C'est une page de Lamartine sur le poète provençal (*Cours familier de littérature ;* entretien XL ; 1859). Nous proposons ce texte à nos lecteurs ; qu'ils tâchent de le faire passer au catalan du Roussillon en s'inspirant des réflexions ou plutôt des conseils exprimés plus haut. Nous choisirons la traduction qui nous paraîtra la meilleure, ou mieux encore nous emprunterons aux différents manuscrits qu'on nous enverra les passages les plus heureux, et nous les publierons ici même.

Texte proposé :

«... Son père mourut avant l'âge ; le jeune homme se hâta de revenir à la maison pour aider sa mère et son frère à gouverner les étables, à faire les huiles et à cultiver les champs. Il se hâta aussi d'oublier les langues savantes et importunes dont on avait obsédé sa mémoire et la chicane dont on avait sophistiqué son esprit. Comme un jeune olivier sauvage dont les enfants ont barbouillé en passant le tronc d'ocre et de chaux, Mistral rejeta cette mauvaise écorce ; il reprit sa teinte naturelle, et il éclata dans son tronc et dans ses branches de toute sa sève et de toute sa liberté, en pleine terre, en plein soleil, en pleine nature. Il se sentait poète sans savoir ce que c'était que la poésie ; il avait une langue harmonieuse sur les lèvres sans savoir si c'était un patois ; cette langue de sa mère était, à son gré, la plus délicieuse, car c'était celle où il avait été béni, bercé, aimé, caressé par cette mère ». (1)

Que nos lecteurs se mettent donc à l'ouvrage dès maintenant et nous adressent aussitôt la traduction qui leur aura paru convenable. Mais il est absolument nécessaire que tous les termes catalans employés par eux puissent être compris de tout le monde en Roussillon, sans qu'on y sente jamais cependant l'influence du français. Nous ne disons pas que ce soit un exercice facile ; mais les travaux de ce genre sont, nous le répétons, intéressants par eux-mêmes et peuvent être d'une grande utilité pour la reconstitution de notre langue littéraire et par conséquent l'avenir de la littérature catalane en Roussillon. D'ailleurs, nous renouvellerons la même épreuve dans quelque temps. Louis Oliver.

(1) *Cours familier*, p. 241.

Interdiction officielle de la langue catalane

(2 AVRIL 1700)

Nous reproduisons ci-dessous intégralement l'important « Edit du Roy » du 2 avril 1700, par lequel l'usage de la langue catalane était formellement interdit dans le Roussillon, le Conflans et la Cerdagne pour toutes les procédures, délibérations des magistrats des villes et communautés, actes de notaires et tous les actes publics en général, sous peine de nullité, et à partir du 1er mai de la même année 1700. Quelques-unes des raisons de cet édit, formulées en cinq ou six lignes, peuvent nous paraître surprenantes aujourd'hui. Il est cependant curieux de les connaître et de savoir surtout à partir de quelle date la langue catalane a cessé d'être une langue officielle dans notre pays. Nous aurons un jour le loisir d'examiner dans cette Revue un autre aspect de la même question.

EDIT
DU ROY

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A tous presens & à venir. SALUT, depuis plus de quarante ans que Nous possédons en pleine Souveraineté les Comtés & Vigueries de Roussillon & Conflans, qui nous ont été cédés avec une partie du Comté de Cerdaigne, par le Traité de Paix des Pirennées, les Procédures des Justices Subalternes desdits Païs, les Délibérations des Magistrats des Villes, les Actes des Notaires & autres Actes publics, ont continué à y être couchés en Langue Catalane, par un usage que l'habitude seule a autorisé : Mais comme outre que cet usage répugne & est en quelque façon contraire à Notre Autorité, à l'honneur de la Nation Françoise & même à l'inclination des Habitants desdits Païs, lesquels en toutes occasions ne témoignent pas moins de zèle et d'affection pour notre service que nos anciens Sujets : Ils en reçoivent d'ailleurs beaucoup de

préjudice, en ce que pour faire instruire leurs Enfans dans ladite Langue Catalane, & les rendre par là capables d'exercer les Charges de Judicature & de Magistrature ; Ils se trouvent obligés de les envoyer étudier dans les Villes de la domination d'Espagne, ce qui leur cause de grands frais. Nous avons jugé que pour remédier à ces inconvéniens, il était à propos d'ordonner qu'à l'avenir toutes les Procédures & les Actes publics qui se feront dans lesdits Païs, seront couchés en Langue Françoise : SÇAVOIR faisons que pour ces causes & autres bonnes considerations, à ce Nous mouvans, de notre certaine Science, pleine Puissance & Autorité Royale : Nous avons dit, statué, déclaré & ordonné, Disons, statuons, declarons & ordonnons par ces Présentes, signées de notre main ; VOULONS & nous plaît, que d'orénavant & à commencer du premier Mai prochain, toutes les Procédures qui se feront dans les Sièges & Jurisdictions desdits Païs de Roussillon, Conflans & Cerdagne ; Comme aussi les Déliberations des Magistrats des Villes & Communautés, les Actes des Notaires & généralement tous autres Actes publics qui se passeront esdits Païs, seront mis & couchés en Langue Françoise, à peine de nullité. DEFENDONS à tous Avocats, Procureurs, Greffiers, Notaires & autres, de ne se plus servir pour cet effet de la Langue Catalane, & aux Juges & Magistrats de le souffrir, ni de prononcer leurs Jugements ou Déliberations qu'en Langue Françoise. SI DONNONS EN MANDEMENT à nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenans notre Conseil Supérieur de Roussillon, que ces Présentes ils ayent à faire lire, publier & enregistrer, & le contenu en icelles faire entretenir, garder & observer, sans permettre qu'il y soit contrevenu en aucune manière : Et afin que ce soit chose ferme & stable, Nous avons fait mettre notre scel à cesdites Présentes. DONNÉ à Versailles au mois de Février, l'an de grace mil sept cens, & de notre Regne le cinquante septième. *Signé*, LOUIS : *Et sur le repli,* Par le Roi, LE TELLIER, *Visa* PHELYPEAUX, & Scellé du grand Sceau de cire verte pendant avec lacs de soye verte & cramoisi.

Lu & publié l'Audience tenant, à ce requerant le Procureur General du Roi, ce jourd'hui 2. Avril 1700.

LALU.

Jean Monné
et son œuvre Félibréenne

Notre ami Jean Monné, l'exquis poète provençal, dont nous avons maintes fois loué le talent, à propos du *Rousàri d'amour*, de *Mentino* et de *Casau*, ses œuvres publiées, et qui nous réserve encore des surprises agréables avec ses *Flour d'Uvèuno* et ses odes au souffle enflammé, vient de lancer son *Adieu* aux lecteurs du bulletin mensuel *Lou Felibrige*, qu'il avait fondé et qu'il dirigeait depuis vingt-deux ans.

« Quand on est vieux, dit-il, et meurtri par les angoisses de la vie, l'heure sonne où l'on a besoin de paix et de repos. Il y a des moments où s'enracine dans votre sein le désir de revoir le nid où vous êtes né.... »

Ces sentiments cadrent trop avec les miens, pour que je ne les souligne pas de mon entière approbation.

A chacun sa tâche ! quand on a rempli la sienne en conscience, c'est aux jeunes à vous remplacer dans la lice.

Pendant vingt-deux ans, Monné avait noté toutes les manifestations félibréennes qui se produisaient sur la terre d'Oc ou ailleurs, et son bulletin est une mine unique de renseignements, où puiseront tous les historiens du Félibrige.

Ce rôle ardu et ingrat, méconnu par quelques-uns, sera maintenant apprécié à sa valeur, car nul n'aura le courage, j'en suis persuadé, de continuer l'œuvre de Monné, et chacun s'apercevra du vide causé par la retraite du vaillant félibre.

Le meilleur juge en ces matières, Frédéric Mistral, dont on vient de célébrer l'apothéose avec tant d'éclat, à propos du Cinquantenaire de *Mireille*, vient de lui décerner un véritable brevet de mérite et de gloire par la lettre suivante, que nous publions dans son texte provençal, en y joignant la traduction française :

Maiano, lou 12 de mai 1909.

Moun bon Mounnè, n'es pas sènso emoucioun e sènso atendrimen qu'ai legi dins *Lou Felibrige* toun *gramaci e adessias en tóuti.* Erian tant acoustuma, despièi vint-e-dous an, de te vèire valerous e ravoi sus la brèco, fasènt gaiardamen flouta nosto bandiero dins l'azur de Prouvenço, que ta drecho atitudo nous semblavo pèr sèmpre atenènto à la Causa. E'm'acò, tout d'un cop, vaqui que nous dises adiéu !

Ai ! las ! moun bèu, lou sabe e lou sabe que trop, fau que tout finigue, subre-tout lis entre-presso veramen erculenco, coume aquéli revisto o publicacioun perioudicou que demandon tant de siuen, de travai e d'argènt, ounte, quàsi toujour, un soulet labouro pèr tóuti.

I'ai passa, dins li nóu an que dounère à *l'Aiòli* — e fauguè bèn dire sebo, davans la desproupourcioun dóu resultat e de l'esfors.

Basto, pos te pausa e, Majourau egrègi, as lou dre d'èstre fièr e d'avé pèr guierdoun la counsciènci, la joio, la satisfacioun auto, d'èstre esta longo-mai, fidelamen, ativamen, un di meiour cepoun de nosto Reneissènço. E, coume tóuti li mèstre, coume li Primadié, (que saren lèu tóuti parti), vai, pos èstre tranquile : lou Rose pòu s'escourre, lou Palais di Papo rèsto — e toun obro, bèl ami, demourara lusènto sus lou relarg dóu Felibrige.

Aro, emé l'esperanço de vèire Santo Estello aprouficha ta retirado pèr n'en faire espeli quauque flame reviéure, moun bon Mounné, t'embrasse en te souvetant la pas.

F. Mistral.

Traduction

Maillane, 12 mai 1909.

Mon bon Monné, ce n'est pas sans émotion et sans attendrissement que l'ai lu dans *Lou Felibrige* ton *gramaci e adessias en tòuti.* Nous étions tellement habitués, depuis vingt-deux ans, à te voir vaillant et alerte sur la brèche, faisant vigoureusement flotter notre drapeau dans l'azur de Provence, que ta droite attitude nous semblait pour toujours ne devoir faire qu'un avec la Cause. Et voilà que, tout à coup, tu nous dis adieu !

Hélas ! mon cher, je le sais et je ne le sais que trop, il faut que tout finisse, surtout les entreprises vraiment herculéennes, comme ces revues ou publications périodiques qui demandent tant de soins, de travail et d'argent, où, presque toujours, un seul laboure pour tous.

J'y ai passé — pendant les neuf années que je consacrai à l'*Aiòli* — et il fallut bien demander merci devant la disproportion du résultat et de l'effort.

Bref, tu peux te reposer et, Majoral insigne, tu as le droit d'être fier et d'avoir en retour la conscience, la joie, la satisfaction superbe, d'avoir été toujours fidèlement, activement, l'un des meilleurs soutiens de notre Renaissance. Et comme tous les maîtres, comme les chefs de file (1) (qui bientôt seront tous partis) va, tu peux être tranquille : le Rhône peut s'écouler, le Palais des Papes demeure — et ton œuvre, cher ami, demeurera étincelante sur les terres du Félibrige.

Maintenant, avec l'espérance de voir Sainte Estelle mettre à profit ta retraite pour en faire jaillir quelque vigoureux regain, mon bon Monné, je t'embrasse en te souhaitant la paix.

F. Mistral.

Le vœu de Mistral sera certainement exaucé, car Jean Monné ne va pas rester inactif et nous savons qu'il prépare un *Jardin des rimes provençales* appelé à rendre de grands services aux jeunes félibres.

Il mourra sur la brèche, comme tout écrivain de race doit le faire ; mais il suivra désormais sa seule inspiration et goûtera cette paix de l'âme qui est la récompense d'une longue vie de labeur.

(1) Les sept de Font-Ségugne.

Extrait de Mil y un pensaments

Si es veritat que la major part de les dones van al infern, verdaderament alló deu ser un infern.

Lo poble que canta es lo més rich, perqué es lo més felis.

IXe Centenaire de la Consécration

de l'église de Saint-Martin de Canigou

Le 10 novembre prochain, le Canigou ceindra pour la neuf-centième fois son front du diadème argenté des neiges, depuis qu'Oliba, évêque d'Elne, issu de la maison comtale de Besalu traca sur les pilastres de l'église de Saint-Martin les onctions du Saint-Chrême. En ce jour, anniversaire neuf fois séculaire, un autre évêque d'Elne, de haute lignée ancestrale, baisera pieusement les pierres de ce temple, dorées par la patine du temps et jaunies par l'huile sainte, que sa main sut relever de leurs ruines et remettre à leur place. Les archéologues, les catalanistes, les âmes éprises d'idéal mystique, revivront par la pensée la scène qui se déroula dans l'église de Saint-Martin, le 10 novembre 1009, date mémorable de sa consécration.

Le site où l'on voit aujourd'hui le monastère n'est pas précisément celui qu'auraient désigné le comte Guifred et son épouse Guisla. « Pour l'église de ce monastère, le Prince voulait se servir d'une église préexistante, celle-là même dont on voit les ruines et que Wifred, dans cette intention, avait demandée au pape Sergius IV. » (1) Cela doit venir probablement de ce qu'au moment d'effectuer leur projet et de commencer l'édification de l'abbaye, ils trouvèrent convenable de modifier leur choix à cet égard, et indiquèrent, pour des raisons de nous inconnues, mais que l'inspection des lieux permet d'interpréter et d'apprécier, — les petites dimensions, par exemple, de l'église alors existante, — l'emplacement actuel.

Quoiqu'il en soit la gigantesque entreprise de la construction de l'église commencée le 14 juillet 1007, (2) fut rapidement menée à bonne fin, puisque vingt-huit mois après, le 4 des ides de novembre (10 novembre 1009), l'église conventuelle nouvellement édifiée et dédiée à saint Martin, évêque et confesseur, à la sainte

(1) Henry, *Guide en Roussillon*, p. 217.
(2) Marca hispanica, col. 964.

Vierge et à saint Michel, archange, fut consacrée par l'évêque d'Elne Oliba et cette consécration fut confirmée plus tard, dans un concile tenu à Narbonne, en 1032. Une petite chronique des premiers temps du monastère, citée par Baluze, *Miscellanea*, t. IV, lib. XI, p. 309 et tirée des *Manuscrits de la Bibliothèque Colbertine*, énonce et le *Gallia christiana* le répète, que l'église du monastère fut consacrée en 1026. On ne connaît point d'actes de cette consécration, qui serait tout au plus la seconde, chose tout à fait invraisemblable. L'inventaire de don Juan d'Agullana, le *Marca hispanica* n'en font aucune mention. Cette chronique renferme du reste d'assez importantes erreurs.

L'acte de consécration fourni par Marca s'exprime ainsi : « Sub anno carnationis Domini nostri Jesu-Christi MVIIII circa millesimo XLVIII indictione VIIII — IIII idus novembris veni ego Oliba, sanctœ sedis Elenensis episcopus, in suburbio supradictœ Elenœ in valle Confluenti, in loco quem vocant Canigone, ad consecrandam ecclesiam, illo in loco sitam, in honore S. Martini episcopi et confessoris sanctœque Mariœ virginis et sancti archangeli Michaelis vocantque *Cœnobium Canigonis,* in monte structum, quod extruxit quidam presbyter nomine Sclua, seu monachus, prœcipiente, ordinante et in omnibus prœficiente, atque ad plenum effectum perducente domino Guifredo, gratia Dei comite ejusque conjuge nomine Guisla qui ditaverunt prœdictam ecclesiam vasis sacris, scilicet calice argenteo cum patena et thuribulo argenteo et miserunt sacerdotale indumentum et capas duas palluas et cœtera pro viribus necessaria nec non et villa quam vocant Verneto cum terminibus et affrontationibus suis, quantum ibidem habebant... Acta est autem consecratio predictæ ecclesiæ vigilia sancti Martini. S. Olibœ gratia Dei sedis Elnensis episcopi. Vdalgarius archipresbyter, Bernardus Gischafredus archilevita. Oliba licet indignus abbas. Vvifredus gratia Dei comes. Guisla comitissa. » (1)

La construction du monastère étant terminée, tout étant prêt pour l'établissement d'un corps religieux, le pape Serge IV, à la prière du comte Guifred qui avait demandé la concession de la petite église de Saint-Martin pour y bâtir un monastère, donnait à la communauté naissante la bulle d'institution canonique, avec

(1) Marca hispanica, col. 971-972.

confirmation des biens qu'elle avait acquis ou qu'elle pouvait acquérir par la suite, à quelque titre que ce fut. L'original de la bulle de Serge IV, doublée de toile est précieusement conservée à la bibliothèque de la ville de Perpignan, et fait partie de la collection des *fac-simile* des chartes sur papyrus lithographiées et publiées en 1842, par ordre du gouvernement, pour l'Ecole des Chartes. (1)

Abbé Jean Capeille.

(1) Cf. Léopold Delisle, *Rapport sur une communication de M. Brutails relative à une bulle sur papyrus, du pape Serge IV* dans le *Bulletin historique et philologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, 1885, p. 157-163.

Quelques jolis proverbes catalans

Al amich de ton vi
no'l volguis per vehí.

Menjar molt y pahir bé
no pot ser.

Al burro et mala muller
bastonades ho han de fer.

Lo llam del cel y l'amor
deixan la pell y creman lo cor.

Alsina y dona
de cent una de bona.

Amor de gendre
bogada sensa cendre.

Choses catalanes

Un bon exemple

Dans le courant du mois d'août dernier, la société musicale d'une petite localité de notre région donnait son concert annuel. Le programme se composait de morceaux de chant, chœurs ou romances, de quelques monologues, et d'une pièce — le tout en français. Aucune place n'avait été faite au catalan. L'intérêt languissait durant la représentation, lorsque l'un de nos amis eut l'heureuse idée de monter à son tour sur la scène, et de réciter au public, de son mieux, deux poésies charmantes en dialecte roussillonnais. Aussitôt les applaudissements éclatèrent dans toute la salle, et l'enthousiasme fut à son comble. On félicita chaudement notre ami, lui faisant promettre de recommencer l'an prochain. Il promit, mais engagea les organisateurs à donner désormais dans leur programme une place importante à la langue de notre pays.

C'est là un excellent exemple, que nous devrions tous imiter chaque fois que l'occasion se présente à nous. Il est aujourd'hui très facile de se procurer des recueils de petites pièces à dire en public. Au besoin on n'a qu'à s'adresser à nous pour tous les renseignements nécessaires ; nous nous ferons un plaisir de répondre à ces demandes. C'est, en effet, par une propagande constante, et à laquelle nous participerons tous, que nous maintiendrons chez nous le culte de la langue catalane.

L'Arlésienne en catalan

Notre ami M. Gustave Violet se propose de publier prochainement sa traduction de l'*Arlésienne* en dialecte roussillonnais. Cette traduction pourra servir d'exemple et de règle à ceux qui se proposent d'écrire pour le théâtre. Ils verront comment on peut vaincre certaines difficultés, arriver à faire rendre à notre langue tous

les sentiments, toutes les pensées. Mais la publication de ce texte aura d'autres résultats encore : nos compatriotes ne considèreront peut-être plus, à l'avenir, la langue catalane du Roussillon comme un idiome inférieur et vulgaire, tout au plus parlé dans les tavernes et les cuisines, mais comme une langue littéraire et artistique, injustement méconnue et dédaignée aujourd'hui, mais capable, elle aussi, de nous procurer ces satisfactions idéales que nous demandons, par exemple, au français.

Proverbes catalans

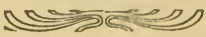
Nous avons déjà dit que plusieurs de nos lecteurs nous avaient adressé un grand nombre de proverbes, cueillis patiemment çà et là dans le Roussillon. Qu'ils continuent à nous en envoyer encore. Deux de nos amis préparent, en effet, un recueil qui en contiendra, sans doute, plus de deux mille, avec une traduction française en regard, une introduction très détaillée, des notes explicatives, et une bibliographie. La date de sa publication dépendra du zèle de nos lecteurs et de l'abondance de leur récolte.

Nos amis

Nous recevons constamment de nouvelles lettres de nombreux amis que la *Revue Catalane* a déjà su s'attirer. Et, dans ces lettres, nos correspondants nous encouragent à continuer la tâche entreprise, à rendre cette publication plus intéressante et plus vivante encore. Nous redoublerons d'efforts et ferons toujours de notre mieux. Nos amis peuvent travailler avec nous à l'œuvre commune en activant leur propagande personnelle, en recommandant autour d'eux la Revue, en nous amenant des adhésions nouvelles et proposant des manuscrits dignes d'intérêt à notre comité de lecture.

Voilà la tâche à accomplir ; elle n'est au-dessus des forces de personne. Le jour où nous le voudrons tous réellement, la situation de notre Société et de son organe, déjà très encourageante, sera aussi prospère et florissante que le méritent l'idéal poursuivi par nous, ainsi que les premiers efforts de notre comité d'organisation et de propagande.

Jacques Planes.



Questions de langue catalane

Nous nous proposons d'examiner ici, de temps à autre, des questions de vocabulaire catalan. On se rendra mieux compte par là, — ce dont nos lecteurs se doutent bien un peu, — de la richesse et de la variété de notre langue, richesse et variété qui l'emportent parfois sur celles de la langue française.

De l'examen des synonymes, par exemple, on peut déduire sur ce point les conséquences les plus intéressantes.

Choisissons une idée et voyons par quels mots différents on peut en exprimer les différentes nuances. Nous avons en français un certain nombre de termes pour traduire cette impression que produit sur notre système nerveux, sur notre âme, un fait auquel nous ne nous attendons pas, qui nous menace dans notre existence ou notre sécurité, l'appréhension d'un événement redoutable, la présence ou l'approche ou la menace d'un être, réel ou imaginaire, qui peut avoir quelque influence ou exercer quelque pouvoir sur nous.

C'est tantôt « l'effroi », « l'épouvante », « la terreur », « la peur », l'horreur, « la crainte ». Il est évident que la plupart de ces mots ont un équivalent en langue catalane, et qu'ils ne peuvent tous être traduits de la même façon. Peut-être même disposerons-nous en catalan d'un plus grand nombre d'expressions qu'en français.

Effroi, *esglay* ; s'effrayer, *s'esglayar*. On dit encore *espant* et *s'espantar* ; mais nous croyons que ces deux derniers termes conviennent mieux, du moins dans leur origine, à « épouvante » et « s'épouvanter ».

« Terreur » et « horreur » ont leur équivalent dans *terror* et *horror*.

Peur, *por*. Dans le dialecte roussillonnais contemporain *por* sert aussi à traduire l'idée de « crainte », pour la conversation courante. Ex. : « Je crains bien qu'il ne vienne pas », *Tinch ben por que no vingui*. Mais dans le langage un peu relevé *por* traduisant

« crainte » ne conviendrait pas. Ex. : « La crainte de Dieu » traduit par *la por de Deu* serait ridicule. Dans des coins retirés de nos montagnes certaines vieilles gens disent encore *lo temor de Deu.* Mais qui donc, chez nous, comprendrait ce dernier terme aujourd'hui ?

Il reste encore deux mots catalans qui nous paraissent difficilement traduisibles en français. Nous voulons parler de *feretat* et *basarda.* Ces termes ne désignent pas tout à fait le même phénomène ; il y a entre eux une nuance assez sensible. Nous demandons à nos aimables lecteurs que ces questions intéressent de vouloir bien nous communiquer là-dessus leur sentiment. Nous leur ferons connaître le nôtre dans un prochain numéro.

Ainsi donc, la question qui leur est posée est la suivante : Qu'est-ce exactement que la *feretat ?* Qu'est-ce que la *basarda ?* Comment dirions-nous en français pour l'une et l'autre chose ?

Pierre Sourre.

Ohit a Reynès en l'any 1883

Barrallas entre duas pagéses d'aqueix endret

— Lo meu nin totxo ? ! Pobreta de tu ! Gira-te a l'enrodón y mira 'l teu ! May, jamay ! el teu sera tan aixerit. Se gira 'l meu com un devanell, canta com un passarell ! vés a missa y l'ohiras ! Hugenaude, que n'ets una ! que may no te veuen al Sant servei de Deu.

Lo meu nin totxo ! qu'es aixerit com qualsevol aucell ! S'en pujaria al cel, un punyat de mill a la má sens en escampar un gra !

El teu sí, que fa care d'arufit ! garell de cames es pesuch com un bou. Nycris y tisich, l'hi goses dir ! May el teu sera tan lluhen y tendre. Espie lo bé, de tots costats, qu'ell semble un carbassonet de maig ab la gota que l'hi cau.

Pobre Josepet ! vés a estudi, fill meu ! Vés, qu'una vegada que

seras lletrut feras la barba en qualsevol y a tots que se burlan de tu! y si en Baldiri te toque, fot l'hi 'l tinter su 'l cap, y no te deixis assenyorir per aqueix nas de frare, barre d'aspic, fart de bergacanem; per aqueix ventre prim com una ovella asfoyregada. Especi de borech tarda! aganyt de fam. Ves manyach! tinguis pas por! te vendré cercar a quatre horas. Y gare a qui te tocara!

(Paraulas de l'Escarabille, muller d'en Gironi Barcelo dit Escarabill, de Reynès).

Lo Corder

Al inspirat Poeta Frederich Saisset,
son devot amich y admirador

Tota blanca de sol y de calor ruhenta,
L'Esplanada enlluherna, al peu de l'alt castell,
Paláu soberch dels Reys de Mallorca, al Temps vell,
Encara somniant de la corona ausenta.

A l'ombra fresca del fullám, prop la muralla,
Tardaner com lo bóu que lláura, lo corder,
Sens parlar, va d'esquena, ab lo cánem grosser
Que de sa falda treu, filant, filant cordalla.

Fila que filarás tot lo llarch del llarch dia,
Tal la Parca que fila vida pels humans;
Tan secas com la sevas, corder, son tas mans,
Y com lo seu, ciego ton ull que may espia.

Trasca, home sech y mut! Per qui la corda nova?
Pel mercader lladró? Pel ardit mariner?
Pel cautíu infeliç? Pel valent traginer?
O pel desperançat que la vida se roba?

L'ermita de Cabrens.

Pages choisies

Nous avons déjà reproduit pour nos lecteurs (1) un magnifique poème de Miquel Costa y Llobera : *El pí de Formentor*. Après ces vers d'une si haute inspiration, nous tenons à donner du même poète les trois petites pièces suivantes, plus humbles, certes, mais délicates et tendres et d'une exquise fraîcheur.

Canço (2)

Mirau les flors matineres
obrintse ara a la claror :
quines colors enciseres !
quin perfum ! quina frescor !
Tenen aygues rioleres
y bell sol ;
les festejen papallones ;
per estones
les alegra'l rossinyol.

Però l'essencia més pura
que dins cada flor hi ha
may a dins ella s'atura ;
sempre s'en puja, s'en va...
No li basta la dolçura
de la flor :
de la llum enamorada,
pren volada ;
vol viure en nubolets d'or.

Sentiments qui d'aquest cor
cap enfora vos n'anau,
perfums de l'ánima en flor,
volau molt amunt, volau !

(1) *Revue Catalane*, 15 août 1907.
(2) *Poésies* (Barcelone 1907 ; page 19).

Amor de patria (1)

Quant les volgudes montanyes
deixava'l pobre catiu,
plorant, culli d'una penya
un brotet de romaní.

Passá terres y fortunes;
però, resant cada nit,
besava'l pobre, besava
un brotet de romaní.

Un día d'hivern les ones
tregueren un mort; ay trist!
Estret en la mà tenía
un brotet de romaní.

Nocturn (2)

Quant la nit ab son misteri
encisa serres y valls,
y el pastoret solitari
sent qu'es l'hora de l'espant;
quant les montanyes escolten
parlar en somnis la mar,
y qualque estrella cayguda
se pert per l'immens espay;
quant la flor somniadora
bada son calze nevat,
y beu rosada, y aixeca
son aroma virginal;
llavors, a voltes, boyrosa,
llunyana te veig passar,
reyna blanca de mos somnis
qui del cel no baixarás.

MIQUEL COSTA Y LLOBERA.

(1) *Poésies*, p. 43.
(2) *Poésies*, p. 47.

Tribune libre

Chaque fois que le moment nous paraîtra propice et que le sujet en vaudra la peine, nous réserverons un petit coin de notre Revue à *la discussion libre et sincère des questions qui nous intéressent.* La parole sera même à ceux qui ne partagent pas entièrement nos opinions. Nous n'imposerons à tous qu'une condition : *ne jamais s'égarer, sous quelque prétexte que ce soit, sur le terrain politique ou religieux, et ne jamais faire d'allusions personnelles.* C'est, en effet, en examinant et en discutant ici même les arguments qui peuvent ne pas nous être favorables, que nous arriverons à rendre plus précises et plus pratiques, à fortifier, en un mot, nos idées. Notre Revue deviendra de ce fait, *plus vivante, plus intéressante encore,* surtout si un grand nombre de nos lecteurs consentent à prendre part à la discussion.

Nous voulons reproduire d'abord un passage du *Réveil Libéral* de l'arrondissement de Prades, qui, dans son numéro du 12 septembre dernier, publie en première page et sous le titre de « Le Catalan Roussillonnais » un article sur la représentation de l'*Arlésienne.* Il y est dit des choses très exactes ; l'auteur, Jaume Guillem, approuve même la tentative et se félicite du grand succès qu'elle a obtenu. Mais l'expression de certaines vérités s'accompagne trop de réflexions pessimistes :

«... Toutes les langues se transforment au cours des siècles. Il en est d'élles comme des individus : elles naissent, grandissent, se développent, vieillissent ensuite et finissent par disparaître. Notre catalan s'est modifié, lui aussi, plus vite et plus profondément que le français, par exemple, parce que son aire géographique était moins étendue et que, par là, les influences extérieures pouvaient se faire sentir davantage. Enfin, après la conquête du Roussillon, le français est devenu notre langue nationale, *et le catalan, détrôné lui aussi, comptant de moins en moins dans notre vie provinciale, a fini par n'être plus que l'ombre de lui-même.*

« Nous en étions arrivés ainsi, comme langue, *à une sorte de patois informe, sans nom, entièrement dépourvu de règles et de grâce.* Il était temps de réagir et de fixer définitivement ce qui nous restait de notre ancienne langue. « L'Arlésienne » aura pour sa part contribué à cette restauration.

« Il ne faudrait pas croire cependant que le problème est résolu en entier. *On n'écrit plus le catalan aujourd'hui, — sauf à la Société d'Études Catalanes, — on le parle de moins en moins, même dans le peuple, et, sans aller trop loin, on peut dire que dans un siècle d'ici on ne le comprendra presque plus.*

« Il faudrait non seulement fixer la langue, mais encore en conserver l'usage. Pour cela, il serait nécessaire de l'enseigner aux enfants dans les écoles, — cela va de soi, — mais *ce serait se jeter dans des difficultés nouvelles.* Ce serait aller contre les idées admises jusqu'ici... »

Nous répondrons très prochainement à Jaume Guillem : un de nos collaborateurs se propose, en effet, d'étudier la question, de présenter dans toute sa clarté la situation actuelle du catalan dans notre province, et de montrer ce qu'on est en droit d'espérer. Nous utiliserons, d'ailleurs, par la même occasion, les réflexions que nos lecteurs voudront bien nous communiquer. Mais nous tenons à leur faire connaître également quelques extraits fort curieux d'une lettre qu'a reçue, il n'y a pas longtemps, un de nos amis : cette lettre a été écrite par une personne très cultivée ; elle n'en aura que plus de prix, ou plutôt elle méritera davantage, de notre part, une discussion sérieuse et réfléchie :

«... Notre langue (la langue méridionale et les dialectes d'oc en général, y compris le catalan roussillonnais) *notre langue, hélas ! est bien morte : le français l'a bien tuée.* Du jour où l'unité de la langue, — au fait, exista-t-elle jamais complètement ? — a été rompue, du jour où les salons et les écrivains ont cessé de parler et de penser en ... « patois » (ce terme blasphématoire est le seul, ô dérision, qui désigne l'ensemble de nos parlers locaux, tellement plus beaux pourtant et plus expressifs que la langue d'oïl) — de ce jour *ils ont cessé d'être les véhicules du rêve et de la pensée.* Ils ont trop de siècles de retard pour regagner le terrain perdu ; et cela ne serait peut-être pas désirable.

« Que voulez-vous y faire ? Nous sommes des vaincus, et notre esprit a le pouce coupé. Nous sentons en méridionaux et nous devons nous exprimer en français : d'où médiocrité nécessaire de notre production littéraire. Remarquez, en effet, qu'aucun grand écrivain de langue française n'appartient au Midi. *Notre race est sortie aphone de la terrible lutte albigeoise ; depuis, elle n'a pas recouvré la parole.* La langue du vainqueur lui est étrangère ; sa propre langue est oubliée. Ce ne seront pas quelques rimeurs bien intentionnés ni quelques archéologues sentimentaux qui paralyseront le mécanisme gigantesque et impitoyable de la vie. Il faudrait que ce retour aux traditions de la langue fût corrélatif d'un *mouvement politique :* il faudrait que le sens d'une *nationalité méridionale* fût exalté dans le peuple. Alors peut-être ne serait-il pas chimérique d'espérer une résurrection du verbe admirable des aïeux.

« Cela est-il possible ? *Non. Nous sommes français, que nous voulions ou non, et notre âme est française indélébilement.* Il a été aisé de le voir lors des troubles de Narbonne. Le reste du Midi n'a pas bougé ; et pourtant c'était bien un épisode de l'éternelle lutte du Midi contre le Nord. J'ai eu en main des factums *séparatistes* qui témoignaient que la rancune ne s'était pas éteinte depuis le XIII' siècle et qui déclaraient l'heure venue de la revanche de Muret. Hélas ! C'étaient des hurlements de lettrés en délire. Nul ne les a compris, sauf peut-être le pouvoir central qui a ordonné d'y répondre à coups de Lebel. Il n'y a pas un élève sur cent parmi nos écoliers qui sache ce que c'étaient que Raymond VII, que Pierre d'Aragon et que les rapaces féodaux du Septentrion.

« J'aurais bien d'autres choses à dire sur ce sujet, qui est un de ceux qui me tiennent le plus à cœur et qui m'a jadis, à vingt ans, inspiré bien des rêves... Avec quelle affection déchirée je regarde aujourd'hui les soubresauts d'agonie de la langue des ancêtres ! Que ne puis-je, comme vous, y voir le frémissement d'une renaissance ! »

Comme on vient de voir, c'est un véritable réquisitoire, et on nous parle là sans détour. Tout n'est même pas à dédaigner parmi ces jugements sévères ou ces constatations désenchantées. Reste à savoir si nous devons accepter tous ces jugements, toutes ces constatations. Comme l'auteur de ces lignes, nous aussi nous avons bien des choses à dire, et nous les dirons certainement. Si la vérité purge les passions, selon le principe du philosophe grec, elle a cependant des limites, qu'il est bon de déterminer avec exactitude ; une vérité mal présentée peut être, elle aussi, dangereuse. Et enfin, il s'agit de savoir s'il n'y a pas là dedans quelque malentendu.

Textes catalans

1431 (9 mai). — Ordonnance des Cosseigneurs d'Elne (J. Bolosum, notaire d'Elne, notule n° 1780, feuillet détaché).

Com moltes e diverses vegades sia stat supplicat per Consols e promens de la Ciutat d'Elna al molt reverent pare en Christ Mossen Johan, per la divinal gracia en la Sancta Romana Sglesia tituli Sancti Sixti prevere Cardenal e administrador perpetual del Bisbat d'Elna, e al honorable Capitol, Consenyors de la dita Ciutat, perque com les ditz Senyors ara instamment sien supplicatz per En Galceran Rog, Johan Colom, Johan Cornel, consols l'any present, que com en la dita Ciutat se fassa abus de canar lo drap de lana, hoc encara en la venda quis fa del forment, loqual se ven sens purgar, e moltz altres fraus qui evidentment se cometen es porien cometre : per que suppliquen als Senyors damont dits en cosas de jus scritas en asso vulen provesir.

Per que los Senyors dessus nominatz, so es lo honorable Capitol : P. de Darnius, de Rossello ; Johan Oller, de Conflent ; Johan Miro, de Valespir ardiaques, Frances Marques, Jaume Cases, succentor major, Bernat Tarassona, Berenguer Galceran, G. Vives he G. Tor, tots canonges e capitol fasent e representant, e P. Traver, com aprocurador del molt reverent Cardenal e administrador dessus dit, vesent la lur peticio esser justa e raonabla, profitosa e consona a rao he a honor, profit he utilitat de la cosa publica e de la Ciutat, e per evitar tot frau qui, en la vendicio del drap, forment, ordi, segla, mil, se poria cometre, volent en aquella provesir, volen, manen e ordenen lo dit drap esser canat e lo dit forment, ordi, segla, mill, esser venut munde e net, juxta la forma de jus scrita.

Primo, que cascun qui vena drap de lana, loqual fassa amesurar,

(1) Le lustré, l'endroit.

que lo venedor aja aquel a canar e mesurar sobre taula, posant he stenent lo dit drap tot pla sobre la taula, e puys posant la cana o mitga cana de pla en pla, dins he dessus lo ters (1) del drap, en cascuna o mitja cana que se aura a vendre, pero que lo dit drap scia, quant se canara, doblat e stes, tot frau cessant.

Item mes, volen e ordonen los Senyors damont ditz que lo formen, ordi, segla he mill sien purgats, so es que lo dit blat sia passat primerament ab una passadora, he apres sia crivellat.

Item mes, volen los ditz Senyors que, com en lo dit purgar poria nexer alguna quastio o castions, e asso per fraytura de porganes, volen los damont ditz Senyors que los consols o lurs succesidors agen a provesir a purganes qui sien spertz he prestz a purgar los ditz blatz totes e quantes vegades serra necessari o serien requestz per los venedos o compradors. E si en la dita ciutat nos trobava purgador, sia legut a cascun vendre lo dit blat sens purgar, o en aquella manera que milor se pora acordar ab lo comprador.

Item mes, volen los ditz Senyors sia taxat he ordinat lo celari dels porganes ço es seys diners per aymina, pagadors la mitat per per lo venedor e l'altre mitat per lo comprador : pero si a menys preu s'en podien concordar ab lo porganer, que ho puxen fer.

Item mes, volen los dits Senyors que si per aventura sobre los damont ditz capitols e ordinacio, o en la pratica del purgar se mostraria que algun capitol o capitols fos necessari de nou ordinar he interpretar o declarar, ho sobre..... dessus dits se movia debat ho questio, pusquen ditz supplir, corregir, restrexer, ampliar o esmenar, o totalment remoure ho revocar (puguen) totes e quantes vegades los sera vist fasedor.

R. de Lacvivier.

Lo Moliner, son Fill i l'Ase

He llegit dins no sé quin llibre del temps vell
qu'un molinê i son fill, l'un tot blanc de cabell,
l'altre noi[a] de quinze anys que ja l bigot[b] s'estira, a. R. et E. *minyó* b. moustache
sen anaven a vendre l llur ase a la fira.
Per que, fent goig, fos (1) de més mal regatejar,
pels quatre peus, com salamó, l varen penjar
capgirat ; i fan via[a] aixís i l balancegen. a. route
« Qu'es açò ? Verge santa ! Eixa gent desvariegen[a] a. R. *variegen*
— diu un que ls topa, obrint uns ulls com de mussol —
« Que fan la loa[a] ? Anem a buscâ l flaviol. a. locution roussil.
« Quin serà d'estos tres el més burro i més loco (2) ? »
Al oî això, coneix el vell son equivoco[a] ; a. erreur
planta l'ase de peus i li dóna camí.
Aquest, amoïnat qu'escurcin son dormî,
ho clama[a] com ne sab. L'amo ni sen adona ; a. crie
diu al noi : « Munta ! » i va seguint. Passen tot d'una a. ensemble
tres mercaders[a]. Això fa venir-los rencor[b]. a. R. et E. *marxants* b. rancœur
El més llengut increpa[a] al minyó : « Sense cor ! a. réprimande
« mal fill ! Baixa d'aquí. No ten dónes vergonya ?
« Deixâ a ton pare sol, com si tingués la ronya
« o que fos ton vailet ! Cuita, fes-lo pujar. »
— « Bona gent, diu el vell, no vos vull enujar[a]. » a. ennuyer, tracasser
Descavalca[a] son fill i ell pren la plaça calda. a. descend de cheval
Troben tres noies[a]. L'una : « Ai ! quin ninet de falda a. R. et E. *minyones*
« que aqui demunt s'està buidat com un farcell[a] ! a. paquet
« Eix bo-a-no-res[a] que fa de bisbe i és vedell, a. bon à rien
« que miri an est noiet que coixeja[a] al darrera. » a. R. *torteja*
— « I tu, llengua de serp, mira ma caballera,
« Au ! Faries millor de callar... Prou xerrat ! »

(1) L'imparfait du subjonctif de *ser* existe en roussillonnais sous la forme : *sigués, siguessis,* etc., dérivée du subjonctif présent.

(2) Mot castillan : la rime suivante a également la terminaison castillane.

La disputa durà mólt poc. Prompte apurat[a],
el vell se sentí culpa i feu al minyó plaça.
Trente passos enllà, ja una altra cobla passa ;
altre só d'esquellot : « Estos dos són tocats[a].
« Baldament per un marge anessin trabocats !
« Quin poc magí de carregar tant a un vell ase !
« Volen matar de trucs al qui ls porta l pa a casa.
« A la fira m'apar van a vendre sa pell. »
— « Mal roc[a] ! Com n'eixirem d'aquesta ? diu el vell,
« Qui pot acontentar a tothom i a son avi ?
« Me cal provar encara un cop si sóc prou sabi
« Per arribar a cap. » Abdós[a] a peu sen van.
Com un portapendó[a] l'ase tresca davant.
Un tal (1) els creua i fa : « No és la manera antiga.
« La sauma va de buid i l molinê s fatiga.
« Quín és, d'amo o de ruc, l'ofici més pesat[a]?
« Tant se val qu'en un ninxo[a] l tinguin exposat.
« Estalvien el burro i fan malver[a] les bòtes[b]
« L'hortolana en sab més : camina a quatre potes,
« quan va a vendre les cols cullides a la nit.
« Tres ases aquí estan. » El molinê escarnit :
« Ase sóc, i me plau tothom per ase m tingui.
« Però d'ací en davant, que dolgui[a] o que convingui,
« que diguin negre o blanc, no hi volent res sabê[a],
« faré la meva. » Així va fer i va fer bé.

a. honteux, acception roussillonnaise

a. mot roussil., toqués

a. juron roussillonnais; sous-ent. *le parteixi*

a. tous deux

a. R. *porta drapeu*, mot langued. ou fr.

a. fatigant

a. niche

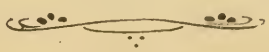
a. user
b. R. *botines*, mot fr.

a. cela fasse de la peine

a. R. *sapiguer*, forme vicieuse

Pau Bergue.

(1) La Fontaine fait parler un quidam. L'occasion nous a paru opportune de faire entrer en scène notre regretté Oun tal, l'observateur exquis des petits ridicules. Nous le voyons rêveur, les mains derrière le dos, suivant l'accotement ombreux d'une route et croisant tout à coup le trio légendaire. Il s'arrête et braque sur lui son œil aigu. Sa figure fine sourit ; et ce spectacle drôle lui rappelle encore l'*Hortolana*, son *Ourtoulane dal Barnet*, l'obsession continuelle, la chanson des coins de rue qu'il répudierait pour un peu à cause de son air populacier, de ses trop nombreuses imperfections, mais qu'il aime tout de même à cause de la popularité qu'il lui doit. Que La Fontaine nous pardonne ce travestissement de son Nicolas et de sa Jeanne. Et que ce souvenir pieux soit agréable aux mânes de l'immortel poète roussillonnais !



HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Gui de Terrena

Évêque de Mallorca (1321-1332), *d'Elne* (1332-1342) *et Patriarche de Jérusalem* (1351-1353).

(Suite)

IV. — Statuts synodaux

Gui de Terrena tint à Elne cinq synodes célèbres (1) dans lesquels il fit éclater la supériorité de ses lumières, sa vigilance pour la discipline ecclésiastique, son zèle pour la défense de la religion et sa fermeté pour la destruction des hérésies. On conservait ses instructions synodales dans les archives de l'église Saint-Jean de Perpignan. Baluze en a inséré quelques-unes dans sa compilation et Labbe estima qu'elles méritaient une place distinguée dans la nouvelle édition de la *Collection des Conciles* parue en 1672.

La première assemblée des ecclésiastiques du diocèse d'Elne présidée par Gui de Terrena, se tint le 17 avril 1335. A l'issue, ce prélat proclama quatre importants articles disciplinaires. Il déclara excommuniés, *ipso facto*, ceux qui déposaient de faux témoignages devant les tribunaux. Il modifia, en les atténuant, deux sentences d'excommunication lancées, l'une contre les clercs qui jouaient aux dés et l'autre contre les curés qui ne portaient pas sur eux les

(1) Archives des Pyr.-Or., G. 235, 1064. — Marca hispanica, col. 1454-1467.

ordonnances diocésaines, en se rendant au synode. Enfin, il notifia ensuite au clergé une *Décrétale* du pape Jean XXII réglementant la question des quêteurs des œuvres pies à travers le diocèse.

Une seconde réunion plénière du clergé eut lieu le 1er mai 1337. L'évêque y prit les décisions suivantes : il fut défendu aux prêtres d'user de vêtements ou d'ornements à l'église qui n'auraient point été au préalable bénits ou consacrés par l'évêque. Les fabriciens furent mis dans l'obligation de rendre leurs comptes, chaque année, en présence du curé et des consuls de la communauté, et de verser le reliquat de leur gestion dans un laps de temps de deux mois. La chasse prohibée par le droit canonique fut interdite aux clercs, aux moines et aux religieux. Les laïques ne devaient plus toucher aux ornements des églises ni posséder les clefs des armoires ou des châsses renfermant des reliques de saints, des vases sacrés ou des vêtements sacerdotaux. Un article spécial de ces statuts enjoint, sous anathème de malédiction éternelle, aux usurpateurs ou détenteurs des biens appartenant aux léproseries, de les restituer avec les fruits perçus et de rétablir ces hospices. Les clercs, les curés, les bénéficiers étaient mis dans l'impossibilité de s'absenter du lieu de leur résidence, au-delà d'un mois, sans un motif d'absolue nécessité ou sans l'agrément de l'Ordinaire.

Gui de Terrena convoqua une troisième diète diocésaine le jeudi 23 avril 1338. Ce pontife renouvela l'interdiction faite aux ecclésiastiques de se livrer à l'exercice de la chasse. Le considérant de cet article prend soin de stipuler que de nombreux clercs transgressaient sur ce point les règlements épiscopaux. Dans un autre statut il portait des peines sévères et infligeait des amendes aux prêtres qui négligeaient de se rendre aux séances du synode.

Dans le cours de la quatrième réunion synodale qui s'ouvrit le 8 avril 1339, Gui de Terrena n'édicta qu'un

seul règlement. Il lança la peine d'excommunication contre ceux qui méconnaîtraient la juridiction des évêques, des abbés, des prieurs ou des chapitres.

Le 26 avril 1340, date du cinquième synode qu'il célébra à Elne, Gui de Terrena porta deux ordonnances mémorables. Après avoir placé au-dessus du maître-autel de sa cathédrale les reliques des saintes Eulalie et Julie qui, antérieurement, reposaient dans le tombeau servant à la célébration de la messe, l'évêque décida que l'anniversaire de cette translation serait célébrée à perpétuité par une fête du rit double dans toutes les églises du diocèse, le 27 avril de chaque année. Ce prélat institua dans le diocèse d'Elne la fête de l'Immaculée-Conception : il voulut qu'elle fut célébrée annuellement, le 8 décembre, dans les églises soumises à sa juridiction.

V. — Malleus hæreticorum

Les écrits qui sont sortis de la plume de Gui de Terrena recommandent ce pontife à la postérité au même titre que les ordonnances empreintes de sagesse qu'il édicta.

Il est l'auteur d'une *Somme des hérésies*, avec leurs réfutations, intitulée : *Tractatus contra hæreses* ; ce livre fut édité à Paris, chez Badius, en 1528. On connaît encore de lui : *Quæstiones ordinariæ liber unus ; Concordia in quatuor evangelia liber unus,* Cologne, 1631, chez Pierre Brachel ; *Opera moralia*, dont un exemplaire se trouve dans la bibliothèque d'un couvent de son ordre à Paris; *De jure, seu correctorium decreti libri tres.* L'auteur indique lui-même la cause qui l'a déterminé à composer ce volume, lorsqu'il avance que « plusieurs de ses amis lui ont conseillé d'annoter et de corroborer à l'aide de citations extraites de l'Ancien et du Nouveau Testament ainsi que des saints Pères les affirmations que maître Gracianus apporte dans son livre des *Décrets* » ; *Super quatuor libros sententiarum ; De vitâ et*

moribus Jesu-Christi ; Commentaria in libros de animâ ; Commentaria in 12 libros Metaphysicæ ; Expositio in Cantica Beneds, Magnificat et Nunc dimittis, ouvrage dédié à Jean XXII. On lui attribue aussi des *Commentaires sur les huit livres de la Physique d'Aristote.*

Tritemius prétend que Gui de Terrena a disserté sur presque tous les livres de la Bible ; Posevino affirme que les *Reprobationes operis cathelonicæ* dont certains écrivains lui contestent la paternité pour la rapporter à Arnaud de Vilanova sont une production du puissant cerveau de l'évêque d'Elne. (1)

VI. — Patriarche de Jérusalem.

On sait, d'après Bellarmin, que Gui de Terrena appelé à siéger au conseil privé du pape Benoît XII remplit plusieurs fois des missions, à titre de légat pontifical (2). Clément VI, successeur de ce pape, promut Gui au patriarchat de Jérusalem et au siège de Vaison, qu'il n'occupa jamais, à ce qu'il paraît. Gui de Terrena mourut à Avignon le 15 juin 1353, date marquée sur l'épitaphe qu'on voyait autrefois avec son effigie dans l'église des Carmes de la même ville. Cette inscription, telle qu'on la rapporte, ne donne d'autres titres à Gui que ceux de patriarche de Jérusalem et d'évêque de Vaison. Elle est ainsi conçue : *Hic jacet corpus venerabilis fratris reverendi domini Guidonis de Perpiniano qui ex priore generali montis Carmeli : Clemente VI patriarcha Hierosolymitanus factus mox episcopus Vasionensis, et Malleus hæreticorum dictus fuit, quia multa volumina comendata in hæreses scripsit quæ domino Gaucelino* (alias Gaucelmo) *cardinali Albanensi prætitulavit. Obiit anno* MCCCLIII, *die XV junii.* » (3).

Abbé Jean Capeille.

(1) Torres-Amat, *op. cit.*
(2) Bellarmin. *De script. eccles.*, p. 215.
(3) Puiggari, *Catalogue biographique des évêques d'Elne*, p. 55.

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Au Félibrige.

Nos lecteurs connaissent certainement les incidents qui se sont succédé depuis le mois de Mai dans le Félibrige. Lors de la dernière réunion du Consistoire, le 31 mai, à Saint-Gilles, M. Pierre Dévoluy, capoulié, se rendant compte que la liste officielle de majoraux et d'assesseurs qu'il avait dressée ne pouvait obtenir la majorité, quitta la salle de réunion, suivi d'une douzaine de partisans. Les autres majoraux, soit présents, soit représentés étant au nombre de 26, continuèrent la séance, sous la présidence de l'assesseur le plus ancien, M. Albert Arnavielle. Ils nommèrent quatre nouveaux majoraux : MM. J. Charles-Roux, Robert Benoît, le bon poète périgourdin, le docteur Fallen, président de la *Freirié Prouvençalo*, et le duc de la Salle de Rochemaure, et deux assesseurs : M. Prosper Estieu, le glorieux auteur du *Terradou*, de *Flors d'Occitania* et de la *Canson Occitana*, pour le Languedoc, et le marquis de Gantelmi d'Ille, pour la Provence.

M. Dévoluy affecta de considérer ces élections comme nulles et non avenues, et de ne plus s'occuper de ce Consistoire, décidément trop indocile ; par une campagne de presse assez habile, il s'efforça de déconsidérer cette réunion de tous les maîtres du Félibrige et de laisser entendre que cette troupe d'« académiciens » n'avait aucune influence sur le mouvement méridionaliste. Puis, en août, il annonçait son intention de réunir le Conseil général du Félibrige, dont il espérait sans doute se servir pour gouverner, modifier les statuts et détruire les pouvoirs du Consistoire.

Ce coup d'Etat a échoué. Le 30 août, une lettre signée de 3 assesseurs de 26 majoraux *et surtout du subre-Capoulié Frédéric Mistral* protestait contre la réunion projetée du Conseil général, et déclarait que c'était le Consistoire qui devait être convoqué pour régler la situation et préparer l'avenir du Félibrige.

Devant cette déclaration, devant l'opinion clairement manifestée de Mistral, M. Dévoluy n'avait qu'à se démettre de ses fonctions de capoulié ; c'est ce qu'il a fait entre les mains de M. Adrien Planté, assesseur et capiscol de *l'Escole Gastou Febus* .

Le Consistoire se réunira prochainement dans une ville du Midi — on parle de Béziers ou de Montpellier — et cette réunion mettra fin à toutes ces tristes querelles. Nul doute que le maître de Maillane, d'un seul geste, ne refasse l'union autour de la *Coupo Santo*

(L'*Ame Latine*, de Toulouse.)

L'Anthologie du Félibrige.

Morceaux choisis des grands Poètes de la Renaissance méridionale au XIX' siècle, avec avant-propos et notices bibliographiques, par MM. Armand Praviel et J.-R. de Brousse (Paris, Nouvelle librairie nationale, 85, rue de Rennes). —

Il a paru tous ces temps derniers de nouvelles anthologies méridionales. Nous mentionnerons d'abord le *Flourilege prouvençau* par MM. J. Bourrilly, A. Esclangon et P. Fontan (La Targo, Toulon), — *L'Anthologie de l'amour provençal*, par MM. Jules Véran et Ernest Jaubert (Mercure de France, Paris), et *L'Anthologie du Félibrige* de MM. Armand Praviel et J.-R. de Brousse. Nous recommandons ces trois volumes à nos lecteurs ; mais nous attirons particulièrement leur attention sur ce dernier dont la présence est aujourd'hui indispensable dans la bibliothèque d'un méridionalisant. Une traduction française en regard facilite la compréhension de chaque texte, choisi et présenté avec soin. Nous regretterons seulement que le Roussillon ne figure pas dans ce recueil. La faute n'en est pas entièrement aux auteurs ; car *l'Anthologie Catalane* de notre ami M. Jean Amade venait à peine de paraître lorsqu'il fut lui-même publié. Mais nous savons que MM. Praviel et de Brousse auront bientôt l'occasion de combler cette lacune. D'ailleurs ces deux jeunes écrivains contribuent activement par leurs œuvres, comme aussi par leurs conférences et leurs articles de journaux, au mouvement littéraire méridional. Nous citerons parmi ces œuvres, pour le premier *Les Routes de Gascogne*, contes et croquis, et *l'Empire du Soleil*, scènes et portraits félibréens ; — pour le second, *Lo Corn de Roland*, poème en langue d'oc, et *La Maison sur la colline*, poèmes couronnés par la « Revue des poètes ». Ils collaborent l'un et l'autre à la revue toulousaine *l'Ame latine*, qu'ils dirigent avec grand talent et qui centralise depuis pas mal d'années déjà, pour l'idée commune de méridionalisme et de décentralisation, les efforts de toute une génération aussi ardente que féconde. La *Revue Catalane* est heureuse de mettre cette occasion à profit pour souhaiter bonne chance à sa sœur de Toulouse et désirer que leurs relations deviennent chaque jour plus étroites.

Dictionnaire de Biographies Roussillonnaises.

Le Roussillon et le monde lettré ont fait l'accueil le plus sympathique et le plus flatteur au *Dictionnaire de Biographies Roussillonnaises* dont les deux premières livraisons ont récemment vu le jour. Des évêques, des généraux, des députés, des médecins, des magistrats, des dignitaires ecclésiastiques ont honoré l'auteur et l'éditeur de leur bienveillante souscription, convaincus qu'ils trouveront savamment retracée dans les colonnes de cette volumineuse publication la carrière de leurs devanciers. De nombreuses personnalités — que la *Revue Catalane* se félicite d'ailleurs de posséder dans son sein — ont accompagné leur bulletin d'adhésion de lettres renfermant des paroles d'encouragement et de félicitations.

Voici en quels termes M. Clément de Lacroix, ancien directeur du

Journal Officiel, s'adresse à l'éditeur : « Je n'ai pu vous exprimer encore tout le plaisir que j'ai eu à souscrire à la *Biographie des Roussillonnais* dont vous avez entrepris l'impression et vous saurai gré de bien vouloir dire à M. l'abbé Capeille combien son travail est apprécié de tous et mérite d'être encouragé... Veuillez m'inscrire pour deux exemplaires. Cl. de Lacroix. »

M. Albert Salsas, receveur de l'enregistrement à Saint-Girons (Ariège), dont la compétence en matière d'histoire locale est reconnue de tous, écrit : « Je suis très heureux de donner une preuve d'intérêt à l'ouvrage de M. l'abbé Capeille, que je connais personnellement depuis plusieurs années. C'est un laborieux, un érudit modeste et très consciencieux. Je le félicite sincèrement de son œuvre et je désire qu'il trouve le nombre de souscripteurs nécessaires à la publication intégrale de son manuscrit. Il rendra un véritable service à l'histoire locale de notre chère province catalane... Albert Salsas. »

De M. Maxence Pratx, officier d'administration en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, dont les travaux sur l'histoire de notre pays sont si appréciés, citons les lignes suivantes : « ... Permettez-moi de vous prier de féliciter, en attendant que je puisse le faire moi-même, M. l'abbé Capeille du soin qu'il a mis dans ses articles biographiques, soin que j'ai vite remarqué dès la première lecture du specimen que vous m'avez adressé... Maxence Pratx. »

M. Leguiel, catalanisant dont nos abonnés lisent avec bonheur les productions littéraires, s'exprime ainsi :

« Je vous retourne ma souscription au *Dictionnaire* de l'abbé Capeille, œuvre monumentale à laquelle je souhaite un grand succès... Emile Leguiel. »

M. Laurent Campanaud, l'un des secrétaires de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyr.-Or., écrit à M. Comet, l'éditeur du *Dictionnaire :* « Je viens de recevoir un spécimen du *Dictionnaire de Biographies Roussillonnaises* que vous éditez. Il est inutile de vous dire que j'applaudis de toutes mes forces à cette courageuse entreprise et que je lui souhaite le plus éclatant succès. Vous continuez ainsi la glorieuse tradition des Alzine et autres imprimeurs dont vous avez écrit la docte histoire. Je suis sûr que vous aurez à cœur de nous donner un ouvrage dont le papier aussi bien que l'impression ne seront pas éphémères. Vous m'enverrez un exemplaire en livraisons aussitôt parues que j'ai hâte de feuilleter et un autre exemplaire en fascicules brochés. L. Campanaud. »

La *Revue Catalane* est heureuse d'enregistrer ces témoignages de sympathies qui saluent l'apparition du dictionnaire. Cet ouvrage fixera la vie et les œuvres de personnages roussillonnais dont la mémoire se serait irrémédiablement perdue. Les fervents de l'histoire de notre petite patrie, les enthousiastes de la langue catalane, les familles intéressées dont les gloires ancestrales sont consignées dans cette collection, doivent, en souscrivant, saisir l'occasion d'acquérir une mine riche de renseignements sur le passé et les hommes du département.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 35 15 Novembre 1909.

Les Manuscrits non inséres ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

La masia

Al entrar dins de la sala de la masia, el pastor nou ne va tenir prou amb un cop d'ull per veure qu'ho havia ben escaygut, y que riscava pas de patir fam tant com serviria en aquella casa. La ximenella era tan gran qu'haguesseu dit un monument. Ne baixaven quatre ó cinq cremallers que devien esser per fer coure, tots á la una, l'olla de la familia, la sopa dels pobres, el farnat del bestiar gros y 'l parolat del aviram. Alli sota, hi cremava prou llenya per hi fer estorallar tot un vehinat y un xich mès.

De l'altre costat, y cara á la llar, eren la pastera y 'l moli de passar farina amb una rengleta de sachs blanchs que desafiaven l'hivern y 'l mal temps, y unes lleixes plenes de uns pans tans rossos que donaven ganes de menjar.

Al mitg de la sala hi havia una taula rectangular hont vint y cinch persones podien amplament trobar plassa. Y a fé, que quan els avis, l'amo, la mestressa, els maynatges y 'ls criats s'hi van entaular per sopar, poch se'n faltava que fossen un parell de dotzenes.

Sus de la taula s'hi veyen, tot l'any, un pa encetat y un porró de vi pels anants y venints y pels pobres qui passaven.

E. Caseponce, *Contes Vallespirechs.*)

NOTA. — Nous donnerons les notes obtenues aux 12 concours mensuels fin décembre 1909.

(1) Adresser les travaux au secretariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique.

Concours de Langue Catalane

à l'occasion des Fêtes de l'Inauguration du Monument

« MONTANYES REGALADES »

Listes des Compositions soumises au Jury

SUJETS	DEVISES
POÉSIE	
Pagesa y Heroina.	Independencia.
Mirella.	Si no fos catalá seria provençal, Guardant sempre ab amor la França [per capçal !
Sol matinal.	Poesia de las euras.
La dona adultera.	Adducunt autem Scribæ et Pharisæi mulierem in adulterio deprehensam (Sant Johan, VIII, 3).
Baixos-Relleus.	D'aprenent.
El carter.	Acude, corre, vucla (Fra Luis de Leon).
A la Mare del meu fill.	Vida de la meva vida.
« Llambregant ab les ulleres ».	« Un interior ».
Lou cop d'al gous.	Povres y foutrals es lo piri de touts lous mals.
L'espasa del rey.	Sempre heroica y triomfanta.
Tardor.	Fulles seques.
Cullint Cireres.	Foch.
Les Montanyes Regalades.	D'Espanya y Fransa n'hi ha fa poch, y es d'epoca antiga quan tenen de catalá.
La Trena rossa.	Fides.
Les Montanyes de Cerdanya.	Les Montanyes de Cerdanya.
Oda Terrena.	Mater admirabilis.

Scénas Catalanas : Las Ballas !	Tota la nit ballarian. Las ninas del Roussillou y nous altres cantarian Para'ls y fé oun poutou !
En la frontera.	Patria.
Rondalla eterna.	Onejant.
Lo cant blau.	Aquell art noble del cant En paraules ben trovades... J. Maragall : Enllá.
La fi del poeta.	Apuntacio.
El castell d'Opoul.	Tinguas net l'enteniment y no feras mencament.
Montanyes regalades.	Canigó 19.
Cant al sol.	Lux vita.
Sonets mitologics.	Néant.
A la llengua Catalana.	Salve.
L'enllás.	Progrès.
Arquimesa.	V.

PROSE

La Rifla (Conte de la bore del foc).	Catalunya avant !
L'Art italia del Segle XV.	Ense et aratro.
Felicitat.	Perpinya.

THÉATRE

Amous y doumestichs.	Tals amous, tals doumestichs.
Cas de conciencia.	Catalunya avant !

❖ ❖ ❖

La *Revue Catalane* du 15 décembre prochain portera le palmarès des récompenses et fixera la date de la distribution des prix.

Jean Viollis et le Roussillon

Parmi les romanciers et les conteurs de la nouvelle littérature, il est certain que M. Jean Viollis est l'un des plus estimables. Et il appartient aussi à cette école de Toulouse qui réactionna contre le symbolisme, et qui déjà s'effeuille un peu, car ils ne sont plus, le landais Emmanuel Delbousquet et l'ardent poète de Lorraine, Charles Guérin. M. Jean Viollis leur a, d'ailleurs, apporté son offrande dernière. Mais ce n'est pas à ce titre que je veux m'intéresser aujourd'hui au jeune romancier.

Il a publié dernièrement une œuvre pleine d'émotion, et qui se déroule dans le lumineux décor de notre province. Et, à ce propos, ce m'est un plaisir d'épingler ici une appréciation de Lucien Maury, dans la *Revue Bleue* : « De Jean Viollis le talent aigu et brillant a semblé très proche de la maturité en ce sobre et savoureux *Monsieur le Principal* » (1).

Je n'en disconviens pas. Mais il est une chose que M. Lucien Maury n'est pas à même d'apprécier : Est-ce que M. Viollis possède le sens du terroir, de notre terroir roussillonnais ?

Pour ma part, je ne puis qu'en douter, et vraiment cela est fâcheux. Je relève, en effet, à la page 114, une méprise étrange.

— « Vous autres »... qui ?...

— Nous autres catalans, monsieur !

— Languedocien ! Catalan ! Son patois ! Vous avez donc deux patois par ici ?

— Oui !

— Et vous les parlez tous les deux ?

— Bien sûr ! »

Une telle affirmation permet à M. Jean Viollis d'affubler ses personnages de noms languedociens ; et c'est naturellement en languedocien qu'ils s'expriment parfois. Cette confusion est

(1) *Revue Bleue*, 2 octobre 1909. — *Monsieur le Principal*, roman. Calmann-Lévy, éditeur.

curieuse. Elle l'est d'autant plus que l'auteur prête au décor des couleurs espagnoles et orientales.

C'est ainsi qu'à l'auberge de la Mama Poulido (sic) — une auberge comme on en voit dans les contes de Mistral ou de Daudet — on danse une sorte de « jota » aragonaise. Mais de nombreux passages ne manquent pas de pittoresque, et je cite volontiers une description de Collioure :

« Ils gravirent une côte, et Collioures (sic) leur apparut, tassée dans une petite anse, avec ses briques cuites et ses tuiles rousses. Ils s'engagèrent pour gagner le port à travers des rues étroites, puantes, semées de détritus ; des linges souillés pendaient aux fenêtres; parfois une potée d'eau sale jaillissait et venait se briser sur les pavés pointus ; quelques maisons sordides avaient de beaux balcons de bois branlants, ornés de grands œillets d'Espagne ; les rues se coupaient, se croisaient, grimpaient, dévalaient ; l'air n'y circulait pas, et c'est à peine si les toits aux auvents irréguliers, se rejoignant presque, au-dessus des rues, laissaient apercevoir une mince bande de ciel ». — P. 120.

Notre côte a toujours attiré un grand nombre de coloristes. Il serait intéressant d'en voir les diverses interprétations, réunies dans une publication d'art. Et j'estime qu'il faudrait assurément réserver la meilleure place aux artistes roussillonnais. Car il est une couleur du ciel et une poésie de l'horizon qui ne sont révélées qu'aux grands amoureux de la terre natale.

Mais je ne doute point que notre romancier n'en ait saisi quelques parcelles. En guise de témoignage, je reproduis une page consacrée aux danses, lors de la Festa-Major. On y remarque des notations précises, et je la relis pour ma part avec un plaisir nouveau :

« On valsait visage contre visage, et le front d'une fille s'écorchait parfois contre le chapeau de paille de son cavalier. Les corsages rouges, jaunes, noirs tournaient furieusement avec les vestes bleues ou claires ; on voyait à la fois, mêlés, mouvants, les petits chignons durs, les pommettes vives, les cravates écarlates, les sandales blanches. Et de l'entraînement de la musique, de la chaleur de l'air, de l'odeur des corps s'exhalait une griserie violente et voluptueuse qui tour à tour tendait les nerfs et les brisait. Lorsqu'une valse était finie, les couples marchaient en rond avec lenteur. Une

fille quittait son banc, et tranquillement traversait, balançant ses hanches ; la couleur violette de son tablier frémissait, soyeuse, sous la lumière électrique. L'homme au piston ouvrait son instrument, l'inclinait, et faisait couler un flot de liquide. Des fillettes s'essayaient à valser ensemble. De loin, besace au dos, deux pauvres regardaient et souriaient ». — P. 74.

Voilà, à mon sens, des lignes qu'il faut retenir et placer à côté de quelques mélodieux croquis de notre Jean Amade, dans *Pastoure et son maître.*

Mais toujours et partout, trop d'ocre et de vermillon, trop d'exotisme par endroits ! M. Pierre Loti, avant de publier l'un de ses derniers romans, les *Désenchantées*, a eu soin, paraît-il, de le confier à un jeune-turc de ma connaissance. Car, malgré sa perspicacité, le maître romancier ne connaît pas tous les mystères du harem. Aussi bien, ne pourrait-on pas souhaiter que M. Jean Viollis, s'il a l'intention d'écrire un nouveau roman roussillonnais, le soumette préalablement à l'un de nos confrères ? Il ne s'attirerait pas ainsi les foudres félibréennes, dont peut-être il n'a cure ; mais de toutes les façons, il ne doit pas ignorer que certains lecteurs lui en seraient fort reconnaissants. Joseph Pons.

Au Félibrige

Nous annoncions dernièrement la démission du Capoulié Devoluy et de son fidèle lieutenant Rounjat. L'intransigeance et l'absolutisme de ces Messieurs avaient indisposé un très grand nombre de fidèles : leur disparition était indispensable pour l'avenir du félibrige. Il sera possible maintenant de respirer un peu et de faire œuvre commune. Nous espérons que le nouveau Capoulié, Valère Bernard, auquel nous adressons nos meilleures félicitations et souhaitons la bienvenue, réussira à rétablir l'ordre et ramènera l'union.

Le moment est propice pour que les poètes catalans du Roussillon, auprès desquels notre compatriote, le bon poète provençal Jean Monné vient prendre un juste repos, affirment leur solidarité

avec les poètes provençaux et languedociens, qui sont des membres de la même famille. Il faut que la poésie roussillonnaise fasse son entrée officielle au sein du félibrige. Nous luttons tous pour la même cause, pour le même idéal. Serrons les rangs, unissons nos efforts, et assurons enfin le triomphe de l'idée méridionale.

El Cant endaurat

A n'en G. Violet

El cant endaurat que s'espelliría,
de les hortes al devant,
Si pogués fruhir d'alguna masía
mitx perduda en el fullám !

Blanca de fora y dintre y de llum plena,
sens cap mena d'ornament,
aixís com aquella congesta serena
oberta al sol resplendent.

Un galán parral l'entornejaría,
á la tardor rossejant,
Un parral ahont brunzinejaría
de les abelles l'aixám.

Y dins lo jardí, per sempre oloroses,
n' hom veuría clarejar
les roses enceses y blanques, les roses,
com en un domás persá.

Llavors, recullint raigs de la vesprada,
ne tendría lo meu cant,
d'un esmalt moresch en paret nevada
tot lo blau y l'or brillant.

Joseph Pons.

Choses catalanes

Le Catalan dans les Concerts Populaires

Nous avons reçu la lettre suivante, que nous nous faisons un devoir et un plaisir de reproduire :

Perpignan, le 5 Novembre 1909.

Société d'Etudes Catalanes, Perpignan.

Si je me permets, à titre de modeste ami de l'école catalaniste, d'opposer quelques observations personnelles à l'information parue dans la *Revue* du 15 octobre écoulé, sous le titre : « Choses catalane — Un bon conseil », ce n'est point dans le but de contester l'authenticité des faits qui s'y trouvent relatés, mais tout simplement pour rendre sans détours au domaine de la réalité ce qui me paraît sensément lui appartenir.

Non, on ne saurait affirmer plus longtemps que le dialecte catalan est banni de nos soirées récréatives, concerts, voire même de nos fêtes et réjouissances publiques.

L'examen sommaire des programmes de ces soirées dissipe tout doute à ce sujet. On remarquera, dans l'énumération à peu près complète des concerts donnés à Perpignan pendant ces deux dernières années, que le catalan a presque toujours contribué à la composition sinon au succès de ces concerts. Ainsi que j'ai pu le constater comme spectateur, acteur ou auteur, il n'est pas de groupe qui se soit opposé au principe de la propagande catalaniste.

Sur 31 concerts donnés de novembre 1907 à ce jour par les Sociétés, Groupes ou Cercles perpignanais, 30 ont réservé tout au moins un de leurs numéros au catalan. Jugez plutôt :

1907. 30 novembre. Le Myosotis (groupe artistique).

Catalanade inédite de Grando, par Grando.
Abarici, de Saisset, scène catalane arrangée pour deux : Grando et Sales.

1908.	8 février.	Le Liberty (groupe artistique). Pas de catalan.
—	15 février.	Music-Club (groupe artistique). Catalanades par Faurot.
—	7 mars.	L'Eglantine (groupe artistique). Monologues catalans par Batave et Grando.
—	14 mars.	Jeunesse du Helder (groupe artistique). Monologue catalan par Dellut.
—	21 mars.	Le Coscos (groupe artistique). Monologues catalans par Grando.
—	24 mars.	Guitarristas catalans (salle Arago). Monologues catalans par Batave.
—	30 mai.	Le Myosotis (groupe artistique). Monologues catalans par Grando.
—	13 juin.	Printania (groupe artistique). Monologues catalans par Grando.
—	—	Harmonie de Perpignan (Théâtre). Monologues catalans par Batave.
—	3 octobre.	La Gaieté (groupe artistique). Monologues catalans par Grando.
—	10 octobre.	Eldorado (groupe artistique). Monologues catalans par Grando.
—	17 octobre.	Liberty (groupe artistique). Monologues catalans par Grando. *Abarici*, scène en 1 acte : Grando et Sales.
—	5 décembre.	Music-Club (groupe artistique). Monologues catalans par Faurot.
—	18 décembre.	Guitarristas catalans. Monologues catalans par Batave.
1909.	9 janvier.	Ba-ta-clan (groupe artistique). Monologues catalans par Grando.
—	30 janvier.	Liberty (groupe artistique). Bal avec intermèdes. Catalanades par Grando.
—	18 février.	Myosotis (groupe artistique). Bal avec intermèdes. Catalanades par Grando.
—	—	Eldorado (groupe artistique). Bal avec intermèdes. Catalanades par Grando.
—	11 mars.	Harmonie de Perpignan (Théâtre). Soirée. Catalanades par Grando.

— 18 mars. Eldorado (groupe artistique).
Bal avec intermèdes. Catalanades par Grando.

— 27 mars. Chorale de Perpignan (Théâtre).
Soirée. Catalanades par X.

— 3 avril. L'Eglantine (groupe artistique).
Catalanades par Grando.

— 10 avril. Music-Club (groupe artistique).
Monologues catalans par Faurot.

— 6 mai. Le Chat Noir (groupe artistique).
Monologues catalans par Grando.

— 5 juin. Liberty (groupe artistique).
Monologues catalans par Grando.
Al Liberty, catalanade inédite de Grando, par l'auteur.

— 30 juin. Café Barate, faubourg Saint-Martin.
Soirée-Concert. Catalanades par Grando.

— 19 juin. La Pensée (groupe artistique).
Catalanades par Grando.

— 26 juin. Music-Club (groupe artistique).
Catalanades par Grando.

— 2 octobre. La Gaieté (groupe artistique).
La Gaieté, catalanade inédite de Grando, par l'auteur.
Bingnas y donas; comédie en 2 actes : Grando, Faurot, Ricart, Lavanga, Marassé, Vilarem.

— 30 octobre. Modern-Music (groupe artistique).
Catalanades par Faurot.

Et deux fois par mois, en hiver, à la Bourse du Travail.
Catalanades par XXX.

Il convient d'ajouter à cette liste les concerts donnés aux Employés de Commerce, où le catalan a figuré : « Ouna bista à Port-Bendres », etc. ; ceux de l'*Echo du Roussillon* de 1907 et 1908 où le catalan a également trouvé place, et quelques concerts donnés, de ci de là, à *la Lyre*, à *Parisiana*, par exemple, tantôt avec, tantôt sans catalan.

Outre les soirées-concert, il est débité *tous les dimanches*, tantôt dans les uns, tantôt dans les autres des groupes désignés ci-dessous, des productions catalanes qui sont très goûtées du public :

Faubourg Notre-Dame : Liberty, Eglantine, La Pensée.

Pont-Rouge : Le Printemps, Le Chat Noir.

Saint-Jacques : Parisiana, Printania ou Coscos (n'existe plus), Modern-Music, Music-Club.

Saint-Martin : Eldorado, Myosotis, Café Barate.

Gare : La Gaieté, Le Muguet, Ba-ta-clan.

Pour votre édification, je crois devoir vous affirmer que les trois prochains concerts en préparation que l'*Harmonie*, l'*Union orphéonique* et la *Chorale* se proposent de donner au Théâtre comporteront pour le moins un numéro en catalan.

Pour être complet, je dois aussi dire que j'ai assisté à beaucoup de concerts, notamment à Thuir, Millas, Bompas, Théza, Rivesaltes, Elne, Céret, où le catalan n'a pas été négligé. Il m'a été même permis de constater que la salle était très favorable en toutes circonstances aux monologuistes ou acteurs catalans et que leur numéro était très goûté du public. X.

Le Catalan à l'Université

Notre ami M. Jean Amade a commencé son cours de langue et littérature catalane à la Faculté des Lettres de Montpellier. Son auditoire comprend des étudiants de la Catalogne espagnole, des Roussillonnais, des Allemands et des Italiens. Les premiers viennent suivre ce cours pour apprendre le français par des exercices de traduction des plus beaux passages de *Canigó* de J. Verdaguer ; les seconds viennent étudier pour lui-même ce chef-d'œuvre, écrit en une langue qu'ils connaissent bien ; les autres profitent aussi de la traduction française, apprennent une langue qu'ils ignorent, et trouvent dans les explications du professeur de nouveaux éléments pour leurs études de langues romanes. Les premiers résultats sont déjà excellents. Il est certain désormais que le nombre de ces étudiants ne fera que s'accroître, ce cours pouvant leur être utile au double point de vue littéraire et philologique.

A ce propos, nous avons été surpris de lire dans le dernier

numéro du *Bolleti del Diccionari de la Llengua catalana* (agost i septembre 1909. — N. 10), sous le titre de : « El catalá a l'Universitat de Montpeller », un regrettable entrefilet sur ce cours de langue catalane. Au lieu d'encourager de pareilles tentatives, comme nous l'espérions de l'ardent catalaniste qu'est M. Alcover, son Bulletin met en doute leur efficacité. Cela vient probablement de ce que l'auteur de l'entrefilet ne se rend pas bien compte de ce qu'on a voulu faire.

Il objecte, en effet, que, si les étudiants Roussillonnais peuvent en tirer quelque profit, il n'en est pas de même des étudiants de la Catalogne espagnole, qui connaissent déjà, et à fond, le grand poème de Verdaguer. Il n'est pas d'abord bien sûr que tous ces étudiants catalans le connaissent ; puis, même s'il en est ainsi, il ne serait jamais inutile de le revoir de plus près, comme il n'est pas inutile, par exemple, pour un étudiant français, d'étudier dans tous ses détails *La légende des siècles* de Victor Hugo. Mais, au fait, il n'est pas question de cela. *Il s'agit, pour ces étudiants, d'apprendre le français par le moyen de la langue catalane.* L'examen philologique du texte s'imposant d'ailleurs aussi, *ils apprendront encore à connaître les origines et l'évolution de leur propre langue.* Il n'est pas indispensable d'aller au fond de l'Allemagne pour s'initier à la phonétique provençale et catalane, et, si les professeurs français ne vont pas recruter personnellement leurs étudiants en Catalogne, ils n'en sont pas moins capables de les diriger comme il convient dans leurs études littéraires aussi bien que dans leurs recherches philologiques.

Nous serions heureux de voir notre excellent ami M. Alcover reconnaître enfin son erreur due à un malentendu, et revenir à de meilleurs sentiments.

Louis Vernède.

Extrait de Mil y un pensaments

Lo poble que canta es lo més rich, perque es lo més felís.

La llibertat absolut es una quimera ; al venir al món ja 'ns trobém lligats pel cordo umbilical.

Questions de langue catalane

A propos de " basarda " et " feretat "

Un nos lecteurs nous répond à propos de la question de vocabulaire catalan que nous leur avions posée. Pour le mot *basarda*, il nous renvoie à un passage du beau livre de J. Ruyra, *Marines y Boscatges ;* le récit est intitulé précisément « La Basarda » (p. 95). L'auteur y raconte quelques impressions au cours d'une marche dans la montagne pendant la nuit :

« Quan vaig passar el pont de la Mustela, un pont de pedra estretíssim y d'una sola arcada, tan senzill que's diría qu'es l'os d'una costellassa, la nit era ben entrada. A l'altra part del pont el bosch era d'una negror imposant. Certament vaig agafar por. Però... de qué ? De lladres ? Ni tampoch hi somniava. D'estimbarme ? Sabía que la meva ruta no vorejaba cap avench. — Ba, ba... aixó es basarda — vaig mormolar — una por de no res, propia de dones y criatures... »

Puis plus loin :

« May com aquella nit havía coneguda la basarda, aqueixa por de lo infinit, de lo ignorat, aqueix sufriment intens, que tothóm ha experimentat alguna vegada y que may ha sigut estudiat ab la serenitat que's mereix ¿ De qué dependeix la basarda ? Es que la solitat, la inmensitat y la fosca exerceixen de per sí una influhencia maligna sobre les facultats del home, desordenantles d'una manera bojal ? O es qu'en aquelles circunstancies se desperta en nosaltres una facultat quasi sempre esborrada per grolleres sensacions, un sentit intim, que'ns fa aptes pera rebre la sugestió de poders supra-sensibles, que'ns pertorban y esborronan ?... »

L'explication que J. Ruyra donne de ce mot nous paraît, — comment dirons-nous, — un peu trop « littéraire » ou « philosophique ». Il est certain qu'il n'y a pas communément dans la *basarda* tout ce que notre auteur veut bien y mettre : c'est, en

effet, moins la peur de l'infini que celle de l'inconnu. Notre imagination peuple la nuit d'une foule de puissances plus ou moins redoutables, d'êtres plus ou moins fantomatiques, et la crainte irraisonnée, impérieuse, soudaine, de tout cela constitue précisément la *basarda*.

La *basarda* serait donc pour nous ce sentiment de crainte, avec toute l'émotion, le trouble, le bouleversement, si l'on veut, qu'il comporte. La *feretat* en serait la manifestation physique : nous pourrions donc traduire ce dernier mot par « frisson dans le dos », « cheveux dressés sur la tête », « chair de poule » même, etc., comme dans la phrase suivante : *Parlem pas dels morts, la nit : fa venir feretat.* » D'ailleurs, ce mot de *feretat* s'emploie également dans d'autres cas où il s'agit moins de peur que de vive impression devant une chose étonnante, un prodige, ou simplement une chose inaccoutumée qui dépasse les observations ordinaires : « *Feya venir feretat de veurer tant de fruyta.* »

Je donne à nos lecteurs ces réflexions pour ce qu'elles valent. Qu'en pensent-ils ? Pierre Sourre.

❖ ❖ ❖

Un autre de nos lecteurs nous a envoyé sur le même sujet la note suivante que reproduisons intégralement en remerciant son auteur.

Qu'est-ce que la *feretat ?*

Ce mot, que l'on rencontre le plus souvent écrit *feredat* (moro de *feredat :* Verdaguer, Nerto, p. 92 — feia fastic i *feredat* : F. Palma, Asprors de la Vida, p. 25), est moins usité, pour le même sens, que le mot *feresa* (A. Calvet, Sentiment. — M. Roger. La Pera de plata).

Les deux signifient : horreur, épouvante.

Mais il ne faut pas chercher, je crois, comme je l'ai entendu faire, à rapprocher *feredat* de *fret* (ou *fred*), froid, et y voir exprimée une idée de *frisson* (d'horreur) : la racine n'en est pas autre que *fera*, bête sauvage, bête féroce.

Feresa a signifié d'abord : férocité, atrocité ; puis, passant de la cause à l'effet, le sentiment produit par un acte cruel, féroce soit l'*horreur* et l'*épouvante*.

— Quant à *basarda* (dont l'étymologie ne m'est pas connue), ce mot m'a toujours semblé correspondre le plus exactement à l'idée de *terreur*.

Le tout sauf erreur : et avec l'espoir que cette tribune, ouverte par la Revue, ne restera pas délaissée. R. L.

Essai de Traduction

Dans le dernier numéro de de la *Revue*, Louis Olivier proposait comme sujet de traduction un passage du *Cours familier*, de Lamartine, dont il donnait le texte.

Un de nos lecteurs nous envoie, sous l'anonymat avec le titre *Timide essai*, la traduction ci-après :

Lo seu pare va morir avans l'hora : lo minyo se va cuytir de tornar a casa per ajudar a sa mare y ses germans a dirigir les estables, a fer l'oli y a tenir los camps condrets ; se va cuytir també de desolvidar les llengues savis y apesarades de lesquales havian carregat la seua memoria, y les astucies del dret (juridiques) de lesquales havian enfarfegat lo seu esperit. Com un jove ullastre pintat de mangre ó de cals per qualque maynatge de pas (de passatge) Mistral va rebutjar aqueixa capa dolenta : va tornar conseguir la seua color natural, y se va esbadellar per sa soca y ses branques, en toto sava (? — sahó ?) y en tota llibertat, al raig del sol, al bell mitg del camp, al bell mitg de la natura.

Se sentia poëta sens sapiguer lo qu'era la poësia : tenia als llavis un llengatge ple d'harmonia, sens sapiguer si era ó no un llengatge vulgar. Aquell llengatge de sa mare era, per ell, lo mes agradós, perque era amb aquell qu'havia estat benehit, bressolat, estimat, afalagat per aqueixa mare. (Anonyme).

Albat venicia

A l'amich Josep Massot y à sa dolsa muller, en memoria d'un nin que se 'ls hi va morir.

Ay ! quin albat som vist dins Venícia la bella
De la *Seu de Sant-March* eixint en professó,
De l'orgue planyivol acompanyantlo 'l só
Com un ultim adeu á l'infant que fuig d'ella !

Ninetas al devant, de blanch totas vestidas,
Vel al cap, dos per dos, portan toyas de flors
Qu'esbadellan al sol llurs rihentas colors,
Per una festa mes que per dol espallidas.

Per quatre minyonets duda, l'atahudeta,
Las donas seguintla, deixa 'ls *Quatre-Caballs*, (1)
Voreja lo *Palau dels Dogas* á camalls
Y s'embarca á gondola al cap de *La Plasseta*.

Y s'en ira, de ríu en ríu, á la llaguna,
De cap á cap la vila d'aygua travessant,
A l'*Illa dels Tombals*, de Venícia *Camp-Sant*,
Prop de *Muráno*, á dormir sote la lluna.

Lo *Lleo de Sant-March*, dalt de la columna alta,
Y lo *Sant-Teodore* ab lo seu crocodil,
Patrons abdós de la ciutat, envès l'humil
Un ull pietadós giran qu'un plor esmalta.

Un esbart de coloms, fills de l'iglesia vella,
Ans l'albat s'embarcar, voltejan á l'infant
Com animetas d'altres nins qu'al cel estan...
Ay ! quin albat som vist dins Venícia la bella !

L'ERMITA DE CABRENS.

Venícia, 9 d'Agost de 1909.

Los quatre Caballs daurats que són sul portall de l'Iglesia de Sant-March.

Pages choisies

M. Raymon Casellas est l'auteur de deux livres réellement très beaux : *Els sots feréstechs*, roman (1901), et *Les multituts*, nouvelles (1906). Le premier surtout obtint, lors de sa publication, un succès considérable. Nous avons tenu à en reproduire ici tout un passage. Le style de M. Raymon Casellas est très souple, très nerveux, très original ; un mélange de réalisme et de poésie rend son art infiniment curieux.

Dans le passage que nous citons, il s'agit des cloches d'une vieille église de village qui sont restées longtemps muettes, comme si elles étaient mortes pour toujours, et qui un matin se réveillent sous la main pieuse d'un brave « rector », dont l'auteur a su rendre la figure extrêmement attachante et l'histoire touchante au possible. Les gens du pays sont d'abord tout étonnés d'entendre cette claire musique répercutée par les échos de la montagne ; puis ils se dirigent tous vers la petite église, avec la foi simple et naïve de leurs ancêtres, du même pas lent et résigné, par les mêmes sentiers rudes, le long des mêmes précipices.

Le Réveil des cloches (1)

Ab trobarse dins del campanar, lo primer que va fer el rector va ser persignarse pera que Deu l'illuminés. Després s'agafava ab ardiment á la corda de la campana major, y al veure que, ab tot y l'esforç que feya, la cadireta tot just se trontollava, va sentir un moment d'esglay : « Ay ! si la campana restés muda, ab tant temps com no ha tocat ! » Però va pegar al llivant una altra estiragaçada forta, y, donant allavoras tot un tom, la campana va parlar : « *Nanch !* »... « Gracias á Deu, gracias à Deu ! » Una altra estirada més... y el bronzo, rodant ab calma, va posarse a cantar tot majestuós : « *Nanch !... nanch... naaaaanch !* »... « Això es això, això es això ! — pensava Mossen Llátzer, ple d'alegría. — Aquest

(1) *Els sots feréstechs* p. 115 (Barcelona; Ed. Franc. Puig).

es el *Te Deum* que havía somniat pera celebrar la resurrecció de la pobre eglesia ! » « *Nanch... nonch... naaaaanch !* » « Mercès, bon Deu, grans mercès ! » « *Nanch... nanch... naaaaanch !* »

Però tot d'una va recordarse'l rector de que tambe calía despertar als feligresos morts, ab un tritlleig ben viu que'ls aixeribis, que'ls espolsés la són, que'ls tragués la mort de sobre... y, anántsen cap a la campana xica, va agafar el batall ab una mà, y vinga repicar tant com podía ! *Ninch !... nininich !... Ninch, ninch !...* « Ala ! ala ! afegía'l capellà, com pera donar significat a la veu de las campanas. — Ala ! ala, desengorroníuse, habitants del sot de l'ombra ! » *Ninch !... nininich !... Ninch, ninch !...* « Y veureu el miracle de l'esglesia resucitada... » *Ninch ! nininich ! Ninch, ninch ! Nanch !...* Aquella primera batallada del cloquer de la parroquia va ressonar pels sots ombrívols com una paraula de misteri que no s'entengués prou bé. Feya tant temps que las campanas restavan mudas, que al llençar per l'espay el primer mot, semblava que tinguessin enfarfegada la llengua, com un nin quan comença à balbetejar. Mes, a la segona batallada « *Naaanch !...* » la veu del bronzo 's va aclarir y, esbategant d'alas ayre amunt, volava, corría, s'aixamplava per tots indrets, fins á ferse entendre al cap d'enllá de las timberas y al fondo mès fondo dels avenchs. Cada toch acompassat de la campana major era com une alenada de vida, tebia, suau, amorosa, qu'anès desglaçant a poch a poch l'ensopiment de las nits eternas.

Pero aixó encara no componía res per lo que va fer la campana xica... per lo que va començar la cridoria alegroya del tritlleig, allavoras sí, que tot va aixeribirse ben depressa. L'herbey emperesit, que fistonava'ls reguerots, se deixondía de sobte, espolsantse las gotas de rosada. De las verdiças n'eixian els aucells a munions, tot xisclant y xiuxiuejant, aturullats pel baladreig del cloquer. Per l'espessor de las boscurias tristas, mortas de sòn y de fret, s'hi entafuravan els repichs bellugadiços, fregantse pels arbres y pessigollant las fulles, com si, a copia de refrechs y pessigollas, volguessin desentumir l'arrauliment de las socas balbas y dels brancatges emboyrats.

Raymon Casellas.

Tribune libre

A Monsieur le Président de la Société d'Études Catalanes.

MONSIEUR ET CHER COMPATRIOTE,

Je lis chaque mois, et avec un plaisir croissant, votre intéressante *Revue Catalane*. En vieux catalaniste et fervent Roussillonnais que je suis, j'éprouve, — je l'avoue, — une joie très vive à voir renaître et prendre chez nous un nouvel éclat cette belle poésie catalane si brillante déjà chez nos voisins. J'assiste, — en spectateur convaincu, — aux nobles efforts de tous vos amis pour redonner à notre langue la place qu'elle mérite et entretenir dans le cœur de nos compatriotes leur amour pour l'idiome des ancêtres. Mais vous me permettrez quelques petites observations qui me paraissent ne devoir pas être sans utilité pour la cause commune. Vos amis ne m'en voudront pas, je suppose, de mes critiques : elles ne me sont inspirées que par mon ardent amour de la poésie catalane, à laquelle je dois sans doute les meilleures heures de lecture et les plus douces émotions de ma vie.

Pourquoi la plupart de nos poètes roussillonnais se servent-ils parfois d'expressions qui resteront toujours incompréhensibles pour la plupart d'entre nous ? Je sais qu'Albert Saisset a eu le tort, très grave à mes yeux, d'accorder une trop grande place aux tournures à moitié françaises qui sont courantes aujourd'hui dans une bonne partie du Roussillon. Je sais, d'autre part, que le dialecte roussillonnais ne semble pas avoir toujours à sa disposition les termes nécessaires pour l'expression intégrale de tout sentiment et de toute pensée. Mais je suis un de ceux qui croient fermement qu'il est des accommodements avec notre langue, et qu'il suffit d'un peu de travail et de bonne volonté pour arriver à lui faire rendre tout ce qui constitue en fin de compte la véritable poésie.

Je suis heureux de pouvoir lire souvent dans votre Revue des œuvres de Lo Pastorellet de la Vall d'Arles, du Refilayre de

Carençà, de l'Ermitá de Cabrens (pourquoi, au fait, prennent-ils ainsi des pseudonymes, et des pseudonymes aussi longs, pour ne pas dire aussi lourds ?), de Pau Bergue, et du plus jeune d'entre eux : Joseph Pons. J'en lis quelquefois encore d'Algú (encore un pseudonyme !)... Eh bien ! — je dois vous l'avouer franchement, — c'est toujours une fâcheuse surprise pour moi que de rencontrer dans leurs vers des mots qui me sont inconnus ou que je soupçonne fort de ne pouvoir être compris de mon voisin.

Si vous voulez que la Renaissance catalane roussillonnaise porte tous ses fruits, sorte des revues, des journaux ou des cénacles, si vous voulez qu'elle devienne vraiment populaire et qu'elle embrasse toute la vie du Roussillon, il faut que vous commenciez par écrire un catalan vraiment roussillonnais et populaire aussi. D'abord, dans chaque numéro de votre *Revue*, vous devriez publier un très court traité d'orthographe et de prononciation, une page à peine, un petit supplément hors texte. Puis chacun de vos poètes devrait, en écrivant, se mettre un peu à la place du lecteur, qui, ne l'oubliez pas, n'est, d'une manière générale, ni savant catalaniste (ou catalanisant, car je m'aperçois que vous dites les deux), ni philologue ou grammairien, ni professeur de catalan ou bibliophile. Je vais choisir des exemples dans les dernières poésies que j'ai lues, afin de mieux prouver ce que j'avance.

J'aime beaucoup le talent de Joseph Pons : ses poésies sont fines et fraîches, d'un joli tour, d'une agréable harmonie. Mais prenons sa dernière poésie : *Lo Teixidor* (*Rev. cat.* du 15 septembre). Tout le monde comprendra-t-il le terme de *clapejat* de la dernière strophe ? Déjà celui de *enmudida* de la strophe précédente n'offrira pas un sens très intelligible. Et je suis bien convaincu, qu'on peut dire les mêmes choses avec des termes employés quotidiennement chez nous. Dans son *Cant de bressar* (*Rev. cat.* du 15 août 1909), je signale à votre attention *lleument* à la première strophe, mais surtout *neguit* à la troisième, *brufat* à la quatrième, *molçudet* à la dernière. J'avais cependant noté chez ce jeune poète un effort visible pour se rapprocher de plus en plus du langage de notre province.

Nous aimons tous, — vous le savez bien, — les poésies du Pastorellet. Nous voudrions même avoir de plus nombreuses occasions de le lire et de l'admirer, comme nous attendons avec impa-

tience non seulement la seconde édition des *Ays*, mais le *Dictionnaire* qu'il nous a promis et dont nous avons tant besoin, — vous le savez aussi. Mais pourquoi trouvons-nous, dans son *Sonnet* de la *Rev. cat.* du 15 février 1909, des expressions comme *xopadas*, *boy*, qui sont à peu près inconnues chez nous, tout au moins avec la signification qu'il leur donne, comme la première, ou usitées seulement, comme la seconde, en un très petit nombre de villages roussillonnais ? Dans sa *Despedida de la Mare de Deu de Força-Real* (*Rev. cat.* 15 août 1909), qui a l'air cependant d'être pour l'auteur un chant religieux populaire, je note : *t'enmanllevan ;* est-il sûr que nous sachions tous ce que cela veut dire ?

Je m'arrête là, Monsieur et cher Président. Si vous me le permettez, je reviendrai une autre fois sur cette intéressante question. Ce n'est, je crois, abuser ni du lecteur ni de nos poètes, que d'y revenir, puisque nous désirons tous, avec la même ardeur, le même espoir, la même confiance, que notre poésie fleurisse comme une plante luxuriante dans notre beau jardin arrosé de soleil, parfumé par les brises venues du Canigou. J'ai voulu signaler un danger ; le remède est à la portée de tout le monde ; et je reviens, en terminant, à la formule que l'un d'entre vous a adoptée : « D'un côté, pas de patois ou de catalan francisé, — mais, de l'autre, pas d'archaïsme ou de néologisme !... »

Recevez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments dévoués, ainsi que mes meilleurs souhaits pour l'œuvre de Renaissance roussillonnaise, pour la Société et pour la Revue.

Un Lecteur fidèle de la *Revue Catalane*.

Le Catalan

A L'ASSOCIATION POLYTECHNIQUE

Dans une lettre que nous envoie l'un de nos adhérents (nous recevons chaque jour un plus grand nombre de lettres, ce qui prouve qu'on s'intéresse de plus en plus à notre œuvre), on nous signale le cas suivant :

« L'Association polytechnique des Pyrénées-Orientales n'a pas pris en considération l'idée, pourtant excellente, de la création d'un cours de langue catalane, et s'est refusée en 1908 à adopter la proposition qu'on lui avait soumise de faire entrer dans ses soirées littéraires et musicales quelques épis, choisis parmi les plus dorés, de notre langue maternelle. »

Nous pensons qu'il suffira de faire appel aux bons sentiments roussillonnais des organisateurs des cours et des soirées artistiques de l'Association polytechnique, dont le zèle et l'obligeance sont au-dessus de tout éloge, pour qu'ils comblent cette lacune et reviennent sur leur première décision.

On a montré ici, à plusieurs reprises, comment, par le moyen du catalan, c'est-à-dire par des exercices de traduction de textes catalans en français, on pouvait arriver à faire de grands progrès dans cette dernière langue. N'avait-on pas institué à Perpignan, vers 1866, à l'école d'adultes, des leçons pratiques de grammaire, dirigées par M. J. Mattes, dans lesquelles on utilisait intelligemment, ingénieusement, l'emploi de certains mots catalans, de certaines comparaisons avec la langue catalane, pour mieux apprendre le français aux jeunes générations ? Nous connaissons quelqu'un qui serait heureux de se mettre, une ou deux fois par semaine, à la disposition de l'Association polytechnique, pour diriger à son tour des exercices de traduction des meilleurs textes catalans, vers ou prose, en bonne langue française. La question est à examiner ; nous espérons une solution prompte et favorable.

Quant aux soirées artistiques, nous ne voyons pas les raisons qui peuvent en exiler notre langue maternelle. L'Association polytechnique de Perpignan a cependant témoigné toujours la plus vive sympathie aux quelques conférences du dimanche qui ont porté, comme on sait, sur des sujets de poésie catalane.

Jacques Planes.

Proverbe catalan

Si vols esser ben servit
Fes-te tu meteix lo llit.

Textes catalans

Evocation de la *Ma armada* de la ville de Perpignan (22 janvier 1435. — J. Bolosum, notaire d'Elne, notule n° 1786, feuillet détaché).

Stant e personalment constituit davant la presencia de vos, molt honrat Senyor (En Tristan de Mallorca) (1) N'Arnau Ortola, balle de la Ciotat d'Elne, Antoni Garriga, del loch d'Argilers, habitant de Perpenya, disent que com vos, dit mossen lo balle, tingats pres en vostres carceres un home loqual es layre (2) manifest e publich, e loqual li ha panat un manto blau, bo e nou, trasent lo li de la casa hora de mig jorn, e d'altra part li trenqua una caxa per trerne diners, si ni hagues, e asso fo lo dejuni (3) de Sant Tomas prop passat, per so lo dit Antoni Garriga ab los presents scrits vos requer, axi quant ja de paraula vos en ha request, qu'us placia de ferli restituhir e donar lo dit manto, e de fer li correr la vila, e qu'el tengats tant e tant longamen près fins que haia restituhit lo dit manto al dit Garriga, o la valor de aquell, e que us gardats, com vos (Lacune), fins e tant haja lo dit Garriga cobrat lo dit manto.

En altra manera, sil contrari farets, com no ho creu, protesta lo dit Antoni Garriga reverentment contra vos e vostres bens de deffalliment e denegacio de dret e de justicia, e de convenir vos en devant vostre major, e de procesir contra vos e vostres bens per los privilegis de la Ma armada de la Vila de Perpenya, de laqual es habitant, e per los qualssevol ajudar e deffendre : En aquest cars e axi matexs protesta contra vos e vostres bens de tots e sengles dampnatges, greuges, messions e despeses per ell fetes e fasedores en culpa vostra, per occasio de les dites coses, e de totes altres coses a ell licites protestar : Requirint de les dites coses a ell esser feta carta publica per vos, notari d'avall scrit, per esser in memoria en lo temps esdevenidor.

(1) Le nom de Tristan de Majorque, bayle d'Elne, a été raturé et remplacé par celui d'Arnaud Ortola.

(2) Voleur (latro).

(3) La veille (Vigile-Jeûne).

L'Aucell del frare

Llegenda del Conflent

A las Senyoretas M.-T., P., M., I. Comet
peregírnas de Domanova.

Avuy vos vull contar la llegenda hermosa
D'un pobret hermitá, el vell frare Rafel ;
No sabía res mès ell al món qu'una cosa,
Mes la sabía be :
Dir, sempre tornar dir ab incansable zel :
Ave María, ave.

❖ ❖ ❖

Tenía un aucellet vestit de guapas plomas.
Eix aucell, que restava ab ell en son desert,
Alegrava ab sa veu y las valls y las comas ;
Per temps trist o seré,
Com son mestre, ell cantáva en un etern concert,
Ave María, ave.

Mes els aybres d'un bosch s'alsant en la llum blanca,
De son estreta gábia ell veya, envejòs.
Un día pren son vol, se quilla en una branca
Y, à perta d'alé,
Ell se posa à cantar son cant melodiós :
Ave María, ave.

El cor en dol, plorant, l'hermitá lo seguía ;
El cridava ab uns noms mès dolsos que la mel,
Ja'l ten ? Oh ! no, l'aucell en sas alas confía
Y, d'un immens goig ple,
Xirríta molt mès fort al bell cimall del cel :
Ave María, ave.

Mes ay ! qual lo llucet, ab sas urpas malvadas
Un falcó cau sus d'ell, l'estreny sens pietat ;
L'aucell, adolorit, las parpellas clucadas
Y, ab veu d'anyoré,
Piuleja l'ultim plany, l'ay del desventurat :
Ave María, ave.

Ohint un cant tant dols, el falcó ja s'espanta ;
Sas urpas entr'obreix, y el pobre aucellet,
Per miracle salvat de agonía tanta,
Amantament digué
El crit acostumat, el manyach refilet :
Ave María, ave.

L'hermitá, de genolls, prop d'una creu pregaba ;
Son amarch desconsol ell esbravaba en vá,
Quan l'aucell, que son cor tant y tant anyoraba,
De sopte aparegué,
Cantant ab confiansa en lo clot de sa má :
Ave María, ave.

❖ ❖ ❖

MARIA ! si l'aucell que't fa sas refiladas,
Contra'l cruel falcó has volgut amparar,
Del pecador que't crida, à genolls, mans plegadas
Y que t'implora ab fé,
Escoltarás los planys : ell també't vol cantar :
Ave María, ave.

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

Capella de Domanova, 12 de setembre 1909.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Hugues de Fonollet

Evêque de Vich (1346-1348) *et de Valence* (1348-1356)

I. — Le premier vicomte d'Ille

Pierre I de Fonollet était un chevalier roussillonnais qui avait été élevé depuis son enfance à la cour des rois de Majorque. Le 6 février 1298, il acheta à Guéralda d'Urg, sa cousine-germaine, le château et la ville d'Ille, avec divers droits dans les territoires de Saint-Michel-de-Llotes, Marsugá, Greolera et Corbera, le lieu d'Estoher et le lieu ou *vilar* de Vilanova (des Escaldes) en Cerdagne, le tout pour le prix de cinquante mille sols de Malgone (1). Tous ces biens étaient tenus en fief pour le roi de Majorque à qui il était dû seize mille six cent soixante-six sols, huit deniers pour droits de *foriscapi* ou de mutation. Deux jours après l'acte de vente, le roi Jacques Ier considérant que Pierre de Fonollet lui avait rendu de grands services, lui fit remise et don gracieux de cette dernière somme en lui confirmant cette acquisition. A quelque temps de là, Jacques Ier requit Raymond Costa, alors évêque d'Elne, et Guillaume, abbé de Cuxa, de mettre à exécution les dernières volontés de feu Galceran d'Urg, père de Guéralda, en ce qui concernait la vente de la moitié de la seigneurie de Joch. La mise

(1) Archives des Pyr. Or. *Liber feudorum*, B. f° 29.

en vente aux enchères eut pour effet d'attribuer ce fief à Pierre de Fonollet pour la somme de douze mille sols de Malgone. Il est probable que le château de Via fut vendu peu après à ce même puissant seigneur, puisqu'il s'en trouve possesseur dans la suite. Tous les anciens domaines de la maison d'Urg se trouvèrent ainsi réunis au pouvoir de Pierre de Fonollet. (1)

Le 9 janvier 1303, Pierre de Fonollet reçut également en fief le lieu de Bula-Terranera que le roi Jacques avait acheté de Hugues, comte de Pallars. Sanche, son successeur, lui concéda quelques années après, les justices d'Eus, et par une charte datée de Majorque, le 27 novembre 1314, ce monarque décora Pierre de Fonollet et ses descendants du titre de vicomte d'Ille (2). Ce personnage ne survécut pas longtemps à cette nouvelle faveur royale ; il mourut vers la fin de l'année 1315, car son fils, Pierre II de Fonollet, parle de son père décédé, dans une charte du 24 janvier 1316.

Il avait épousé Esclarmonde de Canet. De ce mariage étaient issus : Pierre qui ajouta à son titre de vicomte d'Ille celui de Canet (3), Galcerand qui devint commandeur du Mas Deu (4), Hugues qui fut successivement évêque de Vich et de Valence, Pons, chanoine de la cathédrale de

(1) Alart. La *Baronnie de Joch*, dans le *Roussillonnais* de 1879, pages 128-130.

(2) Archives des Pyr.-Or., B. 190.

(3) Pierre II de Fonollet servit la cause de Pierre le Cérémonieux contre l'infortuné Jacques II de Majorque (Archives des Pyr.-Or., B. 97). Il ajouta à ses nombreuses possessions seigneuriales la baronnie de Castellnou (B. 192), et mourut en 1353. Le 13 juin de cette année-là, ses manumisseurs déclarèrent qu'à sa mort il avait, de même que ses prédécesseurs, ordonné de vendre ses châteaux et lieux de Via, Estoher et sa part de la plaine de Joch pour payer ses dettes. De son mariage avec Constance, il avait eu deux enfants : André et Yolande ; celle-ci épousa François de Perellos (B. 222).

(4) Archives des Pyr.-Or., B. 100, 272.

Vich et Marquesa qui épousa Pierre-Galcerand de Pinos (1).

II. — *Promotion d'Hugues à l'épiscopat*

Le 24 juillet 1346, Clément VI lança une bulle, d'Avignon, pour désigner Hugues de Fonollet, diacre et chanoine d'Elne, comme successeur de Michel de Richoman, évêque de Vich, qui était transféré au siège épiscopal de Barcelone (2). Le 29 août suivant, au reçu des lettres pontificales, Hugues de Fonollet qui se trouvait alors à Poblet, écrivit au chapitre de sa cathédrale et lui signifia qu'il avait choisi pour ses vicaires-généraux, Bérenger de Portella, archidiacre de Berga, et Guillaume-Arnaud Patau, docteur en droit. Ceux-ci arrivèrent à Vich le 2 septembre et convoquèrent les chanoines à une assemblée qui se tint dans les dépendances du nouveau cloître. Après les présentations d'usage, un des membres du chapitre prit le vicaire-général Patau par la main et le conduisit jusqu'à une stalle où il le fit asseoir un instant. On se rendit ensuite au chœur. Le procureur d'Hugues y prit possession du trône épiscopal. De là, on alla au palais de l'évêque ; le chapitre en fit donation au procureur épiscopal en lui remettant un trousseau de clefs entre les mains. Huit jours plus tard, une nouvelle réunion capitulaire fut présidée par les vicaires-généraux. Ceux-ci prêtèrent serment de sauvegarder les droits, privilèges et coutumes du chapitre. Hugues de Fonollet ne devait faire son entrée dans sa ville épiscopale que le 28 juin de l'année suivante. Il était retenu à la cour du roi d'Aragon, où il remplissait la charge aussi difficile qu'honorable de chancelier de Pierre IV le Cérémonieux (3).

(1) Pierre-Galcerand de Pinos était capitaine du comté de Cerdagne et châtelain de Llivia, en 1345 (Arch. des Pyr.-Or., B. 97.)

(2) Eubel, *Hierarchia catholica medii ævi*, p. 557,

(3) Chanoine Jacques Collell, *Episcopologia de Vich*, 1894, t. II, p. 261.

III. — *Chancelier du roi d'Aragon*

L'influence du chancelier Hugues de Fonollet sur l'esprit de Pierre IV paraît avoir été considérable. Ce monarque n'avait qu'une fille Constance. Sur les conseils de l'évêque de Vich il enleva le gouvernement-général de ses Etats à son frère don Jaïme, comte d'Urgel, pour nommer l'Infante à sa place. Pierre le Cérémonieux avait fait ce coup d'état le 29 mars 1347. Le 7 avril suivant, il émancipait sa fille, en présence du chancelier, du grand maître de l'ordre de Montesa et d'un certain nombre de courtisans. Le même jour, don Pedro, oncle du roi, les évêques de Vich et d'Elne, différents autres prélats et chevaliers jurèrent entre les mains de leur souverain de ne reconnaitre d'autre héritier au trône que l'Infante Constance. Cette révolution dynastique provoqua de l'agitation dans les royaumes d'Aragon et de Valence. Pierre le Cérémonieux et son chancelier furent alors dans l'obligation de se transporter en Catalogne. En chemin, ils apprirent que Jacques II, l'ancien roi de Majorque, avait profité des mouvements d'insurrection, qu'il était entré dans le Conflent, et, qu'après avoir pris Vinça, il se disposait à pénétrer en Roussillon. Pour tenir tête à Jacques II, Pierre IV, de concert avec Hugues de Fonollet et son frère le vicomte d'Ille, décida, le 9 juin, de contenter ses sujets d'Aragon et de révoquer, en conséquence ses déclarations antérieures concernant sa succession au trône. Les Aragonais exigèrent le renvoi du chancelier et la réintégration de don Jaime au commandement général du royaume. Le roi enleva, à contre-cœur, sa charge à Hugues de Fonollet, qui ne tarda pas à se rendre à son évêché (1).

(1) Zurita, *Anales de la corona de Aragon*, lib. 8, cap. 7, 10, 15, 18.

IV. — *Évêque de Vich*

Le 28 juin 1347, l'antique cité de Vich fit une réception brillante à son pasteur qui pénétrait pour la première fois dans ses murs. Un grand concours de peuple se porta au-devant de lui, et sur le coup de trois heures de l'après-midi, le cortège pontifical s'ébranla pour se rendre à la cathédrale. Le chapitre et le clergé de la ville faisaient au prélat une escorte d'honneur. Hugues de Fonollet, après avoir fait oraison au pied du maître-autel de la cathédrale, prêta le serment d'usage entre les mains du chanoine Arnaud-Guillaume de Centelles. Un mois s'était à peine écoulé depuis l'entrée d'Hugues de Fonollet, dans sa ville épiscopale. Le roi d'Aragon, qui était veuf, se disposait à convoler en secondes noces ; ce prince adressa à son ancien chancelier une lettre, de Monçon, pour le prier de se rendre à Barcelone et de souhaiter la bienvenue à Éléonore, fille d'Alphonse, roi de Portugal, qui allait devenir son épouse. Après s'être acquitté de sa mission, Hugues de Fonollet était déjà de retour à Vich, dès le mois de décembre. Dans le courant de l'année suivante, il pourvut de titulaires nombre de bénéfices et de stalles canonicales. Vers la fin de 1348, il était transféré sur le siège de Valence.

V. — *Évêque de Valence*

Les bulles de nomination à l'évêché de Valence furent expédiées d'Avignon à Hugues de Fonollet, le 3 décembre 1348 (1). Ce prélat déploya dans le gouvernement de cette église la prudence et l'expérience que le maniement des affaires de l'Etat lui avaient jadis apprises. Il tint un synode en 1350; les dispositions en furent promulguées le 18 octo-

(1) Eubel, *op. cit.*, p. 542.

bre de l'année suivante. Entre autres ordonnances qu'il édicta, il prescrivit aux curés et aux vicaires de publier en chaire l'excommunication contre les exécuteurs testamentaires qui laisseraient passer l'espace d'un an sans rendre compte de leur gestion (1). Hugues de Fonollet mourut à Valence en 1356. D'après ses dernières volontés, il fit don à la cathédrale de Vich d'une mître ornée de pierres précieuses, d'une croix riche, de deux candélabres, d'une patène et de deux burettes en argent sur lesquelles étaient gravées ses armes qui étaient de Fonollet et de Canet (2).

Abbé Jean Capeille.

(1) Villanueva, *Viaje literario à las iglesias de España*, t. 1, p. 72.
(2) Chanoine Jacques Collell, *op. cit.*, p. 269.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secretariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Letteratura catalana.

M. Giovanni Palomba, instituteur à Alghero, vient de publier en italien, sous le titre de *Attraverso la Letteratura catalana* (Sassari ; Tip. Ubaldo Satta, 84 p. ; 2 fr. 50), toute une partie du livre de M. Jean Amade, *Etudes de Littérature méridionale* (Privat, Toulouse ; et Picard, Paris, 1907). La traduction est précédée d'une courte étude sur le livre de M. Amade par le traducteur, et d'une introduction de M. Pío Enea Guarnerio, professeur à l'Université de Pavie ; l'opuscule se termine par des notes détaillées de biographie critique sur les écrivains catalans contemporains.

Jochs Florals de Barcelona.

Nous avons reçu le bulletin des *Jochs Florals de Barcelona* superbement édité. Les Jeux Floraux de Barcelone ont été, cette année-ci, présidés par la Senyora Donya Dolors Monserdá de Maciá, la très distinguée poètesse,

aussi cela a-t-il valu aux amoureux de la langue catalane un discours superbe, tout vibrant de foi, d'amour et de patriotisme : Patria, Fides, Amor.

La « Flor Natural » a été donnée à D. Joan Alcover, de Palma de Mallorca, pour sa très belle poésie « A la vora del Támesi » ; ce poète usant du droit que lui donnent les statuts des Jeux Floraux, a choisi comme Reine de la fête la Senyora Donya Angela Calvet de Paro.

Nous avons lu avec un très vif plaisir les diverses pièces primées : « La canso de les heres » de Mossen Anton Navarro, « La Copa » de D. Ferran Agulló y Vidal, « La fi dels Almugaves » d'Eduard Girbal Jaume, etc., etc... qui prouvent « *el poder de la nostra llengua, pera llohar a Deu, pera cantar a la Patria, pera idealisar al Amor.* »

Je termine en m'adressant comme Victor Catala, auteur primé du roman « Solitut », à la Senyora Donya Dolors Monserdá de Maciá : « Que Deu vos guardi molts anys pera be de les lletres catalanes. »

Terratremols.

Monographie des « Terratremols » de la Région Catalane (Bagnères de Bigorre, imprimerie D. Bévot). — Tel est le titre d'un travail fort intéressant sur tous les tremblements de terre dont le souvenir a été conservé, depuis la plus haute antiquité (580) jusqu'à nos jours, et qui ont intéressé la Région Catalane, publié par M. O. Mengel, directeur de l'Observatoire de Perpignan, dans le *Bulletin de la Société Ramond* (2e semestre 1909).

Chacun des terratremols est appuyé par la citation du document ancien, latin, castillan ou catalan qui le relate. C'est ce qui a été écrit de plus complet sur ce sujet jusqu'à aujourd'hui.

Un tirage à part de ce travail important, qui forme une plaquette de 22 pages, a été fait. L'auteur, M. Mengel, a bien voulu nous en envoyer un exemplaire, nous l'en remercions bien sincèrement. E. V.

Biographies Roussillonnaises.

Notre confrère M. l'abbé Capeille reçoit tous les jours de nouvelles félicitations pour l'œuvre qu'il a entreprise et que nos lecteurs connaissent déjà. C'est aujourd'hui une lettre de M. l'archiprêtre de Céret, dont le style et l'érudition ont fait le charme des lecteurs de ses ouvrages. Le jugement de M. Bonet a donc un caractère d'autorité. Voici ce qu'il écrit à l'auteur : « Permettez-moi de vous adresser toutes mes félicitations pour le beau travail que vous publiez. Votre *Dictionnaire de Biographies Roussillonnaises* prend les proportions d'un monument, et vous avez le droit d'être fier d'en avoir conçu le plan et de l'avoir si parfaitement exécuté. Tous ceux qui aiment leur petite patrie vous en seront reconnaissants. »

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 36 15 Décembre 1909.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Concours mensuel et permanent de Langue catalane

VERSION CATALANE (1)

Satanàs

Era vestit de negre de cap á peus. Portava un barret alt que li amagava'l front y fins li jitava una embra sus del ulls, mes no prou per empedir dos raigs de foch de'n eixir : lo que feya que la mirada d'aquell home feria 'ls que tocava y 'ls hi donava cert malestar.

La barba era negra, talment negra que blavejava com l'ala d'un gorp y s'acabava ambe dues puntes qu'haguesseu dit les puntes d'una furca. El seu nas era mès aviat el nas d'un gos que'l nas d'un home, de tan xato qu'era.

Entre mitg de dos llabis vermells com una brasa se li veyen dues rengletes de dents agudes com les dents d'una pinta de pentinar canem. De dues mans peludes com les d'un monart n'eixien uns dits tan llarchs y d'aquells dits n'eixien unes ongles tan llargasses que semblava que res no 'ls hi podia escapar.

E. Caseponce, *Contes Vallespirenchs.*

(1) Adresser les travaux au secrétariat de la Société d'Etudes Catalanes, 8, rue Saint-Dominique.

Traduction Catalane (Concours mensuel)

Premier prix. — (Abonnement d'un an à la *Revue Catalane*) Mademoiselle Félicie FOURNOLS, de Vinça.

Deuxième Prix. — (Abonnement d'un an à la *Revue Catalane*) Monsieur Fernand LAMAYSOUETTE, de Perpignan.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 10 décembre 1909.

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président.

Le bureau fixe au jeudi 23 décembre courant la date de l'Assemblée générale statutaire.

Le Président donne communication des résolutions prises par le Comité des fêtes de bienfaisance de Perpignan pour la nomination de trois reines des fêtes du Carnaval. Il fait remarquer que les conditions d'éligibilité n'ont pas prévu (ce ne peut être qu'un oubli) que ces reines dussent porter dans les cérémonies le bonnet catalan, la coiffe nationale. Il propose d'écrire au Président de ce Comité des fêtes pour lui demander de vouloir bien réparer cet oubli.

Le bureau approuve et la lettre suivante est rédigée.

Elle sera envoyée aujourd'hui même pour ne pas perdre de temps.

Perpignan, le 10 décembre 1909.

Monsieur le Président du Comité des Fêtes, Perpignan.

Monsieur,

La *Société d'Études Catalanes* ne peut qu'approuver l'heureuse idée qu'a eu le Comité des Fêtes de faire désigner parmi les jeunes Perpignanaises travaillant dans les magasins, ateliers ou manufactures de la ville, trois reines qui présideront aux fêtes de bienfaisance de cette année.

Désireuse de manifester par un acte cette approbation, la *Société d'Etudes Catalanes* se propose d'offrir un souvenir aux jeunes reines à la condition que deux d'entre elles, au moins, portent la coiffe catalane partout où elles devront se montrer en costume de gala.

Si notre groupement, d'après les termes mêmes de ses statuts, a pour but de « susciter ou encourager toutes les initiatives tendant à développer la vie littéraire, artistique ou scientifique de la région » nous ne pouvons pas oublier qu'il se propose surtout « de conserver tout ce qui a fait et qui fait encore l'esprit et la physionomie si caractéristique de notre pays. »

Aussi est-ce pour conserver aux futures reines des fêtes, leur caractère de Roussillonnaises que nous vous demandons de vouloir bien introduire la coiffure du Roussillon dans vos conditions d'éligibilité.

Loin d'y perdre, d'ailleurs, l'esthétique n'aura qu'à y gagner, comme auss le pittoresque et l'originalité.

Veuillez agréer, Monsieur le président, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Le Président de la Société d'Etudes Catalanes,
E. Vergès de Ricaudy.

Le Bureau vote éventuellement une somme de cinquante francs pour l'achat de trois bijoux qui seront remis aux reines de Carnaval si, comme il l'espère, sa proposition est adoptée par le Comité des fêtes.

Las Calentas

Al carissim germa meu, Josep Cuillé, gorman de castanyas.

Ha vingut la tardor, de fullas matadora ;
La tramontana bufa mes freda als cantóns,
Escampant com escombra lo raig de las fonts ;
Lo rahim es cullit, la castanya es madura.

« As (1) calentaaas ! As calentaaas ! » crida la dona
Que passa pel carrer quant s'apropa Tot-Sants,
La cistella sul cap, balansas á las mans,
Ab un gronxoladis de son anca rodona.

« Dona, un sóu de castanyas ! » La dona s'arresta ;
La banasta posada á vora d'un padrís
S'assenta y, tant d'un punt tret lo tovalló gris,
De fenoll embaumat munta la flayra agresta.

La carn blanca y molsuda com de llet cáulada
Nins y ninas mosseguan ab dents de cadells,
Y, de seguida, tornan, gormans, cap als vells
A demanar un sóu per altra regalada.

L'Ermita de Cabrens.

(1) Pour *a las*.

PALMARÈS

du Concours des Jeux Floraux de 1909

Le Jury sous la présidence de M. Jean Monné, félibre majoral, assisté de MM. l'abbé Bonafont (Lo Pastorellet de la Vall d'Arles), Jules Delpont (Es ell), Louis Pastre et Dr Emile Boix (l'Ermitá de Cabrens), a procédé au classement des compositions présentées aux Jeux floraux de 1909.

Avant l'attribution des récompenses il est décidé que la section Théâtre n'ayant donné que des ouvrages sans valeur, les prix qui lui étaient destinés seront supprimés et ajoutés à ceux prévus pour la section Poésie. Ont obtenu pour cette section :

POÉSIE

Premier prix ex-æquo

Les Montanyes de Cerdanya .... La Vigne.
Lo Cant blau ..... Le Grenadier.

Deuxième prix ex-æquo

Mirella..... L'Œillet.
La fi del poeta ..... La Violette.

Troisième prix ex-æquo

Tardor..... Vase artistique M. G. Violet.
En la frontera..... Id.

Quatrième prix ex-æquo

Montanyes regalades (Canigo 19). Eau forte de Teysonnières, portrait de Verdaguer.
Arquimesa ..... Id.

❖ ❖ ❖

Plusieurs poésies *non rimées*, ne remplissant pas les conditions du concours ont été l'objet d'un classement à part ; le jury regrette de ne pouvoir leur attribuer de prix. Toutefois tenant compte de la valeur de ces compositions elle accorde à :

L'Espase del rey	Un diplôme de 1er prix.
L'Enllàs	Un diplôme de 2e prix ex-æquo
Llambrejant ab les ulleres	Id.
Cullint cireres	Un diplôme de 3e prix ex-æquo
La Trena rossa	Id.

PROSE

Pour la prose le jury accorde à :

Premier prix

Felicitat ..... L'Olivier.

Second prix

L'Art Italia del Sègle XV ..... Le Lys.

Mention honorable

La Rifla ..... Eau forte de Teysonnières, portrait de Verdaguer.

Toutes les compositions non primées ou non classées recevront un diplôme à titre commémoratif.

Le Secrétaire général du Concours, J. Delpont.
Le Président de la Société, E. Vergès de Ricaudy.

❖ ❖ ❖

La distribution des récompenses aura lieu le 5 juin 1910, au moment des fêtes de « Montanyes regalades ».

DESCRIPTION DES PRIX

Sur des plaques de marbre veiné de diverses couleurs, mesurant 22 centimètres sur 12, et d'une épaisseur de 2 centimètres, sont jetées des branches et des fleurs en argent, teintées de nuances appropriées, en plein relief, copie exacte de la nature; d'un travail délicat et éminemment artistique, qui fait le plus grand honneur à la maison Auger frères, de Paris. — Ces modèles, entièrement inédits, ont été tout spécialement créés sur nos indications, pour nos Jeux floraux. Ils comprennent :

1° Une branche de *vigne* avec deux raisins du plus bel effet.

2° Une branche de *grenadier* aux fleurs de pourpre, avec une petite grenade naissante.

3° Une branche d'*olivier* chargée de fruits.

4° Un *œillet* double avec son feuillage, d'une vérité saisissante.

5° Une touffe de *violettes*, fleurs et feuillages.

6° Une gerbe de *lys*, épanouis ou en boutons.

Sur chaque marbre sera gravé en lettres dorées l'indication de la récompense.

Un poal de terra

Com sa bresca d'or l'abella,
Un poal de terra vermella
per tù n'he volgut pastar,
y al entorn se descapdella
un rotllo de bon anar.

L'ametller, l'oliu, la rosa,
nines donantse la má.

Cada nina que'l voreja
té 'l mirar que li blaveja,
y amb son color de safrá
el seu devantal oneja
dolsament, d'assí d'allá.

L'ametller, l'oliu, la rosa,
nines donantse la má.

El sol que'ls hi dona vida
á la sardana convida,
y 'l rotllo de bon anar,
amb un pler que no té mida,
gira que ne girará.

L'ametller, l'oliu, la rosa,
nines donantse la má.

Joseph Pons.

DEUX
Grammaires Catalanes
en Roussillon

Les personnes qui s'intéressent au catalan ou aux études catalanistes — et elles semblent devenir de plus en plus nombreuses aujourd'hui, — nous demandent quelquefois quelles sont les grammaires qu'elles pourraient consulter avec le plus de profit : c'est évidemment à des grammaires rédigées en français que ces personnes pensent tout d'abord.

Nous leur recommandons d'habitude l'*Abrégé de grammaire catalane* de M. Foulché-Delbosc (1) : cette grammaire nous paraît, en effet, non seulement assez complète pour les services qu'on exige d'elle, mais encore assez claire et assez bien ordonnée pour que la lecture et la compréhension en soient toujours très faciles. Il est vrai que la tâche, comme, d'ailleurs, M. Foulché-Delbosc le reconnaît lui-même, était rendue plus aisée par des travaux antérieurs dus à des Catalans d'Espagne et publiés soit en catalan, soit en espagnol. La prétention de ce petit livre, d'un caractère tout élémentaire, n'est pas d'embrasser la langue catalane dans ses variétés dialectales : il ne porte que sur des généralités. Mais, malgré sa grande utilité, voilà justement l'inconvénient qu'il présente pour les personnes dont le désir est surtout de connaître le dialecte du Roussillon.

Quelles grammaires faudra-t-il donc leur conseiller ? De quelles grammaires disposons-nous dans notre province ? Ces grammaires sont-elles accessibles à tout le monde ? Telles sont les questions auxquelles nous voudrions répondre brièvement aujourd'hui.

❖ ❖ ❖

P. Puiggari a publié en 1852 une *Grammaire catalane-française* « à l'usage des Français obligés ou curieux de connaître le catalan,

(1) Barcelone, Impr. et Lib. de « l'Avenç » 20, Ronda de l'Universitat, 231 pages, 1902, 4 pesetas.

des Linguistes et des Amateurs de la langue romane » (1). C'est la première grammaire publiée en France sur le catalan ; mais elle s'occupe surtout du catalan parlé en Roussillon. C'est pourquoi, si elle n'est pas toujours suffisante pour quelqu'un qui voudrait étudier les principaux chefs-d'œuvre de la littérature catalane, elle est particulièrement précieuse pour nous.

En la publiant, l'auteur se proposait, en effet, comme il l'explique dans sa préface, « d'arrêter la corruption qui dégrade de plus en plus la langue catalane, particulièrement en Roussillon. » Nous pouvons donc considérer P. Puiggari comme un des tout premiers ouvriers de l'œuvre de Renaissance roussillonnaise, et nous devons retenir, comme très importante, cette date de 1852. Il signalait encore le danger que courait le public « de ne pouvoir plus lire ni comprendre cet idiome dans nos riches archives, si précieuses pour l'histoire locale » ; il montrait l'intérêt qu'il y avait pour tant de propriétaires « dans la recherche d'anciens titres, pour laquelle ils ne peuvent guère recourir maintenant qu'à trois ou quatre personnes dans le département » ; il se réjouissait d'avance à l'idée de venir en aide aux ecclésiastiques chargés de l'instruction religieuse dans nos campagnes, « pour peu qu'ils soient jaloux de parler au peuple d'une manière correcte, autant qu'intelligible, au lieu de confirmer les plus ignorants ou les plus contempteurs de leur langue maternelle dans l'idée que leur jargon en est un raffinement. » Il pensait aussi à l'avantage que ne manqueraient pas d'en retirer les nombreux Français établis en Catalogne. Enfin, il ne jugeait pas non plus inutile, au moment où les études romanes prenaient une si grande extension, d'apporter une contribution personnelle et toute nouvelle à l'œuvre générale.

Après quelques observations préliminaires indispensables sur la prononciation, l'accentuation, etc., il étudie d'abord les « parties du discours » en elles-mêmes, substantifs, adjectifs, verbes, etc., — puis il passe à la syntaxe ou « remarques particulières sur les parties du discours ». Il examine enfin les « contractions orthographiques ». Un appendice contient des « morceaux choisis de prose et de vers, en moderne et en ancien catalan, en langue romane et en français, traduits ou à traduire, suivant leur plus ou moins de difficulté. »

(1) Perpignan, J.-B. Alzine. 134 pages.

La grande préoccupation de l'auteur nous paraît être surtout de fixer et de purifier la langue catalane en Roussillon ; il s'inquiète des signes de décomposition qu'il y découvre déjà ; il veut lui restituer sa beauté première, et, s'il est possible même, la rajeunir. Il a le souci de l'expression conforme à la langue, du terme propre et bien catalan ; son orthographe s'efforce toujours d'être correcte et logique. En un mot, il veut résister au courant, au lieu de le suivre ou de se laisser entraîner par lui.

Il n'en est pas ainsi avec Albert Saisset, dont la *Grammaire catalane* (1894) (1), « suivie d'un petit traité de versification », commence par un manque de confiance à l'égard de la langue roussillonnaise. Bien qu'il dise qu'elle abonde « en expressions énergiques, en fortes onomatopées, en images d'une vive originalité, en métaphores hardies, en comparaisons qui frappent l'esprit par leur saisissante justesse, en termes qui, d'un seul trait, font une peinture, et que le français ne peut rendre que faiblement, au moyen d'une périphrase » ; bien qu'il la défende contre ceux qui parlent d'irrémédiable décadence et de fin prochaine ; bien qu'il réponde à ses détracteurs qu'elle saura vivre et prospérer malgré les sinistres prophéties et les efforts de ceux qui ont juré sa perte, il lui refuse une des qualités essentielles de tout langage vraiment digne de ce nom, c'est-à-dire la faculté d'exprimer les idées abstraites et générales. En rédigeant cette grammaire, il espère pouvoir lui rendre quelque service, en maintenir toujours vivaces, par exemple, le culte et le respect chez les Roussillonnais, la faire mieux connaître et mieux apprécier ; mais le service qu'il lui rend est au fond un très mauvais service, parce qu'il fixe, sous forme de règles et de principes, le catalan « tel qu'il se parle aujourd'hui en Roussillon », lequel n'est, en vérité, pour l'auteur, que le catalan de Perpignan et de la plaine, c'est-à-dire le plus mauvais catalan de tout le pays. Nous avons déjà dit maintes fois ce que nous pensions également de son système orthographique, et nous n'hésitons pas à répéter que c'est encore là un très mauvais service que l'auteur a rendu à la langue roussillonnaise. Albert Saisset a heureusement d'autres titres à notre estime et à notre admiration.

Il ne faut pas croire cependant que ce petit traité doive être

(1) Perpignan, Ch. Latrobe, 93 pages.

rejeté sans examen. On le consulte avec fruit, au contraire, si l'on veut connaître quelques-unes des déformations qu'a subies en certaines régions, sous l'influence de la langue française, le dialecte roussillonnais. L'auteur les a enregistrées en une grammaire, croyant faire ainsi œuvre utile ; mais il ne s'est pas aperçu qu'en leur donnant droit de cité, en les consacrant par tout un appareil didactique, il travaillait, sans le vouloir, à la décomposition de cette même langue et lui faisait plus de mal peut être que ceux qui se contentent de la critiquer.

❖ ❖ ❖

C'est donc la grammaire de Puiggari que nous recommandons jusqu'ici, de préférence, aux amateurs de langue catalane du Roussillon. Malheureusement, elle est devenue aujourd'hui très rare. Nous croyons qu'un éditeur serait bien inspiré en nous en donnant une édition nouvelle, ou mieux encore en publiant une petite grammaire établie sur le modèle de celle-ci, mais avec un caractère plus moderne. Il nous avait semblé, à un moment, que cette idée recevait un commencement de réalisation. On nous avait annoncé un *Précis de grammaire catalane* à l'usage des Roussillonnais ; une souscription avait été ouverte par un éditeur perpignanais avec le concours de la Société d'Etudes Catalanes ; un journal local en avait même publié les premières pages. Depuis, nous n'avons vu rien venir. Il faudrait pourtant se décider.

On voit quelle est la grammaire que nous demandons à grands cris. Nous la voudrions à la fois véritablement « catalane » et véritablement « roussillonnaise ». Nous avons montré les imperfections de la grammaire de Saisset et aussi le danger qu'elle présentait pour l'avenir de notre langue. Celle de Puiggari, malgré l'éloge que nous en avons fait, ne nous paraît pas à l'abri de tout reproche : on note chez l'auteur un désir visible de se rapprocher le plus possible du dialecte du Roussillon ; mais il s'en éloigne tellement quelquefois que sa grammaire devient par moments inutilisable pour un Roussillonnais. Je ne prends pour exemple que les verbes : il ne nous donne que le prétérit simple, inconnu dans le Roussillon, et nous laisse ignorer le prétérit composé, le seul que l'on emploie chez nous. Notre subjonctif pré-

sent n'est pas, *que cante, que cantes,* etc., mais *que canti, que cantis,* etc. Ce fut là une erreur de quelques-uns de nos catalanisants de la première heure : ils crurent, en effet, que, parce que notre dialecte n'était pas toujours très pur et parce qu'à un moment donné il s'était confondu avec le catalan d'Espagne, il fallait systématiquement le rapprocher de ce dernier ; nous pensons aujourd'hui qu'on ne doit recourir à ce moyen qu'en désespoir de cause et lorsqu'on a acquis la certitude que le dialecte roussillonnais ne peut pas nous fournir un terme que nous cherchons.

Nous ne serions pas fâchés de trouver, à la fin de la nouvelle grammaire, un petit lexique français-catalan et catalan-français, en attendant le Dictionnaire qui nous est promis depuis longtemps. Nous citerons à ce propos les *Leçons pratiques de grammaire*, de J. Mattes (1866) (1), faites à l'école d'adultes de Perpignan pour la langue française, et dans lesquelles « l'orthographe d'usage est enseignée au moyen de la langue catalane » (ouvrage particulièrement destiné aux ouvriers du département). Cet opuscule se termine (2), en effet, par un petit vocabulaire comprenant les mots les plus usuels, en une quarantaine de pages environ : mots catalans-français dont l'explication a fait partie du cours, — mots catalans-français groupés autour d'un mot principal. Il faudrait mieux faire encore ; mais l'exemple est à retenir, comme il faut retenir aussi l'une des idées principales du livre, à savoir : l'enseignement du français par le moyen de la langue catalane. « De faciles observations, dit l'éditeur en tête de l'ouvrage, puisées dans le langage catalan, qui est une dérivation de la langue latine, et quelques autres tirées de la langue française, tiennent lieu de règles pour l'orthographe des mots français. » Quant aux locutions françaises vicieuses, en usage dans le département et provenant du dialecte roussillonnais, elles ont leur correction en regard. C'est une bonne méthode d'enseignement que la méthode comparative, surtout quand il s'agit de deux langues latines.

(1) Perpignan, J.-B. Alzine, 192 pages.

(2) Il commence par d'utiles observations sur la valeur des lettres catalanes, *a, e, u, ll, ny, x, au, in.*

❖ ❖ ❖

Notre conclusion ne sera pas bien longue.

Il faudrait que la grammaire catalane du dialecte roussillonnais répondît aux deux besoins qui se font l'un et l'autre vivement sentir, c'est-à-dire d'un côté qu'elle offrît aux amateurs de catalan ou en général aux Roussillonnais tous les renseignements qui leur sont indispensables pour mieux posséder cette langue et s'en mieux servir, et qu'elle permît, de l'autre, aux personnes chargées chez nous de l'enseignement du français de l'utiliser auprès des élèves de nos écoles comme on utilise le latin dans les collèges et les lycées.

Jean Amade.

Bibliographie

Homenaje a Federico Mistral

(Madrid 1909. — Cette plaquette est un hommage de quelques écrivains castillans et catalans à l'auteur de *Mireille*. Nous y trouvons une belle poésie en catalan du poète valencien Teodoro Llorente, *Mireya*, puis quelques pages en prose espagnole de Adolfo Bonilla y San Martin où il compare Mistral à Virgile et Verdaguer à Hésiode. Il faut les féliciter de leur délicate attention.

❖ ❖ ❖

Les obres escrites del Rey En Jaume primer lo Conqueridor

Mossen J. Bofarull, de Tarragona, nous a envoyé un exemplaire de *goigs* « de la Mare de Deu de la Salut de l'Ermita de Tarragona » qu'il vient de composer. C'est lui qui a entrepris une superbe édition des œuvres écrites de Jacques d'Aragon ; cette édition s'efforcera de reproduire le manuscrit dans ses caractères et ses miniatures. Prix du volume : 80 pesetas pour ceux qui souscrivent dès le commencement ; les payements seront faits lors de la livraison du volume. Imp. Francesch Sugrañes, carrer del comte de Rius, 9, Tarragona.

A propos des prétérits catalans

A M. Louis Pastre,

« J'ai lu, Monsieur, avec beaucoup d'intérêt et de profit votre étude si claire et si documentée sur les prétérits catalans. Je crois que les exemples que vous avez choisis sont souvent caractéristiques et la plupart de vos arguments décisifs ; il me semble que vous avez raison sur un grand nombre de points. Mais, — dois-je vous l'avouer, — j'ai été un peu déçu. En commençant à lire votre étude, j'espérais que vous me donneriez une explication du prétérit composé *(va caurer)* et que vous m'en feriez connaître l'origine, c'est-à-dire que vous me montreriez : 1° pourquoi et avec quelle signification le verbe *anar* est entré dans la formation de ce prétérit composé ; 2° à quel moment précis et sur quel point des pays de langue catalane il a fait pour la première fois son apparition, soit dans la langue parlée, soit dans la langue littéraire.

« Je comprends assez bien, par exemple, la formation du futur dans les langues romanes ; cette association de l'infinitif et de l'auxiliaire « avoir » (fr. *aimerai : aimer ai* ; cat. *amaré : amar he*), me paraît correspondre, en effet, à une idée future. Mais dans *va caurer* l'association de l'infinitif et du verbe *anar* me semble plutôt singulière. J'aimerais à avoir une réponse de vous sur ce point.

« D'un autre côté vous dites que c'est dans les poésies du Rector de Vallfogona (XVIIe siècle) que nous trouvons, pour la première fois, un prétérit composé, grâce peut-être, d'après vous, à un oubli de l'écrivain, oubli provenant sans doute de ce que le prétérit composé était déjà entré dans la langue parlée de l'époque. En êtes-vous bien sûr ? Je veux dire : êtes-vous bien sûr que le peuple n'employait pas déjà ce prétérit bien avant le XVIIe siècle et que les écrivains catalans ne l'avaient pas employé déjà bien avant Vicens García.

« Je vous pose donc ces trois questions ; mais je les pose aussi aux lecteurs compétents de la *Revue*. Il serait intéressant de faire ces recherches, si, comme je le suppose, elles n'ont pas été faites déjà.

« Recevez, cher Monsieur, etc... » *Signature illisible.*

Pour les mots nouveaux

On reproche aux poètes du Roussillon la coquetterie du pseudonyme. On devrait avoir un peu plus d'indulgence. Car ces pseudonymes n'ont pas simplement la grâce certaine des coutumes surannées. Ils veulent, n'en doutez point, nous rappeler un souvenir littéraire. Depuis *Lo Gayter de Llobregat*, que de cornemuseux ont charmé les vallées catalanes de leurs airs nouveaux ! Ils ont aussi l'avantage de préciser la région, ou même le site préféré de nos poètes. Nous savons qu'elle a son *Refilayre*, l'inoubliable vallée de la Carençá. Et dès lors, il y a une saveur de pastourelle montagnarde dans la poésie « Les Cuatre Roses ». Et si l'*Ermitá de Cabrens* nous offre en un triptyque ses « Professons », nous nous souvenons de cette petite boîte, où dort un saint parmi les feuillages d'or, et que l'ermite porte en bandoulière, lorsqu'il descend au village.

Lo Pastorellet de la vall d'Arles : c'est un peu long, mais n'est-ce pas Verdaguer, dans ses notes au *Canigó*, qui trouvait ce pseudonyme « escaygudissim per un poeta y un rector de fora » ? D'ailleurs, l'auteur n'oublie jamais sa signature. Il chante sa vallée. Et à la façon des bergers, il côtoie les précipices au crépuscule, ou s'endort à l'ombre des chênes-verts, paisiblement. (Cf. *Los Ays)*. Cette transposition, si naturelle, ne manque pas de poésie à mon goût.

On ne peut, il est vrai, invoquer de pareilles raisons en faveur de *Joan de la Sanya* ou du *Minyó d'en Mottes*. Ceux-là nous viennent, sans doute, de Saint-Laurent-de-la-Salanque « reyna de la xerrada y del sobrenom ». Ils ont, de ce fait, de la couleur locale. Ils sont peuple. Sur la couverture d'un livre, ils nous renseignent aussi bien et parfois mieux que le titre... Aimons les pseudonymes.

Mais cela n'était qu'une boutade. On adresse aux poètes du Roussillon un reproche en apparence plus grave. On leur dit que leurs poésies seront non avenues, s'ils persistent à accepter dans

leur vocabulaire des termes inintelligibles. Ces termes, on les signale à notre attention, avec la menace d'en dénoncer d'autres prochainement. Il ne sera pas inutile de les juger, à notre tour, et de les acquitter, s'il y a lieu.

Dans la « Despedida de la Mare de Deu », du *Pastorellet*, on ne signale qu'un seul mot : *enmanllevar*. (1) Et cette poésie, remarque-t-on, veut être un chant populaire et religieux. Or, je crois qu'une note d'archaïsme sied à nos « goigs », que l'on chante sur un air archaïque, dans un ermitage aux murailles patinées. L'architecte peut construire des églises gothiques. Permettez donc au poète d'orner son chant d'un fleuron ou d'une gargouille.

Dans son « Sonet », on comprendra le terme *xopadas*, (1) qui est fort suggestif ; et l'expression *boy* sera tout à fait familière. On objecte qu'elle n'est pas usitée dans tous nos villages. Mais cette raison n'en est pas une. Nous obligera-t-on, sous ce prétexte, à délaisser des termes que nous entendons tous les jours ? Ne voit-on pas que ce serait là le meilleur moyen de réduire notre langue, alors qu'il s'agit de l'enrichir ?

— Mais voici que j'en arrive à un paragraphe d'autocritique. Le « Cant de Bressar » a été passé au van, et aussi « lo Teixidor ».

Si cette dernière poésie a été écrite avec une âme populaire, il apparaît aussitôt que la première est d'un caractère plus intime : mélodie que l'on chante pour soi-même, succession d'images, désirs de fraîcheur, de silence et d'oubli. Pour dire tout cela, on peut s'écarter de la langue strictement populaire. Il peut y avoir, même dans la poésie du félibrige, une essence aristocratique, je veux dire purement personnelle.

Est-ce qu'un Baudelaire ou un Ephraïm Mikhaël pourraient dire avec la langue quotidienne de nos paysans le « lied » profond de leur mélancolie ? Il conviendrait d'y réfléchir. Je ne veux pas insister toutefois, et je continue pour l'instant à examiner les termes empruntés à nos voisins d'Espagne. Ils forment un trop visible filet, dans la fluette cascade des strophes : *lleument, neguit, brufat, molçudet*. Je condamne les deux premiers. Je fais grâce à *brufat* pour sa joliesse, comme à *clapejat* dans « *lo Teixidor*. » Ils seront l'ornement d'un vocabulaire choisi. Vous direz à un Roussillonnais : *Un manto brufat de perles — un aybre clapejat de fruyta.* (Cf. : á claps), et il comprendra, ou devinera.

Je regretterais encore qu'il ne me soit point permis d'employer un terme comme *molçudet*. Je n'en connais pas de plus propre pour parler de l'argile idéale, de la molle douceur d'une chair pulpeuse.

Est-il inconnu en Roussillon ? C'est possible. Il s'agit alors de l'introduire.

On assure que notre langue est assez malléable pour exprimer toutes les idées. Quel terme, dites-moi, nous rendra l'idée et la nuance qui se trouvent un *enmudida* ? Je l'ignore, et désire vivement le connaître. Car nous ne voulons pas employer des termes étrangers par ignorance des nôtres.

❖ ❖ ❖

Oui, nons devons puiser à la bonne source. Pour conserver au roussillonnais sa pureté, il est naturel d'avoir recours aux mots de formation populaire. Ils constitueront la grande nappe de notre langue renaissante. Nous n'oublierons jamais les phrases charmantes d'un Montaigne : Tu practiqueras les artisans de tous mestiers..

Nous croyons encore que notre poésie doit garder parfois le rythme et le reflet de la chanson populaire.

Berceuses et refrains d'enfants, chansons d'amour, naïvement colorées comme un tablier d'autrefois, « seguidillas » vives et prestes comme un frisselis de feuillages, mélopées lentes et graves comme le crépuscule des vallées, vous parlez à notre âme bien mieux que les odes triomphales, et vous dites en quelques mots toute la poésie du terroir.

Sentir l'âme populaire et posséder le sens avisé d'un folk-loriste, voilà qui est indispensable. Pieusement, nous devons recueillir tous les termes vivants. L'œuvre nous apparaît plus belle encore. Nous ne pouvons souhaiter que le Roussillonnais reste dans son immobilité. Nous désirons que, par la poussée des œuvres, il entre dans une période de pleine vie linguistique.

Nous voulons une langue littéraire. Nous voulons nourrir le feu que nous avons attisé. Au courant languedocien et français qui nous envahissent, nous opposerons un courant venu d'au-delà des Albères.

Notons encore que notre effort ne s'adresse pas seulement au peuple, mais peut-être plus encore aux déracinés et aux manda-

rins. Pour ceux-là, il faut user d'artifices. Il faut les séduire et les éblouir avec des expressions diaprées. Ils mépriseraient trop vite une langue pleinement populaire, dont ils ne sauraient goûter la saveur de rusticité.

Ce n'est point, toutefois, ce puéril désir qui nous guide. Nous voulons avant tout accomplir une œuvre de reconstitution.

On sait bien que, dans la formation des langues novolatines, en outre des mots populaires et des mots savants, il entre une grande part de mots étrangers. Ils comblent les vides, mais ils les comblent mal. Venus trop tard, ils n'acceptent pas les conseils de l'analogie. Ils constituent des dissonances. Ils font des ombres sur la pureté de la nappe. Ils en diminuent la beauté visible.

Mais nous, Roussillonnais, dans notre œuvre de reconstitution, pour combler les vides, nons avons un réservoir naturel, et c'est le catalan d'Espagne. Nous ne faisons pas appel aux langues étrangères, mais à une langue qui est en somme la nôtre, car les lois phonétiques sont les mêmes en Catalogne et en Roussillon.

Il est certain que nous ne désirons pas une invasion brutale de ces termes. Nous avons nos douaniers à la frontière. Nous ne troublerons pas la nuance du Roussillonnais ; nous la conserverons dans la couleur générale du catalan. Notre entreprise est délicate, et il faudra la mener avec des qualités de goût et d'amour. Il y aura des erreurs et des hésitations ; cela est naturel. Mais, autant que possible, nos emprunts seront discrets et choisis. Nous irons de préférence aux termes compréhensibles, aux termes purs. Et si parfois nous n'évitons pas les doublets, ce sera en faveur de la beauté plastique d'un mot. Car, je le répète, il faut toujours faire la part de l'artiste, et lui permettre de rechercher de fluides harmonies, de légères orchestrations. Et cela, le Roussillonnais, un peu abâtardi par le languedocien, ne le permet pas toujours. Il y a, dit-on, des accommodements avec notre langue. Mais nous ne voulons pas une langue revêche, et que l'on doive torturer. Les roses ne s'épanouissent pas sur un terrain de garrigue. Nous voulons une langue claire, aimable et docile à l'inspiration. Il faut que la totalité des touches se trouve à la portée de la main...

Une méthode semblable a été sûrement préconisée par les maîtres du félibrige. Je ne doute point que Mistral n'ait conseillé d'admettre l'archaïsme, lorsqu'il peut donner à la langue plus de

noblesse. On en trouvera sans doute dans *Mireille*, qui est par ailleurs foisonnante de noms de plantes, d'oiseaux, d'outils, et constitue ainsi un merveilleux inventaire du provençal.

D'autres ont peut-être exagéré. Le Félibre quercynois Antonin Perbosc et le languedocien Prosper Estieu ont voulu remonter jusqu'aux origines de leur langue. Ces néo-troubadours renouvellent non seulement les vieux mots, mais encore la graphie d'autrefois. Mais ceux-là savent que le rêve méridional est impossible. Ils veulent que la dernière montée de sève soit splendide. Ils assistent au déclin de la langue d'oc, et vont l'ensevelir dans un voile de pourpre.

S'il leur est permis d'admettre ainsi des archaïsmes, sans nul doute nécessaires pour exprimer leur pensée, ne pourrons-nous pas avoir recours à des *mots vivants ?* C'est un privilège, et dont il faut savoir user.

Joseph Pons.

N. B. — Les termes *xopat* et *enmanllevar* sont bien roussillonnais, et le dernier d'un emploi fréquent. On dit : Te som *enmanllevat* (Je t'ai pris des mains) tal cosa, el batador, el poal, el cistell, etc.

Dictionnaire de Biographie, Histoire et Géographie ecclésiastiques

Nous apprenons que notre confrère M. l'abbé Capeille vient d'être appelé à collaborer au *Dictionnaire de biographie, histoire et géographie* qu'un comité de savants va publier sous la direction de Mgr Baudrillart recteur de l'Institut Catholique de Paris. Ce haut témoignage d'estime rendu à l'érudition de notre collègue l'honore grandement. Nous nous félicitons de ce choix. La plume sagace de notre confrère saura mettre en relief les figures des pontifes, prélats, théologiens, écrivains ecclésiastiques, etc., dont notre diocèse a le droit de se glorifier. Nous formons des vœux pour le plein succès de cette œuvre.

Lo primer Tortell

Conte de Nadal

Vull contar avuy en els nens de Rosselló una llegenda ben coneguda de tots los noyets de la vall de Prats y de Vallespir, perqué tots l'han recullida dels llavis de llurs mares.

En moltas y moltas parts del mon es costum inmemorial el regalar gormanderias a la maynada, en recort, y per senyalar lo naixamment del Salvador en la nit santa de Nadal. Seguns les terres las modas cambien. Aqui torrons de pinyons, d'ametllas ó avellanas ; allá toronjas, pansas y figas secas. En altres parts cocas ensucrades, torras de pá de pessich, magranas ó panellets d'ous.

A Vallespir se donen tortells. Quant vé Nadal nens y nenas esperen ab alegria lo regalo dels padrins, l'estrena dels pares y mares ; y 'ls tortells de formenat anisats y endaurats no falten may, asta en les cases dels mes pobres. Los uns son molt gruixuts, adornats d'aucellets, cargols, serps, flors y animalets de pasta més ó menos encertats. Altres mes sensills y sens adornos, fins los mes petits y de poch preu.

D'ahont vé tal tradició, y desde quant comensá eixa costum graciosa ? — Vetaqui lo que conten en las vetllades les avias arrugades tot filant canem a la vora del foch.

Quant va neixer el Jesuset en l'establia de Betlem, los pastors de Prats y de la comarca, també varen volguer adorarlo y portarli presents y recorts de la nostre terre. Marxaren trés, un del poble y dos de pagés. Seguits per un rabadá anomenat Romá s'enduhien un parell de borrechs, dos xays de llet y colomins blanchs com la neu. També portaven una faixa de criatura, un faldat de pells assahonades pel jas del infantet, un sovolch de burata, y, demés, brescas y formatges pera Maria y per Sant Josep.

N'en Romá, pobre com molts rabadans, s'en portava poca cosa. Sols, per oferir al rey del mon, tenia un verderol y una cardina tencats en una petite gabia de vimens y jonchs. Al fi, en la butxaca, portave son fluviol de boix.

Com la caminade tenia de ser llarga y penosa y que l'hivern era malament enfadat, s'havian ben arropats. Barretinas vermellas, pellisas y samarras noves, botas de cuyro, capas de drap burell. Tenian los peus calsats d'esclops ab nas.

— Camináren temps y més temps. Atravassáren varios reyalmes, terres de pá y deserts desolats, serres y montanyas altivas com també planes conreuadissas, abrigades com lo altre, dels blanchs embolcalls del hivern. Guiats per l'estela que relluhia à l'Orient, marxaven ab fé cap aquella terre llunyane y inconeguda ahont resplandia com un nou sol lo bonicoy baixat del cel.

En Romá seguia 'ls pastors ab molta pena y grans afanys. Petitet y flach, lo cos blau de fret, els peus plens de butllofas y ses mans de quebrallas ; era pobre de bens, pero molt rich d'amor. Tenia gran cuydado dels aucellets que volia regalar al divi infant.

Portave la gabia amagade amorosament en son pit. Tot soviny amb el seu alé rescalfave per reviscolarlos lo verderol y la cardina arrodits de fret y més morts que vius. Els pobres aucells fredeluchs y neguits d'anyoranse semblaven dir « ahont hem vinguts ? y com ferem per tornar cap á les serres soleyosas del nostre Vallespir ? »...

Los ulls enlluhernats, plantats en la neu fins els genolls, los esclops molt pesats, els pastors caminaven molt poch á poch. La més gran quietut imperave 'l mon. Un silenci de mort s'espendia amunt la naturalesa adormida. La terre, l'espay, el cel, tot era enterbolit, entremesclat, y no se coneixia nit ni dia. Montanyas, pobles, fortalesas y campanars s'aixecaven misteriosament en la lletosa boyra com punxas y arrugas disformes d'un cos herme y monstruós. Per demunt dels viatjadors transits, navegava, com vaixell desemparat, una nuvolada blanca y espesa qu'esqueixantse de tant en tant deixave entreveure la lluna, raig de llum reflecse de Deu. Després, tot se rabejave en lo vapor de la inmensitat. Jamay lo mon havia pogut dar mostra més exacta de lo que fou lo caos. Ni un arbre movia son fullatje, ni un aucell atravessave

l'espay. Les palmeras reblegaven, com grans brassos allanguits, llurs brancas fins a terre.

Sols a ran del mar, allá lluny, a l'horisó, lluhia una ratlla glauca y com entrenyinade, esperansa de vida, nunci de llum.

— Copia de caminar y penar, varen coneixer que s'apropaven de Betlem.

Una celestial harmonia ressonave dolsament sobre la plana inmensa. Lluny, prou lluny encare, s'ohian a jaupar cans y belar ovellas.

Lo cami banyat per la lluna era més fressat y s'hi oviraven petjades d'homes y de camels. Lo desert era acabat, l'oasis comensave. Les vias que seguian, estretas, tortas y encaixonades eran borejades d'atsabaras y d'espinosas figueras de moro fent de tancas en els camps vehins. Un ventijol lleuger espendia com un balsem de mirrha y d'encens. Hymnes y canticis inconeguts, paraulas estranyas y misteriosas ressonaven a les orellas dels pastors..... hosannah..... gloria in excelsis !.....

Els quatre romeus catalans foren rebuts per Sant Josep a la porta de l'establia. Adoraren el Messias oferintli los presents que trajinaven desde Prats. Quant en Romà volgué fer homenatge á Jesus dels aucellets catius, lo verderol y la cardina foren morts ! Molt gran fo lo desconsol del pobre rabadá. No li quedave rés per regalar al Jesuset estimat. Desconsolat plorá molt llastimosament.

Jesus va veurer l'afligiment del pastoret y aixecant sa debil manota, benehí la gabia, y los aucells tornaren de mort a vida. Fo lo primer miracle de Nostre Senyor.

Are, en Romá postrat al peu del pessebre, transfigurat y com participant a la ditxa dels angels, la cara negada de dolsas llagrimas, ofereix á l'Infantet divi tot lo que posseheix en aquest mon. De genolls en terre tragué son fluviol de la butxaca y, per honrar lo rey dels reys, soná sentidament la sagrada y encantadora cansó de nostre terre : Montanyas regaladas.....

A mesura que's descapdellave la prestijiosa cantarella dels nostres avis une celestial beatitut umplie l'establia. Lo verderol y la cardina ab veu refiladora ajudaven el fluvioler. Els angels somoguts escoltaven amb admiració. Sérios y capficats, la Verge Maria y Sant Josep gosaven d'aquell concert inconegut, y'l Jesuset, ell

mateix, va aplaudir de ses mans sagrades lo ressó llunyá del nostre Canigó.

Quant s'aixecá per seguir los pastors y tornarsen cap a Vallespir SantJosep regalá à n'en Romá un tortell de forment anisat per passar cami. Per especial prodigi lo dit tortell nodri els viatjadors fins al ser en llurs casas, y' s trovà encare enter quan arrivaren a Prats.

Desd'aquell temps y sempre més, los flequers de Vallespir han pastat tortells per Nadal, y tant com hi hauran padrins y fillols, avis y nets, richs y pobres, rabadáns, verderols y cardinas ; tant com se cantará en la nostre terre amade, lo celestial Montanyas Regaladas, no's perdrá la costum nescuda, com Jesus, en la primera nit de Nadal.

— Vetaqui lo que conten en les vetllades les avias arrugades, tot filant canem a la vora del foch.

J. de Sant-Salvador.

Una Felibrejada

Amb motiu de las festes del monument de *Montanyas regaladas*, la *Revue Catalane* té pensat de fer allavors, à Perpinyá, una felibrejada hont s'aplegarian provensals, llenguádocians, aquitans. rossellonesos y catalans d'Espanya.

Que Santo-Estelo nos ajudi, pera poguer refilar *Montanyas regaladas* y cantar *La Copo santo*.

Extrait de Mil y un pensaments

Ab un projecte inspirat has de procedir de la mateixa manera que ab una noya que t'agradi ; casarthi deseguida. Si no' n prens possessió de presa, pot ferho un altre y després te semblará que te l'han robat.

Déu va fer la dona d'una costella del home pera donarnos à compendre que la dona viuria á las nostras costellas.

Un vieux Noël populaire catalan

A l'occasion des fêtes de la Noël, nous avons voulu choisir pour nos lecteurs un vieux *Noël* populaire catalan. Il en existe un grand nombre ; quelques-uns se chantent encore, et d'autres ont été conservés dans des recueils. Nous donnons le plus connu, bien qu'on puisse en trouver de plus frais et de plus poétiques. Mais nous ne nous arrêterons pas là, car cette branche de la poésie populaire catalane est une des plus intéressantes et peut-être même des plus riches. Il en est ainsi d'ailleurs dans tous les pays méridionaux et particulièrement en Provence. On sait enfin avec quel succès les « Cantayres catalans » de Céret ont chanté, il y a deux ou trois ans à peine, à la salle Arago de Perpignan, le charmant Noël intitulé « Lo Cant dels Aucells ».

Saltan y ballan (Noël)

(Cansó pastoril dels nostres vells que's canta prop del soc de Nadal) (1)

Saltan y ballan, los pastorells, donas !
Saltan y ballan, la nit de Nadal.

Feu-li lo llit à la Verge María,
Feu-li lo llit que la Verge ha parit.

Ja fa non-non, lo ninet que no plora,
Ja fa non-non, lo ninet que no dorm.

Que li darém, al fillet de María,
Que li darém, al hermós Jesuset ?

Pansas, y figas, y ous, y olivas,
Pansas, y figas, y lo cor ben net.

Jo li voldría dar una robeta,
Una robeta y mitjas per la fret.

Que li darás, tú, petita adroguera,
Que li darás, à n'eix infant tant bel ?

(1) *Noels populaires* par l'abbé J. Parmentier et B. Petit, se vend dans nos bureaux.

Una espartineta de mel y sucre,
Una espartineta, y també confits.

Que li darás, tú, bonica fustera,
Que li darás que li sapiga bé?

Una cullera petita de fusta,
Pera menjar la sopeta al matí.

Al eixint de sas virginals entranyas,
Apar que tot se reventa de plors;

Y la mareta, per aconsolarlo,
Ella li canta la dolsa cansó:

Saltan y ballan, los pastorells donas,
Saltan y ballan, la nit de Nadal.

No ploris, no, manyaguet de la Mare,
No ploris, no, que'm darías tristor.

Saltan y ballan... etc...

A Don Teodor Llorente,

à Valencia.

Honradissim Senyor,

A la *Revue Catalane* ja reberem la convocatoria del Ajuntament de Valencia, pera assistir à la festa de la coronació de Vosté, lo dia 14 de novembre passat.

Amb tot lo nostre goig nos adherim à n'aqueixa glorificació de la poesia valenciana, de quina es Vosté lo mestre venerat. Per tant lluny que sigui, lo nostre nevat Canigó, de la florida y embaumada horta valenciana, no ha parat, per lo tant, d'hi arribar unes dolses remors, que nos han contat com vosté s' ha passat tota la vida, traballant à l'enaltiment de la llengua catalana, y escampillant à tot arreu, refilades de germanor y de patrí-amor.

De totes maneres, y sentint no poguer-ho fer de present, li envihem las nostres encomanades, y nos repetim, honradissim Senyor, los bons servidors de Vosté,

Décembre de 1909.

Per la *Revue Catalane:*
Emmannuel Vergès de Ricaudy.
Jules Delpont.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Hugues de Llupia

Evêque de Tortose (1379-1397) et de Valence (1397-1427)

I. — *Les ancêtres d'Hugues de Llupia*

Hugues de Llupia provenait d'une famille de chevaliers (1) qui avaient servi les rois de Majorque et avaient obtenu de ces monarques la concession de droits féodaux. En 1296, Ermengaud de Llupia ajouta à son patrimoine le village de Bages que sa femme lui avait apporté en dot (2). Ce seigneur avait une sœur, Sibille, que l'on trouve abbesse de l'Eula, en 1319 (3) et un frère du nom d'Arnald, lequel partageait avec lui les justices de Llupia dont Jacques Ier les avait simultanément gratifiés (4). Ermengaud laissa deux fils : Hugues et Pons. Celui-ci fut conseiller du roi Jacques II (5) ; l'aîné plus connu sous le nom d'*Huguet*

(1) De nos jours encore, la maison de Llupia a des représentants à Barcelone. Elle a compté dans son sein des personnages marquants qui ont occupé une place importante dans l'Histoire du Roussillon. Qu'il suffise de mentionner ici en passant François, Louis, Gabriel de Llupia qui, de père en fils, se transmirent la charge de procureur royal, presque durant l'espace d'un siècle (1535-1620), et Gabriel de Llupia, maître-de-camp et lieutenant du capitaine-général de la principauté de Catalogne (1550-1623). Je retracerai la carrière de ces différents personnages dans le *Dictionnaire de Biographies roussillonnaises*, actuellement en cours de publication.

(2) Archives des Pyr.-Or., G. 22.

(3) Id., B. 112.

(4) Id., B. 190.

(5) Id., B. 110.

était seigneur de Bages en 1356 (1). A son tour, il eut deux garçons : Raymond, qui devint seigneur de Bages, Saint-Jean-Pla-de-Corts, Labastide et Montoriol (2) et Hugues qui fut promu à l'épiscopat en 1379.

II. — *Evêque de Tortose*

Villanueva ne fait monter Hugues de Llupia sur le siège épiscopal de Tortose que le 4 février 1387 (3). Cet historien commet une erreur de date : Guillaume de Torrelles, évêque de Tortose étant décédé le 16 février 1379, Clément VII désigna, dès le 26 mars suivant, Hugues de Llupia pour lui succéder (4). Les bulles pontificales de nomination apprennent que le nouvel élu était chanoine de Valence, licencié en droit et engagé dans l'Ordre majeur du sous-diaconat. De plus, Hugues de Llupia devait avoir un âge relativement jeune, car on le voit fournir ensuite une longue carrière de quarante-huit ans dans l'épiscopat.

Le 15 octobre 1388, ce prélat célébra un synode dans son diocèse. Il y établit la fête de l'Immaculée-Conception et prescrivit de la célébrer sous le rit double. Il décréta, en outre, que les heures des trois Féries-majeures se clôtureraient par la récitation de l'oraison *Respice quæsumus Domine*, comme d'ailleurs la liturgie le pratique actuellement dans les églises, aux offices de *Ténèbres* chantés pendant la Semaine Sainte.

Hugues de Llupia promulgua un certain nombre de constitutions synodales, propres à sa cathédrale, durant les années 1390, 1393 et 1397. On les trouve conservées, au dire de Villanueva, dans les archives de Tortose (5).

Après dix-huit ans d'épiscopat dans ce diocèse de Tor-

(1) Archives des Pyr.-Or. B. 105.

(2) Cf. ma monographie *La Seigneurie de Saint-Jean-Pla-de-Corts*, in-8°, Céret, L. Roque, 1903.

(3) Vilanueva, *Viaje literario à las iglesias de España*, v. p. 103.

(4) Eubel, *Hierarchia catholica medii ævi*, p. 231.

(5) Vilanueva, *op. cit.*

tose, Hugues de Llupia fut transféré par Benoît XIII, sur le siège important de Valence.

III. — *Evêque de Valence*

Au mois de novembre 1397, il y avait deux ans et demi, que Jacques d'Aragon, évêque de Valence, était mort. Le 28 de ce mois, Hugues de Llupia reçut de Benoît XIII les bulles qui le désignaient pour recueillir, à Valence, la succession du prélat défunt (1). Il ne tarda pas à convoquer un synode diocésain dans sa ville épiscopale : il adressait, au mois d'octobre 1400, une lettre à son clergé pour le prier de se rendre à ces assises ecclésiatiques (2).

Partisan fidèle de Pierre de Luna, Hugues de Llupia se rendit, en 1408, au concile de la Réal. Son nom figure dans la liste des Pères qui siégèrent aux sessions de cette assemblée ; mais il ne paraît pas y avoir joué un rôle saillant (3).

D'autre part, on sait que l'évêque de Valence avait publié, dans le courant de cette année-là, diverses constitutions liturgiques sur les *Offices divins*. On les rencontre citées *in-extenso* dans un *Bréviaire* manuscrit de la Bibliothèque de l'église de Valence de l'an 1464 (4). Villanueva les a reproduites dans le 4e appendice du tome Ier de son *Viaje literario*.

Hugues de Llupia réunit encore des synodes dans sa ville épiscopale en 1422 (5) et 1425 : les dispositions prises dans cette dernière assemblée ont trait à l'ordre des distributions faites dans l'église cathédrale (6). Il mourut le le 1er avril 1427 (7). Abbé Jean Capeille.

(1) Eubel, *op. cit.*, p. 542.
(2) Vilanueva, *op. cit.*
(3) Cf. mon Etude sur le *Concile de la Réal* paru dans la *Revue Catalane*, n° de novembre 1908.
(4) Torres-Amat, *Diccionario critico de los escritores catalanes*, p. 354.
(5) Id.
(6) Vilanueva, *op. cit.*
(7) Eubel, *op. cit.*

LIVRES & REVUES

La Revue catalane fera connaitre à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secretariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycee de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Histoire du Parti républicain dans les Pyrénées-Orientales (1830-1877).

Horace Chauvet. — Perpignan, imprimerie de l'*Indépendant*, 1909, 1 vol. in-8. — Une actualité palpitante et comme toute chaude encore de souvenirs, traitée pourtant avec tout le soin et tout le respect qu'impose le souci historique : tel nous apparaît le livre récent de M. Horace Chauvet. L'auteur n'a pas entendu se renfermer dans la froide et artificielle attitude de l'impersonnalité, mais il a expressément tenu à s'abstraire de toute polémique. La dernière page de son *Introduction* vaut, à ce double point de vue, une profession de foi : « Ceci n'est pas une œuvre de parti-pris, mais une œuvre de reconnaissance et d'admiration pour des apôtres de l'idée républicaine dont il est utile et nécessaire de perpétuer le souvenir ».

Parmi les ascendants de l'auteur lui-même, figure un personnage qui joue, dans les péripéties du livre, un rôle sinon de premier plan, du moins fort actif et bien net. De même, parmi les lecteurs de M. Chauvet, nombreux seront les roussillonnais qui retrouveront des ancêtres ou des parents personnellement connus et qui furent plus ou moins mêlés aux événements. Auteur et lecteurs sont ainsi comme associés à cette histoire d'avant-hier et d'hier. Le contact avec les hommes et les faits, la proximité des épisodes doublent l'intérêt de la lecture, et, si le signataire de ces lignes a la certitude de rendre ici l'impression commune de ses compatriotes, c'est qu'il a éprouvé lui-même cette impression pour son propre compte.

L'exactitude avec laquelle chacun de nous voit consigné un récit qui fait partie parfois du patrimoine de sa famille et qu'il a entendu souvent d'une bouche complaisante au coin du feu, l'heureuse intercalation de pièces d'archives et l'abondance des notes, tout concourt à inspirer confiance dans la valeur de l'enquête et dans l'information de l'auteur. Aussi bien, il ne donne pas seulement un ouvrage agréable, capable de faire revivre et de fixer nos souvenirs, riche aussi d'enseignements et instructif pour tous les partis, mais encore il fournit à la postérité une arme véritable. Car, parmi les documents dont l'auteur a obtenu communication de la part des particuliers, il en est, sans doute, que l'érudit d'une génération postérieure risquerait de ne plus retrouver. Plus fugitives encore et plus fragiles sont les confidences orales ; *verba volant*. Précisément, l'historien qui les recueille leur confère, d'autorité, l'immutabilité et l'immortalité de l'écrit. Si, par exemple, comme il lui

arrive de le faire, M. Chauvet se réfère à des renseignements émanés d'un personnage bien placé pour connaître certains « dessous », tel que *Frédéric Escanyé*, il est bien évident que l'auteur enrichit d'autant les ressources non seulement de son « histoire », mais encore de l'*histoire* elle-même.

Suivre pas à pas le développement de l'*Histoire du Parti républicain dans les Pyrénées-Orientales*, période par période, serait superflu. L'ouvrage doit être lu. Il devra être, aussi, consulté. Il est bourré, en effet, de noms, de faits, de chiffres. Non que cette multiplicité de précision l'alourdisse ; le contact immédiat des pièces officielles, des rapports et des extraits de journaux a ce privilège de nous faire revivre plus intimement encore l'existence quotidienne et troublée de ceux-là même à la mémoire desquels l'auteur élève son monument. D'ailleurs, parmi les textes qui illustrent ces pages, il en est de moins austères. Au XIXe siècle, il n'y a pas eu, sur le sol roussillonnais, de campagne politique sans chanson. L'auteur du *Folk-lore catalan* n'a pas manqué de retenir ce qu'il a pu de ces poésies de circonstance, parfois si piquantes.

Qu'est-ce à dire ? sinon qu'ici encore il réveille ou supplée dans nos esprits les souvenirs endormis ou défaillants. Tel couplet nous a bien été fredonné, à l'occasion, par une grand'mère ou une tante, encore vibrante du passé, mais, certes, elle avait bien le droit, la bonne contemporaine de Louis-Philippe ou du Coup d'Etat, d'avoir oublié le couplet suivant, ou d'avoir déformé ou refait tel refrain un peu compliqué. M. Chauvet, lui, a d'autant moins un tel droit qu'il se le refuse. Mais, j'aurais aimé, pour ma part, qu'un appendice, réunit, aussi complètes que possible, ces chansons, tantôt attribuées et tantôt anonymes, de nos Bérangers locaux.

Peut-être, M. Chauvet voudra-t-il prendre à son compte ce *desiratum* au moment d'élaborer la seconde édition qu'il est légitime de lui souhaiter et de nous souhaiter à nous-mêmes.

J. Calmette.

Un article sur Perpignan.

Le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre, publie un article de M. Louis Bertrand intitulé « Barcelone ». Dans cet article, M. Louis Bertrand consacre un long passage au Roussillon et surtout à Perpignan, dont il fait le plus grand éloge. Citons simplement ceci :

Il ne faudrait pas aller d'une traite de Cette à Barcelone. Cet ensorcellement des eaux figées, où la vie se reflète silencieuse et lointaine, vous disposerait mal à comprendre les réalités trop immédiates et la beauté un peu massive de la capitale catalane. Mais il y a une étape préparatoire. Perpignan forme la transition.

Je le confesse, la seule chose qui me déplaise ce cette charmante ville, peut-être la plus originale de France, c'est son nom, qui évoque des consonnances fâcheuses. Je voudrais le voir orthographié à la catalane : « Perpinya », comme on l'écrivait autrefois et comme on l'écrit encore aujourd'hui, au-delà des Monts.

Mais elle m'a toujours enchanté, parce qu'elle est restée elle-même, qu'elle a gardé sa physionomie ancienne, parce qu'elle offre des types, des costumes, une façon de vivre qui ne se rencontrent que là. Perpignan est active et commerçante. Du matin au soir, elle retentit du vacarme de ses chariots, qui véhiculent ses vins, des coups sonores des marteaux tapant sur ses foudres. Malgré l'opiniâtreté de son labeur et le sérieux de son caractère, elle est gaie, d'une gaîté épanouie, toujours égale, qui est bien moins une expansion brusque d'humeur, qu'une manière d'être. Et cette gaîté a produit les mœurs les plus pittoresques qui soient chez nous. Perpignan est la ville des muletiers et des gitanes, des espadrilles et des guittares, des diligences bariolées et des harnais éclatants. Elle est sensuelle et paradeuse. On y a le goût du plaisir. Je ne connais que deux villes, en France, qui aient une vie nocturne : Paris et Perpignan. Même à Marseille, passé dix heures, la Cannebière est déserte. A cette heure-là, Perpignan se promène sous les platanes de ses promenades, et, jusqu'à minuit, elle est attablée dans ses cercles et dans ses cafés.

Et puis enfin, Perpignan a la « Place de la Loge », — un des endroits les plus bizarres et les plus captivants que j'aie traversés ; une rue plutôt qu'une place, un carrefour triangulaire, où se concentre, chaque soir, l'animation de la ville ! On s'y installe, comme au théâtre, devant un décor de « Carmen » ou du « Barbier de Séville ». La toile de fond est formée par la Loge elle-même, l'ancienne Bourse des marchands, avec ses ogives, ses trèfles, ses balustrades découpés à jour. Venise elle-même ne montre rien de plus parfait que ce pur joyau d'architecture hispano-mauresque. Sous l'éclairage factice des lampes électriques, dans le bleuissement de la pénombre, l'illusion d'un décor de comédie est complète. On regarde défiler les figurants de la pièce qui doit se jouer, en face, sous les arceaux violemment éclairés de la Loge, et c'est le contrebandier espagnol, avec ses alpargates d'aloès, sa taillole bourrée comme une cartouchière et sa couverture sordide pliée sur l'épaule. Ce sont les gars du pays, balançant au rythme de la marche leurs courtes blouses aux plis nombreux et aux chamarres naïvement compliqués ; puis, se déhanchant comme des Andalouses, les jolies filles aux cheveux ondulés sous la coiffe de dentelle, en jupe courte et souliers décolletés ; puis, les mères, toutes vêtues de noir, figures archaïques qui, sous la mantille et même le fichu populaire, conservent quelque chose de la dignité castillane...

Mais il n'y a pas que cette étrange petite place à Perpignan. Sans doute, la vieille cité roussillonnaise, resserrée jusqu'ici dans son enceinte à la Vauban, n'a point à l'exception de la Loge, de très beaux édifices. Et pourtant, sa cathédrale s'impose à l'attention, avec son immense nef unique, son retable et ses triptyques, ses tombeaux d'évêques, son clocher en ferronnerie ouvragée où les cloches se balancent en l'air, comme dans une cage fleurie. Le clocher avait autrefois un étonnant carillon. J'entends encore, par les soirs d'été, cette salutation angélique de l'heure s'égrener en un beau chapelet de notes cristallines, dans les ténèbres sonores de la rue Font-Froide, une rue

à vieux logis, dont le silence glacial n'est rompu que de loin en loin, par le pas d'une dévote attardée, ou le heurt d'un lourd vantail qui se referme.

Est-ce la nonchalance méridionale, cet air de mollesse abandonnée, qui prête, ici, une grâce même aux choses les plus communes ? Je sais, à Perpignan, une simple placette avec une fontaine ombragée d'un platane, tel coin de rue que surplombe, sous un échevèlement de glycines ou de vignes vierges, le pignon roussi d'un hôtel, telle venelle montante, — qui vous obligent à vous arrêter subitement comme devant une vision d'art imprévue. Mais surtout Perpignan a le rose ensoleillé de ses briques, non pas seulement son Castillet, ce groupe de tours médiévales qu'on a détaché de ses anciens remparts, mais une foule de maisons particulières et jusqu'à des ruelles saupoudrées de poussière argileuse et qui éclatent comme des corridors sablés de corail entre les durs cailloux de la bordure et les crudités splendides des légumes entassés au seuil des échoppes.. Et il y a aussi les églises, — des églises qui, sans être extraordinaires, ont néanmoins un charme : Saint-Jacques, Saint-Mathieu, Santa Maria la Réal, que j'aimais, avant de l'avoir vue, à cause des sonorités tolédanes de son nom ! Sanctuaires ombreux et frais, où, dans une pénombre inquiétante, reluisent les dorures des reliquaires extravagants et monstrueux, où des madones pleureuses étalent au pied de la croix leurs robes de brocart plastronnées d'une étoile de glaives à hauteur du corsage ; où d'autres épongent leurs beaux yeux avec un mouchoir de dentelles soutenu par une petite main chargée de bagues. Et l'on y voit encore des Christ au Tombeau, entourés des Apôtres. Le Corps divin repose dans un vrai lit, sous une courtepointe tuyautée. La chevelure naturelle du Crucifié répand ses papillotes sur la blancheur fraîchement repassée d'un oreiller de batiste. Cette literie, ces cheveux, cette face livide, c'est effrayant comme la rencontre brusque d'un cadavre !...

On sort ; dans le grand soleil de la rue, une affiche en couleurs annonce une course de taureaux pour le prochain dimanche. On va plus loin, vers les quartiers populaires. Des vendangeurs coiffés du bonnet national sont assis à la devanture des cabarets. Les mulets des attelages secouent les pompons rouges de leurs colliers et les résilles flottantes de leurs chasse-mouches. Si nous ne sommes pas précisément en Espagne, nous voilà, il me semble, dans une Catalogne déjà suffisamment catalanisante, pour que l'autre, celle au-delà des Pyrénées, nous soit un peu moins étrangère.

Quand, à Perpignan, on a pris l'air de la Loge, parcouru les églises, respiré les parfums agrestes du faubourg Notre-Dame, on est mûr pour le voyage de Barcelone.

Louis Bertrand.

Filologia Catalana.

Relació sobre la Filologia catalana, en 1906, per el D' B. Schædel (Erlangen, 1909). Dans cette intéressante brochure, de 24 pages, notre enthousiaste confrère passe en revue les diverses manifestations et publications philologiques qui marquèrent l'année 1906. Il y mentionne, entr'autres :

« Materials utils de la llengua escrita del Rosselló al XV' sigle se troben

« en la *Correspondance de la ville de Perpignan*, 1399 à 1450, publicada per « en J. Calmette » ; et aussi :

« Text inacessible à l'Anuari, — Proposició feta per lo Rey en Marti, en « las Corts de Perpinyá, l'any 1406 ».

Revista Catalana.

La *Revista Catalana*, de Barcelone, dans le n° du 9 décembre, publie de jolies poésies de Joan-Maria Guasch, entr'autres *La Cigala canta*, dont la dernière strophe est à citer :

Veniu, tristes formigues,
Y demaneu pardó,
Val tant un camp d'espigues
Com un troç de cançó.

Iglesias de Gerona.

Nomenclator historico de las iglesias de la provincia de Gerona, per D. Francisco Monsalvatge. Notre distingué confrère y donne suite à ses deux précédents volumes sur le même sujet ; il y a, là, d'intéressants documents, et de bonnes gravures, sur lesquels nous reviendrons. En attendant nous renouvelons nos félicitations à D. Francisco Monsalvatje,

Guia del turista à l'illa d'Ibiza.

Guia del turista à l'illa d'Ibiza, per don Arturo Perez-Cabrero. C'est un bien intéressant volume, avec de jolies illustrations, que nous avons lu avec le plus grand plaisir, bien qu'il soit écrit en castillan ; mais nous y avons trouvé de tels souvenirs sur la période roussillonnaise-majorquine, que ce nous a été là, une bien agréable surprise, dont nous ferons part, volontiers, aux lecteurs de *la Revue*.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

BINDING SECT. NOV 27 1967

DP
302
C57R3
t.3

Revue catalane

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY